
A P
ALFRED PETIT





LES

ANCIENS POETES

DE LA FRANCE

La première partie du recueil des *Anciens Poëtes de la France* renfermera le cycle carlovingien, et formera quarante volumes semblables à celui-ci.

L'examen des questions administratives et scientifiques auxquelles peut donner lieu la publication de ce recueil a été confié par S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique à une commission composée de MM. :

Le Marquis de LA GRANGE, sénateur, membre de l'Institut, *Président ;*

Gustave ROULAND, directeur du personnel et du secrétariat général ;

F. GUESSARD, professeur à l'Ecole impériale des Chartes, *délégué de la Commission pour la direction du Recueil ;*

Francis WEY, inspecteur général des archives départementales ;

Henri MICHELANT, membre de la Société des antiquaires de France, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale ;

SERVAUX, chef du bureau des travaux historiques, *secrétaire.*

Ce volume est le *cinquième* dans l'ordre de publication.

LES

ANCIENS POETES
DE LA FRANCE

Publiés sous les auspices

DE S. EXC. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES CULTES

Et sous la direction

DE M. F. GUESSARD

HUON DE BORDEAUX



PARIS
Chez F. VIEWEG, Libraire-Éditeur
Maison A. FRANCK
RUE DE RICHELIEU, N° 67

MDCCCLX

Paris, imprimé par CHARLES JOUAUST, 338, rue S.-Honoré

HUON DE BORDEAUX

CHANSON DE GESTE

Paris, imprimé par CH. JOUAUST, 338, rue Saint-Honoré.

HUON
DE BORDEAUX

CHANSON DE GESTE

*Publiée pour la première fois
d'après les manuscrits de Tours, de Paris
et de Turin*

PAR

MM. F. GUESSARD ET C. GRANDMAISON



A PARIS
Chez F. VIEWEG, Libraire-Editeur
Maison A. FRANCK
RUE DE RICHELIEU, N° 67

MDCCCLX



PRÉFACE.

L'antique symbole du serpent dont la tête se replie vers la queue, figurerait assez bien, en ce moment, la destinée du poëme que nous publions. Il y a quelques mois à peine que paraissait, dans une nouvelle *Bibliothèque bleue*, une dernière rédaction de l'histoire merveilleuse de Huon de Bordeaux, encore une fois remaniée, transformée, rajeunie, si tant est que ce soit là un rajeunissement (1). Dans le même temps, nous travaillions, en sens inverse, à faire reparaître sous sa forme primitive le texte le plus ancien de cette légende poétique, et voici qu'aujourd'hui ces deux extrémités se rejoignent.

De l'une à l'autre on peut compter au moins six siècles et demi, durant lesquels Huon de Bordeaux et son puissant ami Oberon ont obtenu un succès dont les phases ont été plus ou moins brillantes, mais dont le cours ne s'est jamais in-

1. Paris, Lécrivain et Toubon, 1859, gr. in-8° à deux colonnes. — Il est curieux de comparer cette dernière version à notre poëme.

terrompu. Suivons-les dans cette longue carrière, où ils ont eu la bonne fortune de rencontrer et d'intéresser en leur faveur, et Shakespeare et Wieland et Weber, ces trois illustres patrons qui ont ravivé leur gloire et lui ont prêté un éclat qu'elle n'aurait jamais eu sans eux. Mais disons d'abord ce qu'ils doivent au vieux trouvère dont ils sont les enfants.

Ce poëte ne nous a fait connaître ni son nom, ni son pays, ni le temps où il vivait. Sur le premier point, nous avons tout sujet de respecter sa modestie; sur les deux autres, il est assez facile, nous le croyons du moins, de suppléer à son silence.

Il a évidemment composé *Huon de Bordeaux* à l'époque où la veine héroïque commençait à s'épuiser, où les contes bretons s'emparaient déjà de la faveur réservée jusqu'alors aux chansons de France, où les poëmes d'aventure allaient bientôt remplacer les poëmes historiques ou prétendus tels, c'est-à-dire les chansons de geste. Cette époque, selon nous, comprend la fin du XIIe et les premières années du XIIIe siècle. Notre poëme n'a pas pu être composé beaucoup plus tard; nous essayerons de le démontrer tout à l'heure; il n'a pas dû l'être beaucoup plus tôt; le caractère même du récit ne nous semble pas permettre de lui assigner une date antérieure. Qu'on en juge par cette rapide analyse.

Séguin, duc de Bordeaux, est mort depuis quatre ans, laissant deux fils, Huon et Gérard, dont l'aîné est le héros de ce poëme. Les deux jeunes damoiseaux n'ont point encore relevé leur

fief, selon le langage du temps; en d'autres termes, ils ne sont point encore venus rendre hommage à Charlemagne, leur suzerain. Un traître qui convoite leur héritage, Amaury de la Tour de Rivier, les dénonce comme des vassaux rebelles au moment où le vieil empereur, accablé sous le poids des années, songe à faire passer sa couronne sur la tête de son fils Charlot. Charlemagne ne saurait abdiquer avant que son pouvoir soit partout reconnu : il s'apprête donc à punir les fils de Séguin. Mais le duc Naimes, leur oncle, intercède en leur faveur, les excuse sur leur jeune âge, et demande qu'au moins ils ne soient pas condamnés sans être entendus. L'empereur y consent. Huon et Gérard sont mandés à Paris, où ils s'empressent de se rendre. Sur le point d'y arriver, ils tombent dans une embuscade dressée par Amaury, qui a réussi à se faire de Charlot un complice et un instrument. Charlot blesse grièvement le plus jeune des deux frères; mais il est tué lui-même par Huon. Belle occasion pour Amaury de satisfaire sa haine! Il laisse Huon poursuivre sa route, et n'arrive qu'après lui au palais de Charlemagne avec le corps tout sanglant de Charlot. « Voici ton fils, dit-il à l'empereur; voilà son meurtrier », ajoute-t-il en lui désignant Huon.

La colère de Charlemagne est égale à sa douleur. Il veut la mort de Huon, qui cependant n'a fait que tirer vengeance d'un traître; il le tuerait de sa propre main s'il n'était retenu par le duc Naimes. A la fin, pourtant, abandonné par ses pairs, dont il a refusé d'écouter les représentations et les prières, l'empereur consent à

pardonner, mais à quel prix! En imposant à Huon une mission si lointaine, si étrange, si périlleuse, qu'elle semble à tous un nouvel arrêt de mort.

Huon se soumet à cette terrible pénitence et part pour expier son prétendu crime. Alors s'ouvre devant lui une longue suite d'aventures, une succession de dangers que sa témérité multiplie, mais dont sa valeur ne suffirait pas à le tirer, s'il n'avait intéressé à son sort un protecteur doué d'un pouvoir surnaturel. C'est le nain Oberon, le roi de Féerie, qui s'est pris pour Huon d'une de ces belles amitiés comme on n'en ressent qu'au pays des fées et des bons génies. Grâce à ce petit roi d'une bonté que rien ne lasse, servie par une puissance à laquelle rien ne résiste, Huon parvient à s'acquitter de son message. Il ne lui reste plus que d'en rendre compte à Charlemagne pour rentrer en possession du duché de Bordeaux lorsqu'une trahison de son frère Gérard le replonge dans l'infortune. Mais il est encore une fois sauvé et vengé par Oberon, qui, au dénoûment, le réconcilie avec l'empereur, lui fait rendre son fief et lui promet de déposer dans trois ans sur sa tête la couronne du royaume de Féerie.

Tel est ce récit poétique réduit à sa plus simple expression, et l'on voit bien déjà qu'une invention de ce genre ne constitue pas un monument primitif comme la *chanson de Roncevaux*, par exemple, ou la *bataille d'Aleschans*. On le verra mieux encore si l'on mesure, si l'on compare entre elles les trois parties très distinctes et très inégales du poëme. La première s'étend jus-

qu'au départ de Huon, la seconde raconte son périlleux voyage, la troisième commence à son retour et achève le récit. C'est la seconde partie qui est de beaucoup la plus développée : elle compose près des deux tiers de l'œuvre. Dans l'intention de l'auteur, elle en devait faire le fond, l'intérêt principal, la nouveauté. Or, cette partie n'a d'une chanson carlovingienne que le mètre et les couplets monorimes. Par l'invention, c'est une fantaisie qui, jetée dans un autre moule, eût formé un véritable poëme d'aventures. Elle n'est point encastrée sans art dans la chanson de geste qui lui sert comme de bordure; mais, pour l'en détacher et pour en faire un ouvrage à part, il eût suffi de trouver une autre cause, un autre prétexte, si l'on veut, au voyage de Huon de Bordeaux. On eût pu, de même, et sans peine, faire un second ouvrage, d'un caractère très différent, avec l'exposition et le dénoûment, en retranchant de cette dernière partie l'intervention d'Oberon, et en substituant au récit fantastique du message de Huon celui d'une pénitence, d'un pèlerinage quelconque qui se serait accompli dans des conditions plus humaines et moins éloignées de la vraisemblance.

Mais l'auteur de Huon de Bordeaux n'a voulu faire, selon nous, ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages. Il s'est proposé d'en combiner, d'en fondre les éléments en une seule composition d'un genre mixte. Il était sûrement de la vieille école; il appartenait encore à cette famille sérieuse de trouvères qui ne chantaient que les héros et les saints et laissaient à des jongleurs subalter-

nes les récits d'un ordre inférieur (1). Il s'est donc montré fidèle aux traditions de ses prédécesseurs

1. Cette distinction très intéressante nous est attestée par un curieux passage dont nous devons l'indication à notre savant et obligeant confrère M. Léopold Delisle. Voici ce passage, extrait d'une Somme sur la pénitence (*Summa de penitentia*), ouvrage du milieu du XIII[e] siècle :

Cum igitur meretrices et histriones veniunt ad confessionem, non est danda eis penitentia, nisi ex toto talia officia relinquant quare aliter salvari non possunt... Set notandum quod tria sunt histrionum genera. Quidam transformant et transfigurant corpora sua per turpes saltus vel per turpes gestus, vel denudando corpora sua turpiter, vel induendo horribiles larvas; et omnes tales dampnabiles sunt nisi relinquant officia sua. Sunt eciam alii histriones qui nichil operantur sed curiose agunt, non habentes certum domicilium, sed circumeunt curias magnas et locuntur opprobria et innominias (ignominias) de absentibus : tales et dampnabiles sunt, quare prohibet apostolus cum talibus cibum sumere, et dicuntur tales scurre sive magi, quare ad nichil aliud utiles sunt nisi ad devorandum et ad maledicendum. Est tercium genus histrionum, qui habent instrumenta musica ad delectandum homines; sed talium duo sunt genera : quidam enim frequentant potaciones publicas et lascivas congregationes ut cantent ibi lascivas cantilenas, et tales dampnabiles sunt, sicut alii qui movent homines ad lasciviam. Sunt autem alii, qui dicuntur joculatores, qui *cantant gesta principum et vitas sanctorum*, et faciunt solacia hominibus in egritudinibus suis vel in angustiis suis, et non faciunt innumeras turpitudines sicut faciunt saltatores et saltatrices et alii qui ludunt in ymaginibus inhonestis, et faciunt videri quasi quedam fantasmata per incantationes vel alio modo. Si autem non faciunt talia, set cantant gesta principum instrumentis suis, ut faciant solatia hominibus, sicut dictum est, bene possunt sustineri tales, sicut ait Alexander papa. Cum quidam joculator quereret ab eo utrum posset salvare animam suam in officio suo, quesivit ab eo papa utrum sciret aliquod aliud opus unde posset vivere. Respondit quod non. Permisit igitur dominus papa quod ipse viveret de officio suo, dummodo abstineret a predictis lascivis turpitudinibus. Notandum est quod omnes peccant mortaliter qui dant scurris vel lecatoribus vel predictis his-

en choisissant un sujet ou tout au moins un cadre carlovingien, en donnant à son poëme la forme consacrée de la chanson de geste, et en adoptant le mètre de dix syllabes, qui est celui des plus anciennes compositions de ce genre. Mais, en même temps, il nous semble avoir cédé au goût de son époque et aux idées d'une nouvelle école (1), en faisant de son héros un chercheur d'aventures (2) et en introduisant dans son poëme le merveilleux féerique. A ce signe nous croyons reconnaître un contemporain de Chrétien de Troyes, et nous estimons que si notre poëte ne voulait pas suivre jusqu'au bout le novateur, le *nouveau jongleur*, comme on disait alors, il ne

trionibus aliquid de suo. Histrionibus dare nichil aliud est quam perdere, etc., etc. (Ms. de la Bibl. Imp., Sorbonne, 1552, fol. 91 r° col. 2.) — Ce passage, reproduit en français dans le *Jardin des Nobles*, ouvrage du XVe siècle, a été cité par M. Paulin Paris. (*Manuscrits françois*, t. II, p. 144.)

1. En quoi il ne fut pas imité par tous ses successeurs : l'auteur de *Doon de Maience*, par exemple, est un adversaire déclaré de cette nouvelle école, qu'il maltraite ainsi pour avoir mis en oubli l'une des trois grandes gestes de France :

Chil nouvel jouglèor, par leur outrecuidanche
Et pour leur nouviaus dis, l'ont mis en oublianche.

(DOON DE MAIENCE, éd. Pey, p. 1.)

2. C'est le trouvère lui-même qui nous autorise à nous servir de ces termes. Il fait dire à Huon, lorsqu'Oberon lui conseille de ne point aller à Dunostre affronter inutilement les plus grands dangers :

Car por çou vin ge de France le rené,
Por aventures et enquerre et trover.
Une m'en dites que je veul esprover.

(P. 137.)

laissait pas cependant de subir son influence et de recourir, dans une certaine mesure, aux mêmes moyens que lui, pour réveiller la curiosité et renouveler l'enthousiasme d'un public un peu blasé par l'histoire rebattue de Charlemagne et des douze pairs.

C'est donc à la fin du XII[e] siècle, de 1180 à 1200, dix ans plus tôt dix ans plus tard, si l'on veut, que notre poëme a été composé. Voilà du moins ce qui ressort pour nous de l'étude du récit tel que nous le publions. Pour reculer cette date tant soit peu au-delà de la limite extrême que nous lui assignons, il faudrait admettre l'existence d'un autre récit fort différent, d'une œuvre primitive aujourd'hui perdue, et c'est une supposition que rien ne nous paraît suffisamment autoriser. En quoi nous nous éloignons à regret de l'opinion d'un illustre savant allemand, M. Ferdinand Wolf, qui connaît du poëme de Huon de Bordeaux la version même que nous offrons au public, et qui ne semble pas la considérer comme la plus ancienne (1). M. Wolf en juge ainsi et suppose une rédaction antérieure d'après quatre fragments d'une traduction ou imitation néerlandaise de Huon de Bordeaux, qui ont été publiés par M. de Wind (2). Ces fragments en

1. Voyez le Mémoire de M. Wolf : Uber die beiden wiederaufgefundenen Niederlændischen Volksbücher von der Kœniginn Sibille und von Huon von Bordeaux. (*Mémoires de l'Académie Impériale de Vienne*, T. VIII. — Tirage à part, Vienne, 1857, p. 21.)

(2) Nieuwe Reeks van Werken van de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde. 4[e] partie, Leyde, 1847, in-8°, p. 261-304.

vers sont des débris d'un poëme imité sans aucun doute du français et composé, dit M. Wolf, d'accord sur ce point avec M. Jonckbloet, à l'époque de la décadence de la poésie chevaleresque, c'est-à-dire vers la fin du XIVe ou le commencement du XVe siècle. Mais, ajoute M. Wolf, l'original français qui a servi de modèle à ce poëme devait dater d'un temps où la légende de Huon de Bordeaux était plus intimement unie au cycle carlovingien et plus connue dans ses détails. En effet, les fragments conservés qui se rapportent à la dernière partie du récit, au retour de Huon après ses exploits en Orient, et à la trahison de son frère Gérard, ne racontent pas ces événements comme les rédactions plus modernes et mettent en scène d'autres personnages. Ainsi, ce n'est pas par la violence, mais au moyen d'un breuvage magique que Huon tombe aux mains de ses ennemis, et c'est encore Ganelon qui joue le premier rôle dans cette trahison. Or, on ne le voit pas reparaître dans les versions postérieures, ni lui, ni *Ghibrecht*, son neveu, ni *Grimuwaert*, l'enchanteur, ni *Steven*, *Gontiere*, *Omaer*, et *Claroen de Gournay*, chevaliers et amis de Huon, ni *Heinrïet*, le voleur, ni *Jacke*, l'hôtelier, ni *Vulcanuut*, le fidèle messager qui revient avec Huon, ni enfin ce *Muelepas*, que Gérard fait *baeliu* de Bordeaux, et qui était né à Tolède « d'où jamais ne vint bon chevalier ».

Tels sont les arguments sur lesquels M. Wolf appuie son hypothèse, mais sans trop d'insistance, à ce qu'il nous semble. Aussi nous sentons-nous plus à l'aise pour les discuter et pour essayer de les faire servir à une conclusion

toute contraire. Remarquons d'abord, et M. Wolf le sait mieux que nous, que plus une légende est ancienne, plus elle est simple. C'est une vérité que confirme notamment l'étude de tous les récits poétiques dont s'est formé le cycle carlovingien : avec le temps ces récits s'allongent, se compliquent, se chargent d'épisodes et de détails accessoires jusque et y compris l'époque où on les traduit en prose. C'est bien plus tard qu'ils se réduisent pour prendre les proportions beaucoup plus modestes sous lesquelles nous les voyons encore aujourd'hui dans les bibliothèques populaires. Or, au premier aspect, ne paraît-il pas que le poëme néerlandais dont il s'agit devait offrir un récit moins simple que celui de la version que nous publions? Ce neveu de Ganelon, cet enchanteur, ce voleur, cet hôtelier, cités par M. Wolf sont des acteurs dont l'action se passe fort bien dans notre poëme; ces chevaliers, amis de Huon, nommés dans l'imitation néerlandaise, notre trouvère les désigne seulement par leur nombre et en bloc, comme on en use envers des comparses. Il résulte de là, selon nous, une présomption d'antériorité en faveur de son récit.

Nous croyons aussi qu'un trouvère français n'aurait pas été assez malavisé pour faire revivre Ganelon dans un poëme dont l'action se passe bien longtemps après le désastre de Roncevaux, après ce Waterloo du moyen-âge dont l'histoire lamentable était dans toutes les mémoires, à moins d'imaginer que la version primitive de Huon de Bordeaux fût comme antidatée, de façon à placer les événements qu'elle racontait

avant l'expédition du grand empereur en Espagne. Mais pourquoi, en ce cas, toutes les versions postérieures auraient-elles adopté une chronologie différente? Pourquoi y trouve-t-on des allusions à la mort de Roland? (1) On n'aperçoit pas la nécessité de ce changement. On comprend très bien, au contraire, qu'un imitateur étranger ait introduit Ganelon, de son chef, dans le poëme de Huon de Bordeaux, comme le type le plus achevé et le plus connu du traître, sans se douter peut-être de la bévue qu'il commettait, ou sans craindre qu'elle lui fût reprochée dans un pays où l'histoire légendaire de Charlemagne n'était pas aussi connue qu'en France.

Le poëte néerlandais avait probablement sous les yeux un modèle qu'il se dispensait de suivre dans les détails, parce qu'il désirait l'embellir au gré de son imagination, comme semble le prouver l'invention du breuvage magique mis en usage contre Huon. Pense-t-on qu'un tel moyen soit plus primitif que la lutte à main armée, et ne faudrait-il pas qu'il offrît ce caractère pour qu'on le pût croire emprunté à une version plus ancienne que la nôtre? Si, au contraire, cette modification semble indiquer une sorte de raffinement, on la jugera plutôt postérieure. Il faut bien remarquer la date que M. Jonckbloet et M. Wolf assignent au poëme néerlandais dont il s'agit : il a été composé à la fin du XIVe ou au commencement du XVe siècle, époque à laquelle il existait au moins deux rédactions du poëme français, celle qu'on va lire, et

1. Voyez, par exemple, ci-après, p. 171.

une autre dont il sera question ci-après. Il ne paraît guère vraisemblable qu'une troisième version plus ancienne et par conséquent délaissée eût eu chance de parvenir à l'imitateur étranger et d'être par lui choisie pour modèle.

Nous persistons donc dans notre sentiment qu'il n'y a pas eu de version de Huon de Bordeaux antérieure à celle que nous reproduisons, et que, telle qu'elle est, cette version ne remonte pas au delà de la fin du XII[e] siècle. Il n'est pas possible, d'un autre côté, de la croire beaucoup moins ancienne, et pour deux raisons. D'abord le manuscrit que nous avons suivi de préférence ne paraît pas postérieur à 1250, et ce manuscrit n'est point l'original, puisqu'on y a omis un certain nombre de vers indispensables au sens, qui se retrouvent dans des copies beaucoup moins anciennes. En second lieu, la chronique d'Albéric de Trois-Fontaines fait allusion en ces termes au poëme de Huon de Bordeaux :

« *Mortuus est etiam hoc anno* (810) *Sewinus dux Burdegalensis, cui fratres fuerunt Alelmus et Ancherus, hujus Sewini filii Gerardus et Hugo, qui Karolum, filium Karoli, casu interfecit, Almaricum proditorem in duello vicit, exul de patria ad mandatum regis fugit, Alberonem, virum mirabilem et fortunatum reperit, et cætera sive fabulosa, sive historica connexa.* »

La chronique d'Albéric, on le sait, s'arrête à l'an 1241, et si la critique n'a pas réussi encore à éclairer d'un jour complet l'histoire de ce monument singulier auquel s'appliquent si bien les derniers mots que nous venons d'y relever,

il nous paraît établi du moins qu'il fut l'œuvre d'un compilateur vivant dans la première moitié du XIII[e] siècle, et contemporain des faits qu'il enregistre, dès l'an 1223 au plus tard. C'en est assez pour permettre de croire que le poëme de Huon de Bordeaux était connu au commencement du siècle.

Nous ne pouvons nous aider d'indices aussi sûrs pour retrouver la patrie du trouvère qui a composé ce poëme. Nous pensons pouvoir affirmer, cependant, qu'il était de l'Artois, et nous irions jusqu'à désigner sa ville natale. C'était, selon nous, Saint-Omer, dont le nom revient trop souvent, et sans nécessité, dans le cours du récit, pour que nous ne voyions pas là comme l'acte de naissance de notre poëte. Dès le début de son ouvrage, après une énumération rapide et générale des chevaliers de tous pays réunis à la cour de Charlemagne, il accorde une mention toute particulière et toute complaisante, ce semble, aux jeunes bacheliers du Cambresis et de l'Artois :

Assés i ot Alemans et Pohiers,
Et Braibençons, Flamens et Berruiers,
Et Loherens, Bretons et Henuiers,
Et Borguignos, Angevins et Baiviers;
Grant fu la cors des barons chevaliers.
Et des Englois i ot bien .III. milliers,
Et si ot bien .x[m]. arbalestiers;
Li rois Tafurs i fu con chevaliers.
De Canbresis et d'Artois, ce saciés,
En i ot moult de bacelers legiers
Qui volentiers ferroient sour paiens (1).

1. P. 2.

Ces trois derniers vers, comparés à ceux qui les précèdent, ne marquent-ils pas l'origine de leur auteur?

Un peu plus loin, le duc Naimes conseille à Charlemagne de prendre du repos dans quelque résidence importante; il n'a garde d'oublier Saint-Omer :

Alès vous ent à Rains l'arcevesquié,
A Saint Omer, *u ens el borc d'Orliens,*
U à Paris, en vo palais plenier (1).

Lorsque Huon part pour Babylone, le pape lui donne une lettre de recommandation pour un marin qui a la garde du port de Brindes, et qui s'appelle Garin de Saint-Omer (s'attendrait-on à ce nom?)

Là trouverés Garin de Saint Omer;
Ses cousins estes et li miens, en non Dé (2).

Plus d'un personnage du poëme ne manque pas de jurer *par le cors Saint Omer* (3).

Huon de Bordeaux a une cousine qu'il n'a jamais vue et qu'il rencontre au château de Dunostre, où elle est depuis longtemps prisonnière. De quel pays êtes-vous? lui demande-t-il.

Certes, dist ele, sire, vous le sarés :
Je fui voir née del borc de Saint Omer,
Et si fui fille le conte Guinemer,
Nieche Sewin, de Bordiax la cité (4).

1. P. 3.
2. P. 77.
3. Voyez, par exemple, p. 127.
4. P. 144.

Dans le cours de ses aventures, Huon voit un jour aborder au rivage lointain qu'il a hâte de quitter, un navire dont l'équipage est français, et voici en quels termes les marins le lui apprenneut :

De France sommes, si m'aït Damedés :
Il en i a du bourc de Saint Omer,
Et s'en i a de Paris la chité (1).

Saint-Omer avant Paris!

Plus tard, notre héros est mis en jugement, et parmi les pairs qui délibèrent sur son sort nous en remarquons un qui lui est très favorable, c'est Henri de Saint-Omer (2).

Dans le même temps, le duc Naimes, qui veut sauver Huon d'une mort assurée, a recours à un moyen de droit pour faire au moins ajourner la sentence : « Sire, dit-il à Charlemagne, en quel lieu pouvez-vous nous réunir pour juger un de vos pairs? Je vais vous le dire, si vous ne le savez pas :

Li uns en est al borc de Saint Omer,
Li autres est à Orliens la cité,
Et li tiers est à Paris, par verté (3).

Il n'est pas impossible, sans doute, que le hasard ou le besoin de la rime ait fait revenir aussi souvent le nom de Saint-Omer sous la plume de notre poëte. Mais pourquoi la plus ancienne

1. P. 253.
2. P. 295.
3. P. 299.

copie de son poëme est-elle écrite en dialecte artésien? Est-ce encore l'effet du hasard? Le lecteur en décidera.

Il aura aussi à choisir, pour apprécier la valeur littéraire de cette composition, entre des opinions fort diverses et malaisées à concilier. Voici d'abord ce qu'en pensait l'éditeur de la *Bibliothèque des romans*, inspiré sans doute par M. de Tressan :

« Quoique la *Bibliothèque bleue*, dit-il (1), se soit emparée de *Huon de Bordeaux*, ce roman (l'un des meilleurs de ceux que nous avons classés sous le nom de romans de Charlemagne) mérite mieux que plusieurs autres ouvrages très agréables, que M. ou Mme Oudot ont habillés en papier bleu, d'être connu de nos lecteurs. Ils trouveront que dans la première partie de ce roman la plupart des personnages et des aventures ont une relation intime avec ceux de Charlemagne dont ils ont déjà lu les extraits, et même qu'ils ont trait à ceux de la Table Ronde par le roi de Féerie Oberon, qui joue un rôle dans *Isaïe le triste*, fils de Tristan de Léonois et de la belle Iseult (2). »

L'auteur du *Discours sur l'état des lettres au XIIIe siècle*, qu'on lit au tome XVI de l'*Histoire littéraire de la France* (3), est loin de goûter les romans de chevalerie et en particulier ceux de Charlemagne et des douze pairs. Il fait excep-

1. *Bibl. des Romans*, avril 1778.
2. Il est vrai qu'Oberon joue un rôle dans *Isaïe le triste*; mais il est vrai aussi que ce roman, dont on ne connaît qu'une version en prose, est très postérieur *Huon de Bordeaux*.
3. P. 178.

tion, cependant, en faveur de Huon de Bordeaux et de Garin de Monglane, qu'il déclare les deux meilleurs de cette classe, et cela d'après la version en prose.

C'est aussi d'après cette version, la seule connue depuis le XV[e] siècle, que M. Saint-Marc Girardin a apprécié le roman de Huon de Bordeaux, et il n'a point hésité à le préférer au poëme que Wieland en a tiré. L'éminent critique n'a pas fait, il est vrai, une comparaison complète des deux ouvrages; mais « soit qu'il s'agisse de peindre l'amour de Huon et d'Esclarmonde, soit qu'il s'agisse de donner un caractère et un rôle aux êtres merveilleux, l'imagination naïve du vieux conteur l'emporte, selon lui, sur les grâces de Wieland (1). »

Il y a grande apparence que *Huon de Bordeaux* eût encore gagné à être jugé sous sa forme poëtique et originale par des critiques aussi bien disposés; mais, même sous cette forme, réussira-t-il à trouver grâce aux yeux de M. Charles Nisard? On en doutera comme nous, lorsqu'on aura lu cette sentence de l'implacable historien des livres populaires :

« J'arrive, grâce à Dieu, dit-il, aux derniers romans des douze pairs, encore aujourd'hui colportés. Si le proverbe qui dit : *aux derniers les bons* est vrai en général, il s'en faut qu'il le soit ici en particulier; car je ne pourrais mieux com-

1. *Cours de littérature dramatique*, T. III, p. 235, éd. Charpentier. — Il faut lire, si on ne l'a fait déjà, le gracieux chapitre où M. Saint-Marc Girardin a justifié son opinion, sous ce titre général : *De l'amour ingénu dans les romans de chevalerie.*

parer les sensations que j'éprouve à la fin de cette revue qu'à celles des malheureux mis à la torture, lorsque, pour en obtenir des aveux, on augmentait progressivement leur supplice en passant de la question simple à la question composée (1). »

Certes, M. Charles Nisard n'y va point, comme on dit, de main morte, et à le voir asséner un tel coup, on ne soupçonnerait guère qu'il ait tant souffert. Son arme, nous voulons dire sa comparaison en est toute faussée et hors de service; car la torture apparemment n'avait rien de volontaire, et quel est donc le bourreau qui a condamné M. Charles Nisard à se faire l'historien de la littérature du colportage?

Plus sévère qu'Oberon, qui ne semble châtier que pour se donner ensuite le plaisir de pardonner, M. Charles Nisard est sans pitié pour le héros de notre poëme : « La conduite d'Huon, dit-il, n'est pas toujours irrépréhensible. L'amour entr'autres lui fait commettre des sottises qui ne seraient pas pardonnables à un bachelier (2). »

Il est vrai que Huon commet des sottises, une surtout qui rappelle la sottise commise par Enée

1. *Histoire des livres populaires ou de la littérature du colportage depuis le XVe siècle jusqu'à l'établissement de la commission d'examen des livres de colportage* (30 novembre 1852), par M. Charles Nisard, secrétaire-adjoint de la commission, T. II, p. 533. — Paris, Amyot, 1854, 2 vol. gr. in-8o. — Un écrivain qui avait effleuré le même sujet il y a trente ans, M. Emile Morice, nous paraît avoir jugé plus heureusement le poëme de *Huon de Bordeaux*. (Voyez la *Revue de Paris*, t. XXIV, 1831, p. 90.)

2. T. II, p. 536.

dans une certaine grotte voisine de Carthage; mais l'on ne voit pas que ce genre de sottises ait jamais rien prouvé contre les héros de roman.

Pour nous qui avons transcrit ce poëme, qui en avons comparé les différentes copies, qui en avons lu et relu le texte, comme c'était notre devoir d'éditeurs, nous n'avons éprouvé aucune des souffrances dont la simple lecture de la version en prose a affligé M. Charles Nisard. Loin de là, nous avouerons sans honte, qu'à force de vivre dans leur commerce nous avons fait amitié avec les principaux personnages de notre roman, avec Huon de Bordeaux, avec le vieux Jérôme, avec la belle Esclarmonde, avec Oberon surtout, ce bon petit roi que rappelle si bien la fée Urgande de Béranger :

Enfants, il était une fois
Une fée appelée Urgande,
Grande à peine de quatre doigts,
Mais de bonté vraiment bien grande.

Il nous a inspiré un tel intérêt

. . . . . ce petit roi sauvage,
Qui tout son tans conversa en boscage,

que le désir nous a pris de rechercher son origine. Oberon était-il une création du vieux trouvère dont nous publions le poëme, ou n'était-il qu'un enfant adoptif de son imagination? En ce cas, d'où venait-il? De l'Orient? De la Germanie? De l'Armorique? Telles sont les questions que notre curiosité s'est posées. Nous les avons

soumises aux savants les plus compétents, et voici ce que nous avons appris.

L'origine d'Oberon n'est pas orientale. M. Ernest Renan nous a détourné de la chercher dans cette direction. Elle est peut-être germanique. On l'á dit du moins, et répété depuis longtemps en Allemagne, en Angleterre, en France (1). D'après cette opinion, notre Oberon ou plutôt Auberon (car c'est la forme primitive de son nom), ne serait autre que l'Elberich ou Alberich de l'épopée héroïque allemande. Alberich joue un rôle assez important dans les Nibelungen : il est le chef des nains qui gardent le fameux trésor conquis par Sigefrid ; son principal attribut est une cape qui le rend invisible. Dans une des branches du Heldenbuch, il est roi des nains, habite le Caucase, et c'est chez lui que Wieland (le Galan de nos chansons de geste) apprend le métier de forgeron. Dans une autre branche (*Sigenot*), un nain qui se dit issu du roi *Albrecht*, donne au héros une pierre précieuse qui le nourrira, s'il a faim, le désaltérera, s'il a soif. Dans une troisième branche (*Laurin*), le roi des nains, marche à la tête de soixante mille guerriers qu'il rend invisibles comme il lui plaît ; il s'appelle *Walberan* (forme bien voisine de celle d'Auberon), et

1. Voyez Grâsse, *die grossen Sagenkreise des Mittelalters*, p. 346, où le savant bibliographe cite Dobeneck, *des deustchen Mittelalters Volksglauben*, t. II, p. 101 (2 vol. in-8º précédés d'une préface de Jean-Paul Richter, 1815), et Th. Keightley, *the fairy mythology, illustrative of the romance and superstition* (Londres, 1833, 2 vol. in-8º). — V. aussi l'*Histoire de la poésie scandinave*, de M. Edelestand Du Méril, p. 325, note 1, et 380, note 2.

les critiques allemands ne doutent pas de l'identité de Walberan et d'Alberich. Mais c'est dans le poëme d'Otnit qu'il joue le plus grand rôle : il accompagne sans cesse le héros de ce poëme, lui donne des armes merveilleuses, l'aide à conquérir la fille d'un roi païen, etc., etc. Ici le nain est un excellent chrétien. Il reparaît sous les mêmes traits et avec les mêmes qualités dans le poëme de Wolfdietrich, qui est une continuation d'Otnit.

On comprend que ces analogies aient pu faire croire à l'origine germanique d'Oberon (1). En voici d'autres qui ont conduit M. de la Villemarqué à lui attribuer une origine celtique. Nous reproduisons ces curieux rapprochements tels que nous les devons à sa science et à son obligeante amitié.

1. L'auteur des *Antiquitez de la Gaule Belgicque*, Richard de Wassebourg, archidiacre de l'église de Verdun, n'a pas hésité dans ce livre publié en 1549 à traduire Albéric par Auberon. Jacques de Guise, ou plutôt un certain Hugues de Toul, cité par Jacques de Guise, raconte une histoire merveilleuse *de Alberico rege, filio Clodii regis Francorum* (Annales du Hainaut, t. VII, chap. VI). Cet Alberic était, d'après lui, l'un des trois fils de Clodion ; il passa pour enchanteur, *incarminator*, et vécut dans les bois comme Auberon. Voilà pourquoi sans doute Richard de Wassebourg, en rapportant la légende de Hugues de Toul, a donné le nom de notre nain à l'*Albericus* du chroniqueur latin, si bien qu'on lit dans son ouvrage des indications comme celles-ci :

Mons en Haynau édiffié par Auberon.
Victoire de Auberon contre les Meroniens, etc.

Dans un livre intitulé *les Chroniques de l'Ardenne*, etc. (Paris et Nancy, 1851), M. Jeantin a reproduit, à son tour, la traduction de Richard de Wassebourg, et Auberon l'enchanteur figure au lieu d'Alberic dans le XIIe Chapitre du tome Ier de ce livre.

« Il y a longtemps, nous écrit-il, que j'ai été frappé de la ressemblance de notre Oberon avec un personnage de la féerie celtique appelé *Gwyn-Araun* ou *Gwenn-Aron* : ressemblance de nom, d'abord, car *Gwyn* signifie *blanc* (*albus, aube*) (1), et *Araun*, qui répond à *superus*, indique ici, selon toute apparence, un être surnaturel, surhumain. Le nom d'Auberon, dans sa première moitié, me paraît traduit de *Gwyn* ; dans la seconde, il reproduit, avec une légère modification, le mot *Aron* même, qu'on n'aura pas traduit parce qu'on ne l'aura pas compris, ou qu'on n'aura sû comment le rendre. »

« A cette analogie de nom s'en joignent d'autres plus saillantes :

« *Gwyn-Araun* est sorti comme un éclair d'un nuage (*ab nudd*), disent les traditions galloises, et a été nourri par *Morgan*, la magicienne, la reine des fées. — Notre Auberon aussi est fils de la fée Morgue ou Morgane (c'est la même) ; seulement les romanciers français, qui n'entendaient rien au mythe celtique, ont pensé lui donner l'origine la plus illustre du monde, en ajoutant que Jules César était son père. »

« *Gwyn* était invoqué par les hommes de guerre dans les plus anciens poëmes gallois, comme « celui qui fait vaincre l'ennemi et procure un large butin, » comme « un chef supérieur à tous

1. M. de la Villemarqué se rencontre ainsi, sans avoir pris la même route, avec les érudits qui ont tiré de *aube* le nom d'Auberon, à ce que nous apprend l'auteur de *Shakespeare and his times*, M. Nathan Drake : « *Oberon*, or more properly *Auberon*, has been derived by some antiquaries from : « *l'aube du jour.* » (Paris, 1838, in-8°, p. 503, à la note.)

les chefs, devant le bras duquel des bataillons entiers tombent plus vite que les joncs coupés par la faux. » (*Myvyrian*, T. I, p. 165.) — Quel plus grand guerrier qu'Auberon? Quel roi a plus de soldats à son service? Qui remporte plus de victoires à son gré? »

« Et, malgré ce dont il est capable, *Gwyn* n'a aucune apparence, aucun air belliqueux; bien au contraire, il n'a pas trois pieds de haut, il est faible et délicat, et sans un *cor à chanter* (*Korn kanu*) qu'il porte au cou comme un chasseur qu'il est, on le prendrait pour une jolie petite fille de quatre à cinq ans. — De même, Auberon est un nain d'une merveilleuse beauté : il a l'air d'un chasseur; à son cou pend un cor d'ivoire qui fait chanter tout le monde. »

« Mais *Gwyn* n'est pas seulement un petit roi guerrier, c'est le roi des fées et du monde enchanté (*Brenin ann doufn*), et son cheval, appelé *Karn-Groun*, peut le porter en un clin d'œil d'un bout de la terre à l'autre. Il a la faculté de se métamorphoser ou de donner sa figure à qui bon lui semble. Il connaît tous les secrets de la nature, et, à l'inspection des étoiles, il a le don de prédire tout ce qui doit arriver. (*Myvyrian*, T. II, p. 71.) Néanmoins, il n'emploie son savoir qu'à faire du bien aux humains, et il l'a prouvé à la fille du roi Ludd (la *Cordelia* de Shakespeare), pour laquelle il s'est épris d'un grand amour. Un jour, il voulut montrer son amitié à un saint solitaire nommé Kollenn, et l'invita à venir dîner dans son palais magique. Le saint, malgré trois invitations, hésitait; il se

défiait du génie : « C'est peut-être un diable, » se disait-il. Il se détermina enfin à accepter, et partit, non sans emporter toutefois, par précaution, un flacon d'eau bénite. Arrivé au sommet d'une montagne aride, où habitait le roi des fées, il vit s'élever tout à coup devant lui un palais magnifique, et autour de ce palais apparurent une foule de petits êtres, garçons et filles, d'une beauté incomparable, dansant aux sons d'une harpe qu'un vieux barde tenait à la main. Introduit près du roi, il le trouva assis sur un siége d'or, et Gwyn le pria de prendre place à une table dressée dans la salle : « Tu n'as qu'à le vouloir, lui dit-il, pour que les plats d'or et les coupes de diamant que tu vois vides devant toi, se remplissent à l'instant des mets les plus exquis et des liqueurs les plus douces. — Je ne vois ici que des *feuilles sèches*, répondit le saint, et n'ai jamais mangé ni bu dans de semblables vases. » Et prenant son flacon d'eau bénite, il le versa sur la table, qui disparut à l'instant avec les vases, avec les coupes, avec le roi et le palais, et la foule joyeuse qui dansait tout autour.»

« Dans cette vieille légende traduite du gallois et publiée en 1805, ne retrouve-t-on pas tous les éléments magiques du banquet d'Auberon, et le palais qui s'élève par enchantement, et la table dressée, et les hanaps qui se remplissent au gré des convives ? »

« De tous ces rapports, ajoute en terminant M. de la Villemarqué, ne conclurez vous pas avec moi que *Gwyn-Aron* et *Auberon*, portant même nom, doués du même pouvoir surnaturel

et animés de la même bienveillance envers les humains, ne sont originairement qu'un seul et même personnage? »

A cette question nous n'osons répondre; mais soit qu'on admette l'origine germanique d'Oberon, soit qu'on incline, comme nous, vers l'origine celtique, on ne pourra se défendre de reconnaître que l'auteur de Huon de Bordeaux a beaucoup ajouté de son fonds à l'invention allemande ou bretonne, et qu'on peut sans scrupule lui faire honneur de l'intérêt qui s'est attaché à Oberon et au jeune preux son protégé.

La meilleure preuve de cet intérêt, nous la trouvons dans l'histoire même de notre poëme, dans les développements qu'il a reçus, dans les transformations par lesquelles il a passé. On ne s'avise pas de continuer, de refondre entièrement, de rajeunir à plusieurs reprises une œuvre qui n'a point réussi. A ce compte, le succès de Huon de Bordeaux fut complet. Au quatorzième siècle, le récit primitif, fidèlement conservé, s'était accru d'une suite qui triplait l'étendue de l'ouvrage en le portant de 10,000 vers à près de 30,000. De plus, en tête de ce poëme si prodigieusement augmenté, était venu se placer un autre petit poëme, remplissant toutes les conditions d'un prologue, et portant pour titre : *Roman d'Auberon*, composition étrange dont nous donnerons plus loin une idée (1).

Au quinzième siècle, ou du moins dans des manuscrits de cette époque, deux nouvelles ré-

1. Voyez ci-après, p. XLIV, la description du manuscrit de Turin.

dactions de Huon de Bordeaux s'offrent à nous. L'une reproduit encore le récit primitif, tel que nous le publions, ou à peu près ; mais elle y ajoute une suite qui diffère entièrement de celle dont nous venons de parler, et par l'invention et par l'étendue (1). L'autre est une version entièrement remaniée, au moins quant à la forme ; le vers alexandrin y remplace celui de dix syllabes (2). Cette version contient aussi une suite bien moins considérable que celle du XIVe siècle, mais encore assez développée, puisqu'elle accroît le récit primitif d'environ quatre mille vers.

Après avoir ainsi passé d'un mètre à un autre, l'histoire merveilleuse de Huon de Bordeaux est *mise de rime en prose à la requeste et priere de Monseigneur Charles, seigneur de Rochefort, et de Messire Hues de Longueval, seigneur de Vaulx et de Pierre Ruotte*. L'ouvrage *fut fait et parfait le vinteneufiesme jour de janvier l'an mil .CCCC. LIIII* (3). Les faits et gestes de Huon de Bordeaux et de *ceulx qui de luy descendirent* y sont fort longuement racontés, et, selon toute apparence, d'après le grand poëme du XIVe siècle dont il vient d'être fait mention (4). Il n'existe

1. Manuscrit de Sorbonne, 450. V. ci-après la description de ce manuscrit.

2. Manuscrit de l'Anc. f. fr. 1451, le même que le manuscrit de Cangé, décrit ci-après, qui portait récemment encore le n° 7535^6.

3. Mention finale qui se lit dans l'édition gothique de 1516 et aussi dans celle de Jean Bonfons, les seules que nous ayons pu voir.

4. On en pourra juger en comparant les rubriques que nous reproduisons ci-après, p. XLV, avec celles des éditions go-

plus, à notre connaissance, de manuscrit de cette version en prose, laquelle ne fut imprimée que soixante-deux ans plus tard, en 1516, par Michel Lenoir (1).

L'édition de Michel Lenoir ne fut pas longtemps la seule : d'autres éditions gothiques furent publiées bientôt après à Paris, à Rouen, à Lyon (2). Huon de Bordeaux fut réimprimé six fois au moins avant la fin du XVI[e] siècle. Il n'a cessé de l'être depuis lors jusqu'à ce jour (3).

A ces preuves nombreuses du succès de notre poëme se joignent encore quelques témoignages qui les confirment. Ce sont d'abord des allusions dont la première remonte probablement au XIII[e] siècle. L'auteur du poëme de Gaufrey a fait figurer dans le tableau de la famille de Doon de Mayence le duc Seguin et son fils Huon à

thiques. Il faut remarquer en outre que dans la version en prose la plus ancienne le récit primitif ne forme que le tiers du texte comme dans la version en vers du manuscrit de Turin.

1. Sous ce titre : *Les prouesses et faictz merveilleux du noble Huon de Bordeaulx, per de France, duc de Guyenne, nouvellement redigé en bon françoys*, etc. On lit à la fin : *Nouvellement imprimé à Paris le XXIIII[e] jour de decembre mil cinq cens et seize, par Michel Lenoir, libraire juré en l'Université de Paris*. (Bibl. Imp., Y2 143).

2. V. Brunet, *Manuel du Libraire*, à l'article *Huon de Bordeaux*.

3. Au XVII[e] siècle il est réimprimé à Lyon (1606, 1626), à Troyes, par Nicolas Oudot, 1634, 1636, 1666, 1675 et 1676. Du XVIII[e] siècle nous avons vu une édition de Jacques Oudot, Troyes, 1705, une autre de 1726, une troisième de 1728, Garnier, 2 vol. in-4o; du XIX[e] une édition de Bruyères, veuve Vivot, 1812, de Montbéliard, 1821, et celle de Paris qui a été mentionnée ci-dessus. (Lécrivain et Toubon, 1859.)

propos duquel il a rappelé le souvenir du bon roi Oberon. D'après le trouvère, le duc Seguin était le huitième fils de Doon de Mayence :

Ripeus fu le septiesme, qui moult ot de renom,
Qui fu pere Anséis, fix de la suer Kallon,
Et Sevin de Bordele *fu l'uitisme baron;*
Pere fu Huelin *à la clere fachon*
A qui fist tant de bien le bon roi Oberon (1).

Nous retrouvons cette indication généalogique avec d'autres renseignements du même genre dans la dernière rédaction en vers de notre poëme (2). Au moment où Huon de Bordeaux et son frère se disposent à partir pour Paris, où les mande Charlemagne, leur mère les embrasse et leur parle en ces termes :

Soiés hardis en armes et bien vous deffendés,
Car ainsy a esté toudis vo parentés.
Le bon Do de Mayence qui tant fust redoubtés,
Chilx fust vostre tayon : ressambler le debvés.
. . . .
Exemple à vos anchestres bien prendre vous debvés :
Ogier est moult preudhons hardis et redoubtés;
Vo cousin est germain, à lui garde prendés.
Estout le filx Œudon fust prisiés et loés,
Et Guion de Nantœul et Gerart le barbés,
Qui de Rousillon fust sires et avoués,
Et vo parent aussi le bon roy Caroués,
Et Gondrebœuf aussy qu'en Frise fust fiefvés,
Et Salemon qui fust de Bretaigne casés;

1. *Gaufrey*, p. 4, éd. Guessard et Chabaille.
2. Celle que renferme l'ancien manuscrit de Cangé (Bibl. Imp., f. fr. 1451, fol. 2 v. et 3 r°).

Frere fust à Seguin qui vous a engenrés.
Je vous prie pour Dieu vo pere ressamblés.

Une autre allusion moins intéressante se lit dans les *Chroniques admirables du roy Gargantua* (1), sorte de contrefaçon de l'œuvre de Rabelais, qui fut composée vers 1533.

Mais rien n'atteste mieux la vogue soutenue de la vieille épopée, devenue un roman en prose et propagée maintenant par l'imprimerie, que sa transformation nouvelle en une pièce de théâtre. C'est un curieux épisode de l'histoire de notre poëme. Le quatorze décembre 1557 une requête fut présentée au parlement par les « *confreres de la passion et resurrection de nostre sauveur et redempteur Jhesus Christ, fondée en l'eglise de la Trinité, rue Sainct Denys..... Ils requeroient qu'il leur feust permis jouer le jeu ja par eulx commancé qui est de Huon de Bordeaulx, qui leur auroit esté differé par la court jusques à la feste de Noel prochaine.* »

Cette interruption dans la représentation de *Huon de Bordeaux* provenait d'une défense du prévôt de Paris, défense dont les confrères de la Passion avaient appelé au parlement, mais dont leur requête n'indique pas le motif. Peut-être le prévôt avait-il craint le scandale que pouvait causer l'amour trop ingénu d'Esclarmonde pour Huon; peut-être aussi avait-il jugé que le rôle

1. Publiées par M. Gustave Brunet, 1852, in-8o, p. 43 : « Gargantua (lui dit Merlin), je te viendray querir et te meneray en faerie où est le bon roy Artus avec sa seur Morgain, Ogier le Dannoys et *Huon de Bordeaulx* ou chasteau d'Avallon où ils font tous grant chiere. »

d'Oberon sentait un peu la sorcellerie. En attendant que la cour statuât sur leur appel, les confrères de la Passion, qui avaient fait de grands frais pour monter leur pièce, comme on dirait aujourd'hui, n'en retiraient point le profit qu'ils en avaient espéré, et se trouvaient, à les entendre, dans l'impossibilité d'acquitter certaines taxes qui leur avaient été imposées. « *Lesdits suppliants sont poursuivy de paier plusieurs deniers tant pour les fortifications que empruntz, assavoir pour lesdits empruntz la somme de soixante livres tournois et vingt livres tournois pour les fortifications, lesquelles ils ne pourroient paier sans la provision du parachevement dudit jeu.* » Ils demandaient donc que la défense fût levée au moins provisoirement. Le moyen qu'ils faisaient valoir était ingénieux : il réussit, et le parlement leur permit de « *parachever le jeu commancé, hormis les heures durant lesquelles se celebre le divin service par les eglises et parroisses de ceste ville, et ce le lendemain de la feste de la Nativité Nostre Seigneur et sans scandale* (1). »

Voilà tout ce que nous savons de ce *jeu* ou de cette pièce qui n'est point parvenue jusqu'à nous.

Trente ans après, dans une facétie publiée sous ce titre : « *Les triomphes de l'abbaye des Conards* (2) » on lit une allusion au roman de Huon

1. Archives de l'Empire, reg. du Parlement, Conseil, à la date susindiquée.

2. Il s'agit d'une *blanque* ou loterie d'objets rares parmi lesquels se trouvent : *les griffes du griffon de Huon de Bordeaux estimez par le greffier de Lorris à dix huit mil de quarts de ducats d'or*. Nous reproduisons ce passage d'après un mémoire de M. Francisque Michel, inséré dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux*, IVe année (1842), p. 118. Nous ajou-

de Bordeaux, qui peut sembler quelque peu irrévérencieuse, mais qui prouve tout aussi bien qu'une autre que le livre n'était point mis en oubli.

D'ailleurs, il fut bien vengé de cette raillerie par l'influence étrange qu'il exerça sur les esprits les plus sérieux, sur des savants, sur des historiens tels qu'André Du Chesne et Guillaume de Catel. Passe encore pour Gabriel de Lurbe d'écrire gravement : « Charlemagne establit Seguin conte et son lieutenant en Guyenne, lequel estoit pere de Huon de Bourdeaus, duquel les romans ont escrit tant de fables (1). » Mais Du Chesne, qui croit aussi à l'existence de Huon de Bordeaux, sinon à l'histoire de ses faits d'armes (2)! Mais Catel, qui s'attache à démontrer

terons que la patte du griffon rapportée d'outre-mer par Huon fut suspendue dans la Sainte-Chapelle de Paris, *où elle est encore*, dit la version en prose (éd. de 1812, t. II, p. 57). Dans un texte en prose du roman d'Alexandre, cité par M. Berger de Xivrey (*Traditions tératologiques*, p. 484), on lit : « S'il ha (le griffon) les grifz grans et amples, ce n'est point de merveilles..... L'experiance en appert à la Saincte Chappelle à Paris d'un grif d'un petit griffonneau, qui pend ou millieu de la Saincte Chappelle ataché à une chaine, que ung homme d'armes coupa à ung petit griffon, etc. »

1. *Chronique Bourdeloise*, citée par M. F. Michel, même mémoire, p. 116,

2. « Et ce Siguin icy, que je croy le premier comte de Bourdeaux, je ne fay nul doubte que ce ne soit Sevin tué depuis par les Normans, en bataille, pere de Huon surnommé de Bourdeaux, lequel est appelé duc et non comte en la fabuleuse histoire de ses faits d'armes pour ce que ce roman là se rimoit premierement du temps que la Guienne qui avoit Bourdeaux pour chef ne portoit plus autre nom et titre que de duché. » (*Les Antiquitez et recherches des villes*,

que Huon de Bordeaux et Hunaud duc d'Aquitaine ne sont pas le même personnage [1], et cela en tirant argument du texte du roman comme d'un texte historique! N'est-ce pas là un beau triomphe pour notre vieux trouvère?

M. de Tressan ne se montre pas si crédule dans l'*extrait* « dû à sa plume toujours ingénieuse et aimable » comme dit l'éditeur de la *Bibliothèque des romans*. On y lit cette remarque : « Il n'y avoit point de duc de Guienne du temps de Charlemagne; ce nom même n'était point connu, et le pays s'appelait Aquitaine. Ainsi, il n'y a jamais eu de duc Sevin, ni de comte Huon de Bordeaux, son fils. »

M. de Tressan va un peu trop loin. Il y a eu, en effet, un Sevin ou Seguin; mais quand on lui trouverait un fils nommé Huon, on n'en serait pas beaucoup plus avancé, puisqu'on apprendrait seulement que l'auteur de notre poëme n'a pas inventé le nom de ces deux personnages. Il n'a pas inventé non plus le nom de Jules César qu'il donne pour père à Oberon. La seule question intéressante serait de savoir si à sa fable se trouve mêlé quelque

Paris, 1629, p. 745. — Passage rapporté aussi par M. F. Michel, mémoire précité, p. 116.)

1. « Plusieurs ont estimé (parlant de Hunaud) que c'estoit Huon de Bourdeaux duquel est parlé dans le roman qui porte son nom. Toutesfois j'ay remarqué que le roman de Huon de Bourdeaux dit que Huon estoit fils de Seguin comte de Bourdeaux establi par Charlemaigne, et nostre Hunal ou Huon est fils d'Eudo duc d'Aquitaine et non de Seguin. » (*Mémoires de l'Histoire du Languedoc*. Toulouse, 1633, p. 534. — F. Michel, mémoire précité, p. 117.)

peu d'histoire en dehors des noms propres, et nous prenons la liberté d'en douter.

L'heureuse fortune de notre poëme sous les formes diverses qu'il prit successivement ne se renferme pas dans les limites de la France. Il fut aussi accueilli avec grande faveur à l'étranger. Outre la version néerlandaise en vers dont il a été question ci-dessus, et dont on n'a plus que quatre fragments, il en existe une autre, aussi en vers et complète, que M. Ferdinand Wolf a fait connaître dans son précieux mémoire déjà cité. Cette seconde version n'est, à ce qu'il paraît, qu'un abrégé assez sec du récit primitif. Elle a été imprimée à Anvers par W. Vorstermann dans la première moitié du XVI[e] siècle, de 1500 à 1544. La lecture en fut défendue par l'évêque d'Anvers. M. Wolf l'a comparée, chapitre par chapitre, au poëme que nous publions et au roman en prose. Nous ne saurions mieux faire que de renvoyer le lecteur curieux à ce travail du savant secrétaire de l'Académie de Vienne.

Vers le temps où l'on publiait ce poëme flamand, paraissait en Angleterre une traduction en prose des *Prouesses et faictz merveilleux de Huon de Bordeaux*. C'était l'œuvre d'un écrivain de haut rang, sir John Bourchier, lord Berners, qui avait déjà traduit Froissart et d'autres ouvrages français. Sa traduction de Huon de Bordeaux, faite à la prière du comte de Huntingdon, eut le plus grand succès et devint extrêmement populaire (1). C'est aujourd'hui un de ces livres

1. Warton, *History of english poetry*, Londres, 1840, t. III, p 52 et 64.

uniques que les bibliophiles achètent au poids de l'or. Le Musée britannique ne le possède point, et l'on n'en connaît d'autre exemplaire que celui qui est inscrit sous ce titre au catalogue de la vente Bliss :

HUON OF BURDEUXE. *Here begynnithe the boke of duke Huon of burdeuxe and of them that issuyd fro hym.* (Translated by sir John Bourchier, Lord Berners.) (1)

Il a été acquis, à cette même vente, au prix de 19 livres sterling, quoiqu'il ait deux feuillets de moins. Le capitaine Cox n'avait certainement pas acheté aussi cher l'exemplaire de ce livre qu'il possédait, lorsqu'il eut l'honneur de figurer en 1575 devant la reine Elisabeth, dans les fêtes de Kenilworth (2).

Le succès de la traduction de Lord Berners mit Oberon à la mode en Angleterre et l'intro-

1. On retrouve ce titre avec de légères variantes dans le *Manuel du Bibliographe* de Lowndes (*The Bibliographer's Manual*, Londres, 1859), qui estime que cette édition fut imprimée par Copland vers 1540. Mais ce n'est pas l'avis d'un connaisseur, M. Pickering, qui, d'après le caractère et le papier, pense que le livre a été imprimé par Berthelet ou Redborne, aussi vers 1540.

2. Ce capitaine Cox (capitaine on ne sait de quoi) était un maçon qui avait les goûts chevaleresques, une manière de Don Quichotte anglais. Aussi avait-il une bibliothèque analogue à celle du héros de la Manche, et où se trouvaient : *King's Arthur's book, Huon of Bourdeaux, the four sons of Aymon, Bevis of Hampton, Gargantua, Robin Hood*, etc. C'est ce que nous apprend Robert Laneham dans son curieux récit des fêtes de Kenilworth. (*Laneham's letter describing the magnificent pageants presented before queen Elisabeth at Kenilworth castle in* 1575. Londres, 1821, p. 36.).

duisit partout. Il figure dans le drame de *Jacques IV*, de Robert Greene. C'est lui qui ouvre la scène sur la tombe d'un mort, lequel sort de son sépulcre, se prend de querelle, puis se réconcilie avec le roi de Féerie et lui fait voir une tragédie. Oberon en revanche, dans les entr'actes de la tragédie, donne au mort son nouvel ami le spectacle de danses et autres divertissements (1). Spenser, dans son poëme de la *Reine des fées*, ne se borne pas à chanter Oberon, il lui fait une magnifique généalogie, sous ce titre : *Chronique des rois bretons et série des empereurs Elfins*. Ce fut Prométhée qui créa Elfe, le premier des Elfins. Elfe épousa une fée dans le jardin d'Adonis, et de cette union naquit une suite de rois : Elfin, Elfinan, Elfinell, Elfant, Elfar, Elficleos, Elferon et enfin Oberon. La gloire et le pouvoir d'Oberon furent immenses; il mourut laissant pour héritier, par son testament, le beau Tanaquil (2).

Mais la plus grande gloire d'Oberon, c'est d'avoir été adopté par Shakespeare, qui lui a fait jouer un rôle, on le sait, dans le *Songe d'une nuit d'été* (3). Shakespeare lui a donné une femme,

1. The scottish storie of James the fourth..... intermixed with a pleasant comedie presented by Oboram king of Fayeries as it has been sundrie times publikely plaide, written by Robert Greene, maister of arts. London, Thomas Creade, 1598, in-4o. — Réimprimée dans *The dramatic works of Robert Greene*, by the Rev. Alexander Dyce, London, Pickering, 1831, t. II, p. 69-158.

2. Spenser, *The faerie queen*, liv. II, chant 10, strophes 70 à 76.

3. *Midsummer night's dream.*

Titania, qui, pour être reine des fées, n'en a pas l'humeur plus égale. Oberon lui-même a d'étranges fantaisies. De là des démêlés dont les deux époux aériens ne sont pas seuls à souffrir. Sur la terre, les amants ressentent comme le contre-coup de leur désunion, « jusqu'à ce qu'enfin, comme le dit si bien M. Saint-Marc Girardin, la réconciliation d'Oberon et de Titania ramène la paix dans le mobile empire des airs et dans le mobile empire des amoureux » (1).

Nous pensons avec les critiques anglais que Shakespeare a tiré Oberon, pour se l'approprier, du roman de Huon de Bordeaux (2). Il a connu ce roman par la traduction de Lord Berners; il y a fait une allusion indirecte dans une autre de ses pièces : *Beaucoup de bruit pour rien* (3); c'est du moins ce que remarque un de ses commentateurs. Il a

1. Chapitre déjà cité.

2. Le dernier traducteur de Shakespeare, M. François-Victor Hugo, ne partage pas ce sentiment; mais il est probable que, mieux renseigné sur l'histoire de notre poëme, il corrigera les erreurs qu'il ne peut manquer de reconnaître dans la note 6 de sa traduction du *Songe d'une nuit d'été*.

3. *Much ado about nothing*, acte II, scène 1re, BENEDICK. *Will your grace command me any service to the world's end?* etc. Sur le passage qui commence ainsi, le commentateur anglais a fait la remarque que nous répétons, et il a rapproché de ce passage celui de la traduction de lord Berners où Charlemagne impose à Huon les dures conditions de son message à Babylone. (*The plays of William Shakspeare*, vol. VI, p. 263. Basil, 1799. V. aussi Nathan Drake, *Shakespeare and his times*, p. 273.)

Pareille allusion et plus transparente encore a été notée dans une comédie de Cartwright : *The siege or love's convert* (1616). Voyez l'édition précitée de Shakespeare, même page.

pu aussi connaître le drame intitulé : *Huon de Bordeaux*, qui fut représenté en Angleterre dans le temps même où il composait le *Songe d'une nuit d'été*. Ce drame, qui était peut-être une traduction du *jeu* joué à Paris en 1557 par les confrères de la Passion, eut au moins trois représentations, comme l'atteste le journal de l'acteur Philippe Henslowe, où l'on lit ces trois articles de recette :

1. *Receved at Hewen of Burdoche* (1)
the 28 *of desembr* 1593. . . . . iiij l. x s.

2. *Receved at Hewen of Burdokes*
the 3 *of Jenewary* 1593. . . . . » xxii s.

3. *Rd. at Hewen the* 11 *Jenweary*
1593 (2). . . . . » v s.

Après Shakespeare, Ben-Johnson a aussi mis Oberon en scène dans une de ces pièces de fantaisie que les Anglais appellent *masque* (3). Drayton lui a consacré quelques vers dans sa *Nymphidia* (4). A une époque bien plus voisine de

1. Some play on the romance of *Huon de Bordeaux*, dit l'éditeur du journal.
2. *The diary of Philip Henslowe from* 1591 *to* 1609. London, printed for the Shakespeare society, 1845, 1 vol. in-8o, p. 31 et 32.
3. *Oberon the fairy prince.*
4. *Nymphidia the court of fairy*, by Michael Drayton. Kent, 1814, p. 3.

nous, au commencement de ce siècle, Sotheby a composé une pièce (*a masque*) intitulée *Oberon or Huon de Bordeaux;* mais le sujet en est tiré du poëme de Wieland.

Enfin, c'est aussi en Angleterre qu'a été représenté pour la première fois l'*Oberon* de Weber. En 1824, le directeur du théâtre de Covent-Garden avait obtenu de l'auteur du Freyschutz la promesse d'une partition nouvelle. Entre plusieurs sujets qui lui furent proposés, Weber choisit celui d'Oberon, que Wieland avait rendu populaire en Allemagne, et qui déjà y avait servi de thème à une composition musicale de Wranistcky (1). Un *libretto* fut écrit, et comme de raison en anglais. Mais Weber ne savait pas l'anglais; il se mit en devoir de l'apprendre, il y consacra un an, employa plus de trois mois à lire la pièce, et n'eut achevé sa partition qu'au bout de dix-huit mois. La première représentation eut lieu le 12 avril 1826 avec un éclatant succès. Weber mourut le 5 juin de la même année. M. Castil Blaze essaya de faire en France pour l'opéra d'Oberon ce qu'il avait fait pour le Freyschutz; mais son travail n'arriva pas jusqu'à la scène. C'est seulement le 27 février 1857 que l'Oberon de Weber a été représenté pour la première fois à Paris, au théâtre Lyrique (2).

Wieland, qui a fourni le sujet de cet opéra, à quelle source avait-il puisé lui-même? Il a pris soin de nous renseigner à ce sujet dans la pré-

1. En Danemark aussi le sujet d'Oberon avait été dès lors mis en musique par M. Kunsen. (Paroles de M. Baggesen.)

2. Nous avons pensé que ces détails, peu connus, ne sem-

face de son poëme. Il n'a connu du roman de Huon de Bordeaux que l'analyse publiée par M. de Tressan dans la *Bibliothèque des romans*. On ne voit pas d'ailleurs que Huon de Bordeaux ait jamais été traduit en allemand, ce qui peut sembler étrange quand on songe qu'il y en a eu deux versions néerlandaises en vers. C'est en 1778 que parut l'extrait de M. de Tressan ; c'est en 1780 que fut publié dans le *Mercure* l'Oberon de Wieland.

Nous ne savons rien de plus de l'histoire de Huon de Bordeaux; voici, dans l'ordre de leur importance, la notice des manuscrits de ce poëme qui sont parvenus jusqu'à nous.

Ces manuscrits sont au nombre de quatre. Ils sont conservés à Tours, à Paris et à Turin, et renferment trois versions du poëme fort différentes l'une de l'autre. La plus ancienne et la meilleure de beaucoup, celle que nous publions, par conséquent, nous est fournie par le manuscrit de Tours et par l'un de ceux de Paris.

I. MANUSCRIT DE TOURS. *Bibliothèque de la ville* (désigné par la lettre *a*).

C'est un de ces volumes de petit format et d'exécution très modeste, qui, selon toute appa-

bleraient pas déplacés ici. Nous les empruntons à une notice de M. Paul Cheron. Voici le titre de la pièce française : *Oberon*, opéra fantastique en trois actes et sept tableaux, musique de Weber, paroles imitées de Wieland, par MM. Nuitter, Beaumont et de Chazot.

rence, étaient à l'usage des jongleurs. Le parchemin en est grossier, inégal, troué çà et là ou recousu. Les initiales des tirades, à l'exception de la première, ne sont ni ornées ni même coloriées. Il figurerait sans honneur dans un cabinet de riches curiosités; mais, en revanche, il se recommande fort par son texte, non que ce texte soit de tout point irréprochable; mais, à part quelques omissions, quelques distractions de copiste, que nous avons signalées et facilement réparées, il est généralement correct et pur. Aussi date-t-il du XIII[e] siècle, et très probablement du milieu de ce siècle, époque qui ne nous a guère laissé de mauvais manuscrits.

Il se compose de 173 feuillets et provient de l'abbaye de Marmoutier.

II. MANUSCRIT DE PARIS. *Bibl. Imp.*, *Sorbonne*, 450 (désigné par la lettre *b*). — C'est un volume in-folio, de 253 feuillets en papier, relié en maroquin rouge, aux armes de Richelieu. L'écriture de ce manuscrit est du XV[e] siècle. Il contient :

1° Du fol. 1 au fol. 183, la chanson de *Lyon de Bourges*.

2° Du fol. 184 au fol. 253, le *livre de Huelin de Bourdialx et du roy Abron*.

Le poëme commence ainsi :

Signour, or faite paix pour Dieu et pour s'ymaige,
Et vous orés chansons qui est de noble ovraige.
Se n'est mie d'Artus ne d'Ialmont le salvaige,

Ne d'Agollant aussi, que tant fist de damaige
Au boin roy Charlemaine, le gentil et le saige;
Signour, c'est d'un noble homme que fuit de grant linaige
Et que fuit prous az armes et de grant vasselaige,
Et souffrit moult de mal oultre la mer salvaige:
Signour, c'est (1) *de Huelin de Bourdialz l'eritaige,*
Le filz dou duc Seguin qui fuit cortois et saige,
Qui fist tant de biaulz fait ou tempz de son eaige.
Mais ancor en fist plux Huelin par son bernage,
Ainsi que vous orés ains que moult loing estarge. Etc.

Cette première tirade de quarante trois vers est un préambule qui ne se trouve pas dans la version du manuscrit de Tours. Le début de cette version ne se reconnaît que dans la tirade suivante :

Signour, or escoutez, que Dieu vous puist aidier!
Et vous orés chanson que moult fait à prisier,
Qui est de noble histoire c'on doit auctorisier,
De Huelin de Bourdialz le nobille guerrier,
Que tint toute Bourdelle et le noble heritier,
Et d'Auberon le roy qui bien le volt aidier,
Ensi que vous orez s'on laixe lou noisier.
Ceu fuit à Pantecouste c'on debvoit festiier,
Charle fuit à Paris en son pallais plennier;
Là tint cour de cez homme, d'Allemans et Bauwier,
Borguignon et Flamant, et avec Hanuiier,
Lorain et Angevins, Bretont et Baiwier. Etc.

La première tirade est tout entière en vers alexandrins, et, comme on le voit, la seconde débute aussi en vers de même mesure; mais à partir du trente-septième vers de cette tirade, le mètre change brusquement; le poëme se conti-

1. Le manuscrit donne *c'este*.

nue et s'achève en vers de dix syllabes qui sont le plus souvent identiques, sauf l'orthographe, à ceux de la version que nous publions.

Nous avons mis à profit cette rare et précieuse conformité, pour améliorer le texte du manuscrit de Tours aux endroits où il laissait à désirer. C'est ainsi que nous avons pu combler une lacune de trois feuillets vers la fin du poëme, rétablir çà et là un certain nombre de vers omis par le copiste du XIIIe siècle, rendre à quelques vers trop longs ou trop courts leur juste mesure, et corriger à coup sûr plus d'une leçon fautive.

Nous avons reproduit le texte du manuscrit de Tours avec toute la fidélité dont nous étions capable. Devions-nous reproduire aussi fidèlement les petits fragments que nous empruntions au manuscrit de Sorbonne? Il nous a paru que nous pouvions sans inconvénient, pour éviter des disparates choquantes, ramener aux formes habituelles du manuscrit que nous prenions pour type l'orthographe trop souvent bizarre et tourmentée de notre manuscrit auxiliaire. Nous aurions hésité à nous donner cette liberté, si nous avions eu à combler des lacunes plus fréquentes et plus considérables; mais pour deux cents vers environ que nous a fournis le manuscrit de Sorbonne, nous ne nous sommes point fait scrupule de les modifier un peu, non d'après des règles générales sur lesquelles tout le monde n'est pas d'accord, mais d'après le modèle particulier que nous offrait le manuscrit de Tours, et que le lecteur aura, comme nous, sous les yeux. Les philologues, qui seuls pourraient se plaindre de cette modifica-

tion, en seront quittes pour ne point extraire de citations des passages d'emprunt que nous avons soigneusement enfermés entre [ ]. Si dans ces passages ils notent quelque forme vicieuse à leur gré, c'est à nous qu'ils doivent s'en prendre. Avertis comme ils le sont, ils se garderont bien sans doute d'asseoir aucune théorie grammaticale sur des fondements d'une solidité aussi contestable.

Le récit primitif, celui du manuscrit de Tours, se termine dans le manuscrit de Sorbonne au fol. 247. Il y a une continuation qui va du fol. 248 au fol. 253, ce dernier lacéré, mais de façon à laisser encore apercevoir une mention finale qui devait être ainsi conçue : *Explicit le livre de Huelin et dou roy Aubron.*

L'addition au récit primitif commence ainsi :

Oiez, Signour, oiez, que Dix vous soit amis,
Le glorieux Jhesu qui en la croix fut mis!
Oiit avés de l'anffan Huelin,
Comment il fuit fors de France banis,
Comment allait à l'amiralz Gaudisse,
Et comment fuit de son frere trayt,
Et Auberon comment aidier le vint
Et son roialme comment li donnait il.
Jusqu'à .III. *ans li ait li terme mis;*
Paissent li .II. *et avec* .I. *demy,*
Le terme aproche qu'Auberon li a mis :
Per tant ferait coronner Huelin
En la chaiere de Faierie assis.

III. MANUSCRIT DE TURIN. *Bibliothèque de l'Université*, H, II, 11 (XIVe siècle).

La version que renferme ce manuscrit, dont

on trouvera la description dans le catalogue de Pasini (1), est plus longue des deux tiers que celle du manuscrit de Tours. Le premier tiers du poëme est entièrement conforme pour le fond et se rapproche beaucoup pour la forme du texte que nous publions, à ce point que les deux vers de la troisième tirade. qui sont alexandrins dans le manuscrit de Tours conservent la même mesure dans celui de Turin. Mais à partir du feuillet 352, tout est addition dans la version de Turin.

On pourra juger aisément de cette conformité et de cette différence par le spécimen ci-après et par les rubriques qui entrecoupent le récit.

On lit au fol. 297 r°. :

CHI CONMENCHE LI ROUMANS DU ROI AUBERON ET DE HUON DE BORDELE ET DU ROI CHARLEMAINNE :

Signeur, oiès (que Jhesu bien vous fache,
Li glorieus qui nous fist à s'ymage!)
Bone canchon estraite del lignage (2)
De Charlemainne à l'aduré corage,
Et de Huon de Bordele le large,
Et d'Auberon le petit roi sauvage,
Qui tout son tans conversa en boscage.
Cil Auberons, qui tant ot vasselage,

1. Codices manuscripti bibliothecæ regii Taurinensis athenæi..... recensuerunt et animadversionibus illustrarunt J. Pasinus, A. Rivautella et F. Berta. Taurini, MDCCXLIX, 2 vol. in-fol., t. II, p. 472 et 473.

2. *Del lignage*, leçon qui donne un sens un peu différent de celui de notre texte.

Sachiés qu'il fu fils Julien Chesare,
Qui tint Hongrie, une cité sauvage,
Et Osterice et trestout l'yretage.
Constantinoble tint il tout son éage;
.VII. liues grans fist faire entor murage
Qui va entor dusqu'à la mer sauvage.
Jules ot femme une fée mout sage,
Morgue ot à non, moult ot cler le visage;
Cele fu mere Auberon le sauvage.
Huimais orrés canchon de fier lignage.
Signeur, oiés, que Dix vos puist aidier!
Si faites pais et laissiés le noisier,
S'orrés canchon qui moult fait à prisier,
De Charlemaine qui France ot à baillier,
Et de Huon, le nobile guerrier,
Et d'Auberon, le noble chevalier.
En son estant n'ot de lonc que .III. *piés,*
Et s'ert faés, de vreté le sachiés.
Ce fu à Penthecouste, .I. *haut jor enforcié,*
Que à Paris tint cort Karlemaine li fiers.
Assés i ot Alemans et Baiviers,
Et Loherrens, Bretons et Hainnuiers,
Et Braibenchons, Angevins et Pohiers;
Grans fu la cors des barons chevaliers.
Et des Englès i ot bien trois milliers;
Li rois Tafurs i fu com chevaliers.
De Cambresis et d'Artois, ce sachiés,
En i ot mout de bachelers legiers
Qui volentiers ferroient sor paiens.
Li rois a fait sa grant table drechier,
Entre ses pers s'est assis au mengier;
Mais li douzismes fu Hues au vis fier,
Cil do Bordiaus dont je veul commencier.....

Voici les rubriques du poëme :

Fo 306 ro. Ensi com Hues se combati à Amauri de Viesmés pour le mort Charlot.

Raoul, le neveu de l'empereur, qui servoit au diner devant son oncle, pour Esclarmonde sa femme.

F° 361 v°. Ensi que li grifons enporta Huon qui estoit à l'aymant arestés.

F° 364 v°. Ensi que Hues parla à Cayn qui estoit ou tonnel.

F° 372 r°. Ensi comme Hues vint à Monmur, à la mort Aberon, querre son roiaume et sa dingnité que Auberons li avoit proumis.

F° 379 v°. Ensi que li rois Garins d'Arragon vaut faire noiier Clarisse, la fille le roy Huon de Bourdele, et comment Pieres li viés quens le secourut.

F° 387 r°. Ensi que li rois Hues de Bourdiaus se souhaida devant Arragon pour faire le mariaige de sa fille et de Flourent d'Arragon.

F° 394 v°. Ensi que Ydes, *fille* Flourent d'Arragon, espousa Olive, le *fille* Otheviien l'empereur de Rome (1).

F° 401 v°. Ensi que li royne Esclarmonde s'agiut à Bordiaus d'un fill qui ot à non Godins, et comment li roys Hues le reconforta.

F° 402 r°. Ensi que li aumachours de Roches embla Godin à Bordiaus et l'emporta par mer.

F° 410 v°. Ensi con Sarsapon et li gent le roi Godin se combatirent as traïteurs à le haie.

1. Il n'y a point ici d'erreur, comme on serait tenté de le supposer au premier abord. Voyez dans la traduction en prose, 1re édition, le chapitre qui porte pour rubrique :

Comment l'empereur donna sa fille Olive en mariage à Ide, cuydant qu'il fust homme. (Fol. 244.)

V. aussi fol. 247 :

Comment Nostre Seigneur Jesu Crist fist grans miracles pour Ide, car il la fist estre homme .., et les deux mariès engendrerent ung moult beau filz qui eut nom Croissant.

Fo 418 vo. Ainsi conme Dinos et li gent le roi Godin se combatirent à Seguin et as traïteurs.

Fo 424 vo. Ensi con Brunos se combati à Herkembaut et as traïteurs qui voloient grever Godin.

Fo 431 vo. Ensi conme Gornaut se combati à Rohart et as traïteurs.

Fo 448 vo. Ensi conme li rois Godins issi de Roal à bataille contre le roi Gibuin.

Fo 444 vo. Ensi que li rois Bondifers feri es très le roi Trompart et fist bouter le feu ens.

Fo 447 ro. Ensi que li roys Bondifers se combati contre les traïteurs pour l'amour dou roi Godin.

Fo 453 vo. Ensi que li roys Godins se combati à Regnier et à trayteurs.

Fo 457 ro. Ensi que li roys Hues de Bourdiaus se souhaida devant Rochel quant il rala secourre le roy Godin sen fill.

Fo 460 ro. Ensi que li roys Hues qui est sires de Monmur mist à fin les trayteurs qui weriioient Godin sen fill.

Derniers vers du poëme :

Dou petit roi avès oï assès,
Et de Karlon le fort roi couronnè,
Et dou roi Hue comment il fu faès,
Et des enfans comment il ont esrè.
Ydes morut et Croissans li membrès;
Il n'est nus hons qui plus en puist chanter,
Qui la matere n'en voet dou tout fausè.
Dix nos doinst bien qui l'avons escoutè.
Explicit chi, je n'en sai plus parler.

Dans le même manuscrit et en tête du poëme de Huon de Bordeaux, se trouve le *Roman d'Au-*

beron, tout à fait distinct du poëme, auquel cependant il sert de prologue.

Le *Roman d'Auberon* commence ainsi au fol. 283 du manuscrit.

CH'EST LI COMMENCEMENS DOU ROUMANT D'AUBERON, AINSI QUE SES AVES JUDAS MACHABEUS FU ASSIS A MACABE DOU ROI BANDIFORT :

Des biens oïr et retenir vient preus,
Et chius qui est del dire scienceus
A son pooir dire le doit à ceus
Que li oïrs puist estre pourphiteus.....
Despuis cel tans que fu vivans Noeus
Ne fu trouvés ne ja n'ert hons carneus
Plus frans de cuer que Judas Machabeus.....

L'amiral Bandifort vient attaquer Judas dans Macabe; mais Judas le tue et met son armée en fuite. Fº 284. — Les Sarrasins lui envoient un message pour se soumettre et lui offrir en mariage la fille du roi vaincu. Judas accepte. — Noces de Judas Machabée. — Il a une fille nommée Brunehaut. — Quatre fées viennent à sa naissance lui faire leurs souhaits. La première lui donne la beauté; la deuxième une existence de 300 ans; la troisième prédit qu'elle ne vieillira pas après trente ans et pourra tout ce qu'elle voudra; mais la quatrième qu'elle sera enchantée, et, qu'à sept ans de là elle *partira en faerie* sans pouvoir à l'avenir voir ses parents ni leur parler.— En effet, sept ans après, un grand cerf emporte Brunehaut dans un bois. — Judas cherche sa fille et la retrouve. Fº 285. — Après bien des aventures merveilleuses, Brunehaut épouse *Césaire* et devient mère de Jules César. Fº 288. — Jules César va avec Brunehaut à la cour du roi Artus et est aimé

de Morgue, sœur de ce roi. F° 289. — Jules César épouse Morgue, et en a deux fils : Saint-Georges et Auberon. F° 290. Les fées viennent les doter à leur naissance. Auberon est condamné à être grand de trois pieds, *sans plus*. – Amours de Georges avec la fille d'un roi Persan. — Son mariage avec elle. F° 294. Auberon au tournoi. — Il est vainqueur de tous les chevaliers à la cour du roi Artus. F° 295. -- Le géant Orgueilleux enlève Auberon pendant son sommeil ; mais Auberon avait la faculté de se transporter partout où il voulait : il se *souhaite* donc dans son palais de Monmur et va entretenir Brunehaut de ses malheurs. F° 296. — Brunehaut lui promet qu'il retrouvera son haubert qu'on lui a pris et qu'il sera vengé du géant :

Dedens Bordiaus est hui uns enfes nés,
Fieux est Seuwyn qui tant est renomés,
Chambrelans iest Charlemaingne le ber....
Huelins est li enfes apelés,
Vos acointés sera et vos privés.
Vos hiaubers iert par lui reconfortés
Et li géans honnis et vergondés ;
Amés l'en foy, si ferés que senés.

Auberon consent à devenir l'ami de Huon et à le prendre pour allié. — Le poëte enfin raconte les malheurs du comte Guilemer partant pour un pèlerinage en terre sainte avec sa fille — Ils sont assaillis par une tempête. — L'Orgueilleux en profite pour tuer le comte avec tous ses compagnons ; il ne fait grâce qu'à sa fille, qu'il emmène à Dunostre.

Le petit poëme se termine ainsi :

Pour quant o li le covint demourer,
Tristre et dolente et plaine de penser,

Dusqu'à .I. jour que vons dire m'orés
Que Huelins la vint de là gete[r],
Cil de Bordelle qui tant fist à loer.

Comme on le voit, ce petit poëme n'est qu'un prologue du grand *Roman d'Auberon et d'Huon de Bordeaux*, qui le suit immédiatement dans le manuscrit, prologue fait après coup, mais qui n'est pas sans intérêt. Il montre l'origine de l'amitié d'Oberon pour Huon, il explique la vengeance qu'Oberon veut tirer d'Orgueilleux, et le motif pour lequel Huon pourra devenir l'ennemi du géant. Il nous a paru, cependant, qu'il n'y avait pas plus de raison pour le publier que pour reproduire toutes les continuations du poëme de Huon de Bordeaux.

IV. MANUSCRIT DE PARIS. *Bibl. Imp.*, f. fr. 1451 (Cangé, 7535[6]).

Petit in-fol. sur papier, écriture du XV[e] siècle.

225 feuillets écrits, 14,540 vers environ — incomplet par le commencement. — Le poëme complet pouvait avoir 15,000 vers, c'est-à-dire 4,000 à peu près de plus que la version de Tours. — Voici le début :

« *Saluës moy le roy où tant de noblesse a*
« *Et se lui dittes bien, quant vo corps le verra,*
« *Qu'à lui obayray tout ainsy qu'il vorra.* »
Adoncq ung palefroy o messagier bailla,
Et .XXX. besans d'or pour son don lui donna,
Et le servit à table et du vin lui versa.
Ou nom du roy Charlon tant d'honneur lui porta
Que quant le roy le sceut durement l'em prisa.

Tout le poëme a été refait ainsi en vers de douze syllabes, car il n'y a pas à penser que cette version soit antérieure à celle que nous publions.

Le passage que nous venons de rapporter correspond à celui qu'on lit ci-après, p. 13 de notre édition, et qui raconte le départ de Bordeaux des messagers envoyés par Charlemagne à la duchesse.

Voici la fin du poème dans ce manuscrit.

Après avoir raconté comment Huon fit sa paix avec l'empereur, le poète ajoute :

Et par icelle paix dont je fais parlement
Fust fais ung mariage, se l'istore ne ment,
De Clarisse la belle et du noble Flourent;
Mais n'est pas en ce livre, car il prent finement,
Ains est ens ou rommant, par le corps saint Climent,
De Croissant, *cilx de Romme qui moult ost hardement,*
Qui fust filx à la fille Clarisse o le corps gent,
Qui, par le voloir Dieu, le pere omnipotent,
Fust cangiée sa char, le livre le m'aprent,
Et se devint uns homs o gré du sapient (1).
Yde avoit à nom, le mien corps point ne ment,
Si espousa la fille l'empereur vrayement
De Romme le maiour, qui moult ost hardement,
Qui ost nom Béatris, le corps avoit moult gent.
Et de ces deux segneurs dont je fais parlement
Issist le ber Croissant qui tant fust excellent,
Qui moult souffrist de maulx contre paienne gent
Avant qu'i possessa, de terre nullement;
Mais enfin possessa, l'escripture l'aprent,

1. Cette partie du roman contenue dans la version de Turin est ici supprimée par le réviseur.

De .XIIII. *réalmes par son grant hardement,*
Ainsy que vous orrés en l'istoire Croissant.

DE .XIIII. *réalmes cest enfant possessa*
Et en fust souverain, ainsy con vous dira
Le livre de Croissant, qui le vous chantera;
Car cy fine Hulin, plus de son fait n'i a,
Car il le fault finer, longuement duret a.
Cy fine son histore : Dieu qui le mont fourma
Voeulle celluy garder qui bien entendu l'a,
Et aussy ensement qui chanté le vous a.
Et cilx qui l'a escript oublié ne sera :
Jhesus le tout poissant, qui racheté nous a,
A le fin de ses jours, quant il definera,
Le voeulle herbergier en son lieu magesta,
Avieuc ossy celuy qui faire le rouva.

AMEN.

La *Bibliothèque protypographique* de M. Barrois mentionne sous les numéros 1278 et 1691 deux manuscrits de Huon de Bordeaux; mais on ne sait si ces manuscrits renfermaient le poëme ou la version en prose.

Après ces renseignements que nous devions au lecteur, il ne nous reste plus qu'à laisser la parole au jongleur à qui appartenait sans doute, au XIIIe siècle, le manuscrit que nous publions. On croira l'entendre lui-même en lisant les deux passages où il fait appel à la générosité de ses auditeurs, sur un ton qui devait les mettre en gaité. On remarquera surtout le premier de ces

deux passages, qui se trouve (p. 148) à peu près au milieu du récit dont le narrateur remet la suite au lendemain. D'après cette curieuse indication, nous aurions pu intituler notre poème : HUON DE BORDEAUX, chanson de geste en deux journées.





SOMMAIRE.

Écoutez une bonne chanson où figurent Charlemagne, Huon de Bordeaux et Oberon, le petit roi sauvage, qui passa toute sa vie dans les bois. Cet Oberon eut pour père Jules César qui régna sur la Hongrie et sur l'Autriche, et fut sire de Constantinople, où il fit faire sept grandes lieues de muraille qui durent encore. La femme de Jules César s'appelait Morgue : ce fut la mère d'Oberon, le noble chevalier, qui n'avait que trois pieds de haut et qui était féé. Écoutez la chanson.

C'était à la Pentecôte. Charlemagne tenait sa cour à Paris, entouré d'une nombreuse assistance de chevaliers de tous pays. Après un repas richement servi, il appela ses barons. « Seigneurs, leur dit-il, faites silence et écoutez-moi. Je suis vieux et faible ; mon poil a changé de couleur depuis soixante ans que je suis armé chevalier ; le corps me tremble sous l'hermine, et je ne puis plus chevaucher ni aller en guerre. Faites un roi, je vous en conjure, qui gouverne à ma place le pays et le fief de France. — Sire,

dit le duc de Naimes, pour Dieu, ne tenez point pareil langage. Allez-vous-en à Reims, à Saint-Omer, au bourg d'Orléans, ou demeurez à Paris dans votre palais. Faites-vous y servir et vivez-y en paix; nous garderons vos châteaux et vos fiefs, et vous aiderons à rendre la justice dans vos terres. Dussiez-vous rester quarante ans infirme dans votre lit, vous y serez craint et redouté. — Naimes, reprend Charlemagne, vos instances sont vaines : cette couronne d'or ne remontera jamais sur ma tête. C'est pourquoi je vous requiers, nobles chevaliers, de donner un roi à mon royaume. — Ah! dit Naimes, j'en ai le cœur navré; si cependant c'est votre plaisir, aidez-nous de vos conseils, beau sire, pour choisir le nouveau roi. — Barons, dit Charlemagne, qui pourriez-vous élire sinon mon fils Charlot? Il m'est cher et je l'aime, quoique ce soit un vaurien. J'avais cent ans lorsque je l'engendrai. Ainsi le voulut Notre Seigneur Jésus-Christ, qui me manda par l'ange saint Michel de coucher avec ma femme. J'obéis, et j'eus un mauvais héritier. Charlot, à mon grand déplaisir, refuse de me venir en aide; il aime mieux les traîtres que les preux. Il m'a suscité maint embarras mortel, et me fit un ennemi d'Ogier le Danois. D'un coup d'échiquier il tua Baudouin, le fils chéri d'Ogier, et ce fut la mort de plus d'un vaillant chevalier. P. 1-4. — Charlemagne rappelle à ses barons les souvenirs de sa lutte avec le Danois, comment il le tint longtemps captif à Reims, comment il fut contraint de lui rendre la liberté pour l'opposer au sarrasin Brehier, et comment alors il dut lui livrer Charlot, qui eût péri s'il n'eût été sauvé par un ange descendu du ciel. « Grande fut ma joie et celle de mes chevaliers, dit l'empereur, lorsque je ramenai

mon fils vivant; mais, par celui qui nous jugera tous, il eût été meilleur peut-être qu'Ogier lui coupât la tête, car il ne vaut pas un denier. » P. 4-6.

Comme il parle ainsi, survient Charlot, un épervier au poing. Il était jeune et beau, et n'avait pas encore vingt-cinq ans. « Barons, dit Charles, voici un beau chevalier, mais qui me cause grande douleur en refusant de m'aider à gouverner ma terre. Et cependant, je vous en prie au nom du ciel, ne laissez pas de le faire roi, car il est l'héritier de France. — Sire, dit Naimes, demandez-lui donc s'il veut recevoir son héritage. — Fils, reprend Charlemagne, avance ici, et viens prendre possession de ta terre. C'est un franc fief que tu vas tenir, comme Notre Seigneur, le grand justicier, tient le paradis de gloire. Il n'est homme au monde que tu ne puisses réduire à néant, s'il osait t'en ravir la valeur d'un parisis. Il n'est marche, pays ou royaume qui croie en Dieu, où tu ne sois assuré d'être craint et redouté. Fils, suis mes conseils : éloigne les traîtres de toi et n'aie accointance qu'avec les gens de bien. Rends honneur au clergé, aime la sainte Église et donne du tien aux pauvres. — Sire, répond Charlot, à votre plaisir. » P. 6-8. — Comme il dit ces mots, un traître maudit se lève : c'est Amaury de la Tour de Rivier. Il va ourdir une trame qui jettera la France en un grand trouble. « Sire, dit-il, vous avez tort et grand tort de remettre à votre fils une terre où vous n'êtes ni aimé ni prisé. Je sais tel pays, et qui n'est pas bien éloigné, où quiconque se réclamerait de vous comme de son seigneur pourrait être sûr d'avoir les membres coupés. — Quel est donc ce pays? demande Charlemagne. — C'est Bordeaux, répond Amaury. Il y a bien sept ans que le duc est mort, laissant

pour héritiers deux mauvais garçons, deux ribauts, Gérard et Huon, qui ne daignent vous servir ni vous rendre honneur. Sire, chargez-moi de votre vengeance. J'irai à Bordeaux avec ceux de mon lignage, et je vous amènerai ces deux garçons pour que vous puissiez en faire justice. » — Charlemagne y consent; mais le duc Naimes n'est point de cet avis. Il se méfie d'Amaury. « Les deux enfants sont jeunes, dit-il, ils oublient leur devoir; mais le duc Séguin, leur père, aimait beaucoup l'empereur et l'a bien servi. — Il en avait sujet, reprend Charlemagne; son service lui valait une belle rente. Trois jours par an, à Pâques, à la Pentecôte et à Noël, il emportait les reliefs de ma table, et ces reliefs étaient de grandes coupes d'or, de belles nappes, des couteaux d'acier, des hanaps d'or et d'argent. Il pouvait bien se vanter qu'à me servir pendant ces trois jours le métier lui valait trois mille livres. Mais il faut dire aussi ce qu'il me rendait de son fief. Quant je le mandais par bref scellé pour aller en guerre, il me venait en aide avec dix mille chevaliers, qui ne me coûtaient pas un denier, si ce n'est l'avoine pour les destriers. — Sire, dit Naimes, si je vous suis cher, rendez-vous à ma prière : faites mander les deux héritiers du duc, et s'ils viennent, accueillez-les avec bonté. » — L'empereur se rend à l'avis de Naimes; il dépêche à Bordeaux deux messagers, Enguerrand et Gautier, et fait dire à la duchesse de lui envoyer ses fils. P. 8-10. — Désappointement d'Amaury. — Départ des messagers. — Leur arrivée à Bordeaux. — Leur entrevue avec la duchesse et ses deux fils. — Huon et Gérard promettent de venir à Paris rendre hommage à Charlemagne. — Sages conseils de la duchesse à ses enfants. — Retour des messagers. — Ils

annoncent la prochaine arrivée de Huon et de Gérard, dont ils vantent la courtoisie, les grandes manières et la libéralité. Charlemagne, ravi de ces nouvelles, se réjouit de n'avoir pas suivi le conseil d'Amaury. « Si Huon vient à Paris, dit-il, il sera gonfalonier de France, et son jeune frère sera mon chambellan. Je leur augmenterai leurs fiefs de deux mille livres, et ils auront les reliefs de ma table comme leur père. » — Amaury l'entend et pense en perdre le sens. P. 10-14.

Un soir, après manger, il va trouver Charlot et se jette à ses pieds. Charlot, surpris, le relève, et lui demande : « Qu'avez-vous, ami? — J'ai une si grande douleur, répond Amaury, que je suis tout hors de moi. N'en ai-je pas sujet, quand on nous veut enlever nos terres et nos fiefs? — Et comment, au nom du ciel? reprend Charlot. — Vous allez le savoir, dit Amaury. Ces deux garçons de Bordeaux vont arriver ici. Ils sauront si bien s'escrimer de la langue et ils aboieront si fort que nul, Dieu me pardonne, ne pourra plus plaider en haute cour que par eux. Ils vous raviront une bonne part de la France. Ah! Charlot, mon seigneur, aidez-moi à me venger d'eux! Séguin, leur père, m'enleva jadis un bon château de grand prix. Vous ne pouvez me refuser votre aide; je vous appartiens de près par votre mère. — Et en quoi, demande Charlot, pourrais-je vous aider? — Je vais vous le dire, répond Amaury: prenez avec vous soixante chevaliers en armes; de mon côté, je conduirai avec moi tout mon lignage. Nous irons nous embusquer près de Paris, dans un épais fourré, sur le chemin par où doivent passer ces deux garçons; nous les arrêterons et leur couperons la tête, sans que personne en puisse rien savoir. —

Très volontiers, » répond Charlot. — Les traîtres s'arment et attendent la nuit pour sortir de la ville, car, de jour, ils n'oseraient. P. 14-16.

Dans le même temps, Huon de Bordeaux fait les apprêts de son départ. Il confie la garde de sa terre au prévôt Guirré, vieux serviteur du duc Séguin. Il fait charger trente sommiers d'or et d'argent, de vases précieux, de riches étoffes; à ces trésors il joint des chiens de chasse, des faucons, des éperviers. Il emmènera dix chevaliers de haut parage, ses plus privés conseillers, et avec eux nombre d'écuyers et de garçons — Sur le point de partir, Gérard et lui prennent congé de leur mère. — Sages conseils de la dame à ses fils. — Elle les couvre de baisers et de larmes. C'est la dernière fois qu'elle embrasse Huon, car elle ne le reverra plus. P. 16-17.

Voilà les deux orphelins qui s'acheminent vers Paris. Que Dieu les conduise! La route est belle, et chemin faisant, Huon dit à Gérard: « Nous allons à la cour, beau frère; nous allons visiter et servir le meilleur roi qui fut jamais au pays de France. Chante, beau frère, chante pour nous mettre en joie. — Je n'en ferai rien, répond Gérard, car cette nuit j'ai eu un songe qui m'a tout consterné. Il me semblait nous voir assaillis par trois léopards qui m'arrachaient le cœur; vous échappiez au danger, mais moi, j'étais perdu. Au nom du ciel, retournons à Bordeaux, auprès de notre mère, qui nous éleva si doucement. — Qu'à Dieu ne plaise, répond Huon : je ne rentrerai pas dans Bordeaux, la grande cité, sans avoir vu auparavant le roi de Saint-Denis. Sois sans crainte, Gérard, doux ami, et que le Dieu qui fut mis en croix nous conduise ! » — Ils chevauchent, en effet, tant et si bien qu'ils ne tar-

dent pas à joindre l'abbé de Cluny, qui s'en allait au conseil à Paris, où Charlemagne l'avait mandé. Le bon abbé cheminait en compagnie de quatre-vingts moines. A leur vue, Huon dit à Gérard : « Frère, voilà des moines de Cluny qui suivent le chemin de Paris ; il faut leur offrir de faire route avec eux, car, notre mère nous l'a souvent dit, il fait bon se tenir avec gens de bien. — Volontiers, » répond Gérard. Puis ils piquent leurs chevaux et se trouvent bientôt près de l'abbé. « Sire damoiseau, dit l'abbé, adressant la parole à Huon, de quel pays êtes-vous, et qui est votre père ? — Nous sommes de Bordeaux, répond Huon, et fils du vaillant duc Séguin. Notre père est mort il y a sept ans, et nous allons en France, avec mon frère cadet que voici, pour relever notre fief, car l'empereur nous l'a mandé. Nous ne sommes pas sans crainte et redoutons quelque trahison. — Enfants, dit l'abbé, vous êtes mes amis : votre père était mon cousin germain. Si Dieu m'aide, vous serez en sûreté avec moi. Je suis du tiers conseil à la cour. Quiconque vous voudrait mal le payerait de sa vie et de son honneur. Je vous aiderai en tout temps de ma parole. Voici les clefs de mes coffres : les peaux de martre, les pelisses de petit gris, enfin toutes les richesses de Saint-Pierre de Cluny sont à votre disposition. » P. 17-20.

Ils chevauchent donc de compagnie jusqu'au bois où se cachaient les traîtres. Amaury le premier reconnaît les deux frères. — « Les voici qui viennent, dit-il à Charlot ; si tu ne les mets à mort, je ne te prise un parisis. C'est à toi que doit revenir leur terre ; à toi aussi de frapper les premiers coups ! — Je les vais assaillir, » répond Charlot, et aussitôt il pique son cheval et s'élance à leur rencontre. « Lais-

sons-le aller, seigneurs, dit Amaury à ses compagnons, et plaise à Dieu qu'il n'en revienne point. La France sera sans héritier, et c'est moi qui prendrai sa place.» Cependant, l'abbé de Cluny aperçoit Charlot qui s'avance, et dit à Huon : « Beau neveu, je vois des heaumes briller dans ce petit bois, et voici un chevalier en armes qui vient à nous. Pour l'amour de Dieu, allez lui offrir votre gage, si vous avez commis quelque méfait, et faites-lui réparation, s'il le demande. Pour un denier de tort, promettez-lui de ma part un marc d'or fin. — Que Dieu vous le rende, sire, répond Huon; mais je ne sais personne dont je sois haï, ni à qui j'aie jamais fait tort d'un parisis. Cependant, ajoute-t-il en s'adressant à son frère Gérard, va voir ce que veut ce chevalier qui vient à nous en si grande hâte. » — Gérard pousse son cheval et arrive auprès de Charlot. « Franc chevalier, lui dit-il, faites-vous le guet? Gardez-vous le pays? Si nous devons quelque chose, nous l'acquitterons volontiers. — D'où êtes-vous? demande à son tour Charlot. — De Bordeaux, répond Gérard. Je suis fils du vaillant duc Séguin, et voici venir mon frère aîné, qui est un preux chevalier. Nous allons à la cour, à Paris, visiter et servir le roi Charles. — Par saint Denis, reprend Charlot, c'est vous-même que je cherchais, et je suis fort aise de vous rencontrer. Oui, vous devez quelque chose, par Dieu! car votre père m'a enlevé trois châteaux sans que j'aie jamais pu tirer vengeance de lui; mais je ne perdrai rien au change, je l'espère. En garde donc, car je vais vous frapper.» Gérard effrayé lui demande merci. Il n'a point d'armes, dit-il; le bel exploit que de le tuer ainsi, sans défense! Son frère et lui, s'ils sont coupables, se soumettront à Paris au jugement des barons. Mais

Charlot ne l'entend point de la sorte, et comme Gérard s'apprête à tourner bride, il se précipite sur lui, la lance baissée, et le perce d'outre en outre. Le coup n'était pas mortel, mais Gérard tomba à terre évanoui. L'abbé de Cluny l'a vu tomber et s'écrie en pleurant : « Ton frère est mort, beau neveu ! — Ah ! cruelle rencontre, dit Huon, ah ! bonne mère, qui l'avez si doucement élevé ! Sainte Marie, que deviendrai-je ? Reine, dame, vierge, mère, venez à mon secours ! Sire abbé de Cluny, m'aiderez-vous à maintenir mon droit ? car il faut que je sache qui a commis ce meurtre ; il faut que le coupable périsse de ma main, ou moi de la sienne. — Beau neveu, répond l'abbé, nous sommes prêtres sacrés et bénis, nous ne pouvons assister à mort d'homme. — Hélas ! dit Huon, quelle parenté j'ai là ! Et vous, mes chevaliers, m'aiderez-vous ? — Jusqu'à la mort, » répondent-ils, et ils s'élancent à sa suite. P. 20-25.

L'abbé les voit partir en pleurant, et prie Dieu de protéger Huon et ses hommes ; puis il continue sa route, mais assez lentement pour voir de loin le combat et en connaître l'issue. — Huon court à son frère, et lui demande tout ému : « Frère, dis-moi si tu pourras guérir. — Je ne sais, répond Gérard, mais je me sens près de la mort. Pense à toi, et fuis, au nom de Dieu, car je vois luire des heaumes dans ce bois. — A Dieu ne plaise, dit Huon, que j'aie la vie sauve si tu demeures ici. Avant de revoir Bordeaux, j'aurai tué ton meurtrier, ou il me tuera. » A ces mots, il pique son cheval arabe, s'élance, sans attendre ses compagnons, à la poursuite de Charlot, le rejoint, le défie et le tue. Amaury voit tomber le fils de Charlemagne et pousse un cri de joie. Huon s'em-

pare du cheval de Charlot, retourne près de Gérard et lui demande : « Frère, pourras-tu te tenir à cheval ? — Je ne sais, répond le blessé, mais bande-moi ma plaie, je te prie. » Huon déchire un pan de son bliaut, bande la plaie de son frère, et, aidé de ses compagnons, le soulève et le met à cheval. — Gérard s'évanouit trois fois. Dès qu'il peut parler, il adjure Huon de fuir, de retourner à Bordeaux auprès de leur mère. Huon s'y refuse : il veut aller à Paris ; il veut voir l'empereur ; il l'accusera de trahison. Les deux frères reprennent donc le chemin de la grande cité. P. 25-29.

Dans le même temps les compagnons d'Amaury l'interrogent : « Qu'allons-nous faire ? Charlot est mort ; laisserons-nous aller ainsi celui qui l'a tué ? — Oui, répond Amaury, laissons-le aller en paix, et que Dieu le maudisse ! Nous le rejoindrons à Paris. Quand nous serons devant le roi, je lui mettrai sous les yeux le corps de son fils. Dans tout ce que je dirai, soyez d'accord avec moi : je vous en récompenserai si bien que vous en serez riches à toujours. » — Ils sortent du bois, et trouvent Charlot gisant à terre, la tête fendue jusqu'à la poitrine. Ils le soulèvent sur un bouclier ; Amaury le place devant lui à l'arçon de sa selle, et ils s'acheminent ainsi vers Paris. P. 29-30.

Cependant les deux frères ont retrouvé l'abbé de Cluny. « Qu'avez-vous fait ? leur demande-t-il. — Seigneur, répond Huon, nous avons tué un homme. — Enfants, reprend l'abbé, ce m'est une grande douleur ; mais puisqu'il en est ainsi, je ne puis vous faire défaut, je vous aiderai toujours de ma parole. » A ces mots Huon se retourne, et voit venir avec effroi derrière lui les traîtres qui sont sortis du bois.

Amaury les précède, mais lentement et au petit pas. L'abbé de Cluny fait remarquer à Huon que cette allure ne semble pas indiquer de mauvais desseins. Ils n'en poussent pas moins leurs chevaux et ne tardent point à arriver à Paris. P. 30-31.

Ils vont droit au palais et montent les degrés de marbre. Huon et l'abbé de Cluny soutiennent Gérard; c'est ainsi qu'ils paraissent devant le roi de Saint-Denis. Huon le premier prend la parole: « Que le Seigneur Dieu qui fut mis en croix ait en sa garde le duc Naimes et les hauts barons que je vois assis près de lui; mais qu'il confonde Charles de Saint-Denis comme un traître et un mauvais roi, qui nous a mandé par bref scellé de son sceau, nous a fait venir pour le servir et a embusqué des meurtriers sur notre route, malgré son sauf-conduit! » — Charlemagne l'entend et lui dit: « Vassal, prends garde à tes paroles. Par le Dieu de paradis, par le baron monseigneur Saint Denis, par cette barbe qui me pend sur la poitrine, si tu ne peux fournir la preuve de ce que tu dis, je te ferai mourir de male mort! — Sire, reprend Huon, c'est bien de vous qu'il s'agit! Regarde, roi, et que Dieu te maudisse! » Et en même temps il s'approche de son frère, que soutient l'abbé, lui ôte son manteau, sa pelisse d'hermine, et débande sa plaie. La plaie s'ouvre, le sang coule, et Gérard s'évanouit de douleur. A cette vue, Charlemagne s'émeut. Il ne peut supporter la pensée d'être accusé de trahison à son âge et si près de la mort. Il jure de faire périr le coupable, s'il le peut découvrir, quand ce serait un haut baron et l'un de ses plus privés amis. Puis il mande un médecin et fait visiter la plaie de Gérard. La plaie n'est pas assez grave, dit le médecin, pour empêcher le blessé de boire du vin; avant

un mois elle sera guérie. Huon demande alors à être entendu de nouveau : il a tué, dit-il, le meurtrier de Gérard ; mais il ignore qui il est. Il sait seulement que derrière lui on apporte son corps. Il raconte à l'empereur toutes les circonstances de sa rencontre, puis il ajoute : « Sire, je suis venu à votre cour sous votre sauvegarde ; je dois être traité selon le droit, car je suis votre pair, vous le savez. Quel que soit celui que j'ai tué, je me soumets à la justice de France, au jugement des Bavarois et des Allemands. — Huon, dit Charles, asseyez-vous sur ce banc et buvez de ce vin blanc dans ma coupe. Eussiez-vous tué Charlot, mon fils que j'aime tant, soyez sans crainte, si l'on ne peut vous reprocher une trahison à vous-même. » P. 31-37.

Charlemagne appelle Gautier et Enguerrand : « Seigneurs, leur dit-il, allez promptement me chercher Charlot. » Ils obéissent, et pendant qu'ils le cherchent par la ville, voici qu'Amaury l'apporte mort et sanglant. Ses compagnons pleurent et poussent des cris de douleur. L'émotion est grande dans la cité quand on reconnaît Charlot. Bourgeois, dames, écuyers et sergents, se tordent les poings et s'arrachent les cheveux. Ils arrivent au palais. Charlemagne entend leurs cris ; il écoute et dit au duc Naimes : « J'entends le nom de mon enfant ; c'est lui qu'a tué Huon ! pour Dieu, allez-y voir. » Le duc descend les degrés de marbre, et au pied du perron il reconnaît avec effroi Charlot, tout sanglant et la tête fendue jusqu'à la poitrine. — On monte au palais le corps de l'enfant ; on l'apporte devant le roi de Saint-Denis. « Juste empereur, s'écrie le traître Amaury, recevez votre enfant bien aimé ! » Charles l'entend et tombe évanoui sur le corps de son fils. « Sainte

Marie, dit-il en revenant à lui, quel triste présent vous m'apportez! » — Le duc Naimes s'efforce de calmer la douleur de Charlemagne. « Quand Ogier vous fit la guerre, lui dit-il, il tua mon fils, que j'aimais tant; me suis-je alors abandonné à la douleur? Non, par Dieu, j'ai eu la force d'y résister. Empereur, ne vous laissez point abattre non plus; demandez plutôt à Amaury qui a tué votre enfant. — Eh bien, je le lui demande. — C'est ce damoiseau, répond Amaury, que je vois assis là, et qui boit de votre vin. » A ces mots, Charlemagne change de visage, aperçoit un couteau sur une table, le saisit à deux mains; mais le duc Naimes le lui arrache au moment où il va en frapper Huon : « Sire, lui dit-il, avez-vous perdu le sens? Lorsque Huon arriva ce matin au palais, vous l'assurâtes, en présence de tous, qu'il n'avait rien à craindre de personne, et maintenant, vous le voulez frapper de ce couteau : ce serait un meurtre, savez-vous! » P. 37-39.

A voir l'attitude menaçante de Charlemagne, à penser qu'il a tué le fils de l'empereur, Huon ne peut se défendre d'un grand émoi, et cependant il fait belle contenance. « Ne me menacez point de votre couteau, dit-il. J'ai tué celui que je vois là gisant, mais, par le Dieu qui répandit son sang pour nous, je ne savais point qu'il fût votre fils. Si je l'avais su, croyez-vous donc que je serais venu à votre cour me placer sous votre sauve-garde? Non, par Dieu, je me serais plutôt enfui en Orient. A quoi bon la menace? Pourquoi iriez-vous brûler des bourgs et des châteaux, et livrer de pauvres gens à la mort? Me voici prêt à me soumettre à la justice de France. — Il parle bien, disent les Français; maintenant, si Amaury sait quelque chose de la mort de Charlot,

qu'il le dise. » C'est aussi l'avis du duc Naimes. Il faut demander à Amaury pourquoi Charlot est allé au bois revêtu de son haubert. Qu'y voulait-il faire en armes ? — « Je vous le dirai, répond Amaury, et si je mens, que Dieu me maudisse. P. 39-42. — Hier soir Charlot vint me prier d'aller en chasse avec lui. J'y allai, et j'eus tort, hélas! Comme je me méfiais de Thierry l'Ardenois, nous partîmes en armes et allâmes prendre nos ébats au bois sous Paris. Nous lançâmes nos autours, et nous en perdîmes un à la tombée de la nuit. Ce matin, à l'aube du jour, nous reconnûmes que Huon s'était emparé de l'oiseau. — Charlot le lui redemanda; le traître se refusa à le rendre. Le débat devint si vif que Charlot frappa Gérard. Il fut à son tour frappé par Huon, qui le pourfendit jusqu'à la poitrine, et s'enfuit sous mes yeux avec son frère. Je n'ai pu les atteindre, à mon grand déplaisir. Huon a tué ton fils sachant ce qu'il faisait. S'il ose soutenir que j'ai menti, voici mon gage. — Sainte-Marie! s'écrie l'abbé de Cluny, jamais on n'entendit de plus grand mensonge. Je suis prêt à jurer sur les saints, et quatre-vingt moines avec moi, que tout ce que vient de dire ce larron n'est que fable et fausseté. — Certes, dit Charles, voilà un témoignage imposant. Que répondez-vous, sire comte Amaury? — L'abbé, répond le traître, peut dire tout ce qu'il lui plaira; je ne veux pas le démentir devant vous; mais je saurai bien forcer Huon à confesser la vérité. » L'abbé de Cluny, hors de lui, dit à Huon : « Eh bien, que tardes-tu, beau neveu? Offre ton gage, car le droit est de ton côté. Si tu étais vaincu, si Dieu le permettait, et que je pusse jamais revenir à Cluny, je battrais si bien saint Pierre dans sa châsse que j'en ferais tomber tout l'or. — A

votre plaisir, répond Huon, voici mon gage. Je saurai bien contraindre ce larron à confesser que je ne connaissais pas celui que j'ai tué, et que j'ignorais sire, qu'il fût votre fils. — Il me faut des otages, dit Charles, ou autrement tu seras honni. — Sire, répond Huon, voici mon frère Gérard : c'est le seul otage que je puisse offrir, car dans ce palais je ne vois point d'autre parent que j'osasse prier de m'en servir. — Il y a moi, dit l'abbé de Cluny ; je serai ton ôtage aussi, et si tu es vaincu, si Dieu permet pareille injustice, honni soit Charles, le roi de Saint-Denis, s'il ne me pend avant ce soir, avec mes quatre-vingts moines. — Abbé, dit l'empereur, vous avez tort de parler ainsi ; à Dieu ne plaise que je vous fasse jamais aucun mal. — Livre tes otages, dit-il à Amaury. — Sire, voici Rainfroi et Amaury, mon oncle et mon cousin. — Je les accepte, dit Charles, à la condition, que, si tu es vaincu, je les ferai tirer à quatre chevaux. Rainfroi juge la condition trop dure ; il demande que les otages soient exposés seulement à perdre leurs terres. L'empereur y consent, et veut que le combat s'engage sans retard. « Avant que mon fils soit mis en terre, dit-il, le vaincu sera pendu. » Il charge le duc Naimes d'être juge du camp. P. 42-45. — Préparatifs du combat. — Les deux adversaires vont entendre la messe. — Prière de Huon. — Offrandes. — Huon et Amaury prennent un repas dans le moutier même, sur l'autel de saint Pierre, puis on les ramène au palais, où l'empereur leur ordonne de s'armer. — Leurs serments sur les reliques. — Huon monte à cheval ; c'est l'abbé de Cluny qui lui tient l'étrier. Tous deux se baisent tendrement, et pendant que le duc Naimes conduit au camp

les deux adversaires, l'abbé va au moutier s'agenouiller devant l'autel et prier pour Huon. P. 45-51.

Il est midi, et le combat va commencer, quand Charlemagne s'écrie : « Barons, faites-les revenir; j'ai encore à leur parler. » On les ramène, et l'empereur leur annonce qu'il les met hors la loi. Ce ne sera point assez que l'un des deux ait tué son adversaire ; il faudra encore qu'il ait tiré de lui l'aveu de son crime, sinon le vainqueur perdra sa terre. — « C'est une cruauté, s'écrie Huon. — C'est une injustice, dit le duc Naimes, car on voit souvent mourir un champion sans qu'il puisse prononcer une parole. — Peu m'importe, répond l'empereur; il en sera ainsi. » On remmène au camp Huon et Amaury, et on les met aux prises. — Combat des deux champions. P. 51-58. — Prière de l'abbé de Cluny. P. 58-62. — Après une longue lutte, Amaury, blessé par Huon, implore sa merci. Le damoiseau se laisse fléchir, il tend la main pour recevoir l'épée d'Amaury; mais le traître lui en donne un tel coup sur le bras qu'il lui brise trois cents mailles de son haubert. — « Ah ! traître, ah ! larron, » s'écrie Huon, et d'un furieux coup d'épée il lui tranche la tête. Mais il n'a point tiré de lui l'aveu de son crime. A cette pensée, il éprouve une douleur qui ne saurait se rendre. Il prend la tête d'Amaury, l'attache à l'arçon de sa selle et revient avec le duc Naimes au palais de l'empereur. « Sire, lui dit-il, voici la tête du traître; rendez-moi ma terre, je vous prie. — Gentilhomme, dit Charles, au duc Naimes, le meurtre a-t-il été avoué ? — Sire, répond Naimes, je n'ai pas entendu l'aveu. Huon s'est trop hâté; Amaury n'a pas eu le temps de confesser son crime. — Huon, reprend Charlema-

gne; Dieu a permis une injustice. J'ai assez connu le courtois Amaury pour savoir que, s'il eût été coupable d'une trahison, il n'eût pas manqué de l'avouer. Je te bannis à toujours de la France, Ne retourne jamais à Bordeaux : car, si de ma vie je t'y trouve, je te ferai mourir de male mort. — Sire, qu'avez-vous dit? répond Huon; ne me suis-je donc pas acquitté envers vous? Pour Dieu, rendez-moi ma terre et mon pays. — Jamais! dit l'empereur, par la foi que je dois à Jésus-Christ. — Seigneurs barons, s'écrie Huon, implorez le roi pour moi, vous qui êtes ses amis. Je suis pair de France et votre compagnon. » P. 63-66.

A ces mots se lève le duc Naimes et avec lui tous les autres pairs. Ils s'agenouillent devant le roi et implorent la grâce de Huon. — « Barons, dit Charles, par saint Denis, vous resteriez ainsi jusqu'au jour du jugement, que je n'aurais de lui ni pitié ni merci. Retirez-vous. » Les barons, consternés, se relèvent et vont prendre leur place. Mais le duc Naimes s'écrie : « Empereur, as-tu perdu le sens? Pourquoi renoncer à ta part de paradis? Dans la nouvelle loi comme dans l'ancienne, il est écrit, saches le bien, que quiconque déshérite un héritier légitime est banni de la présence de Dieu. » — L'empereur ne se laisse point fléchir ; il rappelle la loi qu'il a imposée avant le combat aux deux adversaires. Huon l'implore encore une fois. — « Laisse-moi, lui répond Charlemagne ; je te hais tant, que je ne puis te voir. Hors d'ici! fuis de devant mes yeux. — Juste empereur, répond Naimes, écoute-moi encore : quand la nouvelle va se répandre dans le pays que tu auras ainsi honni et déshérité ce damoiseau, que vont dire tous les hauts barons? Nos jugements ne seront plus respectés en

France ; grands et petits ne manqueront pas de répéter que l'âge t'a fait perdre le sens. Grâce, encore une fois, grâce et pitié pour Huon ! — Assez, répond l'empereur : quand le monde entier me demanderait sa grâce, je la refuserais. A quoi pensez-vous, barons, de me presser si fort ? Voici venir Pâques, où l'héritier du duché de Bordeaux doit me servir à table. Comment pourrais-je regarder en face celui qui a tué mon fils ? — Sire, dit Huon, puisque vous me haïssez tant, je renonce à mon fief, mais du moins donnez-le à mon frère Gérard. » — Nouveau refus de Charlemagne. — Nouvelle insistance du duc Naimes. « Sire, dit-il, ne vous laisserez-vous point fléchir ? — Non, » répond l'empereur. Alors le duc Naimes dit aux autres pairs : « Seigneurs, levez-vous, et laissons là ce roi tout rassoté ; depuis l'heure où naquit Notre Seigneur on ne vit jamais pareille injustice. Aucun de nous ne doit plus rester à sa cour, car même aventure nous menace tous. » Les pairs se lèvent, suivent le duc Naimes, et Charlemagne demeure seul. « Hélas ! s'écrie-t-il, mon fils est mort, et il faut encore que je perde mes barons ! » — Il ne peut supporter cet abandon, et, tout en larmes, il va lui-même les rappeler. P. 66-69.

Les barons rentrent au palais. Le roi s'assied sur son fauteuil, et fait venir Huon, qui s'agenouille à ses pieds. « Huon, lui dit-il, écoutez : voulez-vous faire votre paix avec moi ? — Certes, répond Huon, c'est mon plus vif désir. Pour faire cet accord, j'irais en enfer, si je le pouvais. — Vous irez en lieu pire, dit l'empereur ; vous irez où j'ai déjà envoyé quinze messagers dont pas un n'est revenu. Vous irez au delà de la mer Rouge, à Babylone, la grande cité, porter un message de ma part au roi Gaudisse. Si vous pou-

vez faire tout ce que je vais vous dire et revenir en France, vous serez quitte envers moi. Dès que vous serez arrivé à Babylone, vous attendrez, pour entrer au palais, que l'amiral soit à table. Vous paraîtrez lors en armes, l'épée nue, et le premier que vous apercevrez, vous lui couperez la tête. Ce n'est pas tout : l'amiral Gaudissé a une fille, la belle Esclarmonde ; vous lui donnerez trois baisers au vu de tous, et ensuite vous vous acquitterez de mon message. Vous sommerez de ma part l'amiral de m'envoyer mille éperviers mués, mille ours, mille levriers bien accouplés, mille jeunes bacheliers et mille pucelles d'une grande beauté. Il m'enverra encore les tresses de sa barbe et quatre grosses dents de sa mâchoire. — Vous voulez donc la mort de Huon ? s'écrient les pairs. — Par Dieu, vous dites vrai, répond Charlemagne ; s'il ne me peut rapporter la grande barbe et quatre dents de l'amiral, qu'il ne revienne jamais en France. — Sire, dit Huon, n'avez-vous rien de plus à m'ordonner ? » L'empereur interdit à Huon, s'il revient en France, de retourner à Bordeaux avant de lui avoir rendu compte de son message. Il lui demande en outre des ôtages. — Huon livre dix de ses chevaliers ; il désire emmener les autres jusqu'au saint Sépulcre. — « Même jusqu'à la mer Rouge, répond Charlemagne, s'ils vous aiment assez pour vous y accompagner ; mais ils n'iront pas plus loin. » P. 69-72.

Huon s'apprête à partir. Il n'obtient même pas d'aller dire adieu à sa mère, qu'il ne reverra plus. — La garde de ses domaines est confiée à son frère Gérard. — Départ de Huon. — Retour de Gérard à Bordeaux. — Douleur de la duchesse. — Sa mort. — Mariage de Gérard avec la fille d'un traître nommé Gibouart. — Arrivée de Huon à Rome. Il se rend

à Saint-Pierre, où le pape officiait. — Après la messe, Huon l'aborde : « Sire, lui dit-il, que le Sauveur du monde vous tienne en santé. — Dieu vous rende meilleur, répond le pape. D'où êtes-vous, frère, et quels sont vos parents? — Je suis de Bordeaux, dit Huon, fils du duc Séguin, à qui Dieu fasse paix, car il est mort. » A ce nom de Séguin, le pape se jette au cou de Huon : « Beau neveu, lui dit-il, soyez le bien venu! Et où allez-vous, pour l'amour de Dieu? — Sire, reprend Huon, vous le saurez, mais auparavant, je désire vous parler seul à seul. » Le pape le prend à part, et le fait asseoir près de lui. Huon lui confesse ses péchés; il lui raconte ensuite ses malheurs, lui fait connaître le but de son voyage, et lui demande l'absolution. Le pape lui ordonne d'abord de déposer toute haine, d'oublier toute rancune et de pardonner à Charlemagne comme à tous ceux dont il a reçu injure. « Je leur pardonne de grand cœur, dit Huon. — C'est d'un noble baron, reprend le pape, et voici ce que vous y gagnerez : vous me quitterez aussi pur que Marie-Madeleine lorsqu'elle eut arrosé de larmes les pieds de notre Seigneur, et, par mon chef, je ne vous imposerai aucune pénitence. Maintenant, écoutez-moi, beau neveu. En partant d'ici vous irez à Brindes; là vous trouverez votre cousin et le mien, Garin de Saint-Omer, qui vous fera bon accueil. Il est marin et a la garde du port. Je vous donnerai une lettre pour lui. » Et aussitôt le pape appelle son chapelain, lui fait écrire et sceller la lettre. — « Vous remettrez cette lettre à Garin, ajoute-t-il, et le saluerez cent fois de ma part. Il vous aidera à passer outre mer. P. 72-78.

Huon prend congé du pape, qui cherche en vain à le retenir. — Son arrivée à Brindes. — Son entrevue

avec Garin de Saint-Omer. — Joie de Garin lorsqu'il apprend que Huon est le fils du duc Seguin, qu'il a connu autrefois. Il lui saisit la jambe et baise plus de vingt fois son soulier. Garin lit la lettre du pape, car il était instruit, et cette recommandation l'intéresse plus vivement encore au sort du jeune damoiseau ; il lui demande le but et la cause de son voyage. P. 78-82. — Nouveau récit des malheurs de Huon. — « Je vais à Babylone, au-delà de la mer Rouge, dit-il en terminant, mais je ne sais où trouver Babylone. — Soyez sans crainte, lui répond Garin; j'ai quatre barges, quatre navires et trois chalands qui courent la mer. Si matin que je me lève, j'ai chaque jour, au logis, dix livres de rente à mon réveil. J'ai une femme et de beaux enfants. Hé bien, femme, enfants, avoir, je quitterai tout pour vous ; j'y suis résolu, et j'irai avec vous souffrir peines et fatigues. Je saurai bien vous conduire, et vous ne manquerez pas de vivres, car j'en ai en grande abondance. — Seigneur, Dieu vous en sache gré, répond Huon. — Beau cousin, reprend Garin, vous passerez cette nuit à mon hôtel, et demain matin, au lever du soleil, nous partirons pour le saint Sépulcre. » En effet, le lendemain, Garin dit adieu à sa femme et à ses enfants, leur promet un prochain retour, fait appareiller un navire abondamment pourvu de vivres, et prend la mer avec Huon et les chevaliers qui l'accompagnent. Notre Seigneur leur donne bon vent, si bien qu'au bout de quinze jours ils débarquent, montent les chevaux qu'ils ont amenés, et ne tardent pas à arriver à Jérusalem. P. 82-85. — Leur visite au saint Sépulcre et au temple où Dieu lui-même chanta la messe. — Prière de Huon : il demande à Dieu de lui permettre d'accomplir son message et de revenir faire sa paix avec

l'empereur. — « Seigneurs, dit-il à ses barons, vous pouvez maintenant retourner près de Charlemagne. — Non, certes, répondent-ils, nous vous suivrons jusqu'à la mer Rouge. » — Garin renvoie son navire à Brindes, et prend avec Huon et ses compagnons le chemin de la mer Rouge. P. 85-87.

Ils traversent plusieurs contrées sauvages, et d'abord la Féménie, pays désolé, où le soleil ne luit jamais, où les femmes sont stériles, où le chien n'aboie point, où l'on n'entend point le coq chanter. Il entre ensuite chez les Conmains, nation qui ne mange point de blé, mais se nourrit de chair crue comme les mâtins. Les Conmains vivent en plein air, sont plus velus que des sangliers, et sont cachés sous leurs oreilles. Huon en a grand peur, mais à tort, car ils ne font aucun mal. Ils traversent encore la terre de Foi, où les blés appartiennent à tout le monde, et où chacun en peut prendre à volonté sans que personne l'en empêche. Huon ne séjourne pas dans ce pays, car il a hâte d'arriver au terme de son voyage. Après avoir cheminé quinze jours, les vivres lui manquent : il ne trouve plus de quoi nourrir un enfant. — Sa consternation. — Il rencontre dans un bois un homme à longue barbe, chargé d'une houe et marchant à grand peine; il le salue en ces termes : « Prud'homme, que le Dieu qui répandit son sang pour les pécheurs le vendredi-saint ait en sa garde votre âme et votre corps ! » — A ces mots, le vieillard accourt, saisit la jambe de Huon et la lui baise plus de vingt fois. « Damoiseau, lui dit-il, qu'il vous ait aussi en sa garde le Dieu qui naquit de la vierge à Bethléem. Voici plus de trente ans que j'habite ce bois, et que je n'ai point vu un homme croyant en Dieu. D'où êtes-vous et où allez-vous ? Je ne puis, en vous voyant, me défendre

d'une grande émotion, tant vous ressemblez à un franc baron que j'ai vu autrefois, à Séguin, duc de Bordeaux. — Avez-vous donc connu le bon duc ? répond Huon. — Oui, certes, sire, je l'ai connu. » — Huon raconte alors son histoire à Jérôme : c'est le nom du vieil ermite. Il lui demande ensuite d'où il est, et veut savoir qui l'a amené dans ce pays lointain. P. 87-91. — Récit des aventures de Jérôme, qui se trouve être le frère du prévôt Guirré. P. 91-93. — « Puisque vous connaissez ce pays, lui dit Huon, vous pouvez m'être d'un grand secours en m'enseignant le chemin de Babylone. — Soyez sans crainte, répond Jérôme ; je vous y conduirai moi-même ; j'y suis allé mainte fois, et je connais bien l'amiral Gaudisse. Deux chemins mènent à Babylone : l'un en quinze jours, mais à travers les plus grands périls ; l'autre en un an, mais il est sûr, et l'on y rencontre nombre de bonnes hôtelleries, de bourgs, de villes, de châteaux et de cités. — Que Dieu me confonde, dit Huon, si je suis assez fou pour perdre une année à un voyage que je puis faire en quinze jours ! Mais, dites-moi, Jérôme, quels sont les dangers du chemin le plus court ? — Il y a, répond Jérôme, un grand bois à traverser, un bois redoutable de quarante lieues de long. C'est le séjour d'un nain qui n'a que trois pieds de haut, mais qui est d'une beauté accomplie, car il est plus beau que le soleil en été. Il s'appelle Oberon. Quiconque entre dans le bois ne peut lui échapper, s'il a le malheur de lui parler, et une fois en son pouvoir, il y demeurera toute sa vie. Vous n'aurez pas fait douze lieues dans ce bois que vous le verrez devant vous ; il vous parlera au nom du Dieu tout-puissant, et de telle façon que personne ne saurait se méfier de lui. Si vous refusez de lui répondre, il en sera si tour-

menté qu'il s'en vengera d'une manière terrible. Il fera pleuvoir et venter si fort que les arbres en seront brisés et fendus par quartiers. Il fera ensuite couler devant vous une rivière à porter des navires; mais sachez-le bien, ce seront autant de fantômes : vous passerez cette rivière à pied sec, sans y mouiller ni chausses ni souliers. Pourvu que vous vous taisiez, vous ne courrez aucun risque; mais, si vous dites un seul mot, vous êtes perdu. — Par ma foi, dit Huon, je me garderai bien de parler. » A ces mots, il fait donner un cheval à Jérôme et se met en route avec lui. P. 93-96.

Arrivés au bois d'Oberon, ils s'y arrêtent pour prendre du repos sous un chêne. Huon se lamente, car il jeûne depuis trois jours et n'a rien à manger. Jérôme l'engage à manger des racines : « Depuis trente ans, dit-il, je ne me suis pas nourri d'autre chose. » Comme ils parlent ainsi, voici venir le petit homme à travers le bois. Il est vêtu d'un riche manteau de soie à bandes d'or. Il porte un arc précieux avec lequel il ne manque jamais le gibier. A son cou pend un cor d'ivoire, ouvrage des fées, et doué par elles de dons merveilleux. L'une a voulu qu'il rappelât à la santé le malade qui en entendrait le son. Une autre lui a donné le pouvoir de rassasier qui aurait faim, de désaltérer qui aurait soif. Une troisième a souhaité qu'au son de ce cor l'homme le plus malheureux se prît à chanter; une quatrième, enfin, qu'il pût se faire entendre d'Oberon dans sa cité de Monmur, si lointain que fût le pays où l'on en sonnerait. Le petit homme, en apercevant Huon et ses compagnons, commence à corner, et ils se mettent tous à chanter. « Qui donc nous vient visiter ? dit Huon, je ne sens plus la faim ni la misère. — C'est le

nain du bois, répond Jérôme. Pour Dieu, sire, gardez-vous de lui parler. — Vous qui passez par mon bois, leur dit le petit homme, que le roi du monde vous ait en sa garde! Au nom du Dieu tout-puissant, par l'huile sacrée et par le saint chrême et par le sel du baptême, je vous conjure de me saluer. » Les quatorze compagnons prennent la fuite, au grand déplaisir du nain, qui frappe d'un doigt sur son cor, et aussitôt éclate une horrible tempête. — Dans leur fuite, Huon et les siens sont arrêtés par une large rivière. Jérôme essaie de les rassurer : « C'est le méchant nain qui a tout fait, » leur dit-il ; mais ils ont peine à revenir de leur effroi. — Ils continuent leur route, non sans inquiétude, et quand ils pensent avoir échappé au nain, ils le retrouvent tout à coup devant eux au passage d'un petit pont. « Voici encore le Diable, s'écrie Huon. — Vassal, répond Oberon, qui l'a entendu, je n'ai jamais été ni diable ni esprit malin. Je suis un homme en chair et en os, comme un autre, et je viens encore une fois au nom de Dieu, et par le pouvoir que je tiens de lui, vous conjurer de me répondre. — Fuyons, pour Dieu, s'écrie Jérôme! » Puis il pique son cheval, et ses compagnons le suivent au galop. P. 96-100.

Le petit homme est demeuré seul et en grand courroux. Il se prend à sonner du cor, et par là arrête court les fugitifs, qu'il contraint à chanter. « Ils croient m'échapper, dit-il ; ils refusent de me parler ; mais je le leur ferai payer cher. » A ces mots, il frappe trois fois de son arc sur son cor d'ivoire, en s'écriant : « A moi, mes hommes! » Ses hommes apparaissent aussitôt, montés et armés, au nombre de trois cents. Oberon leur ordonne de courir après les quatorze compagnons et de les tuer. Un des chevaliers fées demande

grâce pour eux : il prie Oberon de leur parler encore une fois et de n'ordonner leur mort que s'ils refusent toujours de lui répondre. — Oberon y consent. — Au même instant, Huon, revenu de sa frayeur, dit à Jérôme : « Que ce nain est beau, et comme il sait bien parler au nom de Notre-Seigneur ! Quand ce serait Burgibus, le diable, encore devrait-on lui répondre lorsqu'il parle ainsi de Dieu. Quel mal pourrait faire d'ailleurs ce petit homme, qui ne paraît pas avoir plus de cinq ans ? — Ce petit homme, répond Jérôme, que vous prenez pour un enfant, n'en est pas moins né avant Jésus-Christ. — Qu'importe ? reprend Huon, quoi que vous en pensiez, je suis disposé à lui parler, s'il revient. » P. 100-103.

Oberon revient en effet, et salue de nouveau les quatorze compagnons. Il les implore et les menace à la fois : « Vous ne pouvez pas m'échapper, leur dit-il, pas plus qu'un bœuf ne pourrait monter au ciel. » Puis il appelle Huon par son nom. Il le connaît bien; il sait tout ce qu'il a fait, d'où il vient, où il va et ce qui le conduit à Babylone. — Il lui promet de l'aider à s'acquitter de son message et de le ramener sain et sauf en France, pourvu seulement qu'il consente à lui parler. — « Soyez donc le bienvenu, dit Huon. — Dieu te puisse honorer, répond Oberon ! jamais salut ne sera mieux récompensé que le tien. » — Oberon ne se sent pas de joie : « Je vous aime, dit-il à Huon, je vous aime, pour votre loyauté, plus que personne au monde. Vous ignorez qui vous avez rencontré : vous allez le savoir. Je suis l'unique fils de Jules César et de la belle fée Morgue. Il y eut grande joie à ma naissance ; mon père y manda tous ses barons et les fées y vinrent visiter ma mère. L'une d'elles, qui était mal contente, souhaita que je fusse

un petit nain, et c'est ce que je suis, à ma grande douleur : je n'ai pas crû depuis l'âge de trois ans. Elle ne voulut jamais revenir sur sa parole, mais, pour en adoucir l'effet, elle m'accorda d'être le plus beau après Dieu, et, vous le voyez, je suis aussi beau que le soleil en été. Une seconde fée me fit un don plus précieux encore : elle me permit de connaître le cœur des hommes et leurs secrètes pensées. Je dois à une troisième fée un don qui l'emporte sur tous les autres : il n'y a marche, pays ni royaume jusqu'à l'arbre sec et si loin qu'on puisse aller où je n'aie le pouvoir de me transporter à ma volonté, rien qu'en le souhaitant. Si je veux un palais, je l'ai aussitôt ; j'ai à manger ce que je désire et à boire ce que je demande. Je suis né à Monmur, bien loin d'ici, à plus de quatre cents lieues, et pourtant j'ai plus tôt fait d'y aller et d'en revenir qu'un cheval de parcourir un arpent. Frère, sois le bienvenu. Il y a trois jours ou plus que tu jeûnes ; veux-tu manger au milieu de ce pré ou dans une grande salle de pierre ou de bois ? Dis-le-moi. — A votre volonté, seigneur, répond Huon. — Bien répondu, fait Oberon ; mais tu ne sais pas encore tout ce que je dois aux fées : apprends donc qu'il n'est oiseau, sanglier ou bête fauve, même des plus farouches, qui ne viennent à moi volontiers sur un signe de ma main. Enfin, je sais tous les secrets du paradis, j'entends là haut les chants des anges, je ne vieillirai jamais de ma vie, et quand je voudrai terminer mes jours, ma place est marquée auprès de Dieu. » — Pour montrer son pouvoir à Huon, Oberon lui demande encore où il veut manger. — « Peu m'importe, répond Huon, pourvu que je dîne. » Oberon sourit et le fait coucher à plat ventre, lui et ses compagnons. Un archer n'aurait pas eu le temps de lancer

une flèche qu'il leur dit : « Relevez-vous. » Ils obéissent et voient devant eux un grand palais à plusieurs étages ; ils y montent et s'asseoient à des tables toutes dressées. P. 103-107.

Après le repas, Huon prend congé du nain, qui ne veut pas le laisser partir sans lui faire un riche présent. Il fait apporter son hanap, et dit à Huon : « Tu vois ce hanap doré : il est vide ; eh bien, je vais le remplir à ma volonté. » — A ces mots, il fait tourner trois fois sa main autour du vase, fait une croix au-dessus, et le vase se remplit. « Tel est le pouvoir féérique de ce hanap, dit-il à Huon, qu'il fournirait assez de vin pour tous les vivants et pour tous les morts, s'ils revenaient au monde, pourvu qu'il soit entre les mains d'un homme de bien ; car nul ne peut y boire s'il n'est pur et sans péché mortel. Dès qu'un méchant y veut toucher, la vertu du hanap s'évanouit. Si tu y peux boire, il est à toi. « Grâces vous en soient rendues, » répond Huon. Mais il craint de n'être pas en état de l'approcher de ses lèvres, quoiqu'il se soit confessé au pape, qu'il se repente de ses péchés mortels, et qu'il n'ait de haine contre personne. Il prend le hanap, cependant, et le hanap reste plein et il y boit à longs traits. Oberon, tout joyeux, se jette à son cou et lui donne le précieux vase. « Mais prends bien soin, lui dit-il, de garder ta loyauté ; c'est à ce prix que je t'aiderai. Tu n'aurais pas plutôt fait un mensonge que le hanap perdrait sa vertu et toi mon amitié. » — A ce présent, Oberon en ajoute un autre : il fait don à Huon de son cor d'ivoire, et lui promet de venir à son aide toutes les fois qu'il en entendra le son ; mais qu'il se garde bien d'en sonner pour rien et sans besoin, sinon, malheur à lui. — Départ de Huon. — Oberon ne peut le

quitter sans verser des larmes. Huon lui demande ce qui l'afflige : « Ami, répond le nain, vous emportez mon cœur avec vous. Adieu, je ne puis vous en dire davantage. » P. 107-112.

Après avoir chevauché quinze lieues, Huon et ses compagnons arrivent au bord d'une rivière qu'ils ne savent comment passer; mais un messager d'Oberon les suit, qui porte à la main un bâton d'or. Il en frappe l'eau; elle s'ouvre et laisse un passage assez large pour cent mille hommes. Le passage se referme derrière eux et ils continuent leur route, mais non sans parler du nain dont ils viennent encore une fois de reconnaître le pouvoir. — Ils font halte dans un verger pour y prendre du repos, et Huon s'émerveille en éprouvant la vertu de son hanap : « Quel présent ! s'écrie-t-il, il vaut mieux que deux cités des plus riches. Mais je ne puis croire à ce que m'a conté ce nain, que si je corne, il m'entendra de si loin. Dieu me damne si je n'en fais l'épreuve ! » — Le vieux Jérôme lui rappelle en vain la recommandation d'Oberon; Huon saisit le cor et en sonne. Et aussitôt ses compagnons entrent en joie. Jérôme se prend à chanter, et s'écrie : « Corne, beau cousin, et béni soit qui t'engendra ! » — Oberon a entendu le son du cor : « Ah Dieu, s'écrie-t-il, j'entends mon ami corner, qui donc ose le mettre en peine ? Je me souhaite où le cor a sonné avec cent mille hommes en armes. » Son souhait est exaucé à l'instant même, au grand effroi de Huon. « Que Dieu te maudisse ! lui dit le nain, où donc sont tes ennemis ? Est-ce ainsi que tu m'obéis. — Grâce, seigneur, grâce, pour l'amour de Dieu, s'écrie Huon. J'ai éprouvé la vertu de votre hanap, mais je n'osais tenter de grandes aventures sans avoir aussi éprouvé votre cor. » — Oberon par-

donne, puis il ajoute : « Huon, sur la route que tu dois parcourir se trouve la cité de Tormont. Là réside Macaire, un traître prouvé, qui est ton oncle. On l'appelait Guillaume en France. Il voulut faire périr le roi, fut banni du royaume et alla outre mer, où il renia le Christ. Aujourd'hui, il croit à Mahomet et à Tervagan. Il n'est chrétien qui tombe entre ses mains qu'il ne le fasse pendre ou jeter en prison. Je te défends sur la vie d'aller à Tormont. » — Huon refuse d'obéir : « J'irai à Tormont, dit-il, visiter mon oncle, et, s'il est tel que vous le dites, je lui arracherai les yeux de la tête. Je saurai bien corner au besoin et vous viendrez à mon aide. — Tu as dit vrai, reprend Oberon, mais si tu tiens à mon amitié, garde-toi de sonner du cor à moins d'être blessé et en péril de mort, car autrement je te ferais endurer les plus grands maux. » En parlant ainsi, Oberon ne peut retenir ses larmes. « Pour Dieu, seigneur, qu'avez-vous ? lui demande Huon. — Ce que j'ai ? répond le nain, j'ai grand pitié de toi, car personne ne saurait exprimer tout ce que tu auras à souffrir. Adieu ! je ne puis t'en dire davantage. » P. 112-117.

Huon se remet en route. Il arrive bientôt en vue de Tormont. Sur le point d'entrer dans la ville, il rencontre un sergent qui l'en détourne et s'offre à le conduire par un autre chemin. Le sergent était chrétien, mais réduit à cacher sa foi par crainte du duc Eudes, sire de Tormont (1) : « S'il vous sait dans la ville, dit-il à Huon, il vous fera jeter en prison avec cent

1. Ce duc Eudes n'est autre que l'oncle de Huon. On ne sait trop pourquoi il s'appelle ici Eudes, quand tout à l'heure Oberon l'a appelé Macaire, en prenant soin d'ajouter qu'en France, avant son apostasie, il portait le nom de Guillaume.

quarante chrétiens qu'il y tient déjà.— Mais il se fait tard, et à la tombée de la nuit, dit Huon, c'est folie de s'éloigner d'une bonne ville. » Le sergent le conduit alors à un hôtel où il l'assure qu'il sera bien servi, chez le prévôt Hondré, chrétien comme eux.— A peine arrivé chez le prévôt, où il reçoit le meilleur accueil, Huon appelle le vieux Jérôme : « Sire Jérôme, lui dit-il, allez sans retard parcourir les rues de la ville et faites crier partout que les fous, les ménestrels et les ribauds oisifs peuvent s'en venir manger à mon hôtel; ils y seront largement hébergés et sans payer leur écot. Vous irez aussi à la boucherie et ferez apporter ici toute la viande et tout le poisson frais ou salé que vous y trouverez. Vous paierez grandement et sans marchander. « Mais, seigneur, dit l'hôte, j'ai des vivres en abondance et je vous ai offert tout ce que renferme mon hôtel.—Je ne veux rien vous coûter, répond Huon, car je ne manque point d'argent, et j'ai un précieux hanap qui fournirait du vin à tous ceux qui sont au monde. » En même temps il prend son cor d'ivoire et prie l'hôte de le lui garder jusqu'à ce qu'il en ait besoin. Grande folie! un moment viendra où Huon la rachèterait volontiers au prix de la cité de Laon. P. 117-121.

Cependant, le vieux Jérôme, qui savait très bien parler sarrasin, est monté à cheval et à fait crier par les rues l'invitation de Huon, à la grande joie de tous les ribauds. Ils accourent, au nombre de plus de quatre cents, s'asseoir à la table de Huon, qui les sert et leur verse en abondance le vin qui coule sans cesse de son hanap. — Mais Jérôme a fait au marché de telles provisions que le sénéchal du duc n'y trouve plus rien à acheter pour le souper de son maître. « Qui diable a ainsi vidé le marché? s'écrie-t-il. —

Seigneur, répondent les marchands, c'est un vieillard à barbe grise. — Et où est-il allé? — Chez le prévôt Hondré. » — Le sénéchal s'en retourne au palais du duc et va lui conter sa mésaventure. — Dans le même temps, l'un des convives de Huon s'est esquivé pour venir rapporter à Eudes ce qui se passe chez le prévôt, où le vin, dit-il, coule à souhait et comme de source d'un hanap merveilleux et inépuisable. Ce hanap fait envie au duc; il veut s'en saisir, et, dans ce dessein, se rend à l'hôtel du prévôt, suivi de trente chevaliers. — Entrevue du duc Eudes et de Huon. — Eudes veut savoir pourquoi Huon a réuni tant de gens à souper: « Sire, répond Huon, je vais au-delà de la mer Rouge, et je donne à souper à ces pauvres gens pour que Dieu m'accorde un heureux retour. — Tu as mal pris tes mesures, dit le duc, car voici ton dernier jour et je vais te faire couper la tête. — Laissez-là vos menaces, reprend Huon, et courez vitement vous désarmer; lavez vos mains, vous et vos hommes, et asseyez-vous à cette table, où je vous donnerai à manger à foison, après quoi nous verrons qui de nous deux a tort ou droit et doit réparation à l'autre. Que gagnerez-vous à me faire du mal? m'est avis qu'au contraire vous avez sujet de me bien traiter, car on m'a dit que vous avez été chrétien. — Bien parlé, » dit le duc, puis s'adressant à ses hommes: « Allez vous désarmer et mangeons, puisque nous trouvons à manger, car aussi bien n'avons-nous rien à l'hôtel. » P. 121-126.

Dès qu'ils sont à table, Huon prend son hanap et dit au duc: « Vous le voyez, ce hanap est vide. — Oui, » répond Eudes. Aussitôt Huon fait le signe de la croix et le hanap se remplit. Il le présente à son oncle, mais à peine le duc y a-t-il porté la main que

le vin disparaît. « C'est un enchantement, s'écrie Eudes. — Non, dit Huon, c'est l'effet de votre méchanceté. Vous ne sauriez goûter du vin de ce hanap, car vous êtes né un jour de malheur. — Comment, reprend le duc, vous venez m'insulter ainsi dans ma cité? Par Mahomet, vous êtes fou! Mais dites-moi, je vous prie, de quel pays vous êtes. — De Bordeaux, répond Huon. — De Bordeaux! et de qui êtes-vous fils? — Du duc Séguin, à qui Dieu fasse pitié, car il est mort il y a sept ans passés. — Fils de mon frère, s'écrie Eudes, sois le bienvenu! Eh! qu'allais-tu donc faire ailleurs qu'à mon hôtel? Dis-moi, beau neveu, où vas-tu? — Au-delà de la mer Rouge, répond Huon, porter un message au roi Gaudisse. C'est Charlemagne qui m'y envoie parce que j'ai tué son fils Charlot, et si je ne m'acquitte de mon message, je ne pourrai revoir ma terre dont je suis déshérité. — Et moi aussi, beau neveu, j'ai été banni de France; j'ai abjuré la foi chrétienne et suis venu m'établir ici, où je me suis marié et où j'ai de grandes terres, des châteaux et des cités que ma femme m'a apportés. Viens à mon hôtel jusqu'à demain; je te ferai accompagner par mes barons et conduire sûrement, car tu as de rudes pas à passer. » P. 126-128.

Huon se rend, en effet, chez son oncle; il y emporte son hanap, mais il oublie son cor à l'hôtel du prévôt. — Le lendemain, comme il se dispose à partir, le duc Eudes le retient et le fait asseoir à sa table, puis il prend à part Geoffroy, un de ses chevaliers, qu'il a amené de France et qu'il a contraint de renier Dieu: « Geoffroy, lui dit-il, faites-moi armer cent quarante païens, et que mon neveu soit mis à mort pendant que nous serons à table. S'il vous échappe, je vous retire mon amitié. — A vos ordres, »

répond Geoffroy; mais, sur le point d'obéir, il se prend à songer au crime qu'il va commettre. Il se rappelle que jadis il a dû la vie au père de Huon; c'est l'occasion de s'en montrer reconnaissant. Il court à la prison où sont renfermés cent quarante français : « Seigneurs, leur dit-il, voici le jour de votre délivrance! Si vous avez du cœur, Jésus vous viendra en aide. » — Les Français sont prêts à tout pour mettre fin à leur captivité. Geoffroy leur fait connaître la trahison que le duc prépare, et les convie à la vengeance. Il leur donne des armes, les conduit au palais, et ce sont eux qui répondent au cri du duc lorsqu'il appelle ses chevaliers pour frapper son neveu. Ils se rendent maîtres du palais; mais le duc, qui leur a échappé, revient bientôt les assiéger avec quatre cents des siens. Il a déjà réussi à abattre une des tours de son château, lorsque le prévôt Hondré lui remontre la folie d'une telle entreprise et lui conseille de promettre la vie sauve à Huon et à ses compagnons pour les décider à rendre le palais. Le duc feint d'accepter cette proposition et charge Hondré lui-même de la porter aux assiégés. Mais, loin de s'acquitter de son message, le prévôt encourage Huon à tenir tant qu'il pourra et lui rend son cor d'ivoire. Huon le fait retentir d'une telle force que le sang lui jaillit de la bouche. A l'instant même les assiégeants commencent à chanter et les assiégés à se mettre en danse. — Arrivée d'Oberon avec cent mille hommes en armes. — Massacre des Sarrasins qui refusent de se convertir. — Le duc Eudes demande grâce à son neveu, mais Huon lui coupe la tête et la pend au mur de la ville. P. 128-135.

« Maintenant, dit Oberon, tes désirs sont accomplis; je m'en retourne, mais je ne puis te cacher que

ta folie te soumettra aux plus rudes épreuves. » Huon, effrayé, prie Oberon de le conseiller et promet de lui obéir. « Eh bien, dit Oberon, je te défends sur ta tête d'aller à Dunostre. C'est un château fort, près de la mer, que Jules César, mon père, a fait construire. Ce château a demandé plus de quarante ans à élever et jamais on n'en vit de si beau. Il a trois cents fenêtres et vingt-cinq chambres. A l'entrée sont deux hommes de cuivre armés chacun d'un fléau en fer. Ils ne cessent de battre hiver comme été, et de telle sorte, qu'une alouette légère ne saurait pénétrer dans le palais sans tomber sous leurs coups. Là réside un grand géant qu'on appelle l'Orgueilleux. Il m'a enlevé le château de Dunostre, et, de plus, un haubert merveilleux, plus blanc que la marguerite des prés, plus léger qu'un pain blanc de farine blutée, un haubert que nulle arme ne saurait entamer, et avec lequel on ne peut ni se noyer dans l'eau ni brûler dans le feu. Par l'amitié que j'ai pour toi, ne va pas à Dunostre, car ce serait aller à ta perte. —Vaine défense, répond Huon, j'irai visiter l'Orgueilleux. Je suis venu de France pour chercher des aventures; vous m'en trouvez une que je veux tenter. Par le Dieu que j'adore, j'irai conquérir le blanc haubert, et, s'il est tel que vous le dites, il ne laissera pas de m'être utile. Je saurai bien corner au besoin et vous viendrez à mon secours. — Non, par Dieu! je n'en ferai rien, dit Oberon. Ne vous y fiez pas, Huon; car vous pourriez sonner inutilement.—Comme il vous plaira, mais je ne renoncerai pas à mon entreprise.»—A ces mots, Oberon disparaît. P. 135-138.

Huon ne tarde pas à partir pour Dunostre. Arrivé en vue du château, il s'apprête à y pénétrer, malgré les conseils du vieux Jérôme. Il s'y rend seul, à pied,

muni de son cor, et laisse ses compagnons dans une prairie voisine. A l'entrée de la tour, il trouve les deux batteurs qu'Oberon lui a annoncés. Son embarras est grand, lorsqu'il avise un bassin d'or attaché à un pilier. Il frappe trois coups de son épée sur le bassin et fait retentir tout le palais. P. 138-142.

Il y avait dans le palais une pucelle d'une grande beauté, nommée Sebile. Elle accourt à la fenêtre, et, voyant le jeune chevalier, elle se prend à pleurer. Aux trois croix d'or qui brillent sur l'écu de Huon, elle reconnaît un chevalier de France, du pays cher à son cœur, et redoute pour lui la colère du géant. Dans son inquiétude, elle court à la chambre de l'Orgueilleux, et le trouve endormi. Alors elle vient en hâte à la porte du château et en ouvre le guichet. Les deux batteurs étaient machinés de telle façon que, dès que le guichet s'ouvrait, les bras leur manquaient. Huon entre au château et poursuit à grands pas la dame qui s'enfuit; mais elle lui échappe et le laisse errer seul dans le vaste édifice. Il y trouve d'abord quatorze hommes gisant à terre; il s'en approche et les remue un à un, mais ils n'ont garde de lui parler. « Par ma foi, se dit-il, il ne fait pas bon ici. C'est le diable qui m'y a conduit; je n'y resterai pas plus longtemps. » A ces mots, il revient au guichet; mais les batteurs se sont remis en mouvement. « Je suis pris », dit Huon, et il rentre au château. Il écoute, et entend la dame pleurer. Il se dirige de ce côté et entre dans sa chambre. « Dame, lui dit-il, que Dieu vous garde! Savez-vous parler ma langue? De grâce, qu'avez-vous, ma douce amie? — Seigneur, fait-elle, j'ai grand pitié de vous. Si le maître de céans s'éveille, vous êtes mort. — Quoi! dit Huon, vous parlez le fran-

çais! — Oui, seigneur, répond-elle, je suis née en France, et si j'ai de vous telle pitié, c'est que j'ai vu la croix que vous portez. » — Huon lui demande de quel pays elle est. — Du bourg de Saint-Omer, répond la belle Sebile. Je suis fille du comte Guinemer et nièce du duc Séguin, de Bordeaux. — Vous êtes ma cousine! s'écrie Huon, en l'embrassant tendrement, car je suis le fils du duc Séguin. » — Il veut savoir comment sa cousine se trouve à Dunostre. Elle lui apprend que son père était venu naguère en pèlerinage au saint Sépulcre et l'avait amenée avec lui: une tempête les avait jetés sur ce rivage, près de la tour du géant, qui avait tué son père et la gardait prisonnière: « Depuis plus de sept ans, ajoute-t-elle, je n'ai pas entendu chanter une messe. » Huon lui fait part, à son tour, du message dont il est chargé, et du dessein qui l'amène à Dunostre. La belle Sebile lui conseille de fuir au plus vite: elle l'y aidera en arrêtant les fléaux des deux batteurs; mais rien ne peut effrayer Huon; il veut voir le géant et se mesurer avec lui. Il pourrait le tuer pendant son sommeil, mais il aurait honte de le frapper sans l'avoir défié! — Il pénètre dans la chambre où l'Orgueilleux dort sur un lit magnifique. — Description du lit. — Portrait du géant qui a dix-sept pieds de long, les bras gros et les poings carrés, la tête énorme et les yeux enfoncés. — Sentiments de Huon à sa vue. P. 142-148.

(Ici se termine la première journée du récit, et le ménestrel renvoie ses auditeurs au lendemain pour en entendre la suite, en les priant de lui rapporter chacun une maille.)

Huon se décide à réveiller le géant et à le défier. Il lui donne le temps de prendre ses armes, et l'Orgueilleux, en retour, lui permet d'essayer le haubert merveilleux qu'il a ravi jadis à Oberon. Pour l'endosser, il faut être pur comme un nouveau-né : aussi Huon se recommande-t-il à Dieu avant de tenter de s'en revêtir. Il y réussit sans peine, et quand le païen le voit ainsi armé : « Je ne pensais pas, dit-il, que tu pusses entrer dans ce haubert ; maintenant, rends-le-moi, et tu agiras en baron. — Que Dieu te confonde, répond Huon, je ne te le rendrais pas pour quatorze cités. Que tu es donc laid ! maudit sois-tu de celui qui mourut sur la croix ! Ce n'est pas un homme qui t'a donné la vie. — Tu dis vrai, répond le géant, c'est le diable Burgibus qui m'a engendré ; c'est dame Murgale qui m'a porté dans ses flancs, et il n'est en enfer ni diable ni esprit malin qui ne soit de ma parenté. Cependant, si tu veux me rendre mon bon haubert, je te laisserai aller, et tu auras l'anneau d'or que me donna l'amiral Gaudisse, à qui j'ai enlevé quatorze cités, et qui est maintenant mon homme lige. Le voici, frère, cet anneau qui me va à peine au petit doigt : tu y pourras facilement passer ton bras, et il ne te sera point inutile pour remplir le message dont Charlemagne t'a chargé, dis-tu, car tu auras, par Mahomet, de rudes pas à passer. Quand tu seras arrivé à la cité de Gaudisse, avant de parvenir à son palais, tu auras affaire à quatre portiers farouches, après quoi tu trouveras quatre grands ponts, qui tous seront levés, et à chaque pont deux portiers en armes. Si tu leur dis que tu es de France, le premier te coupera un poing ; tu perdras l'autre poing au second pont, et tu laisseras l'un de tes pieds au troisième. Ainsi accommodé, on te portera devant l'amiral, qui te fera

couper la tête. Si tu veux échapper à ce martyre, rends-moi mon haubert, et je te donnerai mon anneau : alors tu pourras en toute sûreté pénétrer dans le palais de Gaudisse. Tu lui aurais tué cinq cents hommes et tu l'aurais frappé lui-même jusqu'à faire jaillir son sang, que tu n'aurais rien à redouter en lui montrant ce bon anneau. L'amiral me craint ; il n'oserait encourir ma colère. Quand j'ai besoin d'argent ou d'hommes d'armes, je lui envoie cet anneau par un des miens, et j'obtiendrais ainsi de lui jusqu'à cent mille hommes. » — Huon n'accepte pas l'échange ; il ne rendra pas le haubert, et il aura l'anneau en tuant le géant. — Combat de Huon et de l'Orgueilleux. — Défaite et mort du géant. — Huon lui coupe la tête et la veut pendre à la muraille, mais il ne peut la soulever. Il rend grâce à Dieu de sa victoire, et d'une des fenêtres du palais, il l'annonce à ses compagnons. A cette nouvelle, ils accourent, se jettent au cou du jeune preux, et voyant le géant à terre, s'étonnent qu'il ait pu venir à bout d'un tel ennemi. Ils font fête à la fille du comte Guinemer, et passent joyeusement la nuit dans le château, où ils trouvent à manger et à boire en abondance. P. 148-157.

Le lendemain, Huon se lève de grand matin ; il appelle ses hommes et leur dit : « Il faut maintenant que je vous quitte ; restez ici, et si vous m'aimez, attendez-m'y une quinzaine. Au bout de quinze jours, si vous ne me revoyez pas, rentrez en France, saluez Charlemagne de ma part, et dites-lui comment je me suis comporté. » Mais, au lieu de quinze jours qu'il leur demande, ses compagnons lui promettent de l'attendre un an entier. — Départ de Huon. — Il arrive bientôt au bord de la mer ; mais comment passer outre ? Il n'y a là ni gué, ni pont, ni

navire. Huon n'ose se fier au merveilleux haubert qu'il vient de conquérir. Il invoque la Vierge, s'assied sur le rivage et se répand en larmes. Pendant qu'il demeure ainsi abîmé dans sa douleur, il voit arriver vers lui, de la pleine mer, une bête qui nage plus vite qu'un saumon : c'est un lutin qui, en touchant le rivage, se secoue, se dépouille de sa peau, et en sort sous la forme du plus bel homme qui se puisse voir. Huon, tout effrayé, dit doucement au lutin : « Ami, de quel pays es-tu ? Es-tu de la race de Pilate ou de Néron, toi que je viens de voir nager si vite sous la forme d'un lutin, et qui m'apparais maintenant sous des traits si beaux ? Ne me fais point de mal, au nom de Dieu. » Et le lutin répond : « Je sais bien qu'on t'appelle Huon, et que tu es le fils du duc Séguin. Sois sans crainte, noble fils de baron ; je ne te veux que du bien. Je suis envoyé vers toi par un roi de grand renom, par le roi Oberon. » — Huon veut savoir le nom du lutin. — « Je me nomme Malabron, répond-il, je suis de la maison du roi Oberon et l'un de ses hommes liges. Mon seigneur a voulu que je fusse trente ans lutin de mer. — Ami, m'oserai-je fier à toi ? demande Huon. — Sois sans crainte, dit le lutin, je te porterai au delà de la mer Rouge, de telle façon que tu ne mouilleras ni chausses ni souliers. Apprête-toi à partir, car je vais entrer dans ma peau de lutin ; tu monteras sur ma croupe, et tu te signeras bien pour que le vrai Dieu nous conduise à bon port. » — A ces mots, Malabron entre dans sa peau, prend Huon sur son dos, et se jette à la nage. Il n'est varlet ni jeune bachelier qui pût faire une demi-lieue dans le temps que Malabron mit à passer la mer. Il dépose Huon sur l'autre rive, et lui dit : « Huon, tu n'es pas né sous une heureuse

étoile. On ne saurait dire ni imaginer les grandes douleurs que tu auras à souffrir. Moi-même je souffrirai pour toi, car il me faudra, pour t'avoir aidé, doubler ma pénitence, et demeurer trente ans encore lutin de mer par-delà les trente années auxquelles j'étais déjà condamné. Voici la ville où tu dois aller. Souviens toi que tu ne saurais dire un mensonge sans perdre l'amitié d'Oberon. Adieu. » P. 157-161.

Le lutin disparaît d'un bond dans la mer, et Huon, resté seul, se dirige vers la cité où Gaudisse tient en ce moment sa cour. Il traverse une foule innombrable de païens qui le regardent et lui font oublier son anneau. Au premier pont, le portier lui demande s'il est Sarrasin. « Oui vraiment », répond-il, sans penser que par ce mensonge il perd l'amitié d'Oberon. Il s'en repent amèrement l'instant d'après et jure de ne plus mentir de sa vie. Au second pont, il montre son anneau, dont la seule vue lui fait ouvrir la porte, et passe de même le troisième pont, toujours regrettant le mensonge qui vient de lui échapper. P. 161-163.

(*Nouvel appel du jongleur à ses auditeurs, qui jusqu'à présent ne lui ont guère donné d'argent. Il excommunie, dit-il, de par son autorité et de par celle d'Oberon tous ceux qui ne fouilleront à leurs bourses pour donner à sa femme.*)

Le fils de Séguin a encore passé le quatrième pont en montrant son anneau. Il arrive près du palais et entre dans le verger de l'amiral, où sont réunies toutes les espèces d'arbres à fruits que Dieu a créés. Une fontaine y coule qui vient du paradis et dont l'eau merveilleuse rend la jeunesse au vieillard le plus chenu, la virginité à la femme la moins sage. Un serpent,

gardien de cette fontaine, donne la mort au méchant ou au traître qui en approche. Huon y boit, s'y lave les mains et oublie son message ; mais il tremble toujours en songeant à Oberon. Le nain viendra-t-il encore à son secours ? Il veut s'en assurer et fait retentir son cor, mais en vain : nul ne le vient visiter. Le cor n'a gardé sa vertu que pour mettre en danse et faire chanter l'amiral avec ceux qui en ce moment le servent à table. — Gaudisse effrayé ordonne à ses hommes de se saisir de l'enchanteur qui les charme ainsi ; mais Huon ne les attendra pas. Après un instant de découragement, il invoque Notre-Dame, et marche hardiment vers le palais, où il entre le heaume en tête et l'épée au poing. P. 163-168. A la table de l'amiral et en face de lui est assis un puissant Sarrasin qui doit épouser sa fille Esclarmonde. D'un coup d'épée Huon fait voler sur la table la tête du païen, dont le sang rejaillit sur Gaudisse. « Bonne étrenne ! se dit-il, me voilà acquitté d'autant envers Charlemagne. » Grâce à son anneau, il n'a rien à redouter : tout lui est permis. Il donne trois baisers, comme il l'a juré, à la belle Esclarmonde, qui s'éprend pour lui d'un amour soudain. Il s'annonce enfin comme messager de Charlemagne et somme l'amiral de recevoir le baptême, de rendre hommage à l'empereur et de lui envoyer le tribut qu'il réclame. — « Ton seigneur est fou, répond Gaudisse, je n'en fais pas plus de cas que d'un ail pelé. Voilà quinze messagers qu'il m'envoie : je les ai tous fait écorcher et saler ; tu seras le seizième. » — Huon est encore protégé par son anneau ; mais l'amiral veut savoir de qui il le tient. — « Je te dirai la vérité, répond-il, j'ai tué ton seigneur. — Barons, s'écrie à ces mots l'amiral, le laisserez-vous aller ? Ce serait une honte

pour nous. » — Huon est assailli de toute part. Après une défense désespérée, son épée lui échappe. Il est renversé ; son cor, son hanap, son armure, lui sont enlevés, et l'amiral consulte ses barons pour savoir de quelle mort il le fera périr. — « Qu'il soit pendu », répondent ils. Mais un des conseillers de Gaudisse lui donne un autre avis : « C'est aujourd'hui, lui dit-il, la saint Jean d'été : tu ne saurais faire justice si tu ne veux manquer à ta loi. Il faut mettre ce jeune homme en prison et l'y tenir pendant une année. L'an prochain, à pareil jour, tu le délivreras et le mettras aux prises en champ clos avec un champion. S'il peut vaincre le champion, tu le laisseras aller en paix ; mais s'il est vaincu, tu le feras pendre et traîner. — Si tel est l'usage de mes ancêtres, répond l'amiral, je n'y veux point manquer. » P. 168-174.

Huon est en prison. Il y est bientôt visité par la belle Esclarmonde, que l'amour ne laisse point en repos. Elle se lève pendant la nuit, allume un cierge, vient à la prison, en dérobe les clefs au chartrier endormi et pénètre jusqu'à Huon. Elle lui avoue son amour et lui offre la liberté s'il veut se rendre à ses désirs. « Vous êtes sarrasine, répond Huon, je ne vous puis aimer, et si vous avez reçu de moi trois baisers, c'est que je l'avais promis à Charlemagne. — Ami, dit-elle, ne changerez vous point de sentiment ? — Non, certes, répond-il. — Hé bien, vous le paierez cher, » dit Esclarmonde ; et aussitôt elle appelle le chartrier et lui ordonne de laisser jeûner le prisonnier pendant trois jours. — Le quatrième jour, Huon se désespère : il maudit Oberon et implore sainte Marie. Esclarmonde a entendu ses plaintes et sa prière ; elle vient auprès de lui et lui offre encore de le délivrer s'il s'engage à l'emmener en France. —

« Dame, répond Huon, dussé-je brûler à toujours dans les flammes d'enfer, je suis prêt à faire votre volonté. — Vous avez bien parlé, lui dit-elle, et pour l'amour de vous je croirai en Dieu. » — Elle lui fait servir un abondant repas, et, dans le même temps, le chartrier va par son ordre annoncer à l'amiral que le chrétien qui était en prison y est mort de faim. — « J'en ai regret, répond Gaudisse ; mais puisqu'il est mort, n'en parlons plus, et que Mahomet ait pitié de son âme. » P. 174-177.

Les treize compagnons que Huon a laissés dans la tour de l'Orgueilleux l'ont déjà attendu quatre mois sans entendre parler de lui. Un jour qu'ils étaient sortis en armes, ils voient aborder un navire au port voisin. Le navire, chargé d'or et d'argent, était monté par trente païens. « Nous sommes de la Mecque, disent-ils au vieux Jérôme, et nous venons ici acquitter le tribut que nous devons à l'Orgueilleux. — Il est mort, reprend Jérôme, et il vous faut mourir aussi. Allons, s'écrie-t-il, frappez, compagnons ! » — A ces mots, les païens sont assaillis, tués et jetés à la mer. Leur navire et leurs richesses demeurent au pouvoir des treize barons. Ils sont d'avis de s'en servir pour aller à la recherche de Huon, et s'embarquent, emmenant avec eux la belle Sebile. — Après une heureuse navigation, ils abordent non loin de la cité de Gaudisse et parviennent jusqu'à l'amiral. « C'est moi qui parlerai, dit Jérôme à ses compagnons, vous m'écouterez et vous conformerez à tout ce que je dirai. » Il salue l'amiral en sarrasinois. Gaudisse lui rend son salut et lui demande de quel pays il est. — « Je suis né à Monbranc, répond Jérôme, et suis fils d'Yvorin. — Sois le bienvenu, s'écrie Gaudisse, sois le bienvenu, fils de mon frère ! Et

comment se porte Yvorin ? — Très bien, sire, dit Jérôme. Salut et amitiés de sa part. Voici douze Français qu'il a pris dernièrement et dont il m'a chargé de vous faire don pour les tenir en prison jusqu'à la saint Jean d'été et les livrer ce jour-là à vos archers, auxquels ils serviront de but. Pour cette dame que vous voyez, vous la mettrez, sire, avec votre fille : elle lui enseignera à bien parler français. — Volontiers, répond Gaudisse ; mais maintenant, dis-moi comment tu t'appelles. — Tyacre est mon nom, répond Jérôme. — Eh bien, Tyacre, reprend l'amiral, tu seras dorénavant mon chambellan ; je te donnerai les clefs de ma prison, et tu garderas ces Français, que tu n'aimes guères sans doute. Prends soin, toutefois, qu'ils ne meurent point de faim comme fit dernièrement Huon, un jeune bachelier que m'envoya Charlemagne. » P. 177-182. — A ces mots Jérôme est transporté d'une telle colère, qu'il se saisit d'un bâton pour en frapper l'amiral, mais, réflexion faite, il en donne un coup à chacun de ses compagnons, qui n'osent souffler mot, et les conduit ainsi à la prison. — Esclarmonde, qui le croit son cousin, l'aborde et lui confie que la mort de Huon est une fable de son invention. Elle le prie de ne la point trahir. Mais Jérôme se méfie de cette confidence et ne lui répond rien. — Les Français emprisonnés sont reconnus par Huon. — Leur joie en le retrouvant. — « Où est Jérôme ? demande Huon. — Il a renié Dieu, répondent-ils, et c'est lui-même qui nous a jetés dans cette prison, après nous avoir battus à outrance. Il a fait accroire à l'amiral qu'il est son neveu et se fait appeler du nom de Tyacre. » — Huon ne fait que rire de cette réponse : il a pénétré la ruse de Jérôme. P. 182-185. — Bientôt, en effet, Jérôme,

accompàgné d'Esclarmonde, apporte des vivres aux prisonniers. Huon et lui s'embrassent tendrement. Esclarmonde leur offre un moyen de recouvrer la liberté. Elle hait son père, dit-elle, parce qu'il ne veut croire qu'à Mahomet. Le soir, quand il sera endormi, elle armera les prisonniers et les conduira au lit de l'amiral. C'est elle-même qui lui donnera le premier coup, et, certes, sans ressentir le besoin de s'en confesser. Mais Huon refuse la liberté à ce prix, et aime mieux attendre plus longtemps sa délivrance. P. 185-187.

Cependant la nouvelle de la mort de l'Orgueilleux est parvenue à son frère Agrapart. — Il a fait armer ses gens et a poursuivi le meurtrier jusqu'à Babylone. — Portrait hideux du géant Agrapart. — Son entrevue avec Gaudisse. — Agrapart reproche à l'amiral de n'avoir pas fait pendre Huon et de s'être contenté de l'emprisonner. Il lui fait entendre de terribles menaces, et consent cependant à vider la querelle par un combat singulier. S'il est vaincu, il laissera Gaudisse en paix; vainqueur, il exigera de lui un tribut de quatre deniers et l'hommage lige. — L'amiral accepte; mais aucun de ses hommes n'ose joûter contre le géant. — Consternation de Gaudisse. — Sa fille, qui le voit pleurer, lui avoue que le messager français n'est pas mort et lui propose de le donner pour adversaire à Agrapart. « Qu'on me l'amène, dit l'amiral, et s'il consent à me servir de champion, il peut compter sur mon amitié. » — Esclarmonde et Jérôme courent délivrer le prisonnier. — « Voyez-vous ce Sarrasin en armes, dit l'amiral à Huon? aucun de mes hommes n'a le courage d'accepter son défi. Si vous y consentez, et si vous pouvez m'acquitter envers ce Turc, je vous laisserai retourner dans votre

pays et vous ferai conduire jusqu'à Acre; pour l'amour de vous, je délivrerai tous les Francs que j'ai dans ma prison, je ferai charger un bon sommier du meilleur or que je pourrai trouver, et vous l'offrirez de ma part au roi Charles, qui recevra de moi chaque année le même tribut pour racheter mon servage. Quant à vous, si vous voulez demeurer avec moi, je vous donnerai ma fille et la moitié de mon royaume » — Huon consent à se battre, pourvu qu'on lui rende son hanap, son haubert et son cor d'ivoire. Dès qu'il les a recouvrés, il confie le hanap et le cor à Jérôme, et se dispose, mais non sans crainte, à se revêtir du haubert. Il se confesse, bat sa coulpe, invoque l'aide de Dieu, puis endosse le haubert, où il entre sans peine. A ce signe, il reconnaît qu'Oberon lui a pardonné. Il en rend grâces à Dieu et se prépare au combat. « Va, lui dit l'amiral, et que Mahomet te protége. Si le Dieu que tu adores vaut mieux que lui, puisse le meilleur des deux te ramener sain et sauf! » P. 187-194.

Les deux adversaires sont en présence. « D'où es-tu, demande Agrapart à Huon. Appartiens-tu à l'amiral Gaudisse? — Non, répond Huon, que Dieu le confonde! Je suis de France, et c'est moi qui ai tué ton frère, je te l'avoue. — Tant pis, par Mahomet, répond Agrapart, car tu es d'une brave nation. Laisse là ton Dieu pour prendre ma loi, viens-t'en avec moi en Orient; je te donnerai pour domaine la marche d'Occident, et pour femme ma sœur germaine, qui est noire comme encre, plus grande que moi, et qui a des dents longues d'un pied. — Aux cent diables ta sœur! répond Huon, je ne suis pas venu ici pour un tel mariage. En garde! je te défie au nom du Dieu tout-puissant. » — Combat de Huon et d'Agrapart. — Défaite

d'Agrapart, qui se rend à merci. — Jérôme profite de ce moment favorable pour avouer à Gaudisse qu'il l'a abusé en s'annonçant comme son neveu. Sa ruse lui est pardonnée. — Agrapart se jette aux pieds de l'amiral et lui rend hommage. P. 194-197.

Pour fêter le vainqueur, Gaudisse le fait asseoir à sa table à côté de lui. « Huon, dit-il, quel est ton dessein ? Veux-tu retourner en France ou rester avec moi ? » Huon se dispense de lui répondre, fait apporter son hanap, le lui montre vide, d'un signe de croix le remplit et le lui présente. Dès que l'amiral y a porté la main le vin a disparu. Gaudisse croit à un enchantement; Huon le détrompe et lui apprend que nul ne peut boire dans le hanap s'il n'est pur et sans péché. « Ayez pitié de votre âme, amiral, je vous en conjure, lui dit-il, croyez en Dieu, le roi de majesté, et laissez là Mahomet, qui ne sait ni ne peut rien, sinon vous allez voir envahir cette bonne cité. — L'entendez-vous, dit l'amiral, ce diable incarné que j'ai tenu en prison, et qui maintenant se vante de me faire tuer ? Par Mahomet, je voudrais bien savoir où ils sont ceux qui viendront à son aide ! — Ainsi, vous ne changerez pas de sentiment ? reprend Huon. — Non, réplique l'amiral. — Hé bien, dit Huon, vous vous en repentirez. » — Il saisit son cor, en sonne, et bientôt Oberon entre dans Babylone à la tête de cent mille hommes. — Huon, en le revoyant, se jette à son cou et lui témoigne sa reconnaissance. — Le nain fait saisir l'amiral et le livre à Huon. — Dans le même temps, les chevaliers d'Oberon se répandent par la ville et massacrent les païens qui refusent de se convertir. Plus de deux mille sont épargnés qui reçoivent le baptême. — « Sire, dit Huon à l'amiral, croyez en Dieu ou vous allez mourir. —

Mahomet est mon Dieu; je me laisserai tuer plutôt que de l'abandonner. — Huon, que tardes-tu? s'écrie Oberon, prends la tête de ce félon mécréant, et tu pourras t'acquitter envers Charlemagne. » — Huon obéit : d'un coup d'épée il abat la tête de Gaudisse, lui coupe la barbe et lui arrache quatre machelières. De ces dépouilles dépend sa vie : il prie Oberon de les mettre en lieu sûr. — Un souhait du nain les enserre dans le flanc de Jérôme, où elles sont cachées au-dessus de sa hanche de façon à ne lui faire aucun mal. P. 197-199.

« Huon, dit le nain, il faut que je retourne à Monmur : tu vas emmener avec toi la fille de l'amiral, la belle Esclarmonde; je te défends sur ta vie de partager sa couche avant de l'avoir épousée à Rome, sinon tu verras fondre sur toi d'inexprimables malheurs. » — Huon promet d'obéir, prend congé d'Oberon et s'embarque sur un admirable chaland que le nain lui a fait préparer. — Une fois en mer, il se repent de sa promesse et ne tarde pas à y manquer, malgré la résistance d'Esclarmonde. A peine a-t-il commis cette faute qu'une horrible tempête s'élève et brise son navire. Huon et Esclarmonde échappent seuls au désastre et sont jetés par les flots sur une île où viennent aborder des marins qui reconnaissent Esclarmonde. « Vous avez fait tuer votre père, lui disent-ils, vous en serez punie par votre oncle Yvorin, auprès duquel nous allons vous conduire, et qui vous fera brûler. Et vous, ribaud, disent-ils à Huon, vous aurez la tête coupée. » Ils se contentent, toutefois, de l'abandonner dans l'île, les yeux bandés et les poings liés, et lui enlèvent Esclarmonde. — Le vent les pousse vers la tour d'Aufalerne, où ils prennent terre malgré eux. — Le roi Galafre, sire d'Au-

falerne, voit Esclarmonde en pleurs et veut savoir qui elle est. — « C'est une esclave, répondent les marins, que nous avons achetée en mer. — Non, sire, dit Esclarmonde, ayez pitié de moi; je suis la fille de l'amiral Gaudisse, qui a été tué par un varlet de France, et ces hommes me veulent conduire à mon oncle, qui me fera brûler. » — Galafre délivre Esclarmonde et l'épouse; mais, à sa prière, il respecte le vœu qu'elle a fait, dit-elle, à Mahomet de ne point partager le lit d'un homme avant deux ans. — Yvorin apprend bientôt, et le meurtre de son frère Gaudisse et l'aventure qui a mis sa nièce aux mains de Galafre. Il jure d'en tirer vengeance et envoie un messager à Galafre pour le sommer de lui rendre Esclarmonde. — Refus de Galafre. P. 200-208.

Dans le même temps, Oberon s'abandonne à la tristesse; il gémit sur le malheur de Huon; mais il est bien résolu à l'abandonner à son sort, quand Gloriant, un de ses chevaliers, lui rappelle le péché d'Adam et le pardon de Dieu. Malabron implore aussi Oberon en faveur de Huon: « J'irai, lui dit-il, le délivrer, si vous voulez. — Soit, répond Oberon, mais à une condition, c'est que tu me rapporteras mon haubert, mon hanap et mon cor d'ivoire, et que tu demeureras vingt-huit ans lutin en mer par-delà le terme que tu dois y rester. » — Malabron accepte et arrive bientôt à trois lieues de l'enfer, à l'île de Moïse, où Huon s'abandonne au désespoir. Il le relève de son abattement: « Je suis Malabron, lui dit-il, le lutin qui te porta naguère au-delà de la mer Rouge quand tu te rendais à Babylone. Me voici encore, car je t'aime autant qu'une mère son enfant. — Au nom de Dieu, frère, lui dit Huon, débande-moi les yeux, délie-moi les mains. » — Malabron le délivre et lui

apprend à quel prix, à quelles conditions il a pu lui venir en aide. « Maudit soit Oberon! s'écrie Huon. — Prends garde, dit Malabron, le petit homme t'entend. — Que m'importe? répond Huon, il m'a fait trop de mal pour que je me soucie de lui. Mais toi, me laisseras-tu ici, ou m'emporteras-tu? — Je te déposerai au delà de la mer, dit Malabron, je ne puis rien de plus. » — Hûon monte sur le dos du lutin, s'y assied, jambes croisées, aussi nu qu'au jour de sa naissance, et traverse ainsi la mer. Malabron le dépose sur le rivage, où il l'abandonne en le recommandant à Dieu. Huon maudit encore le nain et s'en va errant à l'aventure. P. 208-213.

Il fait la rencontre d'un vieux ménestrel qui, e voyant ainsi nu, s'écrie: « Homme sauvage, ne me faites point de mal. — Oui, sauvage, répond Huon, je ne laisse pas de l'être; mais ne craignez rien, et donnez-moi, je vous prie, de votre pain. — Tu en auras; mais auparavant, dis-moi, en quel Dieu crois-tu? — En celui que tu voudras, répond Huon. — Tu me fais peine, reprend le jongleur; prends dans ma malle un pelisson d'hermine et un manteau d'écarlate, couvre-toi, car tu en as bon besoin; viens t'asseoir à mes côtés, bois et mange, et tiens compagnie à l'homme le plus affligé qui se puisse voir. — Par ma foi, dit Huon, je ne le suis pas moins, mais je m'estimerai heureux si j'ai à manger. » Il mange et boit, revêtu des habits du ménestrel, puis s'entretient avec lui. « Ami, lui demande le vieillard, de quel pays es-tu? » — Huon réfléchit avant de répondre. Doit-il mentir ou dire la vérité? La crainte d'Oberon ne le retient plus: il mentira en dépit du mauvais nain. — « Je suis d'Afrique, répond-il au jongleur; je m'étais embarqué avec des marchands

qui ont péri dans une tempête; je me suis sauvé par l'aide de Mahomet. Mais vous-même, qui êtes-vous, et d'où vient votre affliction? — Frère, on m'appelle Instrument, et les païens ne connaissent pas de meilleur ménestrel que moi. J'avais un seigneur, le meilleur du monde, c'était Gaudisse, le courtois amiral; il a péri, il y a quelques jours, de la main d'un garçon de France, nommé Huon. Que Dieu le confonde, cet auteur de ma misère! » — Huon l'entend et baisse la tête. — « Comment t'appelle-t-on? reprend le jongleur. — J'ai nom Garinet, dit Huon. — Hé bien, Garinet, prends courage. Te voilà bien vêtu, tu es jeune et beau, tu peux encore être heureux; mais moi, je suis vieux, j'ai la barbe grise et j'ai perdu mon maître. Je m'en vais maintenant à Monbranc, auprès d'Yvorin, frère de l'amiral Gaudisse. Si tu veux rester avec moi et porter mon petit bagage, tu peux compter que je ne gagnerai pas un denier sans le partager avec toi. Tu n'iras guère à pied, car il n'est bourg ni cité, pour peu que j'y veuille travailler de mon métier, où tu ne me voies donner tant de manteaux que tu auras grand'peine à les porter. — Par ma foi, dit Huon, vous avez trouvé votre homme. » — Il prend le trousseau du jongleur, le charge sur son dos, ainsi que sa harpe et sa vielle, et tous deux s'acheminent vers Monbranc. Chemin faisant, Huon se prend à pleurer. Il n'a plus, pense-t-il, ni son bon haubert, ni son cor d'ivoire, ni son hanap; il n'a plus ni son amie, ni ses hommes, ni rien de ce qu'il possédait, et le voici au service d'un pauvre ménestrel! Mais le vieillard lui rend l'espoir: « Tu es pauvre aujourd'hui, tu seras riche demain. Crois-moi, laisse là tes lamentations. — A votre gré, maître », répond Huon. P. 213-217.

Arrivée de Huon et d'Instrument au palais de Monbranc. — Pour faire diversion à son chagrin, Yvorin veut entendre le ménestrel, qui joue de la vielle et de la harpe de façon à ravir tous les païens. Huon ramasse les manteaux qu'on jette de toute part à son maître. « Voilà un beau jeune homme, dit l'amiral; c'est grand dommage qu'il soit au service d'un ménestrel. — On ne saurait trouver meilleur serviteur, dit le vieillard. Il me porte mon bagage et mes instruments, et me charge moi-même sur son dos lorsqu'il y a à passer quelque mauvais pas. — Oui, reprend l'amiral, jusqu'au jour où il te tuera pour te dépouiller de ce que tu auras amassé! Fais-le-moi venir. » P. 217-220. — Huon s'avance près d'Yvorin, qui l'interroge et lui fait honte de sa fainéantise. « A quoi songes-tu? lui dit-il, tu serais mieux fait pour garder un château que pour servir un ménestrel. Tu ne sais donc aucun métier? — Si vraiment, répond Huon, j'en sais beaucoup, écoutez plutôt. — J'écoute, dit l'amiral, mais prends bien garde de te vanter, car je te mettrai à l'épreuve. — Sire, dit Huon, je sais nombre de métiers : je sais fort bien mettre un épervier en mue; je sais chasser le cerf et le sanglier; je sais corner la prise et donner la curée aux chiens; je sais très bien servir à table; je sais jouer mieux que personne aux dés et aux échecs. — Je t'arrête là, dit l'amiral; c'est au jeu d'échecs que je te veux éprouver. — Sire, laissez-moi achever, et vous me soumettrez ensuite à telle épreuve que vous voudrez. Je sais encore endosser un haubert, porter l'écu et la lance, et faire galoper un cheval. Je sais aussi prendre ma part d'une mêlée, et, pour y donner de rudes coups, on en pourrait trouver de pires que moi. Je ne sais pas moins bien pénétrer dans les

chambres des belles et les couvrir de caresses et de baisers. — Voilà bien des métiers, dit l'amiral, mais c'est aux échecs que tu feras tes preuves. J'ai une fille d'une grande beauté et qui sait ce jeu à merveille. Jamais homme n'a pu la mater. Par Mahomet! tu joueras une partie avec elle, et si elle te fait mat, tu auras la tête coupée; mais, en revanche, si tu peux la mater, je ferai dresser un beau lit, qu'elle partagera avec toi, et, le matin, je te donnerai cent livres. — A votre volonté », répond Huon. P. 220-222.

L'amiral fait prévenir sa fille. « Quelle folie est celle de mon père, dit-elle; par le Dieu que j'adore! je ne serai jamais cause de la mort d'un si bel homme: plutôt me laisser mater. » — Les deux adversaires sont mis en présence, et la partie s'engage. — Huon a bientôt perdu bon nombre de ses pièces; il change de couleur. « A quoi pensez-vous, vassal, lui dit la demoiselle, vous voilà bien près d'être mat et d'avoir la tête coupée. — Nous n'en sommes pas là, répond Huon, et il fera beau vous voir entre les bras du serviteur d'un ménestrel. » Pendant que les rires de l'assistance accueillent cette repartie, la jeune fille a regardé Huon, et elle en est devenue si distraite que son jeu est fort compromis. — « Sire, dit bientôt Huon à l'amiral, vous pouvez voir maintenant comment je sais jouer; si j'y voulais rêver un moment, le mat ne tarderait guères. » A ces mots, l'amiral adresse à sa fille de violents reproches. — « Sire, ne vous emportez point, répond Huon, notre marché peut se rompre. Que votre fille retourne à sa chambre; moi, je m'en irai servir mon ménestrel. — Si tu y consens, dit Yvorin, je te donne cent marcs d'argent. » Huon accepte et la fille de l'amiral sort en courroux: « Que Mahomet le confonde, dit-elle, par ma foi, si j'avais

su qu'il en dût user ainsi, il aurait été échec et mat! » P. 222-225.

Le lendemain, l'amiral fait crier son ban et prendre les armes à ses hommes pour aller délivrer sa nièce. — Huon voudrait faire partie de l'expédition; mais il n'a ni armes ni cheval. A sa prière, l'amiral lui fait donner une épée, sœur de Durandal. Il ordonne aussi qu'on lui fasse seller le meilleur cheval qui se pourra trouver; mais un Sarrasin s'avance, qui lui dit : « Y pensez-vous, sire? Il n'attend qu'une occasion favorable pour vous échapper; si vous lui faites donner un bon cheval, il ne tardera pas à prendre la fuite. » L'amiral se rend à cet avis, et l'on amène à Huon un cheval au long cou, aux flancs amaigris, n'en pouvant plus, n'ayant mangé d'avoine depuis sept ans, clochant d'un pied et privé d'un œil. C'est ainsi monté que Huon part pour Aufalerne, à la suite de l'amiral. — Galafre ne veut point rendre Esclarmonde; il lui faut cependant renoncer à elle ou accepter la bataille. Sur la proposition de son neveu Sorbrin, il se décide à s'en remettre au jugement de Dieu. — Sorbrin est son champion. Il offre la bataille aux vassaux d'Yvorin, mais aucun d'eux n'ose relever son défi. Huon seul l'accepte. — Combat de Huon et de Sorbrin. — Défaite et mort de Sorbrin. — Retour d'Yvorin à Monbranc. Grande est sa reconnaissance pour Huon : « Ami, lui dit-il, vous m'avez bien servi, vous prendrez place à table auprès de moi; tout ce qui est à moi sera à vous, et les riches fourrures, et l'or, et l'argent; prenez-en à votre gré, et allez vous ébattre avec les jeunes filles : les plus belles sont à votre disposition. » — Plaisanterie du ménestrel sur le changement de fortune de Huon. P. 225-233.

Le navire qui porte le vieux Jérôme et les autres

compagnons de Huon, après avoir été battu par la tempête, est venu prendre terre sous les murs d'Aufalerne. Galafre, qui a vu aborder ces étrangers, va au devant d'eux et leur demande d'où ils sont. — « Nous sommes de France, répondent-ils, et nous allons en pèlerinage au saint Sépulcre. Un gros temps nous a forcés à chercher un refuge dans ce port; si nous devons un tribut, nous sommes prêts à l'acquitter. » — Galafre leur fait bon accueil, et leur offre de demeurer avec lui. — « Pour quoi faire? demande Jérôme. — Pour m'aider, répond Galafre, à soutenir une grande guerre où je suis engagé contre un amiral d'un pays voisin. — Si vous avez le droit pour vous, reprend Jérôme, nous sommes prêts à vous aider. » – Galafre leur apprend la cause de sa guerre avec Yvorin. Il leur raconte le combat de Huon et de Sorbrin et l'issue malheureuse de cette lutte. Il regrette surtout le bon cheval de son champion. — « Soyez sans crainte, répond Jérôme, nous remettrons en vos mains et le cheval et son nouveau maître. » — Jérôme désire voir la damoiselle qui a allumé la guerre. Galafre consent à cette entrevue, qu'il juge sans danger, « car, dit-il, vous êtes vieux, et jamais pucelle ne prendrait d'amour pour vous. » — Entrevue de Jérôme et d'Esclarmonde. — La jeune Sarrasine reconnaît le vieillard; elle le conjure de la tirer de peine et de l'emmener avec lui. Elle n'espère jamais revoir Huon, et veut se faire nonne dans un pauvre moutier. — Jérôme lui promet assistance. P. 233-237.

Nouvelle expédition d'Yvorin contre Galafre. — — Huon vient frapper de son épée les portes d'Aufalerne et sommer Galafre de rendre Esclarmonde. — Fidèle à sa promesse, Jérôme se dispose à reconqué-

rir le cheval de Sorbrin. — Combat de Jérôme et de Huon. — Blessé grièvement après une joûte terrible, Huon s'écrie : « Sainte Marie, venez-moi en aide ! Hélas ! belle Esclarmonde, vous ne me reverrez jamais ! jamais non plus vous ne me reverrez, sire Jérôme ! » — A ces paroles, Jérôme a reconnu Huon. Il jette son épée à terre et reste muet de douleur. — « A quoi pensez-vous, Sarrasin ? lui demande Huon. — Ah ! répond Jérôme, prenez mon épée, Huon, et coupez-moi la tête : je l'ai bien mérité pour vous avoir ainsi blessé. » — A son tour, Huon reconnaît Jérôme. Tous deux délacent leurs heaumes et se jettent au cou l'un de l'autre. « Nous n'avons pas de temps à perdre, dit Jérôme ; les Sarrasins nous regardent de toutes parts ; je vais vous conduire à Aufalerne comme prisonnier, et là vous retrouverez Esclarmonde, qui vous est restée fidèle, quoiqu'elle ait épousé Galafre. » — Ils prennent le chemin d'Aufalerne, suivis des compagnons de Jérôme. — A cette vue, Yvorin lance ses hommes en avant pour reprendre le prisonnier, et Galafre sort de la ville pour le lui disputer. — « Défendez vous, dit Jérôme à Galafre. Pour moi, je conduis à Aufalerne le prisonnier que voici. » Pendant que Galafre et Yvorin sont aux prises, Huon, Jérôme et leurs compagnons entrent dans la ville, dont ils referment les portes ; massacrent tous les païens qui y sont demeurés, puis se rendent au palais, où Huon retrouve Esclarmonde. — Entrevue touchante des deux amants. P. 237-243.

Dans le temps où ils s'abandonnent à la joie de se revoir, Galafre apprend sur le champ de bataille que les Français sont maîtres d'Aufalerne, que Huon est leur seigneur, et que c'est lui qui a vaincu Agrapart et Sorbrin. Dès lors Galafre ne songe plus à lutter

contre Yvorin; il se décide à implorer sa merci, court se jeter à ses genoux, lui rend son épée et l'instruit de ce qu'il vient d'apprendre lui-même. — Fureur d'Yvorin, lorsqu'il sait que son frère Gaudisse a péri de la main de Huon. — Les deux ennemis se réconcilient et s'unissent pour tirer vengeance des Français. Dans sa colère, Yvorin donne ordre de faire pendre le ménestrel qui lui a amené Huon. Déjà le pauvre jongleur a la corde au cou, lorsqu'en regardant du côté d'Aufalerne, il aperçoit Huon. Il l'appelle à son aide; il l'adjure de ne pas le laisser mourir. — Au souvenir du service qu'il a reçu de lui, Huon s'émeut, sort de la ville avec les siens, court au lieu du supplice, et arrive à temps pour délivrer son maître, qui, une fois libre, s'empare du cheval d'un païen, prend la fuite et va chercher un refuge dans la ville. Huon et ses compagnons y rentrent aussi, mais non sans peine. — Garin de Saint-Omer est resté en arrière; il tombe sous les coups des Sarrasins. Huon pleure la mort du généreux compagnon qui, pour lui, avait quitté sa famille et son pays; mais, ce devoir rempli, il ne laisse pas de se mettre à table et d'appeler le ménestrel à la fin du repas : « Prends ta vielle, ami, lui dit-il; après la douleur la joie, et tu nous dois bien ce divertissement, car c'est pour toi que nous avons été si rudement éprouvés. » Les barons prennent plaisir à écouter le ménestrel, puis vont se reposer sans crainte, à l'abri des fortes murailles de la ville. P. 243-251.

Le lendemain, en se promenant au bord de la mer, Huon et les siens voient aborder un navire dont l'équipage s'effraye en reconnaissant Aufalerne; mais les marins se rassurent bientôt lorsque Jérôme leur demande en français de quel pays ils sont. — « De

France, répond l'un d'eux. Nous sommes tous Français, les uns de Saint-Omer, d'autres de Paris. — — Et de Bordeaux ? demande Huon. — Il y en a un, répond le marin, un vieillard nommé Guirré. » — Huon désire le voir. — « Où est le vieux de Bordeaux ? crie le marin. — Me voici », répond le prévôt Guirré. — Huon l'interroge, lui demande d'où il vient, où il va. — « Vous le saurez, répond Guirré: J'avais un seigneur nommé Huon, que Charlemagne a déshérité et qu'il a envoyé à Babylone porter un message. Le frère de Huon, Gérard, s'est emparé de l'héritage, il y a deux ans, après la mort de leur mère. Le traître s'est marié, et fait endurer mille maux aux pauvres gens et aux barons du pays. Moi-même, il m'a déshérité, parce que la garde de la terre m'avait été confiée. Alors les barons m'ont envoyé a la recherche de Huon, et voila deux ans que je parcours les pays d'outre-mer sans avoir pu apprendre de ses nouvelles. Je m'en retourne maintenant, le cœur navré de douleur. Toutes mes ressources étant épuisées, ces marchands que vous voyez m'avaient pris sur leur navire et devaient me passer pour l'amour de Dieu; mais ils ne sont point arrivés à bon port. » — Ce récit terminé, Huon s'écrie : « Sire Jérôme, venez embrasser votre frère ; » et lui-même il embrasse tendrement le fidèle Guirré. — Après cette reconnaissance, Huon demande passage aux marins sur leur navire, et s'embarque bientôt avec Esclarmonde et tous ses compagnons. Peu de temps après leur départ, les païens donnent l'assaut à la ville, et ne tardent pas à s'apercevoir qu'elle est abandonnée. Galafre en reprend possession, et Yvorin retourne à Monbranc. P. 251-257.

Arrivée de Huon à Brindes. — Il va loger dans la

maison de Garin de Saint-Omer et annonce à la femme de Garin la mort de son époux. — De Brindes, Huon se rend à Rome, où le pape le reçoit avec grande joie, entend le récit de ses aventures, le confesse, baptise Esclarmonde, et unit les deux amants. P. 257-261.

Arrivée de Huon à Bordeaux. — Dès qu'il aperçoit les remparts de la grande cité, il les montre à Esclarmonde : « Dame, lui dit-il, voilà la ville qui sera votre douaire. Ma terre n'est maintenant qu'un duché ; mais, s'il plaît à Dieu, ce sera un royaume à mon retour de France. — Ne vous vantez point, dit Jérôme, vous ne savez encore ce que vous pourrez faire ; mais chevauchez et hâtez-vous d'arriver à l'abbaye de Saint-Maurice-es-Prés, qui n'est pas loin d'ici. Vous y pouvez hardiment entrer, car Charlemagne en est l'avoué, et c'est de lui que l'abbé et ses moines la tiennent. » — Huon dépêche un messager à l'abbé pour lui annoncer son arrivée. — L'abbé et les moines viennent processionnellement à sa rencontre et le reçoivent avec grand honneur : « Sire, lui dit l'abbé, s'il vous était agréable, je ferais mander votre frère Gérard. » — Huon accepte de grand cœur, et l'abbé envoie son écuyer à Bordeaux — Consternation de Gérard en apprenant le retour de son frère. — Avant de se rendre à l'abbaye, il fait part de la nouvelle au traître Gibouart, son beau-père. « Je ne sais quels diables, lui dit-il, ont ramené ici mon frère : il est à Saint-Maurice, d'où il partira demain pour aller en France. Il rentrera sans doute en possession de sa terre, et moi, je n'en garderai pas un pied. Quel conseil me donnez-vous ? — Soyez sans crainte, répond Gibouart, vous me demandez un conseil, le voici : Il y a un bois aux environs de l'abbaye ; j'irai m'y embusquer ave

soixante chevaliers. De votre côté, vous irez faire fête à votre frère et n'emmenerez avec vous qu'un seul écuyer. Demain matin, vous ferez lever Huon avant le jour, vous l'accompagnerez, et, quand vous serez près du bois, vous lui parlerez de façon à faire naître une querelle entre vous. Nous sortirons alors de notre embuscade, nous tuerons ses chevaliers, nous le jetterons en prison, vous lui enlèverez la barbe et les dents de l'amiral, puis vous irez dire à l'empereur que votre frère est de retour, qu'il ne s'est point acquitté de son message et que, pour cela, vous l'avez emprisonné. Charlemagne le hait, je le sais; s'il le prend à Bordeaux, il le fera pendre, car il lui défendit naguère d'y retourner avant d'être venu lui rendre compte de son message. » — Gérard approuve ce projet de trahison. Il part pour l'abbaye. — Entrevue des deux frères. — Baiser de Judas. — Huon raconte à Gérard toutes ses aventures et le succès de son message. Il lui apprend où sont cachées les moustaches et les dents de l'amiral. « Et vous, mon frère, dit-il à Gérard, comment vous va? J'ai ouï dire que vous êtes marié. — Oui vraiment, répond Gérard. — Et avec qui? demande Huon. — Frère, avec la fille d'un riche seigneur, Gibouart de Viesmés. — Je le connais bien, dit Huon; mais vous êtes mal marié, mon frère; c'est la fille d'un traître que vous avez épousée. » — Comme ils parlent ainsi, on vient leur annoncer que le souper est servi. P. 261-265.

Après le repas, Huon prend à part l'abbé de Saint-Maurice : « J'ai ici de grandes richesses, lui dit-il, gardez-les-moi, je vous prie, jusqu'à mon retour; et ne les rendez qu'à moi-même. » L'abbé le promet, et ses hôtes vont se reposer jusqu'à l'heure du départ. — Huon et Esclarmonde ne partagent point le même lit

par respect pour la sainteté du lieu. Le traître Gérard ne dort point. Au premier chant du coq il appelle son frère : « Il fait bon cheminer le matin, dit-il, et ne point s'abandonner au repos quand on veut hâter sa besogne. » — Départ de l'abbaye. — La petite troupe est guidée par Gérard. — Esclarmonde est montée sur une mule de Syrie, qui, en route, fait un faux pas et s'abat. Ce contre-temps retarde les voyageurs; mais ils n'en continuent pas moins leur marche, et bientôt Gérard, en approchant du bois où Gibouart se tient caché avec les siens, entreprend par ses propos d'exciter le courroux de son frère. Il n'y réussit pas, et, de désespoir, s'en prend au prevôt Guirré : « Traître, lui dit-il, c'est à toi que je dois de perdre ma seigneurie. Par sainte Marie! je vais m'acquitter en te coupant la tête. » Puis il fait entendre son cri de guerre. A ce signal, Gibouart sort du bois, suivi de soixante lances. Huon et les siens sont assaillis et tentent vainement une résistance impossible. — Douze des compagnons de Huon sont tués et jetés dans la Gironde. Huon, Esclarmonde et Jérôme sont seuls épargnés. Gérard renverse le vieux Jérôme, lui ouvre le côté et en retire les dents et la barbe de Gaudisse. Après quoi les traîtres emmènent leurs prisonniers à Bordeaux, où ils les jettent dans un cachot profond. De là ils courent à l'abbaye, où l'abbé refuse de leur livrer les richesses de Huon. L'abbé est mis à mort. Les moines, menacés du même sort, abandonnent au pillage et le trésor de Huon et celui de l'abbaye. Les traîtres font un nouvel abbé digne de leur choix, l'emmènent avec eux et partent pour Paris avec un convoi de dix sommiers chargés d'or. P. 269-279.

Arrivés à la cour, ils font présent à la reine de deux de leurs sommiers; à Charlemagne ils en offrent trois,

Barons, sergents et garçons ont aussi part à leurs largesses. Seul le duc de Naimes refuse de rien recevoir de ces mains qu'il croit impures. L'empereur non plus ne veut pas faire ouvrir un coffre avant de s'être entretenu avec Gérard. « Gérard, lui dit-il, que me voulez-vous? — Sire, une grande affaire m'amène, une affaire comme je n'en eus jamais. C'est à contre-cœur que je m'en ouvrirai à vous; mais s'il m'en coûte de parler, il m'en coûterait plus encore de me taire. Je m'attends à être blâmé, et toutefois mon honneur l'emporte : je le mets au-dessus de tout. — Et avec raison, dit l'empereur. — Sire, continue Gérard, vous m'avez armé chevalier, vous m'avez chaussé l'éperon, enfin je suis votre homme lige, et, comme tel, je ne dois avoir souci que de votre bien. Ce que j'ai à vous dire, je le sais, sera un sujet d'affliction pour vos pairs, et moi-même j'en ai le frisson au cœur. — En voilà bien long, Gérard, dit le duc Naimes en l'interrompant. Soyez donc plus bref, et allez au fait. A vous entendre, je soupçonne que vous pensez à mal. — Voici donc ce que j'ai à dire, reprend Gérard. J'étais l'autre jour chez moi, à Bordeaux, et non pas seul comme un homme de rien : plus de cent chevaliers m'entouraient. Ma porte était ouverte. En regardant du côté de mon pont, je vis arriver mon frère Huon, l'écharpe au cou et le bourdon au poing, accompagné d'une belle dame et d'un vieillard nommé Jérôme, à ce que je crois. — Jérôme! dit le duc de Naimes en fronçant la moustache, et d'où revient-il cet honnête homme? Je le vis jadis au tournoi de Châlon, où il tua le comte Salomon. Nous avons été compagnons.—Sire, continue Gérard, écoutez-moi jusqu'au bout. Je fus ébahi en apercevant Huon, et ne laissai pas cependant d'aller au devant de lui et de lui faire bonne chère. Après

quoi je l'interrogeai sur le temple de Salomon : il ne m'en sut rien dire. Je lui demandai, noble empereur, s'il s'était acquitté de votre message pour le roi Gaudisse: il ne m'en put rendre compte. Alors, je fus saisi d'effroi; je ne sus que faire d'abord, mais bientôt je songeai que j'étais votre homme lige, et, pour vous dire la vérité, noble empereur, craignant d'être accusé de trahison, j'ai emprisonné mon frère, sa femme, son compagnon, et je viens vous l'avouer. Usez-en maintenant comme vous le trouverez bon. » P. 279-282.

Douleur des barons.— Ils maudissent Gérard, dont ils soupçonnent la trahison. — L'empereur somme les otages de Huon de le lui livrer sous peine d'être pendus, puis, s'adressant au duc Naimes, il lui demande son avis. « Sire, dit Naimes, pourquoi vous cacher ma pensée? Gérard est un traître.—C'est vous qui le dites, répond Gérard ; mais, par saint Pierre, j'ai de bons témoins de tout ce que j'ai avancé : et Gibouart, le baron, et cet abbé, qui est digne de foi, et le moine qui l'accompagne. — Il n'a dit que la vérité, s'écrient-ils tous les trois. — Par ma foi, dit le duc Naimes, vous êtes tous des larrons! — Que me conseillez-vous donc, Naimes ? demande l'empereur. — Sire, dit le vieux duc, c'est une chose inouïe ! Il a jeté son frère en prison, et le traître vient vous le conter ! Par le Seigneur qui souffrit la passion sur la croix, si j'avais eu un frère ainsi banni de France et qui fût un jour revenu chez moi, je me serais cru un grand misérable de l'emprisonner de la sorte et de venir ensuite l'accuser à votre cour. Non, je n'aurais pu m'y résoudre à aucun prix; car j'aurais craint d'être emporté par tous les diables; mais je lui aurais fait bonne chère pendant trois ou quatre jours, et puis je l'aurais laissé aller. Après une pareille trahison, je dis que

cet homme déloyal a mérité d'être pendu et traîné, lui et Gibouart, et l'abbé à côté d'eux, et, avec l'abbé, le moine qu'il a amené. Je jurerais sur les saints que tous les quatre sont de faux témoins ! » — Consternation de Gérard. — Il commence à se repentir; mais il ne peut plus reculer. « Sire, dit-il à Naimes, vous avez grand tort de m'accuser de la sorte. Je ne sais pourquoi vous me haïssez si fort. — Par ma foi, répond Naimes, c'est pour votre méchanceté. Il n'y a pas longtemps vous vouliez être un de nos pairs. Grand Dieu ! quel conseiller vous auriez fait. Sur ma parole, j'aimerais mieux avoir un poing coupé ! » P. 282-284.

L'empereur met fin à ce violent débat. Il somme de nouveau les otages de Huon de le lui livrer; mais Naimes veut que l'empereur parte pour Bordeaux avec une nombreuse suite de ses barons, qu'il fasse tirer Huon de sa prison, qu'il l'interroge et prenne pitié de lui, s'il l'en trouve digne. — L'empereur se rend à cet avis. — Son départ. — Son arrivée à Bordeaux. — Gérard veut le précéder pour lui préparer une réception convenable. — « Certes, non, dit Naimes, vous n'irez pas. » — L'empereur ne le permet pas non plus. — Étonnement des bourgeois de Bordeaux, qui ne s'expliquent pas la venue de Charlemagne et de ses barons. — Un grand dîner est servi. — Du fond de sa prison, Huon entend le bruit causé par les nouveaux hôtes de son palais : il en demande la raison à son geôlier. — « C'est l'empereur et ses barons qui vous viennent juger; vous serez pendu avant la nuit. » — A la fin du repas, le duc Naimes, qui pleure, se leve brusquement, heurte la table, et, du choc, renverse toutes les coupes. — « Pour Dieu, Naimes, qu'avez-vous donc, dit l'empereur, que vous

répandez ainsi mon vin? — J'en ai bien sujet, répond Naimes. N'y a-t-il pas de quoi devenir fou à vous voir tellement assoté? Par le corps Dieu! à quoi songez-vous? Êtes-vous venu à Bordeaux pour boire du vin ou du claret, et n'en avez-vous pas assez en France? Pensez donc, empereur, qu'il s'agit ici de juger un de vos douze pairs. Quand nous aurons mangé outre mesure et bu jusqu'à nous enivrer, comment saurons-nous parler de mort d'homme? Par le Seigneur qui fut mis en croix! il n'est céans si haut baron qui ne perde mon amitié s'il continue à boire. — A votre gré, répond l'empereur, et qu'on nous ôte ces nappes. » Puis il ordonne qu'on amène le prisonnier. P. 284-288.

Huon paraît devant Charlemagne avec sa femme et le vieux Jérôme. Tous trois ont les fers aux pieds. Huon accuse Gérard de trahison : « depuis la mort d'Abel, on n'entendit jamais parler d'un tel frère. » Puis il raconte à l'empereur comment il s'est acquitté de son message, et l'aide qu'il a reçue du petit roi Oberon, et son mariage avec Esclarmonde, et son retour, et le guet-apens de Gérard. « On peut voir encore au côté de Jérôme, dit-il, la plaie que lui fit le traître en lui enlevant la barbe et les dents de l'amiral Gaudisse. » – A ces mots, Jérôme se lève et montre sa plaie. — Huon achève son récit et propose de combattre contre Gérard et contre Gibouart. — Gérard refuse : il ne peut accepter le combat contre un frère. — « L'entendez-vous, le traître? dit Naimes, comme il sait bien couvrir sa méchanceté! » Mais l'empereur n'est pas convaincu. Il veut les quatre dents et la barbe de Gaudisse. — « On me les a volées, répond Huon. – Mais je vous avais défendu, dit l'empereur, de retourner dans votre pays sans m'avoir parlé : avant la nuit vous serez pendu et traîné. »

— Huon répond que s'il est à Bordeaux, ce n'est point de son gré. Il demande à être jugé selon le droit. Naimes se joint à lui, et l'empereur consent au jugement. P. 288-294.

Pendant que les pairs se réunissent pour délibérer sur son sort, Huon s'assied près d'un pilier avec sa femme et le vieux Jérôme. — C'est Gautier, un parent de Ganelon et de Hardré, qui est entendu le premier : il juge que Huon a mérité la mort. — Avis contraire de Henri de Saint-Omer, qui opine pour la mort du traître Gérard.—Avis de Baudoin, comte de Flandres : il veut que l'empereur pardonne aux deux frères et les réconcilie. — Avis du comte de Châlon : il s'en rapporte à la décision du duc Naimes, et tous répondent : « Ainsi soit-il. » — Le vieux duc garde le silence. P. 294-297.

Lamentations d'Esclarmonde : Si Huon doit mourir, si Dieu permet une telle injustice, elle reniera la foi chrétienne et retournera à Mahomet. P. 297-298.

Le duc Naimes ne sait à quel moyen recourir pour sauver Huon. Il essayera du moins de retarder le jugement. « Juste empereur, dit-il à Charles, rappelez-vous en quel pays doit être jugé un pair de votre maison. — C'est pour sauver Huon que vous parlez ainsi, dit Charlemagne, mais cela ne lui servira de rien. — Sire, continue le duc, si vous ne savez où nous devons juger un pair, je vous le dirai : c'est à Saint-Omer, à Orléans ou à Paris. Si donc vous voulez faire justice, ordonnez que Huon soit conduit dans l'une de ces trois villes, car personne ne le jugera ici. » — L'empereur irrité jure, par sa barbe, qu'il ne dînera qu'une fois avant la mort de Huon, puis il s'écrie : « Allons, qu'on dresse la table. » — Mouvement de joie de Gérard. — Douleur de Huon,

d'Esclarmonde et de Jérôme. Ils ont entendu le serment de Charlemagne, et tous trois se croient près de leur fin. Mais avant la nuit Charlemagne manquera à son serment, si Dieu aide Oberon qui est en ce moment à table avec ses chevaliers. Il pleure, et ses hommes lui demandent la cause de ses larmes: « C'est qu'il me souvient, dit-il, d'un malheureux, de Huon que j'ai tant aimé. Il est de retour en France et jamais ne se trouva en si grand danger, car Charlemagne vient de jurer sur sa barbe de le faire mourir; mais, par celui qui fut mis en croix, il en a menti! J'irai au secours du jeune bachelier. Je souhaite que ma table soit à l'instant transportée auprès de celle où Charles doit dîner, et qu'elle soit plus haute de deux grands pieds. Je souhaite que sur la table soit mon hanap, mon cor d'ivoire et mon haubert, et que cent mille hommes m'accompagnent, ou plus encore, s'il est besoin. » P. 298-302.

Les souhaits d'Oberon sont accomplis sur l'heure, à la grande surprise de Charlemagne et des barons, qui se croient enchantés. — Jérôme a reconnu le haubert, le hanap et le cor: il rend l'espérance à Huon. — Arrivée d'Oberon. — Il fait garder par ses hommes toutes les portes de la ville et se rend au palais. — En passant près de Charlemagne il le heurte si rudement de l'épaule qu'il lui fait tomber sa coiffure de la tête. « Qui est ce nain, dit Charles, qui me heurte ainsi et ne daigne m'adresser la parole? Sainte Marie, qu'il est beau! Voyons quel est son dessein. » — Comme il parle ainsi, Oberon s'approche de Huon, le fait lever, le délivre de ses fers par un souhait, ainsi qu'Esclarmonde et Jérôme, les fait asseoir près de lui à sa table, prend son hanap, le remplit par un signe de croix, le donne à la dame

qui y boit, puis à Huon, puis à Jérôme. Après quoi il dit à Huon : « Ami, levez-vous, portez ce hanap à Charlemagne et offrez-lui à boire en signe de paix. S'il refuse, je le lui ferai payer cher. » — Charlemagne l'entend et ne sait que penser, ni que dire. — Huon lui présente le hanap. L'empereur le prend, mais aussitôt le vin disparaît. « C'est un enchantement, dit Charles. — Non, dit Oberon, c'est un effet de votre méchanceté. Nul ne peut boire dans ce hanap, s'il n'est sans péché mortel. Or, j'en suis un que vous avez commis il y a longtemps et dont vous ne vous êtes jamais confessé. N'était la crainte de vous faire honte, je vous le rappellerais ici. (1) » — Effroi de Charlemagne. — Huon donne le hanap au duc Naimes, qui y boit à longs traits ; mais aucun des barons n'y peut toucher qu'il ne se tarisse à l'instant. — Oberon appelle le duc Naimes et le fait asseoir près de lui. Puis, s'adressant à Charlemagne, le petit roi lui parle ainsi : « Voici Huon que vous avez déshérité ; c'est à grand tort que vous l'avez dépouillé de son royaume, car il est plein de loyauté. Il s'est acquitté de votre message ; je vous en donne l'assurance. C'est avec mon aide qu'il a tué l'amiral Gaudisse ; c'est à mes yeux qu'il lui arracha quatre dents mache-

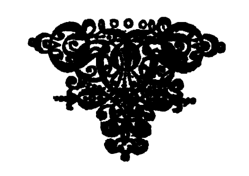
1. L'auteur de *Tristan de Nanteuil* a été moins discret qu'Oberon. Voici ce qu'on lit dans son poëme :

Le pechè fu orribles, on ne le sot nèant,
Mais ly aucun espoirent, et tous ly plus sachant,
Que se fut le pechè quant engendra Rolant
En sa sereur germaine, se va on esperant ;
Car il n'est nul qu'au vrai vous en voit recordant,
Mais ensement le vont plusieurs signiffiant.

(Ms. de la Bibl. imp., 75535, fol. 311 v°).

lières et lui coupa sa barbe blanche. Voilà le traître Gérard, auquel je vais faire avouer son forfait. » — Il l'appelle, et Gérard s'avance, tremblant comme la feuille au vent. Oberon l'adjure de confesser son crime, et Gérard en fait l'aveu; mais il accuse Gibouart d'en avoir conçu le projet. — « Vous serez pendus tous deux, dit Oberon. Roi Charlemagne, ajoute-t-il, vous venez d'entendre comment Gibouart et Gérard en ont usé loyalement envers Huon! Ils seront pendus, et, avec eux, l'abbé et son moine pour leur faux témoignage. — Certes, dit Charlemagne, ils l'ont bien mérité. — Sire, dit Naimes, vous pouvez juger maintenant si c'est un péché que de condamner à tort un honnête homme. » — Tous les barons se signent. — Huon implore la pitié d'Oberon en faveur de son frère; c'est Gibouart, à ses yeux, qui est le vrai coupable. Mais Oberon ne se laisse point fléchir, et, sur un souhait du nain, sa sentence est exécutée. Ce que voyant, Charles tout effrayé s'écrie: « Cet homme est Dieu; s'il le voulait nous serions tous mis à mort. — Non, je ne suis pas Dieu, dit Oberon, je ne suis qu'un homme en chair et en os. Mon nom est Oberon, je suis né à Monmur et j'eus pour père Jules César, à qui l'on doit les grands chemins qu'il fit faire avec tant d'art. » Puis il apprend à l'empereur le nom de sa mère et la cause pour laquelle il est resté nain. Il a toujours aimé le droit, dit-il, et la bonne foi et la loyauté. De là son amitié pour Huon. — Il réconcilie Huon avec l'empereur et lui fait rendre le duché de Bordeaux. Après quoi il lui dit: « Huon, dans trois ans d'ici vous viendrez à Monmur, où vous hériterez de mon royaume et de mon pouvoir. Dieu m'a permis de m'en dessaisir ainsi à ma volonté. Vous porterez couronne d'or en tête et laisserez votre héritage à Jé-

rôme, qui l'a bien mérité, car il vous a servi de cœur et loyalement. » — Huon promet d'obéir. — Oberon ajoute : « Ami, écoute-moi : Je ne veux plus rester en ce monde ni demeurer en féerie ; je veux m'en aller là-haut, en paradis, car notre Seigneur m'en a envoyé l'ordre, et ma place est marquée à sa droite. Je te défends sur ta vie, garde-toi de l'oublier, de jamais entrer en lutte avec Charlemagne. Il est ton seigneur ; tu lui dois foi et hommage. » — Huon promet encore obéissance. Alors Oberon donne l'accolade à Charlemagne, lui recommande Huon, qu'il embrasse, et disparaît. — L'empereur retourne à Paris. Huon reste à Bordeaux, où son premier soin est de réparer les pertes de l'abbaye de Saint-Maurice, de lui faire don d'une riche terre et de lui choisir un nouvel abbé.







HUON
DE BORDEAUX

SEGNOUR, oiiés, ke Jhesus bien vous fache
Li glorieus ki nous fist à s'ymage!
Boine canchon estraite de lignaige,
De Charlemaine à l'aduré coraige,
Et de Huon, ki tant ot vaselaige,
Et d'Auberon, le petit roi sauvaige,
Que tout son tans conversa en boscage.
Chil Auberons, que tant ot segnoraige,
Sachiés k'il fu fieus Juliien Cesare,
Qui tint Hungrie, une tere sauvaige,
Et Osteriche et trestout l'iretaige.
Constantinoble tint il tot son éaige;
.VII. lieues grans fist faire de muraige,
Qui encor durent desc' à le mer salvaige.
Jules ot feme une dame moult sage,
Morge ot à nom, moult ot cler le visaige;
Cele fu mere Auberon le sauvaige,

Si n'ot plus d'oirs en trestot son éaige.
Huimais orrés cançon de fier barnaige.

SEGNOUR, oiiés, que Diex vous puist aidier!
Si faites pais et laisiés le noissier;
S'orrés chançon que moult fait à proisier,
De Karlemaine, ki Franche a à baillier,
Et de Huon, le nobile guerrier,
Qui tint Bourdele et le grant iretier,
Et d'Auberon, le noble chevalier;
Ens son estant n'ot de grant que .III. piés,
Et s'ert faés, de vreté le sachiés.
Che fu à Pentecouste, le haut jor enforcié,
C'à Paris tint sa cort Karles o le vis fier.
Assés i ot Alemans et Pohiers,
Et Braibençons, Flamens et Berruiers,
Et Loherens, Bretons et Henuiers,
Et Borguignos, Angevins et Baiviers;
Grans fu la cors des barons chevaliers.
Et des Englois i ot bien .III. milliers,
Et si ot bien .x^{m}. arbalestiers;
Li rois Tafurs i fu con chevaliers,
De Canbresis et d'Artois, ce saciés,
En i ot moult de bacelers legiers,
Qui volentiers ferroient sour paiens.
Li rois a fait se grant table drechier,
Entre ses pers est asis au mengier;
Et li dousimes fu Hues au vis fier,
Cil de Bordele, dont je veul commenchier.
As tables servent plus de .c. botilliers,
Et autretant qui furent despensier.
Des rices mes n'en estuet ja plaidier;
Bien sont servi de claré, de vin viés.
Et, quant il orent asés but et mengié,

Les napes font oster li escuier.
Li rois apele ses barons chevaliers.
« Signor, dist Karles, faites pais, si m'oiés :
« Viex sui et frailes, si ai le poil cangié,
« .LX. ans a qe sui fais chevaliers,
« Li cors me tramble sous l'ermine deugié,
« Je ne puis mais errer ne cevaucier ;
« Ains vous requier, pour Dieu le droiturier,
« Faites .I. roi, je vous en veul proier,
« Qui tiegne France, le païs et le fief.
— Sire, dist Nales, pour Diu le roi du ciel,
« Laisiés içou es[t]er qe reprociés :
« Alés vous ent à Rains l'arcevesquié,
« A Saint Omer, u ens el borc d'Orliens,
« U à Paris, en vo palais plenier ;
« Nous vous aidrons vo terre à justicier,
« Et se vous faites servir et aaissier ;
« Nous garderons vos païs et vos fiés.
« Se vous gisiés .XL. ans entrepiés,
« Si serés vous cremus et resoigniés ;
« Estés en pais, recevés vostre fiés.
— Nales, dist Karles, pour noient en plaidiés,
« Car, par celui qui le mont doit jugier,
« Cele couronne, qui trestote est d'ormier,
« Ne montera jamais desor mon cief ;
« Ains vous requier, nobile chevalier,
« Que faciés roi qui tiegne le regnier.
— Sire, dist Nales, j'en ai mon cuer irié ;
« Et nonpourquant, puis c'à plaisir vous vient,
« Si nous ediés, biau sire, à consillier
« Qui ferons roi pour maintenir l'esté.
— Baron, dist Karles, por Diu, [[b]cui esliriés,]
« Se vous laisiés le fil de ma mollier,
« Karlot l'enfant, que jou aimme et tien chier ?

« Et neporquant il ne vaut .i. denier.
« Quant l'engerrai, se me puist Dix edier,
« .C. ans avoie, de vreté le saciés;
« Sel me manda chil que tot puet jugier,
« C'est nostre Sires, par l'angle saint Mikiel,
« Que jou géusse à ma france moillier,
« Et jou le fis de gré et volentiers,
« Si engerrai .i. malvais iretier:
« Karlos a non, s'en ai mon cuer irié
« Quant ne me veut secorre ne edier.
« Miex aimme asés les traïtors laniers
« Que les preudommes, s'en ai mon cuer irié.
« En France a mut maint mortel encombrier:
« Il fist le guerre vers le Danois Ogier,
« Bauduinet ocist d'un escekier,
« C'ert fiex au duc, se l'avoit forment chier,
« Puis en morurent maint vaillant chevalier.
« Bertrans, li fiex Nalon, i fu trenciés,
« Amis, Amile, ocis et detrenciés;
« Car moult par fu dolans li bers Ogiers,
« Maint homme ocist et maint franc chevalier.
« Ens Lombardie fu à Desiier;
« De là le fis et jeter et cacier.
« Ens castel fort covint fuïr Ogier,
« Si n'emmena palefroi ne sommier,
« Fors seulement .i. tot seul escuier.
« Jou le sievi à coite de destrier,
« Et si l'asis et devant et derrier,
« Ens ma compaigne maint vaillant chevalier.
« .VII. ans i sis à tot maint franc princier,
« Ainc nel poc prendre, s'en fui forment irié;
« Moult i soufri d'anui et d'encombrier.
« Mais ens la fin, quant oi tant guerroié,
« Li convint il son bon castel laissier,

« Si s'enfuï tous seus, sans escuier,
« Une vesprée, par un gaste sentier;
« Et l'endemain, quant jors fu esclairié,
« Fis asalir le grant palais plenier.
« Quant jou l'oi pris, n'i trovai pas Ogier,
« Adont en fui durement coureciés;
« Je m'en revint à Paris, mon droit fief.
« Li arcevesqes qui tant fist à proisier,
« Il s'en raloit à Rains l'arcevesquié;
« Emmi .I. pré trouva le duc Ogier,
« U se dormoit tous seus, sans escuier;
« Iluec le prist et se le fist loiier.
« Lues qu'il le tint, si prist .I. mesagier,
« Si me manda par séaus et par briés
« C'ot pris le duc, s'en fui joians et liés;
« Adont le vauc ochire et detrenchier.
« Tant me proia ses lignaiges li fiers
« Qu'en Portemalle, là le fis enbussier.
« Li arcevesques qui tant fist à proisier
« Li fist donner à boire et à mengier.
« .II. ans après que vous m'oés plaidier,
« Ere à Loon, en mon palais plenier;
« Adont i vinrent Sarrasin et paien
« Pour mon païs gaster et essillier,
« Si amenerent le mal paien Brehier,
« .I. grant gaiant qui ot .XVII. piés.
« Me gent mandai par séaus et par briés,
« Tant que j'en oi bien .LX. milliers.
« Contre chelui fis ma gent envoiier,
« Car cascun jor me venoit il hucier
« Que jou fesisse armer .I. chevalier :
« S'il le pooit conquerre au branc d'achier,
« Il me lairoit em pais mes iretiés.
« Par .VII. féies, si me puist Dix edier,

« En fis .xl. armer et haubregier ;
« Encontre lui les envoiai lanchier.
« Ne l'enpirierent vaillant .i. seul denier ;
« Dessi à .x. les fist tous detrenchier ;
« Je n'oi ainc puis si hardi chevalier.
« Se ne faisoie desprisonner Ogier,
« Ja ne seroit vencus li avresier ;
« Je le mandai, se le fis desloiier.
« Quant l'oc o moi, si me caï as piés.
« Je l'en dreçai de gré et volentiers,
« Et se li dis, par moult grant amistié,
« S'il se voloit combatre vers Brehier
« Et le pooit conquerre au branc d'achier,
« Jou li rendroie toutes ses iretiés ;
« Mais ains li dus ne le vot otroiier
« Se li miens fiex ne li fust ains bailliés.
« Tant [bme] proierent li baron chevalier,
« Je li baillai dolens et coureçiés ;
« El mont d'Araine, là le fis envoiier.
« Adont le prist li vaillans dus Ogier
« Par les caveus, tout nu le branc d'achier,
« Si l'éust mort, de vreté le sachiés,
« Quant li sains angles i dessendi du ciel ;
« Le caup retint du vaillant chevalier.
« Quant je le vi, s'en fui joians et liés,
« Mais le couruc acoler et baisier,
« Sel ramenai en mon palais plenier.
« Grant joie en fisent mi baron chevalier ;
« Mais, par celui qui tout a à jugier,
« Miex me venist qu'il l'éust detrençié,
« Qar il ne vaut le monte d'un denier. »
A [t]eus paroles es vous Karlot ù vient ;
Sor son puing tint .i. moult bel esprevier,
Il est montés sus el palais plenier.

Moult par fu biaus, joules fu, ce saciés;
Encor n'ot onqes .xxv. ans entiers.
« Baron, dist Karles, vés ci bel chevalier;
« Moult ai grant duel quant ne me veut edier,
« Quant ne maintient ma terre et m'iretier,
« Et neporquant, pour Diu je vous requier
« Que[l] faciés roi, je vous en veul proier,
« Car c'est li oirs de France, che saciés.
— Sire, dist Nales, pour Diu, dont l'araisniés,
« S'il veut le tere recevoir et le fief. »
Et respont Karles: « A vo plaisir en iert. »
Li rois l'apele, voiant ses chevaliers:
« Fiex, vien avant, n'aies soing d'atargier,
« Et si retien ta terre et t'iretier.
« Si m'aït Dix, tu tenras si franc fief
« Com Damedix, qui tot puet justicier,
« Tient paradis le [bregne] droiturier.
« Il nen a homme, sous le cape du ciel,
« Se il t'en taut valisant .i. denier,
« Que ne le puises destruire et essillier;
« Il ne a marche ne païs ne renier,
« Tant que Diex soit servis et essauciés,
« Que tu ne soies cremus et resoigniés.
« Fiex, n'aies cure de traïtor lanier;
« As plus preudommes vous alés acointier,
« Car de preudomme puet venir tos li biens.
« Portés honnor et [bamor] au clergié,
« A sainte glise pensés du repairier,
« Donnés du vostre as povres volentiers.
— Sire, dist l'enfes, à vostre plaisir iert. »
A ces paroles que vous [bm'oiés] nonchier,
.I. maus traïtres est levés sor ses piés,
Amauris fu de la Tor de Rivier;
Devant Karlon en vint tos coureciés.

Cil vaura ja .I. tel plait commenchier
Dont douce France fu en grant destorbier.
« Sire, fait il, mal faites et pecié,
« Et moult grant mal, se me puist Dix edier,
« Que vostre fil donnés tere à baillier
« Là où vous n'estes ne amés ne prisiés;
« Je sai tel tere qui bien près de ci siet,
« Qui s'i vorroit de par vous renonchier,
« On li feroit tos les menbres trenchier.
— Hé Dix! ù esse? » dist Karles au vis fier.
Dist Amauris: « Se vous dirai ge bien:
« C'est à Bordele, que bien près de ci siet.
« Mors est li dus, bien a .VII. ans entiers,
« Remés en sont doi garçon paltoiniers,
« Gerars et Hues, doi malvais iretier,
« Qui ne vous degnent servir ne essauchier.
« Hé! enpereres, et c'or le faites bien:
« Car me carciés de vostres chevaliers,
« Si prenderai mon lignaige le fier,
« Desc'à Bordele ne vaurai atargier,
« Les .II. garçons prenderai sans dangier,
« Ses amenrai à Paris el planchi[er],
« Si les porés et pendre et essillier. »
Et dist le roi: « Jou l'otroi volentiers.
— Sire, dist Nales, mal dites et pecié;
« On ne doit mie traïtor essauchier
« Ne tout [bses] boins gréer ne otroiier.
« Li doi enfant sont joule, ce sachiés,
« Et s'ont aveuc moult grant tere à baillier;
« Par nicheté oublient cest mestier.
« Sewins li dus vous servi volentiers,
« Che fu lour peres, Dix lor face pitié!
« Moult vous ama et forment vous tint chier
— Il avoit droit, dist Karles au vis fier,



« Segnor, dist Karles, or ne vous atargiés,
« Metés les sieles sor les corans destriers.
« Desc'à Bordele vous convi[e]nt cevauchier,
« Et si me dites la ducoise al vis fier
« Qu'ele me face ses enfans envoiier,
« Huon l'enfant et Gerart le proisié ;
« Et s'il n'i vienent, jes ferai essillier,
« Et lour taurai lour teres et lor fiés ;
« Et s'il i vienent, je les tenrai moult chiers.

— Sire, dist Nales, por Diu le raemant,
« Par qués mesaiges mandés vous les enfant ?
— Nales, dist Karles, Gautier et Engerran
« Les iront querre, s'il vous vient à commant.
— Voir, dist li dus, il sont proeu et vaillant.
— Baron, dist Karles, or çà, venés avant,
« Metés les sieles es palefrois amblant,
« Or et argent prendés à vo commant,
« Et tel maisnie con vous vient à talant ;
« Desc'à Bourdele m'en alés cevauçant,
« Et si me dites le ducoise vaillant
« Qu'ele m'envoit anbe .II. ses enfans,
« Gerart et Huon, qu'ele paraimme tant ;
« Et s'il n'i vienent, se me soit Dix edant,
« Jou les ferai coreciés et dolant. »
Et cil respondent : « Tot à vostre commant. »
Les sieles metent es palefrois amblant,
Or et argent ont pris à lor talant.
Il sont monté, ne se vont atargant,
Droit vers Bourdele se vont aceminant.
Amauris sot c'on mande les enfans ;
Moult ot le cuer courecié et dolant.
Et li mesaige ne se vont atargant,
Desc'à Bordele ne vont resne saçant.

Ens la vile entrent sor les cevax corant,
Puis en monterent sus el palais luisant;
La dame trovent, aveuc li ses enfans,
Si les saluent bel et cortoisemant.

Li doi mesaige pensent de l'esploitier,
Desc'à Bordele ne vaurent atargier.
Chou fu en mai, çou oï tesmoignier,
Si con les gens séoient au mengier,
Ens la vile entrent andoi li mesagier;
Desc'au palais n'i ot renne sacié.
Là dessendirent des auferrans à pié,
Puis en monterent sus el palais plenier;
La dame truevent ù séoit al mengier.
Jouste lui sist Hues o le vis fier;
Gerars li menres repaist .I. esprevier
Et li fait gorge de l'ele d'un plouvier.
Es vous les mes qui moult [font] à prisier;
En haut parolent, qui bien seurent raisnier:
« Cil Damedix que tout a à baillier,
« Il saut et gart la ducoise al vis fier,
« Et ses enfans et tous ses chevaliers,
« De par Karlon qui France a à baillier. »
O le la dame, si est saliie em piés,
Si les courut anbe .II. enbrachier.
« Segnor, dist ele, en non Diu, bien vigniés!
« Que fait mesires Karles o le vis fier,
« Et li dus Nales, qui le poil a cangié,
« Et li baron et tout li chevalier?
— Dame, moult bien, dient li mesagier.
« Li rois vous mande vos fiex li envoiiés,
« Car Karlemaines en est moult aïriés,
« Que il ne degnent à se cort repairier,
« Pour lui servir en son palais plenier;

« Et s'il n'i viennent, se me puist Diex edier,
« Il les fera destruire et essillier,
« Car traïtor ont tant au roi plaidié
« C'on lour taura lour païs et lour fiés. »
O le la dame, s'en ot le cuer irié;
Gerart et Huon emprist à araisnier :
« Enfant, dist ele, trop poés atargier ;
« Se Dix n'en pense qui en crois fu dreciés,
« Perdu avés vos teres et vos fiés.
— Dame, dist Hues, si me puist Dix edier,
« Mal avés fait et moult très grant pecié
« Que cest afaire ne nous avés noncié ;
« Nostre mere estes, de vreté le saciés,
« Si déussiés vos enfans consillier.
« Par jugement avons perdu nos fiés;
« Car Karlemaine, l'emperere al vis fier,
« Deviens servir, et nous l'avons laissié. »
Dient li mes : « Or ne vous esmaiés,
« Car li dus Nales a tant au roi plaidié
« Qu'il vous a tous acordés et paiiés.
— Dix, dist la dame, tu soies grasiiés!
« Moult est preudom dus Nales al vis fier,
« Malvais consel ne vot ains otroiier;
« Li dus Sewins l'avoit moult forment chier,
« Cousin estoient li nobile guerrier.
« Ahi! Sewin, dist la dame al vis fier,
« Jhesus de glore de vostre ame ait pitié! »
Ele en apiele andeus les mesagier :
« Segnor, dist ele, se à plaisir vous vient,
« Anuit serés en mon palais plenier;
« Bien vous ferai servir et aaissier,
« Et le matin, quant jours ert esclairiés,
« Vous en porés arriere repairier. »
Dient li mes : « Pour noient em plaidiés ;

« Nous ne poons sejorner, ce saciés,
« Car no mesaige nous convient renonchier;
« Mais or nous dites, n'aiés soing d'atargier,
« Que dirons nous no segnor droiturier?
— Segnor, dist Hues, se Dix me puist edier,
« Vous dirés Karle, l'emperere al vis fier,
« Que nous irons en France [[b]cortoiier],
« Si le ferons de gré et volentiers,
« Et servirons le roi dessi au pié
« Et baiserons son cordewan lacié;
« Et Damedix en soit hui grasiiés
« Quant Karlemaine de .II. garçons souvient. »
La dame apele Huelin al vis fier,
Et Gerardet, qui tant fait à prisier.
« Enfant, dist ele, vous irés cortoier;
« N'i alés mie con vilain pautonier:
« Menés o vous desc'à .xxx. somiers,
« Que vous ferés de mon avoir cargier.
« As plus preudommes vous alés acointier,
« Car de preudomme puet venir tous li biens,
« Si n'aiés cure de malvais losengier.
« A sainte glise pensés du repairier,
« Portés honnor et amor au clergié,
« Les povres gens deportés volentiers.
« Et si prendés ces .II. frans mesagiers,
« Pour palefrois lor donés grans destriers,
« Et pour lor capes bons mantiax entailliés,
« Et à cascun .C. livres de deniers. »
Cil s'en repairent baut et joiant et lié;
Desc'à Paris n'i ot regne sacié.
Là dessendirent as degrés du plancié,
Puis en monterent sus el palais plenier.
Li rois les voit, ses prent à araisnier:
« Segnor, dist Karles, en non Diu, bien vegniés!

« Et c'or me dites, por Dieu le droiturier,
« Avés esté à Bourdele le fief ?
« Que dist la dame que tant fait à prisier ?
« Li fil Sewin venront il cortoier ?
Et cil respondent : « Oïl, moult volentiers;
« Par nous vous mande[nt] salus et amistiés;
« Si vous disons, par Dieu le droiturier,
« Que, puis cele eure que Dix fu bautisiés,
« Pour pecéours ens la crois travilliés,
« Si vaillans oirs ne peut on acointier,
« Ne si cortois, ne si grans vivendiers.
« Par nous vous mandent salus et amistiés,
« Et si vous mandent que venront cortoiier,
« Serviront vous de gré et volentiers
« Et baiseront vo cordewan caucier.
« Moult grant honnor nous fisent, ce saciés :
« Pour palefrois ramenons grans destriers,
« Et pour nos capes bons mantiaus entailliés,
« Et s'a cascuns .c. livres de deniers.
— Hé! Dix, dist Karles, tu soies grasiiés!
« Qui fait honnor à mes frans chevaliers,
« S'il me tenoit, il me feroit grant bien.
« Amauris, leres, mon palais me vuidiés!
« De vo lignaige ne me vint onkes biens;
« Se vous créisse, par Dieu le droiturier,
« Jou les éusse ochis et detrenchiés;
« Mais, par celui qui tout a à jugier,
« Se Hues vient à Paris courtoiier,
« De douce France sera gonfannonier,
« Et li maisnés sera mes camberiers;
« De .II^{m}. libres lour croisterai lour fiés,
« Si averont en France le relief
« Si con lour peres, qui m'ama et tint chier. »
Amauris l'ot, le sens cuide cangier;

Il vaura [[b]ja] .I. tel plait commenchier,
Dont douce France fu en grant destorbier.
De la sale ist, n'i vaut plus atargier,
A son ostel en vint tous coureciés.
Or se porpense con pora esploitier.
Ore escoutés du traïtor lanier :
Vint à Karlot .I. soir, après mengier,
A son ostel ù il sot repairier;
U k'il le voit, se li caï au pié.
Karlos l'en drece, se l'en prist grant pitié :
« Amis, c'avés ? gardés ne me noiier. »
Et chil respont : « Sel sarés, par mon cief :
« J'ai si grant duel, près n'ai le sens cangié,
« Quant on nous taut nos païs et nos fiés »
Et dist Karlos : « Conment, pour Diu du ciel ? »
Dist Amauris : « Ce vous dirai ge bien :
« Chil doi garçon venront chi cortoier;
« Il saront tant jangler et abaiier,
« Nus ne pora en haute court plaidier
« Se n'est par aus, se me puist Diex aidier.
« Il vous tauront de France .I. quartier.
« Hé ! Karlot sire, car m'ediés à vengier;
« Sewins lor peres me fist ja grant mescief :
« Il me toli .I. bon castel proisié.
« Ne me devés faillir à moi edier;
« De par vo mere moult près vous apartieng,
« Saciés de voir, asés plus près qu'en tierc,
« Si me devés moult bien par droit edier.
— Et jou de coi ? » dist Karlos au vis fier.
Dist Amauris : « Ce vous dirai ge bien :
« Je prenderai mon lignaige le fier,
« Et vous prendés .LX. chevaliers,
« Et soient tout armé et haubregié.
« Delés Paris, à .I. vert bos foillié,

« En cel bruellet, nos irons embussier.
« Quant li garçon quideront cevauchier,
« Courons lour sus, si lor copons les ciés ;
« On ne saura quis ara detrenciés. »
Et dist Karlos : « Jou l'otroi volentiers. »
Dont s'apareille[nt] li traïtre lanier,
Les haubers vestent, s'ont les elmes laciés,
Çaignent espées à lor flans senestriers,
Puis sont monté sor les courans destriers.
A lor cos pendent les escus de quartier,
Et ens lor puins les rois trençans espiex ;
Bien furent .c. quant sont aparellié.
Diex ! c'or nel set Karles o le vis fier,
Car, s'il n'en pense, il sont à mort jugié !
Li traïtor, qui Diex doinst enconbrier,
S'estoient bien armé et haubregié ;
Tant atendirent que il fu anuitié.
Quant il fu nuis et fu aserisié,
De la vile issent li cuivert pautonier,
Car de jors n'osent li gloton cevauchier,
Tant redoutoient Karlemaine le fier.
Les lances font et les escus baisier,
Desc' au bruelet n'i ot regne sacié ;
Dedens entrerent, les vers elmes laciés.
Or vous lairai des traïtors laniers.
L'enfes a fait son oirre aparellier,
Ses barons mande et ses frans chevalier,
.X. en a pris, qui sont si consillier,
Ciaus enmenra aveuc lui cortoiier.
Hues s'en torne, qui tant fist à loer,
Ses barons mande environ de tos lés.
De Gironvile a fait mander Guirré,
.I. franc provost que devoit moult amer ;
Sewins ses peres le tint en grant chierté,

.XXX. ans tos plains ot le païs gardé.
Et Huelins, qui moult fait à loer,
Li commanda sa tere à garder,
Que il le gart deseur sa loiauté
Tant que il ert de France retorné ;
Et chil respont : « Tout à vo volenté. »
Li enfes Hues ne s'est mie aresté ;
Son oirre a fait ricement atorner.
.XXX. somiers a fait l'enfes torser
Que moult sont rice ; nus nes poroit nombrer
Le grant tresor que il i font porter
De bon argent, de fin or esmeré,
De bonnes coupes et de hanas dorés,
De rices dras, de pailes, de cendés.
Et ciens et viautres emmena il asés ;
Ostoirs, faucons et espreviers mués
En fait li enfes porter à grant plenté.
.X. chevaliers en a o lui menés,
De ses barons des miex enparenté ;
Si consillier furent li plus privé.
Escuiiers mainne pour servir à s'ostés,
Et des garçons pour les somiers garder.
Puis s'en torna, s'a congié demandé,
Il, et Gerars, et lor rices barné.
Lor france mere lor vint à l'encontrer,
Moult doucement les prist à acoler,
Au departir commença à plourer.
Dix ! c'or ne set les grandes cruautés
C'avenir doit as jouenes bacheliers :
Puis ne vit Huon en trestout son aé !

HUES s'en torne, ne vaut plus atargier,
Il, et Gerars, et tout si chevalier.
Li france dame lor vint à l'encontrer,

Moult doucement les commence à baisier,
Et puis les prent la dame à araisnier.
« Enfant, dist ele, vous alés cortoier :
« Je vous requier, pour Diu le droiturier,
« Que n'aiés cure de malvais losengier;
« As plus preudommes vous alés acointier.
« A sainte glise pensés du repairier,
« Portés honnor et amor au clergié.
« Donnés du vostre as povres volentiers;
« Soiiés courtois et larges vivendiers,
« Si serés plus amés et tenus chiers.
— Dame, dist Hues, à vostre plaisir iert. »
A ces paroles, ont demandé congiet,
Et la ducoise les courut embrachier;
Au departir commence à larmoiier.
Diex! c'or ne set le mortel encombrier
K'avenir doit as damoisiaus proisiés!
Puis ne vit Huon à nul jour desou siel.
Adont s'en tornent, ne sont plus atargié,
Droit vers Paris, tot le cemin plenier.
Bele est la route que mainnent li somier;
Dix les conduie qui en crois fut dreciés!
Ne sevent mie le duel ne le mescief
Des traïtors qui sont u bos mucié.

Or vont à cort li dolant orfelin.
Bele est la route que mainnent li mescin;
Hues apele son frere Gerardin :
« Gerars, biau frere, pour Diu qui ne menti,
« Nous en alons à le court, à Paris,
« Le millor roi viseter et servir
« Qui onques fust en France le païs,
« Et de preudomme se doit on esbaudir;
« Cante, biau frere, pour nos cors esjoïr.

— Non ferai, frere, ce respont Gerardins.
« Anuit, par nuit, quant je fui endormis,
« Songai .I. songe dont je suis asoplis :
« Il me sanloit, loiaument le vous di,
« Que .III. lupart m'avoient asailli,
« Si me traioient le cuer de sous le pis;
« Vous escapiés, mais j'estoie honnis.
« Pour Dieu, ralons à Bourdele le cit,
« A nostre mere, qui souef nous nori.
— Ne place Dieu, ce respont Huelins,
« Que jamais voie Bordele le grant cit,
« S'aie véu le roi de Saint Denis.
« Or ne t'esmaie, Gerars, biax dous amis,
« Mais cevauçons, pour Dieu de paradis;
« Cil nous conduie qui ens le crois fu mis. »
Adont s'esploitent li petit orfenin.
Tant cevaucierent tot le feré cemin
Qu'il ont ataint dant abé de Cluigni,
Qui s'en aloit au conseil, à Paris.
Mandé l'avoit Karlemaines au fier vis,
Et il i va, li bons abes jentis;
En se compaigne ot moines .IIII^{xx}.
Hues apele son frere Gerardin.
« Frere, dist Hues, entendés çà, ami :
« Ore esgardés, por Dieu qui ne menti;
« Véés vous là les moines de Cluigni;
« Il s'en vont droit le cemin de Paris.
« No compaignie car lor alons offrir;
« Car nostre mere moult sovent le nous dist
« K'aveuc preudomme se faisoit boin tenir.
— Sire, dist l'enfes, tot à vostre plaisir. »
Tant cevaucierent ensanble li mescin
Qu'il ont ataint dant abé de Cluigni.
Quant les voit l'abes, s'est vers Huon guencis;

Moult belement l'en a à raison mis.
« Damoisiaus sire, dist l'abes au fier vis,
« De quel tere estes et de con fait païs?
« Qui est vos peres qui vous engenui?
— Sire, dist Hues, par Dieu de paradis,
« Nous sommes tout de Bordele la cit.
« Fumes enfant au vaillant duc Sewin;
« Mors est nos peres, .VII. ans a acomplis.
« Vés ci mon frere, qui maisnés est de mi,
« S'alons en France au roi de Saint Denis,
« Pour relever no tere et no païs,
« Car l'emperere nous manda par escris.
« La cars nous tranble, li cuers nous asoplist,
« S'avons paour que ne soions traï.
— Enfant, dist l'abes, vous estes mi ami,
« Sewins vos peres fu mes germains cousins;
« Si m'aït Dix, vous n'arés mal sans mi.
« Or ne soiiés tant ne quant esbahis,
« Mais cevauciés ensanble aveuques mi.
« Dou tierc consel sui à cort, à Paris;
« Qui vous harra, il ert mors et honnis :
« De ma parole vous ederai toudis.
« Abandoins vous les clés de mes escrins,
« Les piaus de martre et les peliçons gris,
« Et tout l'avoir Saint Piere de Cluigni,
« S'en prendés, frere, tout à vostre devis.
— Sire, dist Hues, de Diu .v^cc^. mercis! »
Dont cevaucierent ensanble li marcis.
Tant ont alé li damoisel de pris,
Il et li abes, vers le cit de Paris,
O lui si moine dont il ot .IIII^xx^.,
Que li agais du bruelet lor sailli.
Tous premerains les perçut Amauris;
Bien reconnut Huon o le fier vis,

Lui et Gerart son frere, le marcis.
Karlot apele, com ja porés oïr :
« Hé ! Karlot sire, çou a dit Amauris,
« Vés chi où viennent li doi enfant petit ;
« Se tu nes fais tot maintenant morir,
« Dont ne te pris vaillant .I. parisis.
« Vostre est la tere et à vous doit venir ;
« Si les devés premerains envaïr. »
Et dist Karlos : « Je les vois asaillir. »
L'escu au col, lacié l'elme burni,
L'espée çainte dont li brans fu forbi,
La lance u puing, ù li gonfanons tint,
Le ceval broce, si s'est al cemin mis.
« Laissons l'aler, segnor, dist Amauris,
« Que male honte li puist hui avenir !
« Damedix doinst que Karlos soit ocis,
« France ert sans oir, si tenrai le païs ;
« Ains que l'ans past, arai Karlon mordri. »
Et Karlos vint le pas trestout seri.
Premiers le vit li abes de Cluigni ;
Huon apele, se l'a à raison mis :
« Biaus niés, dist il, entendés envers mi :
« En cel bruellet voi ces elmes luisir ;
« Chi en voi .I. venir tout aati,
« L'escu au col, lacié l'elme burni,
« Le lance el puing et çaint le branc forbi.
« Biax très dous niés, dist li abes gentis,
« Pour l'amour Dieu qui ens la crois fu mis,
« Se vous avés ne tolu ne malmis
« Vers homme nul qui de mere soit vis,
« Salés avant pour vostre gage offrir ;
« Amendés lui, se lui vient à plaisir,
« Et je vous jur sor sains de paradis
« Pour un denier renderai mars d'or fin.

— Sire, dist Hues, Dix le vous puist merir;
« Vous dites bien, de Dieu .v^c. mercis.
« Mais, par celui qui ens la crois fu mis,
« Je ne sai homme tant com Dix soit servis,
« Si m'aït Dix, de qui soie haïs
« Ne c'ains tolisse vaillant .I. parisis.
« Et neporquant, biau frere Gerardin,
« Et c'or i va, por dieu de paradis,
« Savoir qu'il [b vuelt] que si vient aatis.
— Frere, dist l'enfes, tot à vostre devis.»
Le ceval broce, si est des rens partis,
Envers Karlot s'en va tos ademis,
Moult belement à escrier li prist :
« Frans chevaliers, çou a dit Gerardins,
« Si m'aït Dieus, bien puisiés vous venir;
« Estes vous gaite? gardés vous le païs?
« Se riens devons, par Dieu de paradis,
« Vous l'averés volentiers, non envis.
— D'ont estes vous? » dist Karlos al fier vis?
Et dist Gerars : « Ja le porés oïr :
« Je sui tout droit de Bordele la cit,
« Et si fui fiex le vaillant duc Sewin.
« Vés çà mon frere, qui aisnés est de mi;
« Chevaliers est moult preus et moult hardis.
« Si en alons à le court, à Paris,
« Le roi Karlon viseter et servir.
« Se nous avons ne tolut ne mespris
« A homme nul qui de mere soit vis,
« Droit en ferons à le court, à Paris,
« Com jugeront li prince et li marcis. »
Et dist Karlos : « Por noient l'avés dit;
« El ne queroie, par le cors saint Denis,
« Que vostre cors, Diex en soit benéis!
« Quant je vous voi, moult en sui esbaudis.

« Asés devés, si me soit Dix amis,
« Car vostres peres .III. castiax me toli;
« Onques de lui ne poc mon lieu véir :
« Ore ai boin cange pour lui, ce m'est avis,
« Car je voi bien que ne poés guencir.
« Mais, par celui qui onqes ne menti,
« Il vous convient tot maintenant morir:
« Or vous gardés, car je vous vois ferir. »
Gerars l'entent, tous li sans li fremi;
Où voit Karlot, moult belement li dist :
« Hé! gentis hons, pour l'amor Diu, merci!
« Tu es armés et je sui desgarnis;
« T'as bon haubert et çaint le branc forbi,
« Et je sui nus el bliaut sebelin,
« Si n'ai espée, ne bon espiel burni
« Dont je me puisse envers ton cors couvrir.
« Hé! gentis hons, et c'ariés vous conquis
« Quant tu m'aras detrenchié et ochis?
« Pour l'amor Dieu, aïies de moi merchi;
« Car, par celui qui est Dieus poestis,
« Encore di ge, loiaument le t'afi :
« Vés çà mon frere, qui est esnés de mi,
« Et vient à cort le roi de Saint Denis,
« Qui nous manda certes par ses escris;
« Se nous avons riens envers vous mespris,
« Droit vous ferons à le cort, à Paris,
« Com jugeront li baron du païs. »
Et dist Karlos : « Par le cors saint Denis,
« N'en ferai nient, foi que doi mes amis;
« Car, par celui qui est Diex postéis,
« Ne mengerai tant com tu soies vis :
« Il te couvient de male mort morir. »
Gerars l'entent, tos li sans li fremi;
U voit Karlot, moult belement li dist :

« Sire, dist l'enfes, certes, ce poise mi. »
L'enfes Gerars a le ceval guenci,
Car volentiers vers Huon revenist;
Mais tant le haste Karlos o le fier vis
Que ne se pot li ber Gerars guencir,
Ne ne se pot vers Huon revertir.
Et Karlos hurte le bon ceval de pris;
Envers Gerart en vint tous ademis,
Lance baisie, son escu avant mis,
Et fiert Gerart es dras de Biauvesis,
Que il li trence le pene de l'ermin,
Et en après le chemise de lin.
Parmi le cors le roit espiel li mist
Que d'autre part .I. grant piet resorti.
Par le vi bu le fer li conduisi;
Ne l'ocist mie, car Diu nel consenti,
Et neporquant l'a il si mal bailli
Que du ceval à tere l'abati.
L'enfes se pasme, qui l'angoisse senti.
Quant le voit l'abes qui estoit de Cluigni,
Saciés de voir moult ot le cuer mari;
U voit Huon, tout en plorant li dist:
« Mors est tes freres, dist l'abes, biax cousins.
— Sire, dist Hues, certes, ce poise mi.
« Hé! las, dolans, com fait encontre a chi!
« Hé! douce mere, souef le nouresis!
« Sainte Marie, que porai devenir?
« Roïne, dame, pucelle genetris,
« Consilliés moi, s'il vous vient à plaisir. »
Puis s'escria Huelins li gentis:
« M'ederés vous, [bsire abes de Cluigni],
« Pour l'amor Diu, mon droit à retenir?
« Car, par chelui qui est Dix poestis,
« G'irai savoir com fais hons l'a ocis;

« Je l'ocirai u il ochira mi.
— Biax niés, dist l'abes, en pardon l'avés dit;
« Nous sommes prestre sacré et benéi :
« Ne poons estre ù preudons soit ocis.
— Hé las ! dist Hues, com mal paraige a ci!
« M'ederés vous, mi chevaliers tout .x.,
« Que j'amenai de Bordele aveuc mi ? »
Et chil respondent : « Oïl, desc'au morir.
— Segnor, dist Hues, Dix le vous puist merir. »
Hues s'en torne courechous et maris ;
Il et si homme sont de l'abé parti.
Quant le voit l'abes, li cuers li atenri,
Tenrement pleure des biax iex de son vis,
Et proie Dieu, le roi de paradis,
Huon garisse que il ne soit peris,
Lui et ses hommes que n'i soient malmis.
Il et si homme se sont au cemin mis,
Et cevaucierent belement et seri
Pour regarder le ruiste capléis,
Car savoir veulent s'il escaperont vif.
Et Hues broce le bon ceval de pris,
Vint à son frere qui gisoit el larris.
Quant il le voit, si l'a à raison mis :
« Frere, dist il, por Dieu de paradis,
« Et car me di se tu poras garir.
— Je ne sai, sire, li enfes respondi;
« Si m'aït Dix, je sui près du morir.
« Pensés de vous, car il est niens de mi;
« Fuiés vous ent, por Diu de paradis,
« Car en ce bos voi ces elmes luisir. »
Quant Hues l'ot, moult grant pitié l'en prist.
« Frere, dist il, pour noient l'avés dit;
« Ja Dieu ne plache, qui ens la crois fu mis,
« Se tu demeures, que j'en escape vis.

« Ne quit véoir Bordele le grant cit,
« Ains saverai com fais hons t'a ochis;
« Je l'ocirai u il ocira mi. »
Adont broça le ceval arabi,
Onqes ses hommes tant ne quant n'atendi,
Après Karlot à randonner se prist,
Qui s'en aloit vers le bruellet foilli.
Quant il perçoit Hues le poursievi,
Dont cevauça belement et seri;
Moult le regarde li cuivers maléis.
E[s] vous Huon qui li crie à haus cris :
« Vasal, dist il, de quel tere es nasquis ? »
Et dist Karlos : « Ja le poras oïr :
« Droit d'Alemaigne, fiex fui au duc Tieri. »
Hues cuida que il voir li desist,
Car de ses armes ne pot son cors garnir;
Autres avoit Karlos o le fier vis.
Pour çou nel pot connoistre Huelins.
Ore escoutés comment il li a dit :
« Vasal, dist Hues, Dix te puist maléir !
« Males noveles puist on de toi oïr !
« Pour coi as tu Gerart, mon frere, ocis ? »
Et dist Karlos : « Se me puist Dix aidir,
« Car vostre peres .x. castiax me toli,
« Onques venjance ne poc avoir de li;
« J'ai mort ton frere, aussi ferai ge ti.
— Çou est en Dieu, Hues li respondi;
« Mais, se Diu plaist, ains vous arai meri
« Çou c'avés fait mon frere Gerardin. »
Et dist Karlos : « De le mort te deffi;
« Gardés vous bien, car je vous vois ferir. »
Adont broça le bon ceval de pris;
Lance baissie, son escu avant mis,
Envers Huon en vient tous aatis.

De tant va mal au gentil Huelin
Qu'i n'ot el dos le blanc hauberc vesti,
Et de tant bien qu'il ot le branc forbi.
Or escoutés du damoisel qu'il fist :
Le bon mantel d'escrelate a saisi,
Entour son brac l'envolepa et mist,
Puis trait l'espée dont l'adouba Sewins,
Le ceval broce des esperons d'or fin,
Contre Karlot s'en vint tous ademis.
Et Karlos hurte le destrier doblentin;
Or s'entrevienent li damoisel de pris.
Karlos feri Huon par tel devis,
Desour le brac ù le mantel ot mis,
Que li peçoie le pene de l'ermin,
Et en après le cemise de lin;
Entre les costes et les dras à or fin
Li conduist droit son espiel acerin,
(Diex le sauva que en car ne l'a pris),
Et cil pase outre sor le ceval de pris.
En trespasant le fiert si Huelins;
Amont sor l'elme le feri par aïr.
Ne li valut vaillant .II. parisis
Le blance coiffe qu'il ot desous asis,
Ne li haubers qui fu blans et trelis;
Nel porent onques tenser ne garandir
Que nel pourfende enfressi que el pis.
Estort son cop, du ceval l'abati;
Jus à le tere est kéus mors souvins.
Du bruel le voit li cuivers maléis;
Saciés de voir moult joians en devint.
Dist à ses hommes : « Or sui ge resbaudis;
« Karlos est mors, Diex en soit benéis!
« France ert sans oir, si tenrai le païs;
« Ains que l'ans past, arai Karlon mordri. »

Et Hues prent le ceval arrabi
Qui fut Karlot, que il avoit ochis.
Isnelement par les resnes le prist,
Vint à Gerart, par les flans le saisi:
« Frere, dist Hues, pour Dieu de paradis,
« Te poras tu el ceval sostenir?
— Je ne sai, frere, li enfes respondi;
« Mais bandés moi ma plaie, je vous pri. »
Hues respont: « Par mon cief, je l'otri. »
Il dessendi du ceval arrabi
Et tint tout nu le branc d'achier forbi;
[bDe son bliaut .I. poc avoit saisi,]
Puis li benda se plaie par loisier.
Si chevalier i sont venu tout .x.,
Qui li aidierent volontiers, non envis.
Parmi les flans enbracent Gerardin,
[bSi] le leverent sor le ceval de pris.
Quant il fu sus, à poi jus ne caï;
.III.fois se pasme pour le mal que senti.
Quant il revint, s'apela Huelin.
« Frere, dist il, entendés envers mi:
« U fuirons nous? Por Diu, c'or le me di.
« Car en ralons à Bordele le cit,
« A nostre mere qui souef nous nori.
« J'ai tel paor tos li sans me fremist,
« Car nous avons ichi .I. homme ocis,
« Et ens ce bruel voi ces elmes luisir.
« Moult m'esmervel, par Dieu de paradis,
« Quant il ne sont hors du bruellet sailli,
« Si nous éussent detrencié et ochis;
« Mais je croi bien, par le cors saint Denis,
« Par traïsson l'ait on fait chi venir.
« Hé! Hues, frere, çou a dit Gerardins,
« Por Dieu, ralons à Bourdele la cit,

« A nostre mere que souef nous nouri.
— Ne plache Diéu, Hues li respondi,
« Que jamais voie de Bordele la cit
« S'aie véu le roi de Saint Denis.
« Se truis Karlon, l'emperere al fier vis,
« De traïsson l'apelerai por ti,
« Qu'en son conduit nous vaut faire mordrir. »
Dist Gerars : « Sire, faites à vo plaisir. »
Adont brocierent les bons cevax de pris;
Droit vers Paris se sont al cemin mis.
Et chil du bruel apielent Amauri :
« Que ferons nous, rices quens poestis?
« Karlos est mors, li damoisiax de pris;
« Laisserons nous issi aler ces vis
« Qui ensement l'ont devant nous ocis? »
Dist Amauris : « Entendés à mes dis :
« Laissiés le ester; Dix le puist maléir !
« Et si laissons ces dolens orfenins,
« Ses poursievons à le cort, à Paris.
« Quant nous venrons ens u palais votis,
« Devant le roi qui tant est poestis,
« Pardevant lui li meterai son fil.
« A me parole vous accordés toudis;
« Tant vous donrai, si me soit Diex aidis,
« Que tous jours mais en serés raemplis. »
Et chil respondent : « Tout à vostre devis. »
Hors du bruellet sont maintenant parti,
A Karlot vinrent qui gisoit u larris,
Qui ert fendus enfressi ke el pis.
Avant passa li cuivers Amauris;
Il et si homme si ont Karlot saisi,
Et si l'ont mis sor .I. escu votis.
Amauris monte sor .I. cheval de pris,
Devant lui [blieve] le damoisel gentis;

Diex le confonde, li rois de paradis !
Après Huon se sont au cemin mis.
Ore aït Diex Gerart et Huelin,
Car, s'il n'en pense, il sont trait à lor fin !
Andoi s'en vont ensanble li mescin,
Il et si honme, et dolent et enclin.
Tant cevaucierent li petit orfenin
Qu'il ont ataint dant abé de Cluigni.
L'abes les voit, s'aresta u cemin;
Moult belement apela Huelin.
« K'avés vous fait, dist l'abes, biax cosins ?
— Sire, dist Hues, s'avons .i. homme ocis.
— Enfant, dist l'abes, certes, ce poise mi;
« Or cevauciés ensanble aveuques mi.
« Puis qu'ensi est, je ne vous puis faillir;
« De ma parole vous ederai toudis.
— Sire, dist Hues, Diex le vous puist merir. »
Dont regarda Hues o le fier vis;
Les traïtors voit devers lui venir,
Voit les haubers et les elmes luisir.
Trestout devant venoit quens Amauris;
Dolens venoit, le paset tot seri.
Hues le voit, tous li sans li fremi;
L'abé apele, com ja porés oir :
« Sire, dist Hues, qe porai devenir ?
« Vés chi ù vienent li traïtor failli
« Qui m'asalirent dedens le gaut foilli.
— Biax niés, dist l'abes, ne soiés esmaris,
« Mais cevauciés; que Dix vous soit amis !
« Car il ne font nul sanlant, ce m'est vis,
« De vous ataindre : ne les voi pas hastis. »
Adont brocierent les bons cevax de pris;
Grant aléure se metent vers Paris.
Atant cevaucent li damoisel de pris,

Aveuc les moignes et l'abé de Cluigni,
K'en Paris entrent, cele mirable cit;
Desc'au palais n'i ot regne guenci.
Là dessendirent as degrés marberins,
Puis en monterent sus el palais votis.
Hues adestre son frere Gerardin;
De l'autre part li frans abes [ble tint].
El palais vinrent ù furent li marcis;
Devant Karlon, le roi de Saint Denis,
En sont alé li .III. baron gentil.
Hues parla, qui moult fu bien apris;
Karlon salue, a loi d'omme mari:
« Cil Damedix qui ens la crois fu mis
« Et de le lance si le feri Longis,
« Il saut et gart duc Nalon, le flori,
« Et les haus hommes et trestous les marcis
« Que jou voi chi de jouste lui séir,
« Et il confonde Karlon de Saint Denis,
« Com traïtour et mauvais roi failli,
« Qui nous manda par ses séaus escris,
« Et nous venimes pour le sien cors servir;
« [bEn son conduit nos volt faire murdrir.] »
Karles l'entent, moult en fu asouplis,
Puis apela Huelin au fier vis:
« Vasal, dist Karles, or garde que tu dis,
« Car, par celui qui ens la crois fu mis,
« Puis qe fui nés, traïsson ne basti;
« Mais bien te garde, par Diu de paradis,
« Par le baron monsegnor saint Denis,
« Ne par le barbe qui me pent sor le pis,
« Se tu ne pues te parole furnir,
« Je te ferai de male mort morir.
— Sire, dist Hues, c'est à vous que je di:
« Esgarde, rois! Dix te puist maléir! »

Il prent son frere, que li abes sostint,
Se li osta son mantel sebelin,
Et en après son peliçon hermin;
Il desbenda le plaie du mescin.
Le plaie ouvri; li sans en est salis;
L'enfes se pasme, que l'angoisse senti.
Karles le voit; moult dolans en devint:
« Par foi, fait il, cis est près de morir;
« Petit m'ama qui l'atira ensi.
« Sainte Marie! que porai devenir?
« Or dira on par estranges païs
« Qu'en ma viellece, quant sui près de morir,
« [bQue] jou ai, las! tel traïsson basti,
« Et que j'ai fait cest enfançon morir!
« Mais, par celui qui Diex est poostis,
« Je n'en seuc mot, s'en sui au cuer maris.
« Se le séusse, ja ne fust si baillis,
« Et par le barbe qui me pent sor le pis,
« Ne par le foi que jou doi Jhesu Crist,
« Par le baron monseignor saint Denis,
« Je ne sai homme de Rains desc'à Paris,
« Tant soit haus hons ne tant soit mes amis,
« Se jou le puis ne trover ne tenir,
« Que ne le face de male mort morir;
« Mar vous gaita, par le cors saint Denis! »
Karles manda .i. mire bien apris;
Cerkier li fait le plaie du mescin.
« Gardés, fait il, se il pora garir. »
Et chil respont: « Tout à vostre plaisir. »
Et dist au roi: « Ne vous esmaiés si;
« Ja por le plaie ne laist à boire vin,
« Car ains .i. mois le renderai gari. »
Karles l'entent, moult joians en devint.
Ens en .i. lit ont coucié Gerardin.

Et Karlemaines apela Huelin.
« Hues, fait il, entendés envers mi :
« Alés vous, frere, desor cel banc séir,
« Et si bevés à me coupe d'or fin.
— Sire, dist Hues, Diex le vous puist merir :
« Pour l'amoür Dieu, emperere gentis,
« Entendés moi et vous et vo marcis ;
« Que cheleroie ? Jou ai chelui ochis
« Qui u costé le mien frere feri,
« Et jou ne sai de quel tere nasqui,
« Et si sai bien c'on l'aporte après mi.
« Cui c'aie mort, emperere gentis,
« Au jugement je me rent du païs.
— Hues, dist Karles, ne soiiés esbahis ;
« Vous n'arés garde pour homme du païs. »

Or faites pais, segnor, pour Diu le grant,
S'oiiés cançon de moult fier contenant,
Si c'Amauris, li cuivers souduiant,
Vint à Paris desor son auferrant,
Et s'orrés ja le duel fier et pesant.
Devant Karlon, en son palais luisant,
Fu l'enfes Hues tot droit en son estant ;
U voit Karlon, se le va apielant :
« Drois emperere, ce dist [[b]Hues] li frans,
« Si m'aït Dix, encor dirai avant.
« Vous me mandastes par vo séel pendant,
« Et jou venoie pour faire vo commant,
« Si comme chil qui vous paramoit tant.
« Jou et mes freres venimes cevauçant ;
« O moi venoient mi chevalier vaillant,
« Et tout cist moine et lor abes vaillant.
« Desous Paris, en .I. bruel verdoiant,
« Là nous gaitoient chevalier ne sai quant,

« Mais je croi bien qu'il en i éust cent,
« Les escus vers et les elmes luisant.
« .I. en i ot qui venoit tout devant,
« L'auberc vestu, lacié l'elme luisant,
« L'escu au col, el puing l'espiel trençant.
« Premiers le vit cis frans abes vaillant;
« Quant le perçut, se le m'ala mostrant,
« Et se me dist bel et cortoisemant
« Se jou savoie homme qui fust vivant
« Que jou éusse tolu ne tant ne quant,
« Pour .i. denier, renderoit .i. besant.
« Si envoiai mon frere tot avant,
« Et pour savoir que chil aloit querant.
« Il i ala sour son ceval corant,
« A lui parla bel et cortoisemant;
« Mais je ne sai c'alerent devisant,
« Ains n'en soc mot, se me soit Dix edant.
« Si vic celui eslonger ens el camp,
« Mais je cuidai qu'il alast repairant;
« Mais moult tost fu arriere repairant,
« Et si feri mon frere le vaillant
« Ens el costé d'un roit espiel trençant;
« Vés ci le plaie qui est aparissant.
« Je vi mon frere caïr de l'auferrant,
« Et quant le vi, moult oc le cuer dolant.
« Je demandai cest abé en plorant
« S'il m'aideroit, il et si moine franc;
« Mais il me dist moult bien apertemant
« Que il estoient trestout mese cantant,
« Ne me seroit ne tant ne quant edant.
« Quant je l'oï, s'en oi le cuer dolant.
« Mes .x. barons alai jou apelant
« Que j'amenoie de Bordele le grant;
« Demandai lor s'il m'iroient edant.

« Et il me dissent, li chevalier vaillant,
« Qu'il m'aideroient desc'as membres perdant.
« Je m'en tornai coureçous et dolan;
« Mi homme vinrent après moi cevauçant,
« Mais jes pasai asés plus d'un arpent.
« Vin à mon frere qui jut el pré sanglent,
« Que de l'angoisse s'aloit sovent pasmant;
« Demandai lui, certes tout en plorant,
« Se il poroit garir en son vivant:
« Il dist ne sot com lui ert convenant;
« Je le laissai desour l'erbe gisant.
« Après celui alai esperonnant
« Qui vers le bruel s'en aloit aproçant
« Et si s'aloit moult sovent regardant,
« Et moult sovent s'aloit voir cointoiant.
« Après lui vin moult durement courant,
« Moult hautement li alai escriant
« Por coi ot mort mon frere le vaillant;
« Et il me dist de moi feroit autant
« Com de mon frere, qui est navrés el flanc.
« Demandai lui d'ont il ert, de quel gent;
« Et il me dist: d'Alemaigne le grant.
« Dist que mes pere, quant il estoit vivant,
« Li ot tolu .III. castiax moult vaillant,
« Ainc n'en ot droit en trestot son vivant,
« Et por tel cose il m'ala maneçant
« Qu'il m'ociroit, ja n'aroie garant.
« Quant je l'oï, se l'alai moult doutant,
« Car haubers orent et vers elmes luisant,
« Et je n'avoie fors m'espée trençant.
« Le mantel pris que j'oi au col pendant,
« Entor mon brac l'alai envolepant.
« Et il revint encontre moi poignant,
« Si me feri de son espiel trençant

« Que le mantel ala tot pourfendant.
« Diex me sauva, li pere raemant,
« Que ne me fist nul mal ne tant ne quant.
« Je le feri tel cop en trespasant,
« Amont, sor l'elme qui aloit verdoiant,
« Jel porfendi dessi el pis devant.
« Le cheval pris, se m'alai retornant,
« Vinc à mon frere, sel mis sor l'auferrant,
« Après l'abé m'en vin dont cevauçant,
« Qui m'atendoit et aloit regardant;
« Tout chou vit il que je vois acontant.
« Cil dou bruelet furent tot coi estant
« Tant com fui loins une louée grant;
« Et après çou je m'alai regardant,
« Ses vi venir le pas et belemant.
« .I. en i ot qui venoit tot devant;
« Le cors celui aportent tot sanglant.
— Par foi, dist Nales, or sai ge vraiemant
« Que ce sont tout traïtor souduiant.
— Sire, dist Hues, pour Diu le raemant,
« Qu'iroie jou toute jor acontant?
« J'ai mort celui sor mon cors deffendant,
« Tesmoing l'abé que je voi la séant
« Et tous ses hommes que je trai à garant.
« Car je sai bien c'on le vient aportant,
« Et je ne sai d'ont il est, de quel gent.
« Si sui venus à vo court à garant;
« Menés me à droit, empereres vaillant.
« Je sui vos pers, ce saciés vraiemant;
« Cui c'aie mort à l'espée trençant,
« Au jugement de France je me rant,
« Com jugeront Baivier et Alemant.
— Hues, dist Karles, séés vous sor ces bans,
« Et à mes coupes bevés de ce vin blanc.

« Que, par chelui ki espandi son sanc,
« Je ne sai homme qui tant soit or vaillant,
« S'il vous gaita, que ne face dolant.
« Se jou le tien, si me soit Dix edant,
« Je le ferai morir moult laidemant,
« Ardoir, u pendre, u presenter al vant;
« Et, foi que doi al vrai cors saint Vinçant,
« Se vous m'aviés ochis .i. mien enfant,
« Karlot mon fil, que je paraime tant,
« N'ariiés garde de ce jour en avant,
« Se traïssons ne vous va encoupant.
— Sire, dist Hues, .v^c. mercis en rant. »
Li rois apele Gautier et Engerrant.
« Segnor, dist Karles, entendés mon sanblant :
« Alés me querre Karlot molt vistemant. »
Et chil respondent : « Tot à vostre commant. »
Ens la ville entrent, si vont par tot querant;
Et Amauris l'aporte mort sanglant.
Couchié l'avoit sour .i. escu luisant;
Pardevant lui le venoit aportant.
A ches paroles c'on va ensi parlant,
Le cors aportent de Karlot [^b mort gesant];
Pleurent et crient et vont grant duel faisant,
Torgent lor puins, lor cavex vont tirant.
Quant li borjois vont Karlot avisant,
Saciés de voir moult vont grant duel faisant :
Pleurent ces dames, escuier et sergant,
Tordent lor puins, lor cavex vont tirant;
Trestot regretent Karlot le combatant.
Desc'au palais ne vont resne tirant.
Karles escoute, s'ot le duel mener grant;
Dist à Nalon : « J'oi nommer mon enfant. »

Charles escoute, qui le poil ot fluri,

Et ot mener et le noise et le cri;
Nalon apele, moult belement li dist:
« Nales, dist Karles, jou oi nommer mon fil;
« Je cuit c'est chil que Huelins ocist;
« Por l'amor Dieu, c'or i alés véir!
— Moult volentiers », Nales li respondi.
En piés se drece, que n'i met contredit,
Et avala les degrés marberins;
Vint au perron ù estoit Amauris,
Et voit Karlot en I. escu jesir,
Trestout sanglent et fendu desc'ou pis.
.III. fois se pasme par desus le mescin;
Quant se redrece, si ont l'enfant saisi,
Et si l'en portent sus el palais votis,
Devant Karlon, le roi de Saint Denis;
Grant duel demainnent li grant et li petit.
Atant es vous le cuivert Amauri;
De l'unne part tenoit l'escu vautis,
Et d'autre part li dus Nales le tint.
Et Amauris s'escria à haus cris:
« Drois empereres, li traïtres a dit,
« Pour l'amor Dieu, recevés vostre fil,
« L'enfant Karlot que vous paramés si! »
Karles l'entent, tous li sans li fremi;
Son enfant voit detrencié et ocis,
Sour lui se pasme, ne sai .v. fois u sis.
Quant se redrece, si s'escrie à haus cris:
« Sainte Marie! com lait present a chi!
— Sire, dist Nales, pour Dieu de paradis,
« Maintenés vous à loi d'omme jentil,
« Si demandés le cuivert Amauri,
« Pour l'amor Dieu, qui ton fil a ocis.
— Je li demande », Karlemaines a dit.
Dist Amauris: « Ja le porés oïr:

« Cil damoisiax que je voi là séir,
« Que à ches coupes voi boire vostre vin,
« Si m'aït Dix, ton enfant a ochis. »
Karles l'entent, tos li mua li vis;
Huon esgarde, le damoisel de pris,
Sor une table voit .i. cotel jesir,
Isnelement à .ii. mains le saisi;
Ja en ferist Huon parmi le pis,
Quant li dus Nales fors des puins li toli.
« Sire, dist il, as tu le sens mari?
« T'aséuras hui matin le mescin,
« Et or le veus chi d'un coutel ferir!
« Ce seroit mourdres, si me soit Dix amis. »

GRANT fu li deus ens el palais luisant.
Pleurent ces dames, escuier et serjant;
Trestout regretent Karlot le combatant:
Et li rois Karles ot moult le cuer dolant;
Souvent se pasme desor le pavemant.
Et li dus Nales le vait araisonnant.
« Sire, fait il, por Dieu onipotant,
« Maintenés vous à loi d'omme saçant,
« Si n'alés mie si grant duel demenant;
« Çou que vous faites devroient faire [l'enfant].
— Nales, dist Karles, j'ai moult le cuer dolant
« Quant je voi mort celui c'amoie tant.
— Sire, dist Nales, par le cors saint Vinçant,
« Quant dus Ogiers, qui preus est et vaillant,
« Vous guerroia et trestoute vo gant,
« Mon fil ocist, que je paramai tant,
« Le mesaigier, qui preus ert et vaillant;
« En alai jou si fait duel demenant?
« Naie! par Dieu, ains m'alai confortant.
« Hé! empereres, por Dieu onipotant,

« Laisiés le duel, que trop le menés grant.
« Puisqu'il est mors, li deus ne valt noient;
« Mais demandés dant Amauri le gant,
« Pour l'amour Dieu, qui a mort ton enfant.
— Je li demanc », dist Karles au cuer franc.
[[b]Dist Amauris : « Le saurés maintenant :]
« Cil damoisiax qui là siet sor cel banc,
« Que à ces coupes voi boire ce vin blanc,
« Si m'aït Diex, a ocis ton enfant. »
Karles l'entent, se li mua li sans;
Huon regarde par moult fier maltalent,
Les dens eskigne, les iex va rouelant.
Desour le table voit .I. coutel gisant;
Karles le prent tost et isnelement,
Ja en ferist Huon parmi les flans,
Quant li dus Nales li vait des puins ostant.
« Sire, fait il, avés perdu le sans?
« Que volés faire, pour le cors saint Amant?
« Quant Hues vint, en ce palais [[b]lusant]
« Voiant François, l'alas aséurant
« Que n'aroit garde de nul homme vivant;
« Se tu le fiers de ce coutel trençant,
« Che sera murdres, saces tu vraiemant:
« Tu en aroies honte et reprovier grant.
— Nales, dist Karles, j'ai moult le cuer dolant
« Quant je voi mort tot issi mon enfant. »
Quant Hues voit Karles va si parlant,
Et que il voit que fait si lait sanblant,
Saciés de voir moult s'en va esmaiant.
Quant voit que chil que il ocist au branc
Ert fiex Karlon, l'emperere vaillant,
Se il s'esmaie ne me vois mervilant.
Et neporquant se fait il bel sanlant;
Sor ses .II. piés est salis en estant

Et s'eslonga Karlemaine le franc;
Moult belement le vait araisonnant.
« Drois empereres, dist Hues li vaillant,
« Ne m'alés mie de coutiax maneçant.
« J'ai mort celui que je voi là gisant;
« Mais, par celui qui espandi son sanc,
« Je nen seuc mot que ce fust vostre enfant.
« Se je séusse, par le cors saint Amant,
« Que fust vos fiex chil c'ai ocis au branc,
« Quidiés que fusse dont issi nonsaçant
« K'à vostre cort venisse pour garant?
« Naie! par Dieu, le pere raemant;
« Ains m'en fuïsse, certes, en Oriant
« K'à vostre cort m'en venisse fuiant.
« J'ai mort cestui, ce ne vois pas noiant;
« Mais je le fis sor mon cors deffendant.
« Ne m'alés mie, sire rois, maneçant,
« Por coi iriés bors ne castiax ardant
« Ne povre gent à martire livrant?
« Vés me ci prest en vo palais luisant.
« Kui c'aie mort à l'espée trençant,
« Au jugement de France je me rant. »
Dient François : « Il parole avenant.
« Se riens set dire Amauris sor l'enfant,
« Si le desraisne tost et isnelemant. »

Charles regarde duc Nalon le flori :
« Consilliés moi, sire Nales, fait il;
« Que dirai jou de mon fil q'est ochis?
— Sire, dist Nales, j'en sui al cuer maris.
« Pour l'amor Dieu, qui onqes ne menti,
« Car demandés le cuivert Amauri,
« Pour coi vos fiex, que je voi là gesir,
« Ala u bos, le blanc hauberc vesti.

« Sainte Marie dame! que queroit il?
— Jel vous dirai, ce respont Amaris,
« Et se j'en menc, Dix me puist maléir.
« Ersoir, au vespre, quant il fu enseri,
« Karlos, vos fiex, à l'ostel me requist
« Que jou alaisse en gibier aveuc lui :
« Jou i alai; é Diex! si mal le fis!
« Je me doutoie de l'Ardenois Tieri;
« Par choi alames, les blans haubers vestis,
« Sous le bruellet qui siet desos Paris.
« Là en alames juer et moi et li,
« Et si getames nos ostoirs el laris.
« .I. en perdimes ersoir à l'avesprir;
« Hui matinet, quant il fu esclarci,
« Hues l'aisnés avoit l'oisel saisi.
« Karlos, vos fiex, son oisel li requist,
« Et li traïtres moult bel li escondi;
« Tant estriverent qu'il feri Gerardin.
« Quant le vit Hues, si traist le branc forbi,
« Sel pourfendi enfressi que el pis,
« Puis s'en torna, fuiant pardevant mi,
« Il et ses freres, sor les cevax de pris.
« Nes poi ataindre, s'en fui al cuer maris.
« A ensient a ton enfant ochis;
« Et s'il veut dire que jou aie menti,
« Vés chi mon gage, et je le vous plevi
« Que c'est tout voirs canque jou ai ci dit.
— Sainte Marie! dist l'àbes de Cluigni,
« Si grant mençoigne nus hons de car n'oï.
« Sour sains jurrai et moine .IIII^{xx}.
« Que c'est mençoigne que cis leres a dit
« Et toute fable; sor sains le vous plevis.
— Certes, dist Karles, bel tesmoignaige a chi!
« Que dites vous, sire quens Amauris?

— Sire, dist il, si me soit Diex aidis,
« L'abes dira du tout à son devis;
« Mais ne le ruis devant vous desmentir :
« Huon ferai par le geule gehir
« Que c'est tout voirs de canque vous ai dit. »
Quant l'entent l'abes, près n'a le sens mari;
U voit Huon, à escrier li prist :
« Hé! que fais tu, dist l'abes, biax cousins?
« Offre ton gaige, car li drois est à ti;
« Et se tu es ne vencus ne maumis,
« Et Diex voloit tel cose consentir,
« Et ke je puisse mais à Cluigni venir,
« Je batrai tant saint Pierre, qui là gist,
« Que de sa fiertre ferai tot l'or caïr.
— Sire, dist Hues, tout à vostre plaisir.
« Vés chi mon gaige où je le vous plevis
« Que c'est mençoigne que chis lerres a dit,
« Se li ferai par le geule gehir
« Que jou ne seuc quel homme jou ocis,
« Ne ne savoie ke che fust vostre fis.
— Livrés ostaiges, dist Karles au fier vis,
« U autrement vous en serés honnis.
— Sire, dist Hues, tout à vostre plaisir.
« Certes, vés là mon frere Gerardin;
« N'ai plus ostaiges en ce palais votis,
« Car jou n'i voi ne parent ne cousin
« Que jou osaisse ne prier ne offrir.
— Si s'avés moi, dist l'abes de Cluigni.
« Por vostre amor enterrai autressi;
« Et se tu es ne vencus ne maumis,
« Et Damediex veut tel tort consentir,
« Honnis soit Karles, li rois de Saint Denis,
« S'il ne me pent ains qu'il soit avespri,
« En ma compaigne de moines .IIII^{XX}.

— Abes, dist Karles, tort avés, par saint Crist.
« Ja Dix ne place, qui ens la crois fu mis,
« Que mal vous fache à jour que soie vis;
« Mais laisiés nous, s'il vous plaist, convenir.
« Livrés ostaiges, dist Karles, Amauris.
— Sire, vés là et Rainfroi et Henri;
« L'uns est mes oncles et l'autres mes cosins.
— Et jou les pren, dist Karles au fier vis,
« Par tel convens con ja porés oïr,
« Que, se vous estes ne vencus ne maumis,
« Je les ferai traîner à roncis. »
Rainfrois l'oï; à Karlon respondi :
« Dehait, biau sire, qui enterra ensi!
— Et comment dont? Karlemaines a dit.
— En non Dieu, sire, sor nos teres tolir. »
Dist l'empereres : « Or soit à vo plaisir;
« Mais, par celui qui ens la crois fu mis,
« S'Amauris est ne vencus ne honnis,
« Vous ne tenrés plain pié de vo païs,
« Ains en serés tost cachié et honni. »

Li gage furent otroiié et donné,
Et li ostaige envers Karlon livré.
Ens boins aniaus les fist on enserrer;
Li rois les fist, saciés, moult près garder.
« Baron, dist Karles, or tost, se vous hastés,
« Alés en camp, gardés n'i arestés;
« Car, par celui qui en crois fu penés,
« Ains que mes fiex soit en tere boutés
« Ert li vencus pendus et traïnés. »
Karles apele duc Nalon le barbé.
« Nales, fait il, envers moi entendés :
« Prendés errant .c. chevaliers armés,
« Et vous méismes soiiés bien aprestés,

« Si en alés au camp, n'i arestés.
« Ces .II. barons ens el camp en menés,
« Et si vous proi que le camp bien gardés,
« Que traïsson n'i ait ne malvaisté;
« Car nel vorroie pour Loon, ma cité,
« Qu'il i éust traïsson ja pensé.
— Sire, dist Nales, tot à vo volenté. »
Li dus s'arma, qui tant fist à loer;
Le hauberc vest, et a l'elme fremé,
Et çainst l'espée au senestre costé.
.C. chevaliers fist aveuc lui armer;
Es cevaus montent qu'il ont fait enseler.
Et li rois Karles a fait son ban crier,
Que s'il i a tant hardi ne osé,
[b Tant soit haus hons ne de grant parenté,
Que s'il dist mot que à aus puist grever],
Qu'il li fera tous les menbres coper.
Vers le mostier sont li baron alé,
Por oïr messe de .I. saintime abé;
Vers le mostier en vont li Franc ourer.

ORE escoutés de Huon que il fist:
Une grant mine li enfes prendre fist,
Et puis l'a fait emplir de paresis.
Li povre crient clerement, à haus cris:
« Cil te garisse qui ens la crois fu mis,
« Et il te laist à joie revenir! »
Messe canta li bons abes Lietris.
Quant fu cantée, et li mestiers fenis,
Devant l'autel se couça Huelins;
D'autre part fu li cuivers Amauris.
Entour aus ot grans candeles asis;
Devant l'autel les orent en crois mis.
Les Amauris ne se porent tenir,

A tere ciient, voiant tos les marcis;
Mais les Huon se drecierent toudis.
Dient François : « Cil doit estre esbaudis;
« Li cans sera et fors et aramis. »
Devant l'autel fu Hues en crois mis;
Dieu reclama, le roi de paradis :
« Hé! Dix, dist Hues, qui onques ne mentis,
« Si vraiement, Sire, com te nasquis
« En Belléem, si com dist li escris,
« De le pucele roïne, Jhesu Crist,
« Il n'i ot feme pour vostre cors tenir,
« Fors une dame qui ot moult cler le vis;
« Sainte Onnestase ot à non, ce m'est vis.
« N'ot éu mains depuis qu'ele nasqui;
« A ses moignons, Dix, fustes recoillis;
« Il n'i ot autre, ce set on tout de fi.
« Lues que vous tint, miracles i fesis;
« Tantost ot mains lons et drois et traitis,
« Si biaus c'on pot ne penser ne véir.
« Et des .III. rois, Sire, fustes [b requis].
« Li fel Herodes ot moult le cuer mari,
« Quant les noveles de vo cors entendi;
« Les sergans fist aler par le païs.
« Tous les enfans de .II. ans et demi,
« Can c'on en pot trouver par le païs,
« Fist decoler as brans d'achier forbis,
« Qu'il vous cuidoient aveuques çaus mordrir;
« Mais tout içou ne poiés consentir.
« .XXXII. ans alas par le païs
« O tes apostles sacrés et benéis.
« .I. en i ot qui vous haï toudis;
« Judas ot non li traïtres falis,
« Si vous vendi, biau Sire, as Juis,
« Et puis si fustes ens en la crois sus mis,

« Et de le lance se vous feri Longis.
« Mort recéustes, si com dist li escris,
« Che fu por nos, ce ne fu pas por ti;
« Nous racastastes des mains à l'anemi,
« [b Et el sepucre fustes] posés et mis.
« Au tierc jour fustes, Sire, resurexis.
« [b Droit en infer ton chemin acoillis,
« Et en getastes vos drus et vos] amis.
« A l'Asension fustes esvanuis;
« Samb[l]ant de fu lor vint li Sains Espirs.
« Si vraiement com c'est voirs que je di
« Et que jel croi loiaument sans mentir,
« Garis mon cors par le vostre plaisir,
« Que jou n'i soie matés ne desconfis,
« Et puisse ocire le cuivert maléis,
« Si vraiement, biax pere Jhesu Cris,
« [b Qu'à tort m'apele li cuvers Amauris.] »
Atant se lieve Hues o le fier vis,
[b Son pis seigna de Dieu de paradis,
Puis] se leva li damoisiaus gentis,
[b Baisa l'autel] et s'ofrande sus mist.
[b Tout ausi fist] li cuivers Amauris.
[b Ens el moustier] fu aportés li vins;
Là se desjune li gentis Huelins.
De l'autre part se desjune Amauris,
Desus l'autel saint Pere, ce m'est vis.
Quant ont mengié asés à lor plaisir,
Du mostier issent anbedoi li marcis.
Premiers issi li courtois Huelins.
Souvent reclaime le roi de paradis.
Après issi li cuivers Amauris,
Ainc n'enclina autel ne crocefis.
On les ramaine ens el palais votis.
Près de Huon li frans abes se tint;

Autressi fist dus Nales li flouris
Et li haut homme qui furent fervesti.
De l'autre part s'en issi Amauris,
Si le convoie Godefrois et Henris,
Et ses lignaiges dont il estoit ceris,
Qui de Diu soit et de ses sains honnis :
Maint mal ont fait volentiers, non envis
Et traïtour desqes à .xxvi.
El palais vinrent ù furent li marcis ;
Li rois les voit, ses a à raison mis.
« Baron, dist Karles, pour le cor saint
« Alés vous tost armer et fervestir ;
« Car, par celui qui ens la crois fu mis,
« Ains que mes fiex soit en tere enfoïs,
« Ert li vencus traînés par païs,
« Et Dix de glore en doinst le droit ven.
« Que li parjures soit hui cest jor honni
— Et Diex le face », li barnages a dit.
Adont s'adoubent et ont lor cors garnis
Hues s'arma, li damoisiaus de pris ;
Cauce unes cauces blances com flor de
Puis vest l'auberc que li donna Sewins
Et çainst l'espée dont li brans fu forbis.
Et d'autre part s'adouba Amauris.
Quant sont armé anbedoi li marcis,
Les sains fist on aporter et venir,
Que li parjures ne puist del jor issir.
« Qui juerra ? » li barnages a dit.
« Cil qui apele », ce dient li marchis.
« Dont juerrai ge, sire, » dist Amauris.
Les sains mist on pardesus .II. tapis,
Et Amauris s'est à genillons mis ;
En haut parla si que bien fu oïs :
« Entendés moi, franc chevalier de pris

« Je sui ki jure sor les sains que vés ci,
« Sor tous les autres qui sont em paradis,
« Que ne me puissent hui en cest jor honnir,
« Que bien sot Hues de Bourdele le cit,
« Quant il ocist Karlot o le fier vis,
« K'il estoit fiex l'emperéor gentil.
« Par traïsson le tua et mourdri,
« A ensiant le tua et ocist,
« Par couvreture vint fuiant à Paris.
« Ensi le jure par chelui ki me fist,
« Sor tous les sains que ci voi devant mi,
« Se li ferai par le geule gehir,
« Ains qu'il soit vespres, s'ensanble sommes mis,
« Que le dansel malvaisement mordri,
« S'en doit par droit estre à martire mis. »
Les sains cuida baisier li Dieu mentis;
Faut lui l'alaine, à poi qu'il ne caï.
Nes aproçast pour tout l'or d'un païs;
Li glous cancele, car il estoit mentis.
« Cis est parjures! » ce dient li marcis.
Avant passa li courtois Huelins,
Par le puing destre le traïtor saisi,
Comme parjures l'enleva li marcis,
Devant les sains à genillons se mist,
En haut parla, si qe bien fu oïs.
« Or m'entendés, segnor, dist Huelins :
« Je sui qui jure, sor les sains que voi chi,
« Çou est mençoigne que cis leres a dit.
« Je ne dic mie que Karlot n'aie ochis;
« Mais, par celui qui ens la crois fu mis,
« Quant jou entrai ens la cort, à Paris,
« Je ne savoie quel homme avoie ocis,
« Qui fu ses peres ne qui l'engenui,
« Ne si ne seuc que che fust Karlon fis.

— Certes, dist l'abes, voir sairement a chi. »
Hues se dreche, si a les sains saisi,
Si les baisa, voiant tos les marcis,
Et en après, mist .IIII. mars d'or fin;
Asés i fu ki bien les recoilli
Dient François : « Cil doit estre esbaudis;
« Par lui ert, certes, je quit, li cans conquis. »
Li solaus fu à droiture partis;
Dont s'escria Karlemaine au fier vis :
« Or tost el camp, que n'i ait terme mis,
« Et je proi Dieu, le roi de paradis,
« Miracles face, que les puisons véir,
« Que li parjures soit hui cest jor honnis.
— Dieu en soviegne! » ce dient li marcis.
On amena le cheval Huelin;
L'enfes i monte, que Jhesus soit amis.
L'estrier li tint li abes de Cluigni,
Maugré Huon, le damoisel gentil;
L'uns baise l'autre quant vint al departir.
Diex! qe li abes ploura pour Huelin!
« Sire, dist Hues, pour Dieu, priés por mi.
— Amis, dist l'abes, certes et jou l'otri;
« Cil te conduie qui ens la crois fu mis.
« Si vraiement com je sai tout de fi
« Que tu n'as coupes en çou c'on t'a sus mis,
« Si te gart Dix que n'i soies maumis. »
Atant s'en tourne li enfes Huelins.
Et li frans abes ne le mist en oubli;
Vint au mostier devant le croucefis,
Devant l'autel s'est l'abes en crois mis,
Pour Huon proie, que il n'i soit maumis.
Et Huelins et li quens Amauris,
S'en vont au camp sor les cevax de pris.
Tant les conduist dus Nales, li flouris,

Que au camp vinrent anbedoi li marcis;
N'i ot celui tant soit espéuris.
Et li rois Karles, qui moult fu poestis,
Il et si prince sont as crestiaus asis.
Delés aus furent et Hainfrois et Henris,
Et d'autre part fu l'enfes Gerardins;
Cascuns d'aus ot aniaus en ses piés mis.
Por le bataille se sont as crestiax mis,
Que il voloient esgarder et véir
Liqués des .II. i seroit desconfis.
Hé Dix! que Karles proie pour Amauri,
Et si maudist le courtois Huelin!
Et li baron furent el pré flouri;
Dont les apele Nales o le fier vis:
« Segnor, dist il, por Dieu de paradis,
« Alés el camp; ja sera miedis.

« Baron, dist Nales, envers moi entendés:
« Voiiés le roi sor les crestiax monté,
« Et les barons sor les murs aroutés,
« Qui vous esgardent; por Diu, c'or vous hastés.
« Entrés el camp, de par saint Honnoré! »
Et il respondent: « A vostre volenté. »
Devers l'entrée sont maintenant torné.
Si com il durent dedens le camp entrer,
Li empereres commença à crier:
« Baron, dist il, faites les retorner;
« Je veul à aus encore .I. poi parler. »
Dont les a on anbe .II. ramenés;
Devant le roi en sont venu ester.
« Baron, dist Karles, faites pais, s'entendés:
« Je vous di bien, se me puist Dix salver,
« Je les vaurai hors de la loi jeter,
« En tel maniere que m'orés deviser.

« Hues, dist Karles, très bien vous i gardés,
« Car, par celui qui en crois fu penés,
« Se vous aviés dant Amauri tué
« S'il ne gehist, vo tere perderés,
« Que jamais, certes, .I. seul pié n'en terrés.
— Sire, dist Hues, ce seroit cruautés.
— Par foi, dist Nales, onques mais n'oï tel;
« Saciés de voir que vous les sorquerés
« Et tort lor faites, par Diu de maïsté.
— Certes, dist Karles, et je n'en ferai el;
« Ensi ert il, cui qu'en doie peser.

« ENTENDÉS moi, dist li rois, Amauris;
« Tel vous di ge, si me soit Dix amis:
« Se vous aviés Huon en camp ocis,
« Si m'aït Dix, sachiés s'il ne gehist,
« Mais ne tenrés plain pié de vo païs,
« Jamais, nul jor, tant que je soie vis.
— Sire, dist Nales, par les sains qe Diex fist,
« Vous faites tort à ces barons de pris,
« Car on voit bien .I. canpion morir
« Que il ne puet ne parler ne gehir.
— Ne m'en caut, voir, Karlemaines a dit;
« Si m'aït Dix, autrement n'ira il.
« Mais hastés vous, ce vous requier et pri,
« Car moult desir que li cans soit fenis. »
Dont les remainnent li chevalier de pris;
Et s'aparelent, si ont lour adous pris.
Hues s'acesme, li damoisiax de pris;
A son col pend .I. escu d'asur bis,
Puis lace l'elme ù l'escarbocle sist,
Prist .I. espiel au gonfanon porpri.
Dont s'en torna, si a le congié pris
A ses barons qu'il amena o lui.

Autressi fist li cuivers Amauris;
U camp entra, quant il fu bien garnis.
Quant il fu ens, li traïtres faillis,
Il eslaissa le bon ceval de pris,
Au tor françois est moult bel revertis.
Grans et gros fu et espès par le pis,
Chevaliers fu coragous et hardis;
Se il ne fust traïtres et mentis,
Ja n'i durast Huelins li mescins,
Mais ne croit Diu nient plus c'un Sarrasins.
Après entra Hues o le fier vis,
Simples et cois, mais n'ert mie abaubis;
Souvent reclaime le roi de paradis.
Biax fu li enfes de membres et de vis;
Plus bel enfant n'avoit ens el païs.

Or sont el camp li doi baron entré.
D'une part fu Amauris devisés;
Grans fu et fors et ricement armés,
De Huon graindres .I. grant pié mesuré,
S'ot .L. ans par éaige pasé.
Et Huelins fu jouenes baceler;
N'avoit encore .XXII. ans pasé.
D'autre part fu tous cois, enmi le pré,
Le cief tenoit desous l'elme encliné,
Mais iriés fu et hardis et osés;
Sovent reclaime Jhesu de maïsté.
Et li dus Nales s'est en haut escriés:
« Baron, dist il, por coi vous detriés?
« Alés ensanle, de par saint Honneré,
« Et je proi Dieu, le roi de maïsté,
« Que li parjures i soit hui vergondés
« Si qe il soit pendus et traînés.
— Diu en soviegne! » ce respont li barnés.

Dont s'eslongierent li campion el pré,
Mien ensiant, .II. arpens mesuré.
Hues broça le destrier sejourné;
Vers Amauris en vient par grant fierté,
Et cil vers lui, que moult poi l'a douté.
Des roides lances se sont fort encontré
Sor les escus qui furent painturé;
Desous les boucles les ont frais et troés.
Les lances rompent, li tronc en sont volé,
Car li hauberc furent fort et seré,
Que il n'en ont une maille fausé.
Et neporquant, sont il si encontré,
De pis, de cors, de fors escus bouclé,
Et des poitraus des cevax sejornés,
Et des vers elmes qui sont à or gesmé,
Que li clers sans lor sailli par les nés;
Des ciés lor sont li oiel estincelé,
Et de l'angoisse les covint à pasmer.
Rompent les cengles, li arçon sont froué;
Parmi les crupes des cevaus sejorné
Sont anbedoi à le tere versé
Tant roidement et par si grant fierté
Li quin des elmes sont enficié el pré,
Et lour talon sont vers le ciel volé.
Dient François : « Cil doi ont bien josté.
« Sainte Marie, dame de grant bonté,
« Comment a Hues si grant caup enduré?
« C'est grans mervele cil fel ne l'a tué. »
Et li baron sont em piés relevé.
Li cevax Huon vit l'Amauri u pré;
Cele part vint, que n'a soing d'arester.
Et li cevaus Amauri le dervé
A moult grant friente vers le Huon mené.
Mais li Huon n'i a preu aresté :

Des piés devant commença à grater,
De ciaus derriere commence à regeter;
.I. si grant caup à l'Amauri donné,
Emmi le front l'a tant bien asené,
Que il li fist andeus les iex voler,
Et de la teste le cervele verser.
Et li cevaus ne pot plus endurer,
Ains caï mors à tere emmi le pré.
Voi le Amauris, près n'a le sens dervé;
N'ot mais tel duel puis l'eure que fu nés.
Dient François : « Il l'a bien asené;
« Bieles miracles nous a Jhesus mostré.
« Moult liés puet estre Hues li bacelers,
« Car par lui ert ichis cans aquités. »
Et Amauris ne s'i vaut arester;
Au ceval Huon en est tantost alés,
Car il estoit ens u pré arestés.
Et Amauris trait le branc d'achier cler,
Vers le ceval en est venus enflés,
Tout le cuida au branc d'achier coper;
Mais li destriers l'a moult bien avisé :
Nel connut mie, je vous di par vreté.
L'un de ses piés a contremont levé,
.I. si grant cop a Amauri donné,
Parmi l'auberc qu'il avoit endossé,
Que .II. des costes li a el cors froué.
De la dolor ciet à tere pasmés,
Mais il saut sus, quant li max fu pasés,
Car moult redoute Huon, le bel armé.
Dient François : « Cil a mal oiselé;
« Mix li venist tous cois avoir esté. »
Et quant vit Hues qu'il est si atornés,
El cuer en a grant joie demené.
Grant oirre en vint envers le parjuré,

Et tint tout nu le bon branc aceré,
Dont ot ochis Karlot le mal sené.
Amont sor l'elme quide Amauri fraper;
Mais li traïtres a l'escu haut levé,
Et Huelins l'a deseure asené
Si qu'il li a en .II. moitiés copé.
Par desus l'elme est li cos devalés,
Pieres et flors en a jus devalé;
Mais il estoit de fort achier tempré:
Ne l'empira un denier monéé.
Quant le vit Hues, le cuer en ot iré.
Et Amauris cuida le sens derver
Por le ceval que si mal l'a mené,
Et pour le caup Huon le baceler.
Il trait le branc, contremont l'a levé,
Après l'enfant l'a fierement jeté.
Hues le voit, s'a le branc redouté;
Moult le redoute li gentis baceler
K'Amauris fu parcréus et maullés.
Il tint l'escu que d'or estoit bendés;
Contre le cop l'a li enfes jeté.
Et li traïtres l'a deseure frapé,
Par moult grant ire, car le cuer ot enflé.
Grant cop li donne li traïtres provés
Que .I. cantel en a jus fait voler;
Les rices pieres en a fait esgruner,
Et le vert elme a .I. petit quassé.
Le blance coiffe n'a il point adesé,
Mais le vallet a trestot estonné.
Quant ce voit Hues, s'a Jhesu reclamé:
« Hé Dix, dist Hues, par vo sainte bonté,
« Gardés mon cors que n'i soie afolés,
« Moi et m'onnor, s'il est vo volentés! »
A icest mot, est l'enfes retornés.

Il tint l'espée dont li puins fu dorés;
L'escu embrace et a avant pasé,
Vers Amauri a ruiste cop donné.
Desur l'escu l'a Hues asené;
Ne li valut .I. denier monnéé.
Pieres et flors en a jus craventé,
Deseur le coiffe est li brans arestés.
L'aciers fu listes et li fers escaufés,
Et li haubers fu tenans et sierrés;
Ne l'empira vaillant .I. ail pelé.
Par devers destre est li brans retornés,
Deseur l'espaule, puis est jus devalés.
Ens el costé l'a moult bien asené,
Le hauberc trence, l'auqueton a copé;
Dedens le car est li bons brans entrés,
Bien plainne paume l'a ens el bu navré.
Li glous guenci qui le caup a douté.
Se bien l'éust ataint du branc letré,
Ja l'éust mort et à se fin mené.
Et Huelins li a haut escrié:
« Traïtres, leres, deçà vous ai tasté;
« Chi voi vo sanc desus l'erbe couler.
« Si m'aït Dix, quant vous m'escaperés,
« Je vous ferai ançois le cuer iré;
« N'i vorriés estre pour Loon la chité. »
A icest mot, a l'escu acolé,
Vers Huon vient, le nu branc entesé,
Amont sor l'elme li a grant cop donné,
Pieres et flors en a jus craventé.
Desour le coiffe est li brans arestés,
Le coiffe trence du blanc hauberc safré,
Le hiaume fent, s'a le cercle copé,
Le bacinet a par desus outré.
Diex le gari qu'en car ne l'a navré:

L'espée tourne vers le destre costé;
Se chou ne fust, son tans éust usé.
Li caus avale par moult grant cruauté,
Que .I. des pans du hauberc a copé.
Desour le hanke a Huon asené;
Les arméures l'ont moult petit tensé:
Ne li valurent..I. blanc pain buleté;
Une tel pice de le car a osté
C'on en péust .I. oisel sooler.
Par tel maniere est li caus devalés
Deseur la gambe que le car a copé;
Diex le gari qe ne l'a afolé.
Et nepourquant l'a si bien asené
Que l'esperon par derriere a osté;
Ens la tere est li brans d'achier colés,
Mien ensient, .I. grant pié mesuré.
Cil le rasace qui moult ot de fierté;
Mais Huelins est tant fort estoné
Que de l'angoisse l[e] convint canceler
Vausist u nom, s'agenoilla u pré;
Pour .I. petit n'est à tere versés.
.I. escuier fu iluec arestés;
A l'abé fu, s'a le cop regardé.
Quant voit Huon qu'il ert si mal mené,
Isnelement en vint à dant abé,
Ens el mostier par de devant l'autel;
A haute vois commença à crier:
« Sire, dist il, pour Dieu de maïsté,
« Pour Huelin proiés se vous volés,
« Que poi en faut que n'est à fin alés. »
Quant l'entent l'abes, le cuer en ot iré;
Dieu reclama et la soie bonté.
« Vrais Dix, dist l'abes, qu'el ciel estes formé,
« Homme fesistes por le pule peupler,

« Adan fesis, ce dient clerc letré,
« Et de sa coste éus Evain fourmé;
« Sa moilliers fu, mais poi vous ot douté.
« Tu lor donnas paradis à garder;
« Trestous vos biens lor fu abandonnés,
« Sans plus .I. fruis, cil lor fu devéés :
« Eve en menga, ce fu par le maufé,
« Et puis en fist Adan le col paser.
« Quant il parçut qu'il estoit enganés,
« Tantost se vaut ocire et estranler;
« Tu nel vausis, biau Sire, endurer,
« Ains le fesis çà desous avaler.
« Quant vinrent jus, ses covint labourer;
« Bien .c^{m}. ans fu li siecles dannés.
« Dont, ne morut nus clers, tant fust letrés,
« Ne nus sains hons, tant éust de bonté,
« Que en infer n'alast tos despenés,
« Car il estoit ensi vo volentés.
« Et paradis estoit clos et sierés.
« Plus nel vausistes soufrir ne endurer,
« Ains vous venistes ens la Vierge aombrer,
« Puis vos porta .IX. mois en ses costés;
« De li nasquites à saint jor de Noel.
« Dont aparut l'estoile et li clartés,
« Et li .III. roi vinrent de lor regné,
« Et vous requisent por vo cors honnorer.
« Or et encens et mirre orent porté;
« Present vous fisent, Sire, par verité.
« Li fel Erodes vous cuida decoler;
« Bien vous séustes, Sire, de lui garder,
« Car de ses mains fustes tost delivrés.
« Droit en Egite fu vos cemins tornés,
« Et li traïtres ot moult le cuer iré :
« Tous les enfans fist saisir et combrer,

« Çaus de .II. ans, se les fist decoler,
« Qu'il vous cuidoit ocire et afoler ;
« Mais n'ot pooir, Sire, de vous grever.
« .XXXII. ans alas par le regné,
« Por pecéours à te loi atorner,
« O tes apostles qui fisent à loer.
« .I. en i ot qui ne vous pot amer,
« Judas ot nom, moult fu maléurés;
« Il vous vendi as deniers monéés,
« Trente sans plus, por tant fustes donnés :
« Ains tés acas ne fu por tant donnés.
« A le maison Simon fus ostelés ;
« La Maselainne vous i vint revider,
« Et à vos piés devant vous encliner :
« Tant i plora qu'ele les ot lavés,
« De ses caveus torquiés et essués.
« Là fustes pris et saisis et menés,
« Et à l'estake loiiés et acouplés,
« Et descorgiés et ferus et frapés,
« Et puis en fustes desloiiés et ostés,
« Et ens le crois pendus et enclinés.
« Li fel Longis vous perça les costés,
« Si c'à ses puins en courut li sans clers.
« Il n'ot véu en trestous ses aés ;
« Droit à ses iex le mist sans arester :
« Tu li rendis, biaus dous Sire, clarté.
« Quant il vous vit, merci prist à crier;
« Tu li éus erroment pardonné
« Tous ses meffais, can qu'il ot meserré.
« En Gorgatas corut vos sans tous clers;
« Pieres fendirent, nel porent endurer ;
« El temple fu la dolours, Sire, tés
« Rompi la toile, voiant tot le barné,
« Et li oisel laissierent lor voler,

« Et li poison laissierent lor noer.
« Iluec avoit un chevaliers membré ;
« Josep ot non, moult fu bons éurés ;
« .VII. ans servi Pilate en son ostel.
« Tous ses services li fu quites clamés,
« Mais que [bfuissiés] jus de le crois ostés ;
« Cil l'otria volentiers et de gré.
« Lors fustes, Sire, hors de le crois ostés ;
« Nicodemus ala les claus oster.
« Dont fustes, Sire, el sepucre posés,
« Et au tierc jor fustes resusités.
« Droit à infer fu vos cemins tornés,
« Si en getastes tos vos amis privés ;
« Qui t'ot servi, bien fu guerredonné.
« Et puis es cieus, Sire, fustes montés
« A [bun] haut jour que on doit celebrer,
« L'Asension si le doit on nonmer.
« Tout ti apostle furent desconforté ;
« Mais à cort terme les venis revider.
« A Pentecouste, ce dient clerc letré,
« Sanblant à fu les venis revider ;
« Del Saint Espir les vaus enluminer.
« Vrais Dix, dist l'abes, par vo sainte bonté,
« Si vraiement com çou est verités
« Qe jou ai chi et dit et aconté,
« Et je le croi en fine loiauté,
« S'onqes fis cose qui vous venist à gré,
« Très puis que fui par dedens l'ordre entrés,
« En nuis villier et ens lons jors juner,
« En vestir haire et en messe canter,
« Si aidiés hui Huon le baceler
« Que il n'i soit ochis ne afolés,
« Et qe il puist Amauri conquester. »

L'ABES Lietris a s'orisson feni :
« Hé! Dix, dist il, qui onques ne menti,
« Aidiés Huon, le damoisel de pris,
« S'onqes fis cose qui en gré vous venist.
« Depuis cele eure, Sire, que me rendi,
« .LX. ans [[b]a], je croi, tous aconplis,
« Ains nule riens que je poi n'i mesfis
« Que ne m'en soie aquités envers ti :
« Canque j'ai fait de bien puis que nasqui,
« En jours juner et en haire vestir,
« En tous les biens que j'ai fait desques ci,
« Si me soit hui, biaus dos peres, meri.
« Anchois clain cuite me part de paradis,
« Mais que de mort soit cuites Huelins. »
Adont se lieve li frans abes gentis,
L'autel baisa, el retorner s'est mis.
Et Hues fu enmi le camp flouri;
Forment estoit navrés et mal baillis.
Pour .I. petit li cuers ne li menti;
Mais li vertus de Diu de paradis,
Et les paroles c'ot dit l'abes jentis,
Ont si Huon en sa vertu remis.
Que il dolor ne nul mal ne senti.
De l'autre part vit ester Amauri;
Cele part vint, son escu avant mis,
L'espée nue, dont li brans fu forbis.
En haut le lieve li damoisiax de pris;
Ensement fist qu'il le vosist ferir
Par desus l'elme ù l'escarbocle sist.
Quant Amauris perçut le cop venir,
L'escu hauça, si l'a encontre mis.
De l'escremie sot Hues al fier vis;
Sen caup retraist, ains garde ne s'en prist;
Desus l'escu consievi Amauri,

Entre la guice et le main dont le tint,
Parmi le keute si grant cop le feri
Qu'escu et brac fait voler ens l'erbi.
Quant li traïtres si fait cop a senti,
Tel brait jeta Karlemaines l'oii.
Quant le voit Hues, moult joians en devint;
A haute vois à escrier le prist :
« Traïtres ! leres ! or vous ai ge senti;
« Se m'aït Dix, quant partirés de mi,
« Jamais nus hons n'ert par vo cors traïs.
— Hé ! Hues sire, çou a dit Amauris,
« Por l'amor Diu, aiiés de moi merci.
« Bien ai ma mort, si m'aït Dix, porquis,
« Car je menai Karlot el gaut foilli;
« Par moi fu il detrenciés et ochis,
« Et se ne fusse hui en cest jor conquis,
« Ains .I. an fust Karlemaines mordris;
« Mais or voi bien que je sui mal baillis. »
Hé ! sire Diex, qui onqes ne menti,
Por coi n'a Karles issi fais mos oïs,
Et li dus Nales, et li autre marcis ?
Trop furent loing, ne le porent oïr;
Nus ne l'oï, fors Hues li gentis.
Dont le rapele li cuivers Amauris :
« Hé ! gentis hons, et car pensés de mi,
« Et c'or te prenge et manaide et merchi !
« Au roi Karlon, se toi plaist, me rent vif.
« Tant proieront li haut homme jentil,
« Et mi parent et trestout mi ami,
« Et, aveuc çou qu'il proieront por mi,
« Li donrai tant et argent et or fin
« Que l'empereres ara de moi merci.
« Portiers serai de son palais votis,
« Car jamais jor ne ruis tere tenir.

« Ber, pren m'espée, si le vien recoillir. »
Et respont Hues : « Tot à vostre plaisir. »
Avant passa por le branc recoillir,
Car il cuida que il voir li desist.
Il tent le main, li damoisiax de pris,
Et li traîtres sor le brac le feri
Que .III.cc mailles du hauberc li ronpi,
Por .I. petit que le brac ne perdi;
Mais Damedix le vallet garandi.
Quant ce vit Hues, tous li sans li fremi;
A haute vois à escrier se prist :
« Traîtres! leres! çou a dit Huelins,
« Vous ne poés vo malvaisté couvrir;
« Mais, par celui qui ens la crois fu mis,
« Vous n'i arés mais eure de respit! »
Dont passe avant, tout nu le branc fourbi;
.I. si grant cop a feru Amauri,
Sous les espaulles, desous l'elme flori,
Le teste fist voler [bens] el larris.
Hues le voit, mais ce fu sans jehir;
Or n'est il lange ne bouche ki desist
Le grant dolour que Hues en souffri.
Il pase avant, li damoisiax de pris,
Si prist le teste dou cuivert Amauri;
A son ceval isnelement guenci,
Ens en l'arçon tout maintenant sali.
U voit Nalon, moult belement li dist :
« Frans hons, dist il, conduisié me à Paris,
« Car je me douc, par Dieu de paradis. »
Et dist dus Nales : « N'i arés mal sans mi;
« Mes cousins estes, bien vous tieng à ami.
— Sire, dist Hues, Dix le vous puist merir! »
Dont s'en tornerent ensanble li marcis;
Huon en mainent au roi de Saint Denis,

Dedens le camp laissent coi Amauri,
Fors que la teste que Hues avoit pris,
Que il emporte à le cort, à Paris.
Devant Karlon est venus Huelins,
Droit el palais ù il estoit asis.
Li rois le voit, li sans li est boulis.
Et Huelins moult belement li dist:
« Sire, dist il, entendés envers mi :
« Vés chi le teste le cuivert Amauri.
« J'ai ma bataille aquité, Diu merchi;
« Or me rendés me tere, je vous pri.
— Vasal, dist Karles, ne l'arés mie ensi. »
Li rois apele duc Nalon, le flori:
« Gentis hons sire, entendés envers mi,
« Por l'amor Diu, est li murdres jehis?
— Sire, dist Nales, je ne l'ai mie oï;
« Trop se hasta li vasaus Huelins,
« Se ne li lut ne parler ne gehir. »
Charles l'entent, moult en fu asouplis;
Huon apiele, à escrier se prist:
« Hues, dist Karles, Diex a tort consenti;
« Je connois tant le cortois Amauri
« Que, s'il éust le traïsson basti,
« Si m'aït Dix, il l'éust tost jehi.
« De douce France à tos jors es banis;
« Ne reva mie à Bordele la cit,
« Car, par celui qui ens la crois fu mis,
« Se je t'i truis tant que je soie vis,
« Je te ferai de male mort morir.
— Sire, dist Hues, que çou est c'avés dit?
« Et ne me sui ge bien aquités vers ti?
« Ne me fai tor, por Diu qui ne menti,
« Mais rendés moi me tere et mon païs.
— Hues, dist Karles, en pardon l'avés dit,

« Car, par le foi que je doi Jhesu Crist,
« Jamais nul jour, tant con je soie vis,
« Vous ne tenrés plain pié de vo païs.
— Sire, dist Hues, certes, che poise mi.
« Segnor baron, por Diu qui ne menti,
« Parlés au roi, qui estes si ami,
« Et si proiiés qu'il ait pitié de mi;
« Ja sui jou pers de France et du païs,
« Et vos compains doi estre et vos amis. »
Dont se leva dus Nales al fier vis;
Li .XI. per se lievent aveuc lui,
Devant le roi se sont à genous mis,
Et trestout proient au roi por Huelin.
« Baron, dist Karles, par le cors saint Denis,
« Estre i porés desc'au jor du juis,
« N'arai de lui manaide ne merci;
« Mais traiiés vous, pour Diu, en sus de mi. »
Li baron l'oent, tot en sont esbahi;
Il se drecierent et sont alé séir.
Mais li dus Nales à escrier se prist:
« Hé! empereres, as tu le sens mari?
« Porcoi pers tu te part de paradis?
« En vielle loi, en novele est escrit
« Qui desirete droit oir de son païs,
« Il en pert Dieu, saciés le tot de fi.
— Nales, dist Karles, ore oiiés .I. petit:
« Quant il alerent el camp, el pré flori,
« Si lor dis jou, voiant tos les marcis,
« Liqués qui fust detrenciés et ocis,
« Se par celui n'ert li murdres jehis,
« Chil qui l'aroit detrencié et ocis
« Il ne tenroit plain pié de son païs.
« Tant connois bien le courtois Amaurri
« Que, s'il éust le traïsson basti,

« Si m'aït Dix, que il l'éust gehi;
« Mais or voi bien Dix a tort consenti.
« Por nient en proient li haut homme gentil,
« Que jamais jor, tant con je soie vis,
« Il ne tenra plain pié de son païs.
— Sire, dist Hues, tort avés, par saint Crist.
« Hé! empereres, gentis hom poestis,
« Encor vous proi c'aiiés de moi merchi. »
Et dist li rois: « Lai ester, faus naïs!
« Je te hac tant que ne te puis véir;
« Vuide ma cort, fui t'ent de devant mi!
« Ne te puis mais ne amer ne cerir.
— Sire, dist Hues, certes, ce poise mi.
— Drois empereres, dist Nales li gentis,
« Si m'aït Diex, encor parrai à ti:
« Porpense toi, pour Dieu de paradis,
« Quant les noveles iront par le païs
« Qu'ensi arés ce damoisel honni
« Et de se tere cachié et deserti,
« Que diront tout li haut homme jentil?
« Vos jugemens n'ert mais en France oïs,
« Tout diront mais, li grant et li petit;
« Qu'en vo viellece estes tous rasotis.
« Encor vous proi, por Dieu qui ne menti,
« De lui vous prenge et manaide et merchi.
— Nales, dist Karles, par les sains que Dix fist,
« Laissiés ester, jel vous requier et pri;
« Car se tout chil qui el monde sont vif
« Si me priaissent trestout por Huelin,
« Nen ferai jou por homme qui soit vis.
— Sire, dist Nales, certes ce poise mi.

— BARON, dist Karles, certes, grant tort avés,
« Que de Huon tant forment m'apresés
« Que jou li renge toutes ses iretés.

« Sainte Marie! que ne vous porpensés?
« Pasques venront et aveuqes estés,
« Que li drois oirs de Bordiax la cité
« Servir me doit à me cort, au disner;
« Comment porai je le glouton esgarder
« Qui mon fil a ochis et afiné?
— Sire, dist Hues, puisqe tant me haés,
« Je maing moult loins de Paris le cité;
« Se il vous plaist, me tere me rendés,
« Et je claim cuite le fief de vo cité,
« Mais que mon frere Gerardin le donnés. »
Et dist li rois: « Pour noient em parlés,
« Que, par celui qui en crois fu penés,
« Jamais nul jor, tant que puisse durer,
« Vous ne tenrés plain pié de vo regné.
— Sire, dist Hues, tant sui ge plus iré. »
Nales l'entent, si fu tous abosmés;
Où voit le roi, se l'en a apielé:
« Sire, fait il, dites por l'amor Dé,
« De Huelin, dites, ferés vous el?
— Naie! dist Karles, se me puist Dix salver.
— Ce poise moi, dist Nales, en non Dé. »
Li dus apele tos les pers de l'ostel:
« Segnor, dist il, or tost, se vous levés,
« Laisons Karlon qui tous est rasotés;
« Car, puis cele eure que Damedix fu nés,
« N'oï nus homme de si grant tort parler
« Con il fait hui Huon le baceler.
« Ens [ᵇen] sa cort ne doit nus plus ester;
« Si m'aït Dix, n'i quier plus demourer,
« Que autretant nous en pent sor le nés,
« [ᵇSe l'uns de nous avoit ensi] erré.
« Trestout ensi seriés desireté,
« Que il de vous nen averoit pité,
« Quant desirete ensi .I. de vos pers,

« Et ne le veut par jugement mener. »
Li per se lievent, issu sont de l'ostel,
Et li dus Nales s'en est aveuc alés.
Et li rois Karles est iluec demourés,
Et n'ot o lui for jouenes baceler.
Quant il le voit, moult en est abosmés :
« Hé ! las, dist Karles, cou je sui mal menés !
« Mes fiex est mors, dont je sui moult irés,
« Et aveuc çou perderai mon barné,
« Se chil s'en vont que de ci sont torné !
« Il me convient faire lor volenté. »
Dont commença rois Karles à plourer;
Ses cors méismes est après aus alés;
U qu'il les voit se les a apelés :
« Baron, dist il, por Diu, or retornés,
« Et jou ferai çou que vous requerés,
« Car je voi bien vous me perjuerrés,
« Se jou l'avoie .LX. fois juré;
« Si m'estuet faire le vostre volenté. »
Li baron l'oent, arrier sont retorné
Ens el palais, que n'i ont aresté.
Li rois s'asist el faudestuef doré;
Huon apiele, le vaillant baceler.
On li amaine, cele part est alés;
A genillons, voiant tot le barné,
Se mist li enfes, par grant humilité.
Li rois l'apele, con ja oïr porés :
« Hues, dist il, envers moi entendés :
« Vous volés vous envers moi acorder ?
— Certes, dist Hues, j'en ai grant volenté,
« Car n'est travax que on puist endurer,
« Paine, n'ahan, se me puist Dix salver,
« Que jou ne face tout à vo volenté;
« Voire en infer, se g'i pooie aler,

« Iroie jou por à vous acorder.
— Certes, dist Karles, en pieur lieu irés
« Que en infer as diasbles parler;
« Car en tel lieu vous convenra aler,
« Se vous volés envers moi acorder,
« .XV. mesaiges i ai ge fait aler,
« Je n'en vi onques .I. tot seul retorner.
« Çou est tout droit outre la roge mer,
« En Babilone, la mirable chité.
« Là te convient mon mesaige porter;
« Au roi Gaudise te convenra parler.
« Se tu pues faire çou que m'oras conter,
« Et tu pues mais en France retorner,
« Ne serés pas envers moi parjurés.
« Quant vous serés outre la rouge mer,
« Et vous venrés ens la bonne chité,
« Il vous convient et plevir et jurer
« Tant atendrés ù palais à entrer
« Que l'amirés ert asis au disner.
« Et après çou, el palais monterés
« Si faitement con vous dire m'orrés:
« L'auberc vestu, lacié l'elme jesmé,
« L'espée nue vous convenra porter,
« Et le premier c'au mengier troverés,
« Ja n'ert tant frans ne si emparentés
« Que, tout errant, le cief ne li copés.
« Et après çou te convenra faire el:
« Une fille a Gaudise l'amirés,
« C'est Esclarmonde qui tant a de biautés;
« Il vous convient plevir et afier,
« Que, voiant tous, .III. fois le baiserés,
« Et après chou men mesaige dirés
« A l'amiral, voiant tot son barné.
« De moie part l'amiral rouverés

« Que il m'envoit .M. espreviers mués,
« .M. ours, .M. viautres très bien encaenés,
« Et .M. vallés, tous jouenes bacelers,
« Et .M. puceles qui aient grant biautés,
« Et de sa barbe les blans grenons mellés,
« Et de sa geule .IIII. dens maiselers. »
Dient François : « Vous le volés tuer !
— Par Dieu, dist Karles, vous dites verité !
« Mais s'il [ne] puet .IIII. dens raporter,
« Et le grant barbe Gaudise l'amiré,
« Et faire bien créaule en mon ostel
« Que il li ait de la geule gietés,
« Mais ne retourt en France le regné,
« Car jel feroie à fourqes encruer.
— Sire, dist Hues, volés vous plus conter ?
« Et jou ferai canqe deviserés,
« A mon pooir, si me puist Dix salver.
— Hues, dist Karles, encore m'entendés :
« Se Diex ce donne c'ariere retornés,
« Et qe puissiés repairier d'outre mer,
« Ne reva pas à Bordiaus la cité,
« N'à Gironville que sour le roce pert,
« N'aies ançois à me bouce parlé ;
« Je le vous di, très bien vous i gardés.
« Se t'i trovoie, si me puist Dix salver,
« Je te feroie et pendre et traïner
« Sans jugement de nul homme carnel :
« De chou t'estuet bons ostaiges livrer.
— Sire, dist Hues, volentiers, en non Dé. »
.X. chevaliers l'en a Hues livré.
Dont apela Hues Karlon le ber.
« Sire, dist l'enfes, or me faites bonté :
« Les chevaliers que j'ai chi amené,
« S'il vous plaist, sire, vous [les me] presteré

« Desc'au Sepucre, s'il est vos volentés.
— Voire, dist Karles, desc' à le rouge mer,
« S'il tant vous aiment qu'il i veulent aler;
« Mais par deçà les convint demourer.
— Sire, dist l'enfes, Dix vous en sace gré. »
Adont fist Hues le sien oirre aprester,
Ses compaignons ricement atorner;
Mais n'ot congié devers Bourdiax aler,
A la ducoise qui l'ot nouri souef :
Puis ne le vit en trestout son aé.
Li rois rendi Gerart ses iretés,
Toute le tere que Hues dut garder,
Que il le tiegne en fine loiauté
Desc' à cele eure que Huelins li ber
Iert retornés d'outre le rouge mer.
.I. chevaliers qui de Cartres fu nés,
(Cousins estoit Huon le baceler,
Haus hons estoit, grant tere ot à garder;
En son droit non fu Guichars apelés,)
Vint à Huon, se l'ala acoler.
« Biax niés, dist il, si me puist Dix salver,
« Aveuc vo cors je m'en vorai aler.
— Sire, dist Hues, Diex vous en sace gré. »
Dont s'en torna, s'a congié demandé;
.XI. barons en a o lui menés,
Il fu dousimes; or le puist Dix salver!
Or et argent orent à grant plenté,
Que li dus Nales lor a fait presenter.
Tout droit vers Romme ont lor cemin torné.
Dont le convoie de France li barnés,
Gerars ses freres, et Nales li barbés.
Diex! que li abes l'a souvent acolé!
.II. jors entiers sont aveuc lui alé,
Et au tierc jor sont de lui desevré.

Diex! que dus Nales a grant duel demené!
Et li frans abes a tenrement ploré.
Hé Diex! que Hues a souvent sospiré!
Son frere baise quant vint au desevrer,
Et Gerars lui, en autel loiauté
Con fist Judas qui traï Damedé;
Car, puis cele eure que Jhesu Cris fu nés,
N'oï nus hons de tel frere parler,
De tant malvais ne de tant traïtel.
Aussi fais fu con Kaïns li dervés,
Que li siens frere mordri par malvaisté.
Si fist Gerars, ensi con vous orrés:
Huon traï ens le fin, sans douter,
Por le grant tere que il ot golousé.
Au departir, ont anbedoi ploré;
Hues li rueve se mere saluer
Et se li proie du païs bien garder.
Dist Gerars: « Sire, à vostre volenté. »
Droit à Bordele en est Gerars alés;
Sa mere trouve et se li a conté
Con faitement Hues avoit ouvré,
Conment il ot Karlot el bruel tué
Et ens la court de bataille apelé,
Con il ocist Amauri de Viesmés,
Et comment Karles l'avoit desireté,
Et or l'estuet en Babilone aler,
Au roi Gaudise, outre le roge mer.
Le dame l'ot, si commence à plorer;
Tel duel demainne, nus nel puet acesser.
.II. ans en gut, ainc ne s'en pot lever;
Souvent regrete Huon le baceler.
Tant a langi que il vint Diu à gré
Qu'il li convint de cest siecle finer.
Dont ot Gerars toutes ses iretés.

Tout droit en France vait son fief relever,
Hommage fist à Karlon le menbré,
Et si vaut estre de douce France pers,
Ou lieu Huon qui s'en estoit alés.
Mais li dus Nales ne le vot pas gréer;
Onqes nel vaut soufrir ne endurer.
Gerars revint arriere en son rené;
Lues qu'il i vint si se vaut marier.
Il vaut le fille d'un mauvais traïtel
Qui estoit dus, grant tere ot à garder;
Sesile tint, Gibouars fu nommés.
Et chil Gerars fu plains de cruauté:
Les rices hommes de Bordiax le cité,
Et les barons que il devoit garder,
Deniers lour taut et avoir à plenté;
Les orfenins faisoit desireter,
Les veves dames lor rentes recoper.
Moult le maudient li homme du rené;
Souvent regretent Huon le baceler.
Or vous lairai de Gerardin ester;
Quant tans en ert, bien sarai retorner.
Si vous dirai de Huon le menbré,
Le millor homme c'on péust demander,
Qui s'en aloit vers Romme le cité,
Guichart o lui et ses autres barné.
De lor jornées ne vous sai deviser;
Mais il ont tant esploitié et erré
Qu'il sont venu à Romme le chité.
Cele nuit sont herbegié à l'ostel;
Moult furent bien servi et honneré.
Et l'endemain, quant il fu ajorné,
Li enfes Hues est par matin levés;
Il et si homme sont très bien atorné.
[b Droit] au mostier Saint Piere en sont alé

Li apostoles faisoit messe canter;
Hues l'escoute et se gent autretel.
Quant dite fu et li mestiers finés,
Et l'apostoles est du mostier tornés.
Hues li est à son encontre alés;
Il le salue de Dieu de maïsté.
« Sire, dist Hues, Dix qui tot puet salver,
« Il vous soustiegne en bien et en santé! »
Dist l'apostoles : « Dix te croisse bonté!
« D'ont es tu, frere, et de quel parenté?
— Sire, dist Hues, volentiers le sarés :
« Je sui tot droit de Bordiax le cité;
« Fieus fui Sewin que Diex face pité,
« Car il est mors, s'en ai mon cuer iré. »
Quant l'apostoles oï Huon parler,
Que il fu fieus Sewin o le vis cler,
Isnelement le courut acoler :
« Biax niés, dist il, tu soies bien trovés!
« Por l'amor Dieu, et où dois tu aler?
— Sire, dist Hues, je le dirai asés,
« Mais ançois veul à vostre cors parler
« Privéement, moi et vous, per à per. »
Dist l'apostoles : « A vostre volenté. »
De l'une part s'asist lés .I. piler,
Et Hues est delés lui acoutés.
A lui s'est lues li enfes confesés;
Tout li jehi, n'i laissa que conter.
Quant il ot dit çou qui li vint à gré,
« Sire, dist Hues, por Dieu ore escoutés :
« Je vous dirai conment jou ai ouvré,
« Se il vous plaist, et où je doi aler.
« L'autrier estoie à Bordiax la cité;
« Li rois de France me fist par briés mander.
« J'aloie en France por mon fief relever;

« Desous Paris, à .I. bruelet ramé,
« Là me gaita Amauri de Viesmés,
« S'i fu Karlos, qui fiex Karlemaine ert.
« Jou et mes freres cevauciens tot soé;
« Quant nous quidames outre le bruel paser,
« Là nous sailli Karlos li desfaé
« Trestout devant, moult ricement armé,
« Si envoiai mon frere à lui parler.
« Ains n'en soc mot, se me puist Dix salver,
« Si vi gesir mon frere enmi le pré;
« Saciés de voir moult oc le cuer iré.
« Avant pasai, tot nu le branc letré;
« Que celeroie, par Dieu de maïsté?
« J'ocis Karlot, qui fix Karlemaine ert.
« Je nen seuc mot qu'il l'éust engerré.
« A cort alai por le mien cors tenser;
« Mais après moi fu li cors aportés.
« Iluec fui jou de traïsson retés
« Et de bataille eroment apielés,
« Si m'apela Amauris de Viesmés.
« Je le venqui en bataille canpel,
« Et sour çou m'a Karles desire[té]
« Qu'il ne gehi le grande malvaisté,
« Et si m'e[s]tuet en Babilone aler
« Au roi Gaudise .I. mesaige conter.
« Sire, por Dieu, vous pri que m'asolés. »
Dist l'apostoles : « Hues, or m'entendés :
« Ja penitance de moi n'enporterés
« S'ançois n'avés toute haïne osté;
« Si vous commant maintenant pardonner
« Toute rancunne à Karlon le membré,
« Et à tous chiaus qui à lui t'ont grevé,
« U autrement ja asaus n'i serés,
Ne penitance de moi n'enporterés.

— Sire, dist Hues, se me puist Dix salver,
« Je lour pardoins de bonne volenté. »
Dist l'apostoles : « Gentis estes et ber.
« Or vous dirai que vous i conquestés :
« Tous aussi cuites de moi departirés
« Con fist Marie Madelainne al vis cler,
« Quant se parti de devant Damedé,
« Quant ele vint devant ses piés plorer.
« Ja penitance par mon cief nen ferés
« Por nule riens que vous m'aiés conté.
— Sire, dist Hues, Dix vous en sace gré! »
Dist l'apostoles : « Biax niés, or m'entendés :
« Droit à Brandis, je vous di, en irés;
« Là trouverés Garin de Saint Omer;
« Ses cousins estes et li miens, en non Dé,
« Si vous fera amistié et bonté.
« Maronniers est, le port a à garder.
« Je vous ferai boinnes letres donner
« Que li ferés de par moi presenter;
« Et si vous pri, pour Dieu de maïsté,
« Plus de .c. fois se le me salués.
« Bien sai de voir quant serés ravisés,
« De vous fera grant joie demener. »
Son capelain a errant apelé,
Et se li fait escrire et séeler
Que chil dansiax que tant a de bonté,
Que il fu fiex Sewin o le vis cler,
Huelins est par droit nom apelés;
Et se li mande, en fine loiauté,
Qu'il face autant du cors le baceler
Comme de lui, se là ert arestés,
Et li aït qu'il soit outre pasés.
Quant cil ot fait çou qu'il ot devisé,
Clore le fist et très bien séeler.

« Hues, dist il, ces letres porterés
« Droit à Garin, si le me salués.
« Maronniers est, si doit le port garder;
« Aidera vous tant que [b serés] pasés :
« De mon avoir prendés, se vous volés.
— Sire, dist Hues, nous en avons asés;
« Nous en irons : à Jhesu demorés! »
Dist l'apostoles : « Biax dos niés, non ferés;
« Desc'à demain aveuc moi remanrés,
« Et le matin vous en porés aler.
— Sire, dist Hues, pour noient em parlés;
« Nous ne poons tant ne quant sejorner,
« Car moult desir mon mesage aconter,
« Se li vrais Diex me veut tant conforter
« Que jou péusse arriere retorner,
« Au roi Karlon paiier et acorder. »
Dist l'apostoles : « Vat ent à Damedé!
« Biaus très dous niés, gardés vo loiauté.
— Sire, dist l'enfes, si ferai ge en non Dé. »
Atant s'en torne que ne vot plus parler.
Or s'en va Hues, quant fu aceminés,
Droit vers Brandis, et o lui son barné.

Hues s'en vait, de noient ne s'areste;
Souvent regrete son païs et sa tere,
Souvent parla de se mere la bele,
Mais si baron doucement l'en apelent :
« Trop te dementes et trop fais ciere pesme;
« Laissiés ester, por la Vierge pucele.
— Segnor, dist Hues, por Diu qui tot gouverne,
« J'ai si grant duel à poi que jou ne derve
« Quant si vieument sui caciés de me tere,
« Et or m'en vois autre aventure querre. »
ce qui fu nés à Nivele ;

U voit Huon, doucement l'en apiele:
« Sire, dist chil, por le vraie pucele,
« Ja vi .i. jor que je perdi Nivele;
« Li dus me sire me caça de me tere
« Por .i. franc homme que je toli le teste.
« Ore escoutés une aventure bele:
« Li dus morut, et li hoirs me rapele
« Par mes amis, qu'il m'alaisent requerre,
« Si me rendi mon païs et ma tere.
« Biaus très dous sire, il se poroit bien estre,
« Tu es haus hons et de moult fiere geste,
« Encor r'aras, certes, tote te perte.
« Ne dementés, frans hons, jovente bele,
« Mais proie Dieu qui tot le mont gouverne,
« Et à saint Jake que pelerin requerent,
« Qu'il te conduie entre le gent averse,
« Et fiance aies en le Vierge pucele,
« Dont Jhesu Cris fist s'amie et s'ancele;
« Qui velt edier, desconfis ne puet estre. »

Or s'en va Hues qe moult se dementa;
Du cuer dou ventre moult souvent souspira,
De ses biax iex moult tenrement plora,
Si que la face contreval li moilla.
Souventes fois se mere regreta,
Gerart, son frere, que durement ama,
Et ses amis dont il li ramembra.
Souventes fois Jhesu Crist reclama,
Et la pucele en qui il s'aombra.
Et quant si homme ont véu k'il ploura,
Sachiés de voir moult lor en anoia;
[[b]Chescuns] por lui moult grant dolor mena.
.I. en i ot qui le reconforta.
« Sire, dist il, entendés à moi chà:

« Vous avés tort, par Dieu qui tout forma.
« Ains mais haus hons tel duel ne demena ;
« Bien m'est avis que grant enfanche i a.
« Diex ! quel confort vostre cors nous donra !
« Laisiés le duel ; [[b]dehait qui plus plorra.]
— Signor, dist Hues, si soit con vous plaira. »
Tant cevaucierent et cascuns s'esploita,
Tant coita Hues, que il n'i aresta,
K'à Brandis vint si con solaus leva,
Et neporquant droit au port en ala.
Le maronnier Garin trové i a ;
Hues le voit, moult bel le salua.
« Sire, dist il, cil Diex qui tot cria,
« Il gart vo cors d'enconbrier et de mal ! »

Droit à Brandis vint l'enfes Huelins,
Il et si homme, sor les cevax de pris.
Le maronnier trovent, qui fu asis
Ens la caiere, par desus .II. cousins ;
Deseure lui avoit .I. paile mis
Por le soleil, qe mal ne li fesist.
Hues le voit, si descent el larris,
Car il cuida sires fust du païs.
Il le salue de Dieu de paradis :
« Cil vous gart, sire, qui ens la crois fu mis !
— Grant tort avés, sire, ce dist Garins,
« Quant descendés de vos cevax de pris ;
« Ne sui pas, certes, sire de cest païs :
« Maronniers sui et de chou me garis. »

Devant Garin fu Huelins li ber.
Li maronniers l'en prist à apeler,
Du cuer du ventre conmenche à souspirer ;
U voit Huon, prist lui à demander :

« Frans hon, dist il, por Diu, ore entendés :
« Par le Segnour qui en crois fu penés,
« J'ai si grant duel quant vous doi esgarder
« Qui me devroit tos les membres coper,
« Ne me tenroie, che saciés, de plorer
« Por .I. franc homme que je doi moult amer;
« Sewins ot non, Diex li face pité!
« Car, certes, sire, très bien le resanlés.
« Mais or me dites, pour Dieu de maïsté,
« De quel tere estes; gardés ne me celés.
— Par foi, dist Hues, aparmain le sarés :
« Droit à Bordele, certes, fu [[b]mes cors nés],
« Et si sui fiex Sewin dont vous parlés. »
Quant Garins l'ot, grant joie en a mené;
Parmi le ganbe à Huelin conbré,
Plus de .XX. fois li baisse son sauller.
Quant se redrece, si commence à crier :
« Damoisiax sire, vous soiiés bien trovés! »
Dist Huelins : « Dix vous veule onnorer!
« Sire, pour Dieu, conment estes nommés? »
Et chil respont : « Garins sui apelés.
— Sire, por Dieu, dist Hues, entendés :
« Li apostoles de Romme la chité
« Par moi vous mande salus et amisté. »
A Garin fu li escris delivrés.
— Sire, dist Hues, ces letres regardés. »
Cil prist le letre s'a le séel conbré;
Le letre lut, car il en sot asés,
Et si vit bien çou qu'ill i ot letré :
Que chil dansiax qui li ot aporté,
Qu'i fu ses niés et de son parenté,
Et fu cousins l'apostole sené,
Et fiex Sewin de Bordiax la cité,
Et que il doit aler outre la mer,

Et li aïut qu'il soit outre pasés,
Et c'autant face du cors du baceler
Comme de lui, se là ert arivés.
Et quant Garins a tout çou esgardé,
Moult belement a Huon apelé :
« Hues, dist il, vous soiiés bien trouvés !
« Et car me dites, ù devés vous aler ?
« Por l'amor Dieu, qui t'a chi amené ?
« Que fait vos peres au coraige aduré ?
— Sire, il est mors .VII. ans a bien pasé. »
Et dist [[b]Garins] : « Diex ait de lui pité,
« Car moult l'amoie, par Dieu de maïsté,
« Et se me fist moult de grandes bontés.
« A il plus d'oirs ? dist Garins li membrés.
— Sire, dist Hues, oïl, si m'aït Dés :
« Jou ai .I. frere, Gerars est apelés,
« Mais en ma tere est arriere remés ;
« Moult est biaus enfes, si est de moi maisnés. »
Et dist Garins : « Frans hons, ne me celés ;
« Je te conjur par te crestiienté,
« Et par le foi c'as de fons aporté,
« Que voir me dites comment t'est encontré,
« Qui t'amena en tant lontain rené.
— Sire, dist Hues, dirai vous verité,
« Que li rois Karles, qui France a à garder,
« L'autrier me fist par ses letres mander
« K'alaisse à cort por mon fief relever.
« Jou et mes freres fumes aceminé ;
« Si nous gaita Amauris de Viesmés,
« .I. fel traïtres, qu'iert plains de cruauté,
« Diex le maudie, li rois de maïsté !
« Karlos i fu, au coraige aduré,
« Li fiex Karlon de France le rené.
« Salirent nous à .I. destroit paser,

« Karlos premiers, qui le cuer ot iré,
« Moult bien armé à loi de forsené.
« G'i envoiai le mien frere carné ;
« Il le navra par moult grant cruauté.
« Quant je le vi, si fui moult abosmé ;
« Jou i alai, sacié le branc letré.
« Que vous diroie, par Dieu de maïsté ?
« Karlot ochis, qui n'ot pas cuer sené,
« Puis m'en alai à Paris le chité ;
« Mais ne savoie qui avoie afolé.
« Dont fu Karlos après moi aportés.
« Iluec fui jou de traïsson retés,
« Si m'apela Amauris de Viesmés.
« Je le venqui en bataille campel,
« Si li copai le cief au branc letré ;
« Mais ne jehi le grande cruauté,
« Et sour çou m'a Karles desireté,
« Et si m'estuet en Babilone aler,
« Au roi Gaudise, outre le roge mer ;
« Mais je ne sai Babilone ù trouver. »
Et dist Garins : « Biax niés, ne vous dotés :
« J'ai .IIII. barges et si ai .IIII. nés,
« Et .III. kalans qui qeurent par le mer ;
« Ja tant matin ne me sarai lever
« Que jou nen aie .x. libres au lever
« De droite rente, cascun jor, à l'ostel ;
« Et si ai feme que jou ai espousé,
« Et biax enfans qu'ens li ai engerré.
« Biaus niés, pour vous ferai aversité :
« Feme et enfans et tote m'ireté
« Lairai por vous, por sainte carité ;
« S'irai o vous, ja n'en ert destorné,
« Et souferrai aveuc vous le lasté.
« Bien vous sarai et conduire et mener,

« Et de vitaille bien servir à vo gré,
« Que jou en ai à moult grande plenté.
— Sire, dist Hues, Dix vous en sace gré. »
Et, dist Garins : « Biax niés, ore entendés :
« A mon ostel aveuc moi en venrés,
« Et aveuc moi anuit herbegerés,
« Et le matin, quant solaus ert levés,
« Nous en irons au Sepucre outre mer. »
Cele nuit vait l'enfes à son ostel;
Il et si homme furent moult honnoré.
Bien sont servi, de chou n'estuet parler.
Après mengier, font les napes oster,
Les lis font faire, alé sont reposer;
Et l'endemain sont par matin levé.
Se feme apele Garins au fier pensé,
Et ses enfans qu'il avoit engerré.
Dist Garins : « Dame, por Diu, or m'entendés :
« Aveuc Huon m'en convenra aler;
« Mes cousins est, se le doi moult amer.
« Or vous proi, dame, du bien faire pensés,
« Et vos enfans, dame, très bien gardés,
« Tant que je soie arriere retornés. »
O le la dame, dont commence à plorer.
Et dist Garins : « Laisiés vo dementer,
« Car à court terme, se Dieu plaist, me rarés. »
Adont ont fait une nef aprester;
Dedens ont mis bescuit à grant plenté,
Et pain, et car, et vin viés, et claré;
De l'iaue douce i fait asés porter.
Après, i font lor biax cevax mener,
Et palefrois et soumiers à plenté,
Or et argent et autres ricetés.
Et puis ont fait .I. vaisel aprester
Par ù iront as bours et as chités.

Quánt furent bien garni et apresté,
Garins ala sa moillier acholer
Et ses enfans baisier par amisté;
Puis ne les vit en trestout son aé.
Au departir i ot grant duel mené.
Ens la nef entrent tout li .xiiii. adobé;
Onqes n'i misent serjant ne baceler,
Nis .i. garçon por les cevax garder,
Fors .ii. vallés qui sorent govrener.
Quant ens lor nef se furent atorné,
A Jhesu Crist se sont tout commandé,
Sacent lor ancre, si s'espainent en mer.
Et nostre Sires lor donna tel oré
Q'en .xv. jors sont là outre arivé.
Quant sont à tere, sont es cevax monté;
Tot lor avoir ont erroment torsé,
Vers le Sepucre se sont acheminé.
Tant ont ensanle esploitié et erré
Q'en Jhrusalem sont .i. mardi entré;
Desc'au Sepucre n'i ont regne tiré.
Dont dessendirent des destriers sejorné,
Puis vont le lieu véoir et esgarder
U Jhesu Cris fu couchiés et posés.
La lance virent, sel baisierent asés,
Et puis revinrent el temple d'outre mer;
L'autel basierent ù Dix fu presentés,
Là ù Diex meismes ot le messe canté.
Dont se couça Hues devant l'autel.
« Vrais Dix, dist il, par vo sainte bonté,
« Si vraiement que en Belleant fu nés,
« Puis fustes, Sire, en cest temple aportés,
« Et sour l'autel et offers et donnés,
« Saint Simions vous reçut sans fauser;
« Ainc n'ot véu en trestot son aé;

« Lues qu'il vous tint si ot asés clarté.
« Dont sot il bien vraiement, sans fauser,
« Que che fu Dix c'on li ot aporté.
« .XXXII. ans alastes sermonner.
« Judas li fel ne vous pot ainc amer,
« Ainc vous vendi à deniers monaés,
« Et as juïs fustes, Sire, livrés,
« Et ens le crois fustes, Sire, posés,
« Et [bde] le lance, Sire, fustes navrés.
« Si con je crois que ce fu verités,
« Si me conduis, biau Sire, à sauveté,
« Et si me laisse mon mesaige conter,
« En tel maniere que puisse retorner
« Au roi Karlon paiier et acorder. »
Dont se dreça, si a baisié l'autel,
S'offrande fist, et puis s'en est tornés.
Tout si baron refisent autretel.
Et Huelins les en a apielé :
« Signor, dist il, ore en poés raler
« Au roi Karlon, se le me salués. »
Et chil respondent : « Por noient en parlés,
« Qe riens n'i a, por Dieu de maïsté;
« O vous irons desc'à le rouge mer :
« Ne vous faurons por les membres coper.
— Signour, dist l'enfes, Dix vous en sache gré. »
Et Garins a ses serjans apielés,
Qu'il amena o lui por govrener.
« Segnor, dist il, arrier vous en irés,
« Et ma moillier se me saluerés,
« Et se li dites qe je sui en santé. »
Et chil respondent : « Tout à vo volenté. »
Arrier retornent, ens lor nef sont entré,
Droit vers Brandis ont lor voile torné.
Et Huelins est el ceval montés ;

Il et si homme se sont acheminé;
Dès or en vont droit vers la roge mer.
Sauvages teres trova Hues asés;
Par Femenie est outre trespasés :
C'est une tere ù moult a pouretés;
Solaus n'i luist, feme n'i puet porter,
Ciens n'i abaie, ne kos n'i puet canter.
Ens cele tere n'a gaires demoré,
Quant ens le tere des Conmains est entré.
C'est une gent qui ne goustent de blé,
Mais le car crue, comme gainon dervé.
Tot adès gisent au vent et a l'oré,
Plus sont velu que viautre ne sengler;
De lour orelles sont tout acoveté.
Li vasaus Hues les a moult redotés;
Por nient les crient, car il ne font nul mel.
Plus tost qu'il pot, s'en est outre pasés.
Toute la tere de Foi est trespasés;
Tant grande i est et fois et loiautés
Qu'en cendaus quisent les gastiaus buletés.
Là voit on bien qui a fait mauvaisté.
Qui premiers vient ens la contrée es blés
Ançois en prent tout à sa volenté
Que ja par honme ne li ert devéé;
Et s'en i a à si très grant plenté
Que nel querroit nus hom de mere né,
S'il nel véoit, çou est la verités.
En che païs a petit demouré,
Car faire veut çou qu'il a empensé.
Outre est pasés Hues li adurés.
Tout ont mengié çou c'orent aporté;
En .xv. jors ne sorent tant aler,
Quant cel païs orent tout adossé,
Ens lor cemin ne trovent pain ne blé

Dont on péüst .I. enfant sooler.
« Diex! ce dist Hues, con ci a mal rené,
« Quant on ne trove point ne grant à disner.
« Ahi ! rois Karles, con m'avés mal mené!
« Dix vous pardoint içou que fait m'avés. »
Dont commença Huelins à plorer,
Mais li baron l'ont moult reconforté.
Tant ont ensanle le droit cemin erré
K'en .I. boscage ont .I. homme trové.
Le barbe ot longe desc'au neu del baudré;
Moult belement l'avoit agalonné.
Tint une haue et fist moult le lassé;
Moult se penoit des maus pas relever.

Li enfes Hues choisi le penéant;
Quant le regarde, moult se va mervilant.
U voit ses hommes, se les va apielant :
« Baron, dist Hues, pour Dieu le roi amant,
« Voiiés quel homme, comme a le poil ferrant!
« Ne sai s'il est en Damediu créant,
« Et neporquant je l'irai araisnant. »
Hues li enfes en est pasés avant,
Et le salue de Dieu le roi poisant :
« Preudons, chil Dix qui espandi son sanc
« Por pecéours, jor de venredi grant,
« Vous soit au cors et à l'ame garant! »
Quant chil l'oï, si va tous jus getant,
Envers Huon est venus acourant,
Et par le ganbe le saisi maintenant;
Plus de vint fois li baise en .I. tenant.
A haute vois se va lors escriant :
« Damoisiaus sire, cil Dix vous soit garant
« Qui de la Vierge nasqui en Belléant!
« En ce boscaige ai més plus de .XXX. ans,

« Puis ne vi homme qui fust en Dieu créans.
« D'ont estes vous, et c'alés vous querant?
« Por Dieu, amis, c'a dit li penéans,
« J'ai grant pitié quant vous vois regardant;
« Ce m'est avis li cuers me va crevant
« Por .I. franc homme que vous resanblés tant :
« Sewins ot non, de Bourdele le grant. »
Et respont Hues : « Por Dieu onipotent,
« Fustes vous onqes le bon duc connissant?
— Oïl voir, sire, jel connuc veremant.
— Amis, dist Hues, ne m'alés pas celant
« De quel tere estes et de con faite gant.
— Par Dieu, dist chil, vous parlés de noiant,
« Que vostre afaire me dites tot avant.
— Sire, dist Hues, vous parlés avenant;
« Je[l] vous dirai, par le cors saint Amant. »
Adont descent du bon ceval corant,
Et si les vont as abres atacant;
Adont li conte con lui fu covenant.
« Sire, dist Hues, por Dieu onipotant,
« Je vous dirai trestot mon erremant,
« Se il vous plaist, ja ne l'irai celant.
« Por voir fui nés à Bordele le grant,
« Fiex fui Sewin, ki le cuer ot vaillant,
« Dont vous parlastes ore au conmencement;
« Si m'aït Diex, li pere onipotent,
« Ne vous menc pas de çou que vois contant. »
Li preudons l'ot, du cuer va sospirant,
Tous cois se taist, ne va .I. mot sonant,
Car il l'atent, que il li die avant.
« Sire, dist Hues, por Dieu onipotant,
« Mors est mes pere, dont j'ai le cuer dolant;
« Car, s'il fust vis, se me soit Dix edant,
« N'éusse pas, je cuit, tant de tormant.

« Moult ai à faire; or me soit Dix edant.
« Sire, por Dieu, dist Huelins li frans,
« Ore entendés de moi tot l'erremant :
« Nous remansimes orfenin doi enfant
« Aveuc no mere, qui le cuer a dolant,
« Jou et mes freres, Gerardins li vaillant;
« N'alames mie à cort trestot errant
« Pour relever notre tere le grant,
« Ains furent, certes, pasé plus de .VII. an :
« Nous éussons perdu no casemant,
« Ne fust dus Nales qui le poil a ferrant. »
Li preudon l'ot, de le joie s'estant.
« Dix! dist Geriaumes, est il encor vivant?
« Jou le vi ja moult petit et enfant;
« Compaignon fumes en no petit jovant.
— Ore oiiés, sire, dist Huelins li frans.
« Li emperere ù douce France apent,
« Il nous manda par ses séaus pendans;
« J'alai à court entre moi et ma gant,
« Et .I. miens freres, qui le cors ot vaillant.
« Dedens .I. bos foilli et verdoiant,
« Là nous gaitierent traïtour souduiant;
« Karlos i fu, fiex Karlon le poisant.
« Nous aliions à court séuremant;
« Ne nous doutiemes d'omme qui fust vivant.
« Ainc n'en soc mot, par Diu onipotant,
« Quant nous salirent li cuivert soduiant.
« Li fiex Karlon cil venoit tot devant;
« Nel connuc mie, si me soit Dix edant.
« Jou envoiai mon frere le vaillant,
« Et por savoir que chil aloit querant.
« Jou n'alai mie de tere longemant,
« Quant vi mon frere ferir parmi le flanc
« Et à le tere, desor l'erbe, gisant.

« Quant jou le vi, moult oi le cuer dolant;
« Jou trais l'espée, et si alai avant.
« Q'iroie jou toute jour acontant?
« J'ochis Karlos à mon acerin brant,
« Et puis m'en vinc vers Paris cevauçant.
« Le cors coururent après moi aportant
« Li traïtor, qui li cors Diu cravant.
« .I. Amauris, li cuivers souduiant,
« Ichil m'ala de traïsson retant;
« De la bataille m'apela, voiant Frans.
« Jou le conquis à mon acerin branc,
« Et le rendi et mat et recréant;
« Por çou sui jou del païs eslongans;
« Li rois m'en cace par son esforcement.
« En Babilone m'en vois à cuer dolant,
« Au roi Gaudise, .I. cuivert mescréant :
« Là irai jou mon mesaige contant.
« Or vous ai dit trestout mon convenant. »

« SIRE, dist Hues, se me puist Diex salver,
« Or vous ai dit comment jou ai ouvré,
« Et si vous ai trestout dit verité;
« Or veul savoir, se il vous vient en gré,
« De quel tere estes et de quel parenté,
« Et ki vous a chi endroit amené. »
Et dist Geriaumes : « Frere, vous le sarés :
« A Gironvile, certes, fui engerrés.
« Connustes onkes le bon prevost Guiré?
— Oïl, dist Hues, par sainte carité.
« Quant je parti de Bourdiaus la cité,
« Lui commandai me grant tere à garder. »
Et dist Geriaumes : « Mes freres est carnés.
— Sire, dist l'enfes, pour Dieu de maïsté,
« Et c'or me dites comment estes nommés. »

Dist li preudom : « Aparmain le sarés :
« Geriaumes sui par droit nom apelés ;
« Je vi vo pere moult jouene baceler.
— Por l'amour Dieu, qui t'a chi amené ? »
Et dist Geriaumes : « Par foi, vous le sarés :
« Aussi con vous fui ge desiretés ;
« Quant je fui jouenes, de novel adoubés,
« .I. chevalier ochis, si m'aït Dés,
« A un tournoi là où je fui alés ;
« Pais en fu faite et s'en fui acordés
« Par si c'alaisse au Sepucre outre mer.
« Jou vin çà outre, ens l'onor Damedé,
« Et fis ma voie loiaument d'outre mer ;
« Quant je cuidai arriere retorner,
« Si encontrai Sarrasin et Escler :
« Retenus fui, et em prison menés ;
« .II. ans i juc, moult i ot povretés.
« Li amirés qui m'ot emprisonné
« Ot une fille qui me devoit garder ;
« Par li fui jou de le prison getés.
« Que vous diroie, par Dieu de maïsté ?
« En paienie ai plus de .xxx. ans més ;
« .II. fois i fui, par mon cief, mariés.
« Il nen a marce, ne païs ne regné,
« Desc' au sec arbre ne tant c'on puet aler,
« Si m'aït Diex, là où je n'aie esté.
« Entre paiens ai lonc tans conversé,
« Puis fis ge tant qe je fui escapés,
« Par le voloir de Dieu de maïsté.
« Dont m'arestai dedens ce gaut ramé ;
« .XXX. ans ou plus i ai bien conversé.
« Moult poi de pain ai, pui se di, usé,
« Mais de racines ai mengié à plenté,
« Et de pumetes que j'ai u bos trouvé.

« Jou ai vestu le haire à mon costé,
« Et par deseure le hauberc endossé,
« Por espanir çou que j'ai mesfait Dé.
« A tous les biens que j'ai fait et ovré,
« Puis icele eure que vinc en cest rené,
« Vous et vo pere en veul autant donner
« Con j'ai fait moi, ki ai le mal porté,
« Car vostre pere me nori bien soé;
« Jhesus de glore ait de s'ame pité!
« Mais je vous di en fine verité
« Que, puis cele eure que fui chi arestés,
« Ne vi mais homme qui créist Damedé.
« S'a bien trente ans acomplis et pasés,
« Et .x. aveuc, que ges ai bien contés,
« Que je parti de France le regné;
« Encor n'estoit vos peres mariés;
« Je connuc bien vo taion, en non Dé.
« En vostre tere vi jou ja roiauté;
« Mais vostre peres le fist par carité,
« Quant vint à tere, si en fist ducéé.
— Sire, dist Hues, vous dites verité,
« Jou l'ai oï, se le m'a on conté;
« Mais se je puis revenir el rené,
« Encore ert çou roiaumes apelés. »
Et dist Geriaumes : « Amis, ne vous vantés.
« Damoisiaus sire, por Diu, ne me celés
« Con faitement estes par non nonmés.
— Jou oi nom Hues, quant fui en fons levés;
« Mais Huelins puis bien estre nommés,
« Car j'ai perdue ma tere et mon regné,
« Si en doi estre par plus bas nom nommés.
« Sire Geriaumes, et c'or me confortés :
« Puis qe vous dites que le païs savés,
« Quel part porrai Babilone trover?

« J'ai moult le cuer dolant et abosmé,
« Et si ne sai quel part je doi aler. »
Et dist Geriaumes : « Mar vous esmaierés,
« Car aveuc vous, certes, vaurai aler.
« Bien vous sarai et conduire et mener,
« Qu'en Babilone ai mainte fois esté,
« Et connois bien Gaudise l'amiré.
« Aveuc toi veul sofrir et bien et me.,
« Et si te di, par fine loiauté,
« Par .II. cemins te sarai bien mener,
« Car d'une part et d'autre j'ai esté.
« L'une des voies fait tant à redoter
« Qu'il n'est nus hons qui en puisse escaper;
« Et si te di por voir et sans fauser
« Qui i péust aler à sauveté,
« En .XV. jours i venroit, en non Dé.
« Et se tu veus autre cemin aler,
« .I. an tout plain à tordre vous metrés;
« Mais boins osteus i troverés asés,
« Et bours et viles et castiaus et chités.
— A foi, dist Hues, Dix me puist craventer
« Se jou ja sui si fols ne si dervés
« Que çou que puis en .XV. jours aler,
« C'un an tout plain i veule sejorner.
« Mais or me dites, Geriaumes, gentis ber,
« Quel peril a le courte voie aler ? »
Respont Geriaumes : « Ja le m'orrés conter :
« .I. bos i a, certes, à trespaser
« Qui moult est grans et moult fait à douter;
« .XL. lieues puet bien de lonc durer.
« Et là dedens maint .I. nains, par vreté,
« Si n'a de grant que .III. piés mesurés;
« Mais tout à certes est moult grans sa biautés,
« Car plus est biaus que solaus en esté.

« Auberons est par droit non apelés.
« Il n'est cors d'omme, s'il est u bos entrés,
« S'à lui parole, ki li puist escaper;
« Et, puis qu'il est aveuc lui demorés,
« N'em partira jamais en son aé.
« Et si vous di, par droite loiauté,
« Que chil nains est de si grant poesté,
« Quant le boscaige cuiderés trespaser,
« Ançois c'aiiés .xii. lieues alé,
« Le verrés vous devant vous aresté.
« Si parlera de Dieu de maïsté
« Qu'il n'est nus hom qui n'en fust esperés.
« Se ne volés à son gent cors parler,
« Il en sera tant forment tormentés
« Que moult grant hide en vo cuer en arés,
« Car il fera et plovoir et venter,
« Arbres brisier et fort esquarteler.
« Et après çou qu'il ara si ouvré,
« Vous fera il une riviere tel
« C'on i poroit grant navie mener,
« Et par sanblant .i. grant batel de mer.
« Mais je vous di, ce saciés par vreté,
« C'ert tous fantomes canque vous i verés:
« Tout à sec pié par l'aige paserés;
« N'i moillerés ne cauce ne soller.
« Très bien vous di, ja mar le mesquerrés,
« Que [ben soi taire] ne vous puet il grever.
« Gardés très bien nes un mot ne sonnés;
« Car, se parliés, c'est fine verités,
« Jamais de lui delivrés ne serés,
« Car à respondre trestout perdu avés.
— Par foi, dist Hues, je n'i quier ja parler. »
Adont remontent, ne [bsont plus aresté],
Et ont Geriaume .i. bon ceval donné

Que il avoient aveuc aus amené.
De lour jornées ne vous quier deviser;
Mais il ont tant esploitié et erré
Q'ens ou boscaige Auberon sont entré.
Desous un caisne ont un bel lieu trouvé;
Iluec areste Hues li bacelers.
« Par foi, dist il, ne puis avant aler.
« Tant ai grant faim, se me puist Dix salver,
« Que plus ne puis cevaucier ne errer;
« Mais dessendons et je veul reposer.
« Li cuers me faut, tant par ai jou juné. »
Dont dessendirent des cevax ens el pré,
Si lor osterent les frains et les poitrés;
Dont paisent l'erbe tot contreval le pré.
Hues s'asist et commence à plourer:
« Dix! dist li enfes, il n'est ne pains ne blé;
« Sainte Marie, et car nous secourés!
« Je ne mengai, bien a trois jors pasé
« Que jou n'éusse mengié à .I. disner. »
Et dist Geriaumes: « Petit savés juner;
« De ces racines mengiés à grant plenté:
« El ne mengai il a trente ans pasé.
— Sire, dist Hues, je ne l'ai mie usé;
« Si m'aït Dix, n'en poroie gouster. »
Entrues qu'il ont ensement devisé,
Li petis hons vint par le gaut ramé,
Et fu tous teus que ja dire m'orrés:
Aussi biaus fu con solaus en esté,
Et fu vestus d'un paile gironné
A .xxx. bendes de fin or esmeré;
A fiex de soie ot laciés les costés.
.I. arc portoit dont bien savoit berser;
Le corde en fu de soie naturel,
Et la sajete refu de grant cierté.

Dix ne fist beste qui tant ait poosté,
Se il le trait et il li vient à gré,
Que ne le prenge tot à se volenté.
Et ot au col .I. cor d'ivoire cler;
A bendes d'or estoit li cors bendés;
Fées le fissent en une ille de mer.
Une en i ot qui donna .I. don tel:
Qui le cor ot et tentir et sonner,
S'il est malades, lues revient en santé;
Ja n'avera tant grande enfermeté.
Et l'autre fée i donna mieus asés:
Qui le cor ot, çou est la verités,
S'il a famine, il est tous asasés,
Et s'il a soif, il est tous abevrés.
Et l'autre fée i donna miex asés:
Qu'i n'est nus hons qui tant ait povretés,
S'il ot le cor et tentir et sonner,
K'au son del cor ne l'estuece canter.
Le quarte fée le vaut mix asener,
Quant li donna tel don que vous orrés:
Que il n'a marce, ne païs, ne regné,
Desc'au sec arbre ne si de là la mer,
S'il velt le cor et tentir et sonner,
Auberons l'ot à Monmur, sa cité.
Li petis hons commença à corner,
Et li .XIIII. commencent à canter.
« Hé Dix ! dist Hues, qui nous vient viseter ?
« Je ne senc faim ne nule povreté. »
Et dist Geriaumes : « C'est li nains boceré.
« Por Diu vous proi, sire, que n'i parlés,
« Se ne volés aveuc lui demorer. »
Et respont Hues : « Naïe, si m'aït Dés. »
Atant es vous le petit boceré.
A haute vois commença à crier :

« Mi .xiiii. homme, ki par mon bos alés,
« Du roi du monde soiiés vous salué;
« Je vous conjur de Dieu de maïsté,
« D'oile et de cresme, de bautesme et de sel,
« De kanque Dieu a fait et estoré,
« Vous conjur jou que vous me salués. »
Et li .xiiii. sont en fuies tourné.
Li petis hom en fu moult aïrés;
D'un de ses dois a sour le cor hurté.
Une tempeste commence et uns orés;
Qui dont véist et plovoir et venter,
Arbres froisier et moult fort esclicer,
Bestes fuïr, ne sevent ù aler,
Et ces oisiaus parmi ce bos voler,
Dix ne fist homme ne soit espoentés.
Il n'orent mie demie lieue alé,
Quant devant aus ont merveles miré,
Qu'il encontrerent une riviere tel
C'on i péust grant navie mener.
« Par foi, dist Hues, nous sommes atrapé;
« Sainte Marie! con je fui fos provés
« Quant ainc entrai dedens ce gaut ramé!
« Or voi ge bien que ne puis escaper. »
Et dist Geriaumes: « Mar vous esmaïrés,
« Car tout a fait li fel nains bocerés. »

Li enfes Hues fu forment esmaiiés;
Dist à ses hommes: « Dessendons des destriers;
« Je cuit, par foi, c'à mort sommes jugié.
« Sainte Marie! con fui mal engignié
« Quant jou entrai dedens ce gaut foillié. »
Li compaignon resont moult esmaiié,
Car il ne sevent comment seront baillié.
« Sire Geriaumes, moult bien le me disiés;

« Quant ne vous cri, moult fui mal engignié. »
Dont regarderent d'autre part le gravier;
.IIII. tors virent à crestiax batilliés,
Et sor cascune avoit .I. grant clokier.
N'alissiés mie le trait à .I. archier,
Quant il ne virent ne vile ne clokier. »
« Par foi, dist Hues, pour poi sui esmaiiés. »
Et dist Geriaumes, li genus et li viex :
« Ore a tout fait li fel nains erragiés,
« Mais ne vous puet plus grever, ce saciés;
« Mais, par celui ki en crois fu dreciés,
« Je vous di bien aséur ne soiiés :
« Là revenra courant comme erragiés.
« Mais je vous pri, pour Dieu le droiturier,
« Que ja por lui ne soiiés esmaiet,
« Mais cevauciés et aséur soiés,
« Ne ja pour chose que il sace hucier,
« Vous proie tous que vous ne l'aresniés.
— Certes, dist Hues, por noient doteriés;
« Miex ameroie que il fu escorciés. »
Adont remontent sur les corans destriers;
Tot lor cemin en vont sans atargier.
.V. lieues oirent, moult furent esploitié,
Mais forment furent li baron esmaié.
Hues parole, li nobiles guerriers;
Dist à ses hommes, que n'i vaut delaier :
« Par foi, baron, Jhesu nous a aidiés,
« Quant de cel nain sommes si eslongié;
« Dix le confonde que tant nos a coitié,
« Car onqes, puis que je fu bautisiés,
« N'oc tel paour, se me puist Dix edier. »

Nostre baron ne sont pas aresté,
Ains sont errant sor les cevax monté,

Car il estoient forment espoenté.
Droit vers la mer se sont aceminé;
De la mervele ont entre aus moult parlé.
« Par foi, dist Hues, Dix nous a conforté,
« Quant du nain sonmes ensement escapé. »
Li viex Geriaumes en a dit son pensé :
« Sire, dist il, se me puist Dix sauver,
« Ja tost verrés revenir le maufé;
« Moult sera tost devant vous atrotés. »
Entrues qu'il ont tout ensement parlé,
Si comme il durent à .I. poncel paser,
Li petis hom lor saut devant les nés.
Hues le voit, moult en fu esfraés.
« Dix! dist li enfes, revés ci le malfé. »
Auberons l'ot, fierement a parlé :
« Vasal, dist il, tu ne dis mie asés,
« Car, par celui qui en crois fu penés,
« Je ne fui onqes anemis ne maufés,
« Ains te di bien, se me puist Dix salver,
« Je sui .I. hom conme .I. autres carné.
« Encor vous vien de par Dieu conjurer,
« De canqu'il a et fait et estoré,
« D'oile et de cresme, de bautesme et de sel,
« Et del pooir que Jhesus m'a donné,
« Vous conjur jou qe vous me repondés.
— Fuions, por Diu, dist Geriaumes li ber;
« Il terroit plait à tos ciaus qui sont né. »
Adont s'en sont tout .XIIII. torné;
Lor cevaus ont et poins et galopé.
Moult sovent sont arriere retorné;
Adès lor sanle qu'i lor soit au costé.
Li petis hom est tous seus demorés;
Moult durement fu courciés et irés.
Il prist son cor de blanc yvoire cler,

Mist l'à se bouce, s'a tenti et sonné;
Et chil ne porent cevaucier ne errer,
Ains les convint au son del cor canter.
Et Auberons s'est forment dementé:
« Par foi, dist il, ce sont tout fol prové
« Qui ensement me cuident escaper;
« Mais, par chelui qui en crois fu penés,
« Puisqu'il ne veulent noient à moi parler,
« Je lour ferai cierement comperer. »
Dont prist son cor de blanc yvoire cler;
Desor son arc en a .III. cos frapés,
Par mautalent s'est en haut escriés:
« Trestout mi homme, venés à moi parler! »
Après ce mot, vit par le gaut ramé
Venir ses hommes, et tout furent armé,
Bien .IIII^{cc}. sor les cevax monté.
Se li demandent: « Gentis sire, c'avés? »
Dist Auberons: « Aparmain le sarés;
« Et nepourquant, se me puist Dix salver,
« Dolans en sui, quant le m'estuet conter.
« Mais il ne veulent par mon consel ouvrer,
« Si lor estuet cierement comperer.
« Par mon bos pasent .XIIII. baceler,
« Qui ne me degnent respondre n'aparler,
« Tant ne les sai de Jhesu saluer:
« Alés après et si les ochiés. »
Dont passe avant .I. chevaliers loés:
« Sire, por Dieu, prenge vous ent pité!
— Jou ne puis, certes, dist Auberons li ber,
« Car tant fol sont qu'il ne veulent parler. »
Dist Glorians, .I. chevaliers faés:
« Sire Auberons, s'il vous plaist, non ferés;
« Nes faites mie ocire n'afoler,
« Ains vous dirai comment esploiterés:

« Se il vous plaist, encore après irés,
« Et une fois encor les salués;
« S'il ne respondent à vostre volenté,
« Honnis soit chil ki en ara pité,
« Ains les irons ocire et decoper.
« Mais je vous di, si me puist Dix salver,
« Quant il vous voient si très tot retorner,
« Il en sont, certes, trestot espoenté.
« Mais faites çou que vos m'orrés conter:
« Alés après, et si les rapelés;
« Et s'il vous plaist, se les aséurés. »
Dist Auberons : « Je ferai vostre sés. »
Et no baron cevaucent tout soué.
Hues parla, s'a Geriaume apelé :
« Sire, dist il, se me puist Dix salver,
« Nous avons bien .xii. lieues alé;
« Or sommes nous du nain aséuré;
« Mais je vous di en fine loiauté,
« Ainc ne vi homme de si grande biauté.
« Dix! comme est biaus, qui l'a bien regardé!
« Dix ne fist homme de si grande biauté.
« Comme il set bien de Damedieu parler!
« Se çou estoit Beugibus, li maufés,
« Sel devroit on respondre, en non Dé,
« Qu'ensi parlast de Dieu de maïsté.
« Et, par celui qui en crois fu penés,
« Tel forme d'omme que me puet il grever?
« Cou m'est avis, par sainte carité,
« Que il n'ait mie plus de .v. ans pasé. »
Et dist Geriaumes : « Par le cors Damedé,
« Cis petis enfes ki vous a salué,
« Que vous avés enfanchon apelé,
« Nasqui ançois que Jhesu Cris fust nés. »
Et respont Hues : « Ne m'en caut, en non Dé.

« Je vous di bien, ne m'en saciés maugré,
« Que s'il revient, jel vorrai aparler. »
Entrues qu'il ont ensement devisé,
.XV. grans lieues avoient bien alé.
Es Auberons qui les a escriés :
« Segnor, dist il, estes vous porpensé?
« Encor vous vien ge de Jhesu saluer;
« De cank'il a et fait et estoré,
« De sa vertu et de sa poosté,
« Et de tel poir qe Jhesus m'a donné,
« Vous conjur jou que vous me salués.
« Si m'aït Dix, moult estes fos provés
« Qui par mon bos cuidiés outre paser,
« S'ançois n'avés à me bouce parlé.
« Mais bien vous di, se me puist Dix salver,
« Nient plus c'uns bues poroit al ciel monter,
« Ne me poés par vreté escaper,
« Se n'est mes boins et bien ma volentés.
« Hé! Hues sire, je te sai bien nommer,
« Et si sai bien là où tu dois aler,
« Et sai moult bien comment tu as ouvré.
« T'a[s] mort Karlot, qui fix Karlemaine ert,
« Et en bataille as Amauri tué,
« Et sour chou t'a Karles desireté,
« Et si t'estuet le mesaige porter
« Au roi Gaudise, outre la roge mer.
« Mais jou te di, en fine verité,
« Que sans mon cors n'i poras ja aler.
« Parole à moi, je te ferai bonté,
« Et t'aiderai ton mesaige à conter,
« Et l'amiral t'aiderai à tuer.
« Devant tes piés le te ferai ruer,
« Et t'aiderai, se me puist Dix salver,
« Que tu aras les blans gernons mellés,

« Et de sa geule .IIII. dens maseliers,
« Que tu déus à Karlon raporter.
« Ramenrai toi en France à sauveté,
« Et tous iciaus qe tu as à guier,
« Se nel perdés par vostre malvaisté.
« Je sai moult bien tu éusses parlé,
« Ne fust Geriaumes, cil viellars asotés.
« Parole, Hues, encor te ferai el :
« Tu ne mengas, il a .III. jors pasé
« Que tu n'éusses mengié à .I. disner;
« Je te donrai à mengier à plenté,
« De tel vïande con vauras deviser,
« Et de tel boire con vauras deviser.
« Ne ja si tost tu n'averas disné
« [bQue mes congiés] t'estra abandonné,
« Ne t'en estuet ne tant ne quant doter;
« Trestout errant vous en lairai aler.
— Sire, dist Hues, vous soiés bien trouvés. »
Dist Auberons : « Diex te puist honnorer !
« Hues, biax frere, bien m'as hui salué;
« Onqes salus ne fu, par verité,
« Mix remeris par Dieu de maïsté,
« Ne si très bien que cis ert, en non Dé.
— Sire, dist Hues, dites vous verité ?
« Moult m'esmervel porcoi me porsievés. »
Dist Auberons : « Par Diu, vous le sarés :
« Je vous aim tant por vo grant loiauté
« Que plus vous aim c'omme de mere né.
« Tu ne sés mie quel homme t'as trové;
« Tu le saras, gaires n'ert demoré.
« Jules Cesar me nori bien soué ;
« Morge li fée, qui tant ot de biauté,
« Che fu ma mere, si me puist Dix salver.
« De ces .II. fui conçus et engerrés ;

« N'orent plus d'oirs en trestout lor aé.
« A ma naisence ot grant joie mené,
« Tous les barons manderent du rené;
« Fées i vinrent ma mere revider.
« Une en i ot qui n'ot mie son gré,
« Si me donna tel don que vous véés,
« Que jou seroie petis nains bocerés;
« Et jou si sui, s'en sui au cuer irés.
« Jou ne cruc puis que j'oi .III. ans pasé.
« Quant ele vit qu'ensi m'ot atorné,
« A se parole me vaut puis amender;
« Si me donna tel don que vous orrés,
« Que jou seroie li plus biaus hom carnés
« Qui onqes fust en après Damedé.
« Or sui iteus que vous ichi véés;
« Autant sui biaus con solaus en esté.
« Et l'autre fée me donna mix asés:
« Jou sai de l'omme le cuer et le pensé,
« Et si sai dire comment il a ouvré,
« Et en après son peciet creminel.
« La tierce fée me donna mix asés,
« Por moi mix faire et por moi amender,
« Si me donna tel don qe vous orrés:
« Qu'il nen a marce, ne païs ne rené,
« Desc'au sec arbre, ne tant c'on puet aler,
« Se jou m'i veul souhaidier en non Dé,
« Que jou n'i soie tout à me volenté,
« Tout aussi tost con je l'ai devisé,
« A tant de gent con je veul demander.
« Et quant je veul .I. palais maçoner,
« A plusors canbres et à maint grant pilier,
« Jou l'ai tantost, ja mar le mesquerrés,
« Et tel mengier con je veul deviser,
« Et itel boire con je veul demander.

« Et si fui, certes, tot droit à Monmur nés;
« Lonc est de chi, je vous di par vreté,
« .IIII^cc^. lieues i puet on bien conter :
« Plus tost i sui et venus et alés
« Que .I. chevaus n'ait arpent mesuré. »

Dist Auberons : « Je fui nés à Monmur,
« Une cité qui mon ancestre fu;
« Plus tot i sui et alés et venus
« C'uns cevax n'ait .I. petit camp couru.
« Hues, biaus frere, tu soies bien venu !
« Tu ne mengas bien a .III. jors u plus,
« Mais t'en aras, se Damedix m'aiut.
« Veus tu mengier emmi ce pré herbu,
« U en grant sale u de pierre u de fust ?
« Car le me di, se t'ame ait ja salu.
— Sire, dist Hues, par le vertu Jhesu,
« Sor vo voloir n'en estra plais tenus. »
Dist Auberons : « Tu as bien respondu. »

Dist Auberons : « Hues, or m'entendés :
« Encor n'ai mie, par Dieu, trestot conté
« Çou qe les fées me donnerent de gré.
« Le quarte fée fist forment à loer,
« Si me donna tel don que vous orrés :
« Il n'est oisiax ne beste ne sengler,
« Tant soit hautains ne de grant cruauté,
« Se jou le veul de ma main acener,
« C'à moi ne viene volentiers et de gré.
« Et aveuc çou me donna encore el :
« De paradis sai jou tous les secrés,
« Et oi les angles là sus u ciel canter;
« Ne viellirai jamais en mon aé,
« Et ens la fin, quant je vaurai finer,

« Aveuques Dieu est mes sieges posés.
— Sire, dist Hues, ce fait moult à loer;
« Qui tel don a il le doit bien amer.
— Huelins freres, dist Auberons li ber,
« Quant m'aparlas, tu fesis que senés,
« Tu en ouvras con bien endotrinés;
« Car, par celui qui en crois fu penés,
« Mais tant boins jours ne te fu ajournés.
« Tu ne mengas, bien a .III. jors pasé
« Que bien n'éusses mengié à .I. disner;
« Ore en aras à molt grande plenté,
« De tel vïande que vauras demander.
— Hé! Dix, dist Hues, ù seroit pains trovés? »
Dist Auberons : « Tu en aras asés.
« Mais or me di, desor ta loiauté,
« Vés tu mengier u en bos u em pré?
— Sire, dist Hues, se me puist Dix salver,
« Jou n'en ai cure, mais que j'aie disné. »
Auberons l'ot, un ris en a geté;
Dist à Huon : « Amis, or m'entendés :
« Couciés vous jus à tere, enmi ce pré,
« Vous et vostre homme c'avés ci amené;
« C'ert de par Dieu tot çou que vous verrés. »

Dist Auberons : « Segnor, jus vous couciés. »
Et cil si fisent de gré et volentiers.
Et Auberons commence à souhaidier.
On n'alast mie le trait à .I. archier,
Quant Auberons lor dist : « Sus vous dreciés. »
Et il si fisent, nus n'i est detriiés.
Tot sont levé en estant sor lor piés :
Devant aus virent .I. grant palais plenier;
Asés i ot et canbres et soliers.

Rois Auberons fist forment à loer.
Dist as barons : « Segnor, sus vous levés. »
Cil salent sus, si se sont esgardé :
Devant aus virent .I. palais maçoné;
Moult i ot canbres, et moult i ot piler;
Ce lour fu vis tous jors i ot esté.
Li baron sont là deseure monté;
Les tables truevent et trestot aprest.
A grans bacins qui estoient doré
Lor aporterent li sergant à laver,
Et puis se sont tout asis au disner.
El faudestuef sist Auberons li ber;
Li pecoul furent de fin or esmeré,
Li arc d'Amors i furent compasé.
Fées le fisent en une ille de mer,
Roi Alixandre le fisent presenter,
Qui les tornois fist faire et estorer.
Le roi Cesar le fist après donner;
Cil le laissa son fil par amisté.
Li fausdestuef fu de tel disnité,
S'il ciet en fu, il ne puet embraser;
Chil qui sus ert puet estre aséurés,
Car ne puet estre por riens envenimés,
Por nul venin ne puet estre grevés :
Tantost le voit c'on li a aporté,
Par le vertu du faudestuef doré.
Li rois avoit .I. bliaut endossé,
Qui tous estoit de soie naturel,
Et à fiex d'or sont laciet li costé.
Dalés lui sist Hues au cors mollé;
L'enfes menguë qui molt l'ot desiré.
Et Auberons l'a molt fort regardé;
Devant lui taille, par moult grant amisté,
Pain et vitaille que il devoit disner.

Qui qe mengast, Geriaumes a ploré;
Voi le Auberons, forment l'en a pesé.
Dist à Geriaume : « Mengiés et si bevés,
« Si m'aït Diex et la soie bonté;
« Que ja si tost vous n'averés disné
« Que mes congiés ne vous sera donnés. »
Dont fu Geriaumes auques raséurés.
Bien sont servi, ja mar le meskerrés;
Molt orent mes et viés vin et claré.
Quant ont mengié et béu à plenté,
Huelins a Auberon apielé :
« Sire, dist il, s'il vous venoit en gré,
« Nous en vauriens moult volentiers aler. »
Dist Auberons : « Hues, .I. poi estés;
« Ançois vous veul de mes joiax donner. »
Gloriant a maintenant apelé :
« Frere, dist il, mon hanap m'aportés. »
Il le va querre, et puis li a livrē,
Et Auberons l'a à .II. mains conbré.
« Hues, dist il, ce hanap esgardés :
« Le grant pooir que Jhesus m'a donné,
« (En faerie fai jou ma volenté),
« Bien le poras maintenant esprover.
« Tu vois or bien che boin hanap doré,
« Qui est tous vuis, et ja sera conblés. »
De se main destre l'a trois fois enviré,
Puis fist crois sus de Dieu de maïsté;
Lors devint plains de vin et de claré.
Dist Auberons : « Hues, or m'entendés :
« T'as bien véu conment jou ai ouvré;
« C'est de par Dieu que chis hanas est tés.
« Et s'est encore de si grant disnité
« Que, se tout chil qui sont de mere né
« Et tot li mort fusent resusité,

« Si fusent chi venu et asanblé,
« Si renderoit chis hanas vin asés,
« Aussi fait boire c'on vauroit deviser,
« Mais que preudom l'éust en poosté;
« Car je te di, en fine loiauté,
« Nus n'i puet boire s'il n'est preudom par Dé,
« Et nes et purs et sans pecié mortel.
« Lues ke mauvais i veut se main jeter,
« A il perdu du hanap le bonté.
« Si m'aït Diex, li rois de maïsté,
« Se t'i pues boire, il te sera donné.
— Sire, dist Hues, Dix vous en sace gré;
« Mais je me douc que ne soie pas tés
« Que g'i péusse ne boire n'adeser.
« Ainc en ma vie ne vi tel poosté;
« Mien ensient, vous savés encanter.
« Sire, dist Hues, envers moi entendés:
« Je vous di, certes, je me sui confesés
« A l'apostole de Romme la chité;
« Repentans sui de mes peciés mortés,
« En tel maniere, se me puist Dix salver,
« Que ne hac homme qui soit de mere né. »
Dont pase avant li gentis baceler;
Le hanap prist, a .II. mains l'a conbré,
Mist l'à se bouce, car tous plains de vin ert,
Puis en a but à moult très grant plenté.
Quant Auberons a tout çou esgardé,
Moult en fu liés, se le court acoler:
« Hues, biau frere, dist Auberons li ber,
« Si m'aït Dix, preudomme t'ai trové;
« Or le te doins, en non de carité,
« Le boin hanap qui a tel disnité,
« En tel maniere que ja dire m'orrés:
« Que se tu gardes desour ta loiauté

« Que tu en veulles par mon consel ouvrer,
« Je t'aiderai loiaument, sans fauser;
« Mais ja si tost mençoigne ne dirés
« Que ne pergiés du hanap le bonté
« Et de mon cors trestote l'amisté.
— Sire, dist Hues, je m'en quit bien garder;
« Se il vous plaist, or m'en laisiés aler. »
Dist Auberons : « Encore atenderés,
« Car j'ai çaiens .I. cor d'ivoire cler,
« Et por itant preudomme t'ai trové
« Et net et pur et sans pecié mortel,
« Le te donrai, si aie jou santé;
« Ens t'aumosniere le pues moult bien porter.
« Et après çou jou te veul créanter
« Del grant pooir que Jhesus m'a donné
« En faerie ù je sui arestés :
« Tu ne seras en tant lontain rené
« Que se tu cornes ce cor d'ivoire cler,
« Que jou ne l'oie à Monmur, ma cité;
« Et si te jur, desour ma loiauté,
« Que jou mes cors i serai aprestés,
« En me compaigne .c^m. hommes armés,
« Car vers tous hommes t'aiderai à tenser.
« Mais une cose te veul je conmander,
« Si cier que t'as de m'amor desevrer,
« Et bien le saches en droite loiauté :
« Jou te deffenc, sour les membres coper,
« Que ja por nient n'aies le cor sonné;
« Car, se le fais, se me puist Dix sauver,
« Se n'as besoing, tu te pues bien vanter
« Tu te verras en si grant povreté
« Qu'il n'est cors d'omme qu'il n'en presist pité.
— Sire, dist Hues, je m'en quit bien garder;
« Or m'en laissiés, se il vous plaist, aler. »

Dist Auberons : « Hues, vous en irés;
« A Damediu soiiés vous commandés. »
Atant se lieve Hues et ses barnés.
Li serjant ont le harnas atorné,
Si s'aparellent durement de l'errer;
Sor les cevax sont li baron monté.
Hues a pris le bon hanap d'or cler,
Le cor d'ivoire n'a il pas oublié;
Isnelement l'a à son col posé,
Et puis s'en sont tout .XIIII. torné.
Rois Auberons a Huon acholé,
Au departir a tenrement ploré.
Hues le voit, forment l'en a pesé;
Il li demande : « Gentis sire, c'avés?
« Mauvaise ciere faites au desevrer,
« Si ne sai, sire, porcoi tel duel menés. »
Dist Auberons : « Amis, vous le sarés :
« Foi que doi Diu, mon cuer o vous portés;
« Alés à Dieu, je ne puis plus parler. »
Dont s'en tornerent li .XIIII. adobé.
Hues cevauche parmi le gaut ramé,
Tant qu'il ont bien .XV. lieues alé.
Une riviere ont li baron trové
U il n'avoit ne pasaige ne gué;
Adont se sont durement esfraé,
Car il ne virent ù il puissent paser.
Mais li mesaiges Auberon le faé
Venoit après; .I. baston ot porté,
Tous estoit d'or et ot tel disnité
Qu'il n'a riviere en ce siecle mortel,
S'on en avoit desour l'iaue adesé,
Que la riviere ne fendist en .II. lés,
En tel maniere que li cemin ferés
Seroit si larges et si grans et si lés

Que .III^{cc}. homme i poroient aler.
Atant es vous le sergant apresté;
Onques ne vot à nos hommes parler,
Ains pasa outre, s'est à l'aige arestés.
Du baston d'or i a tel cop donné
L'aige en fendi, li cemins i fu lés
Que .c^{m}. homme i péussent paser.
Li faés hom est arriere torné.
Hues le voit [^{b}et tuit li adoubé];
Moult s'esmervele de la diverseté.
Dont s'aceminent et ont l'aige pasé.
Quant furent outre, arriere ont regardé,
Et voient l'aige par son canel aler
Si con devant, ne cangiet ne mué.
« Par foi, dist Hues, nous sommes engané:
« Jou quit moult bien, se me puist Dix salver,
« Que ç'a tout fait Auberons li faé;
« Et nonporquant, puisque sui escapés,
« Ne le douc mais le montance d'un dé. »
Ensi s'en vont no baron naturel
Parmi le bos qui tant avoit duré;
Souvent parolent d'Auberon le faé,
Car Huelins ne le puet oblier.
Par devers destre a l'enfes regardé;
.I. vregier voit, cele part est alés:
Une fontaine i coroit molt soués.

Li enfes Hues de noient n'atarga;
Son droit cemin durement cevauça.
.XV. lieuées avoient erré ja;
Tant ont erré c'un vregié trovent là.
Ens u vregiet une fontaine i a;
Li enfes Hues maintenant i torna,
Il et si homme, cascuns s'i aresta.

Vitaille avoient, Auberons lor carça;
Les napes misent, li mengiers conmencha.
Li bons hanas du vin asés livra.
« Par foi, dist Hues, Damedix moult m'ama
« Quant Auberons li miens cors aparla;
« Biele aventure m'avint et encontra,
« Et en après che hanap me donna;
« Bien sai de voir, certes, que il m'ama.
« Et puis q'en France mes cors venus sera,
« Cest bon hanap mes cors presentera,
« Cis las caitis à Karlon le donra;
« S'il n'i puet boire, grant joie i avera.
« Las! qe di jou? con fol pensé chi a!
« Encor ne sai que mes cors devenra.
« Mais, par celui qui le monde estora,
« Miex vaut cis dons que cis nains me donna
« Que .II. cités des milleurs par delà.
« Mais ne puis croire les mos que me conta,
« Que se je corne, que tant de lonc m'orra;
« Diex me maudie se ne l'asaie ja. »
Et dist Geriaumes : « Con fol pensé chi a!
« Se vous cornés, li rois vous honnira;
« Au departir bien le vous commanda.
— Dehait, dist Hues, que por vous le lera. »
Il prent le cor, se tenti et sonna :
Li vieus Geriaumes au son del cor canta,
Et tout li autre, cascuns joie mena.
Li vieus Geriaumes hautement s'escria :
« Corne, biaus niés, bien ait qui t'engerra! »
Et il si fist, durement s'esforça.
Auberons l'ot qui par le bos ala;
Il jure Dieu qe il le secorra.
Se c'est por nient, Hues le comperra.

Hues corna le cor d'ivoire cler,
Et li .XIIII. ont fait joie au corner.
Li vieus Geriaumes commença à crier :
« Corne, cousin, Dix te vele sauver! »
Et Hues a et tenti et sonné
Tant roidement et par si grant fierté
Auberons l'ot, qui fu el gaut ramé.
« Hé Dix! dist il, j'oi mon ami corner,
« L'omme en cest monde que je veul plus amer.
« Dix! [bqu'est] li hom ki le cuide grever?
« Je vorroie estre ù li cors a sonné
« A.cm.honmes, les haubers endosés;
« Se mestiers est, plus en veul demander. »
Tantost i fu comme il l'ot devisé.
Hues regarde tout contreval le pré,
Voit les haubers qui vienent tot armé;
Tout devant vint Auberons au vis cler.
Adont fu Hues durement esfraés;
Ses barons a li enfes apielé.
« Segnor, dist il, si me puist Dix salver,
« Or voi ge bien ne porons escaper;
« Mien ensient, nous convient definer.
— C'est à boin droit, dist Geriaumes li ber.
— Taisiés, dist Hues, se me laissiés parler. »
Atant es vous Auberon le faé;
A haute vois conmença à crier :
« Hues, dist il, Dix te puist mal donner!
« U sont les gens qui te veulent grever?
« Com ore as tost mon commant trespasé!
— Sire, dist Hues, merchi, por l'amor Dé!
« Je vous dirai comment jou ai ovré :
« Orains m'asis ichi emmi ce pré,
« Mengiet avoie et béu à plenté;
« Moult bien avoie vo hanap esprové,

« Mais de vo cor ne soi la verité.
« Je nen osai en grant estres entrer,
« Se ne l'éusse par avant esprouvé;
« Mais or sai bien que çou est verités.
« Gentis hons sire, merci, por l'amor Dé !
« Vés chi m'espée; le cief aię copé. »
Dist Auberons : « Sagement as parlé;
« Si m'aït Dieus, tout te soit pardonné.
— Sire, dist Hues, Diex vous en sace gré. »
Dist Auberons : « Hues, vous en irés
« En vostre voie ù vous devés aler,
« Si trouverés Tormont, une cité.
« Là est Macaires, .I. traïtres prouvés;
« Il est tes oncles et fu en France nés,
« Frere ton pere, c'est fine verités :
« Guillaumes fu dedens France apelés.
« Il vaut le roi mordrir et estranler;
« Por çou fu il del roiaume getés,
« Et puis ala au Sepucre outre mer,
« Puis renoia sainte crestiienté.
« Or croit Mahom, Tervagan le dervé;
« Il ne prent homme, s'il est crestiienés,
« Que ne le face et pendre et traïner,
« U ens se cartre trebucher et verser.
« Et s'il te tient, jel sai par verité,
« Il te fera honnir et vergonder.
« Jou te deffenc, sor les membres coper,
« Que cele part ne soies ja tornés.
— Sire, dist Hues, por noient en parlés,
« Que, par celui qui en crois fu penés,
« J'irai mon oncle véoir et visiter.
« S'il est si fais que vous chi devisés,
« Je li ferai an .II. les iex voler.
« Se j'ai besoing, je sarai bien corner,

« Et je sai bien que vous me secourrés. »
Dist Auberons : « Tu as dit verité;
« Mais or te veul sor tes iex conmander,
« Et si très chier con tu as m'amisté,
« Que tu ne cornes le cor d'ivoire cler
« Se tes cors n'est u plaiés u navrés;
« Et se tu sonnes, se me puist Dix salver,
« Que se tu n'es em peril de tuer,
« Je te ferai grant martire endurer,
« S'après ton cors me fais por nient aler.
— Sire, dist Hues, ja mar en douterés,
« [[b]Ne corneroie pour l'or d'une cité,]
« Se jou n'estoie u plaiés, u navrés,
« U de mon cors em peril de tuer. »
Dont prent congiet Hues li bacelers.
Rois Auberons le prist à regarder;
De ses biaus iex commença à plorer.
« Sire, dist Hues, por Diu, et vous c'avés? »
Dist Auberons : « J'ai de toi grant pité,
« Car je te di en fine loiauté
« Qu'il n'est cors d'omme qui péust deviser
« Les grandes paines, Hues, que vous arés.
— Sire, dist l'enfes, trop mal me prometés. »
Dist Auberons : « Encore pis asés
« Averas tu de mal à trespaser,
« Che t'avenra par te grant foleté.
« Vat ent à Dieu, je ne t'en dirai el. »
Atant s'en torne et Huelins remest.
Quant li frans hom fu asés reposés,
Il et si homme sont erroment monté;
Lor droit cemin se sont aceminé.
De lor jornées ne vous ruis deviser;
Mais il ont tant esploité et erré
K'à Tormont vinrent, droit à .I. avespré.

Li bers Geriaumes se prent à regarder;
U voit Tormont, sel prent à aviser,
U voit Huon, sel prent à apieler.
« Hé! Hues sire, dist Geriaumes li ber,
« Si m'aït Diex, mal sommes arivé;
« Vés ci Tormont qui devant nous apert :
« Se Dix n'en pense, nous sommes tout tué. »
Dist Huelins : « Or ne vous dementés,
« Car, se Diu plaist, nous n'i arons nul mel. »
A ces paroles, ne se sont aresté,
Ains s'esploitierent, car près fu d'avesprer.
Si con il durent ens en la vile entrer,
.I. serjant ont devant aus encontré,
Et Huelins le prist à apieler.
« Amis, fait il, cil Dix te puist salver
« Qui de le mort nous vaut tous racater. »
Quant il les ot de Damedieu parler,
A grant mervele les prist à resgarder,
Et puis a dit as barons naturés :
« Segnor, fait il, qui m'avés salué
« De cel Segnor qui en crois fu penés,
« De celui misme soiiés vous salué.
« Mais, je vous proi, tot belement parlés;
« S'on le savoit, et fuisiés avisés,
« On vous feroit tous les membres coper;
« Mais je croi Dieu, le roi de maïsté,
« Et por le duc ne m'ose demoustrer.
— Amis, dist Hues, se Dix te puist sauver,
« Et car me di, qui tient dont le chité? »
Cil li respont : « Sire, vous le sarés :
« Oedes a non, et fu crestiienés,
« Si renoia le roi de maïsté;
« Ore est si fel et si desmesurés
« Qu'il ne tient homme, s'il croit en Damedé,

« Qu'il ne le face à martire livrer.
« Mais or me dites ù vous devés aler?
— Amis, dist Hues, certes, vous le sarés :
« Jou m'en vois, certes, droit à le roge mer;
« Se [[b]me] voloie anuit mais osteler
« [[b]En ceste vile, car nous sommes lassé.]
— Sire, fait il, por Dieu de maïsté,
« Je vous lo bien, certes, en loiauté,
« Que vous, biau sire, ens la vile n'entrés;
« Car se li dus, par mon cief, vous i set,
« Il vous fera en se cartre ruer;
« Encore en a .VII^{xx}. emprisonnés.
« Se vous volés par autre voie aler,
« Por le Signor, certes, en cui créés,
« Autre cemin vous sarai bien mener. »
Et dist Geriaumes : « Sire, car i alés. »
Dist Huelins : « Non ferai, en non Dé :
« Près est de vespre, solax doit esconser;
« Il fait malvais boinne vile esquier. »
Dist li païen : « Vous dites verité,
« Et, pour l'amour de Dieu de maïsté,
« Vous vaurai jou mener à tel ostel
« U bien serés servi et ostelé :
« Çou est tout droit ciés le provost Hondré;
« Cil croit en Dieu moult a lonc tans pasé.
— Amis, dist Hues, Diex vous en sace gré. »
Adont entrerent ens la bone chité;
Ainc ne finerent, se vinrent à l'ostel.
Deseur le pont, là troverent Hondré,
Et Huelins l'a de Dieu salué.
Quant le provos oï de Dieu parler,
Moult s'esmervele, ce saciés par vreté.
U voit Huon, se l'en a apielé :
« Frans hons, dist il, vous soiés bien trovés.

« Por l'amor Dieu, tot belement parlés,
« Que ne le sache li dus de la chité.
« S'il le savoit, vous seriés vergondé;
« Mais se volés aveuc moi demorer,
« Por le Signor dont m'avés salué,
« Vous abandoins les biens de mon ostel,
« Les piaus de martre, les hermins engolés,
« Et pain, et car, et viés vin, et claré.
« Ja por .II. ans .C. chevaliers garder,
« Ne me convient issir de mon ostel
« Por créature c'on veulle demander.
— Sire, dist Hues, Diex vous en sace gré. »
Dont descendirent des cevax sejorné,
Et li serjant ont li harnas ostés
Jus des sommiers, puis les ont establés;
Fuerre et avaine lor donnerent asés.
Et no baron, qui Jhesus puist sauver,
Ens el palais le borjois sont entré.
Bien les a fait li provos onnorer.
Quant sont asis et furent reposé,
Hues apiele Geriaume le barbé :
« Sire Geriaumes, or tost, se vous hastés !
« Aval ces rues tot courant en alés,
« Et si faciés trestot partout crier
« Que s'il i a ne fol ne menestrel
« Ne lecéour qui n'aient çà loiier,
« Qu'il viegnent tot mangier à mon ostel;
« Je lor donrai à moult grande plenté
« Et pain, et car, et viés vin, et claré,
« Trestout por nient et sans escot conter.
« Et puis tantost al boucerie alés,
« Toute le car me faites aporter,
[illegible]t le poison, le fres et le salé;
[illegible]oiiés ja, mais largement donnés. »

Et dist Geriaumes : « Tout à vo volenté.
— Sire, dist l'ostes, s'il vous venoit à gré,
« En cest ostel a vitaille à plenté;
« Ja vous ai jou trestot abandonné
« Kanqe jou ai de boine volenté.
— Sire, dist Hues, tot che lasiés ester;
« Je ne vous ruis ne tant ne quant coster,
« Car nous avons deniers à grant plenté.
« S'ai un hanap qui vaut une cité,
« Qui rendroit vin à tous ciaus qui sont né. »
Cele parole tint il à fauseté,
Ne pot pas croire que ce fust verités;
Et neporquant ill i a moult pensé.
Iluec fist Hues une grant foleté;
Car il a pris le cor d'ivoire cler
K'en s'aumosniere avoit envolepé,
Vint à son oste et se li a livré.
« Sire, dist Hues, s'il vous plaist, entendé :
« Desc' à demain cest cor me garderés;
« Se mestier ai, vous le me renderés.
— Voire, dist l'ostes, tout à vo volenté. »
Le cor saisi, ens l'escrin l'a posé.
Puis fu .I. jour que Huelins li ber
Ne le vosist por Loon la cité.
Li viex Geriaumes ne se vot oublier :
Sarrasinois savoit moult bien parler;
Sor son ceval est vistement montés,
.I. garçon prent, se li a fait crier,
Aval les rues de la bonne cité,
Que, s'il i a ne fol ni esgaré
Ne lecéor ne jouene baceler,
Se voist errant ciés le provost Hondré,
Qui li donra à mengier à plenté,
Trestout por nient et sans escot conter.

Quant li ribaut nu et estrumelé
Oent ces mos, s'ont grant joie mené;
Li uns à l'autre le va dire et conter.
Qui dont véist pautoniers aroter,
On n'éust mie demie lieue alé
Qu'il en i ot .IIII^cc. asanblés,
Qui trestout veulent aveuc Huon soper.
As bouciers vint Geriaumes li barbés;
Toute le car qe il i a trouvé,
Et le poison, le fres et le salé,
A fait trestot à son ostel porter;
Ainc n'i broia, sachiés par verité.
Il s'en revint arriere à son ostel.
Quant li mengiers fu pres et atornés,
Les tables misent, s'asisent al souper.
Les povres gens s'asisent de tos lés;
Hues les sert devant à lor souper,
Il, et li ostes, et Geriaumes li ber.
Hues tenoit le bon hanap d'or cler;
Il ne savoit tant metre ne verser
Parmi les tables, por se gent abevrer,
Que ses hanas ne fust plains et comblé;
Moult s'esmervele[nt] cil qui l'ont esgardé.
Li senescaus Oedon le traïtel
Vint au marcié por mangier acater;
Mais n'i a riens, ce saciés vous, trové
Dont il péust son segnor conréer.
Moult fu dolans li paiens desfaés;
Ciaus en apiele qui vendent le venel :
« Q'esse? dist il, ont chi diable esté,
« Qui le marcié ont issi desconbré? »
Et chil respondent : « Sire, vous le sarés :
« .I. viellars hom, qui le poil a merlé,
« A ensement le marcié desconbré. »

Quant cil l'entent, le sens cuide derver:
« Quel part est il, dist li cuivers, alés? »
Et chil respondent: « Ciés le provost Hondré. »
Il s'en reva coureçous et irés;
Ens el palais est maintenant montés :
U voit le duc, se l'en a apielé.
« Sire, fait il, mal estes arivés;
« Ne sai quel gent nous ont trop mal mené,
« Car il ont si le marcié descombré,
« Que jou n'i ai créature trouvé,
« Et si sont droit ciés le provost Hondré.
— Par foi, dist Oedes, il sont mal arivé.
« Par Mahomet qui je doi aourer,
« Je les irai maintenant revider.
« Avois! escrie, alons nous adober,
« Et mon hauberc maintenant m'aportés. »
Et chil si fisent qui ne l'osent véer.
Et il le prent, en son dos l'a jeté,
Puis çainst l'espée au senestre costé.
Et si baron furent tot apresté;
N'i a celui n'ait hauberc endossé.
Or vous lairons ichi du traïtel,
Si vous dirai de Huon au vis cler :
Le povre gent servoit à lor souper,
Il, et li ostes, et Geriaumes li ber.

Dedens l'ostel dant Hondré le guerrier
Fu Huelins cele nuit herbegiés;
Le povre gent servoit à lor mengier.
Asés avoient et claré et vin viés,
Car li hanas Huon o le vis fier
Rent si fait boire que on veut souhaidier,
Tant con preudons l'avera à baillier.
Ens le maison mengoït .i. noveliers;

Al mix qu'il pot est levés sor ses piés,
Hors de l'ostel s'est belement muciés.
Il s'en vint droit ens el palais plenier,
Oedon trova qui estoit haubregiés,
Et li traïtres commença à hucier.
« Sire, fait il, faites pais, si m'oiés :
« Ciés vo provost menguë .I. chevalier;
« Moult a de gent aveuc lui, ce saciés,
« Si ont asés et béu et mengié.
« Ensement sourt li vins à souhaidier
« Con la fontaine qui sort sos le gravier,
« Ne tant ne sevent ne oster ne puchier
« Que il le puisent nul point amenuisier.
— Par foi, dist Oedes, merveles t'oi nonchier;
« Si fais hanas m'averoit grant mestier.
« Par Mahomet, à cui je doi proier,
« Et jou l'irai maintenant asegier;
« Il n'enmerront palefroi ne somier. »
Adont s'en torne; Dix li doinst enconbrier!
Aveuc lui maine bien .XXX. chevaliers;
Desc' à l'ostel Hondré n'est atargiés,
Le porte trueve et le pont abaisié.
Li frans provos le perçut tot premier;
Dist à Huon : « Mal avons esploitié :
« Vés chi le duc, ù vient moult corecié;
« Vous serés là ochis et detrenciés,
« Vous et vostre homme, se Dix n'en prent pitié. »
Dist Huelins : « Or ne vous esmaiés;
« Or me laisiés par devant lui plaidier. »
Droit à l'encontre vint Hues al vis fier;
A haute vois commença à huchier :
« Sire, dist Hues, en non Dieu bien vigniés!
— Vasal, dist Oedes, plus près ne m'aprociés.
« Crestiiens estes, et je sui .I. paiens;

« Jou ne te puis amer ne tenir chier,
« Et, par Mahom à qui je doi proiier,
« Vous n'enmenrés palefroi ne sommier.
— Sire, dist Hues, c'arés vous gaaignié,
« Se vous nous faites ocire et detrenchier?

« SIRE, dist Hues, moult grant tort en avés;
« Por l'amor Dieu, et qe nous demandés?
— Vasal, dist Oedes, aparmain le sarés :
« Por seul itant que vous en Diu créés,
« Vous sera ja, certes, li ciés copés;
« Ceval corant ne somier n'enmerés.
« Mais or me di, desor ta loiauté :
« Porcoi as chi tant de gent asanlé?
« Moult par as ore de gent à ton soper.
— Sire, dist Hues, certes, vous le sarés :
« Je m'en vois droit outre le roge mer;
« Ces povres gens que vous ichi véés,
« En l'ounor Dieu lour donne à souper,
« Que il me laist à joie retorner. »
Et respont Oedes : « Mal esploitié avés,
« Car jamais jour nul autre ne verrés,
« Ains vous ferai tos les membres coper.
— Sire, dist Hues, laisiés le plait ester,
« Et vous courés vistement desarmer,
« Par tel convent que ja dire m'orrés :
« Vous et vostre homme, alés vos mains laver;
« Je vous donrai à mengier à plenté
« Et pain, et car, et viés vin, et claré,
« Et de poisson, de fres et de salé.
« Après mengier, faites le droit conter;
« Qui tort ara, se le voist amender.
« A moi mal faire petit conquesterés;
« Bien m'est avis, se fasiés loiautés,

« Que .I. petit me devriés deporter,
« Car on me dist tu fus crestiienés. »
Et respont Oedes : « Tu as moult bien parlé. »
Dist à ses hommes : « Alés vous desarmer.
« Alons mengier, puisqe l'avons trouvé,
« Aussi n'avons que mengier à l'ostel. »
Et cil respondent : « Moult avés bien parlé ;
« Nous le ferons volentiers et de gré. »
Isnelement ont les haubers ostés,
As grans bacins orent lor mains lavé,
As hautes tables sont asis au souper.
Hues s'asit et Geriaumes li ber,
Et li frans ostes et li autres barnés ;
De l'autre part sist Oedes li dervés,
Il et si homme, qui tout furent Escler.
Et l'enfes Hues s'en est em piés levés ;
Le bon mantel a de son col osté,
Devant Oedon est erroment passé,
Prent le hanap qui fu d'or esmeré :
« Sire, dist Hues, por Diu, ore esgardés :
« Cis hanas est tous vuis, bien le véés.
— Vous dites voir, dist Oedes li dervés. »
Hues fait crois, ne s'i vaut arester ;
Isnelement fu li hanas conblés.
Erroment l'a son oncle presenté ;
Lues qu'il le tint, li vins en est alés.
« Vasal, dist Oedes, vous m'avés encanté.
— Non ai, dist Hues, ains fait vo mauvaisté ;
« Metés le jus, car vous n'en gousterés,
« Que de male eure fustes vous onqes nés.
— Vasal, dist Oedes, malement m'aparlés,
« Et s'estes chi venus en ma chité ;
« Moult estes fols, par Mahomet mon dé !
« Je vous poroie ocire et decoper ;

« Ne troveriés qui vous osast tenser.
« Mais or me dites, gardés ne me celés :
« Je vous conjur la vostre loiauté
« Que vous me dites [b la fine verité,]
« De quele terre estes estrais et nés. »
Et respont Hues : « Sire, vous le sarés ;
« Ne degneroie car il vous fust celé.
« Droit à Bordiaus, par foi fu mes cors né.
— Droit à Bourdele! voire, si m'aït Dés,
« Qui fu tes peres, cil ki t'ot engerré?
— Par foi, dist Hues, ja ne vous ert celé :
« Sewins ot non, Diex li face pité,
« Car il est mors, bien a .VII. ans pasé. »
Oedes l'entent, si commenche à crier :
« Li fix mon frere, tu soiies bien trouvé!
« Ba! qe quereies aillors qu'en mon ostel?
« Or me di, niés, et ù dois tu aler?
Dist Huelins : « Sire, vous le sarés :
« Je m'en vois droit outre le roge mer,
« Au roi Gaudise .I. mesaige conter,
« Se m'i envoie Karlemaines li ber,
« Por çou que j'ai Karlot, son fil, tué ;
« Si m'a tolue trestoute m'ireté
« En tel maniere, se me puist Dix salver,
« Que jamais jor n'en porai retorner,
« S'arai ançois à Gaudise parlé.
— Biax niés, dist Oedes, par le cors saint Omer,
« Aussi fui jou fors de France getés,
« Si renoiai sainte crestiienté.
« Chi m'arestai et si fui mariés,
« Si ai grans teres, et castiax, et cités,
« De par ma feme que jou ai espousé.
« Or vous dirai comment esploiterés :
« Vous en venrés anuit à mon ostel,

« Desc' à demain que solaux ert levés,
« Que jou ferai de mes barons mander,
« Si vous ferai conduire à sauveté;
« Car vous avés moult fors pas à paser.
— Sire, dist Hues, Dix vous en sace gré;
« Et jou irai puisque vous le volés. »
Et dist Geriaumes : « Vous en repentirés.
— Che fera mon », dist li provos Hondré.
Hues s'en torne qui n'i est arestés;
Tous ses avoirs fu à l'ostel portés.
Li bons hanas n'i fu mie obliés;
Mais li cors est à l'ostel demorés
Dont il devoit Auberon apeler.
Avec son oncle a cele nuit esté,
Car cele nuit ne li pot faire mel.
Et l'endemain, quand solaus fu levés,
Li enfes Hues s'est par matin levés;
Vint à son oncle por congié demander.
« Biax niés, dist Oedes, encore atenderés;
« Je ferai ja de mes barons mander.
— Sire, dist Hues, tout à vo volenté. »
Les tables misent, s'asisent au disner.
Et li traïtres a Joifroi apelé,
.I. chevalier ki fu de France nés;
Quant s'en parti, o lui l'ot amené,
Et se li fist renoiier Damedé.
Il l'apela con ja oïr porrés :
« Joifroi, dist il, envers moi entendés :
« Ens cele canbre tot maintenant alés,
« Et se me [[b]faites] .VII.^{XX} paien armer;
« Le fil mon frere à mon mengier tués :
« S'il vous escape, m'amor perdue avés. »
Et chil respont : « Tout à vo volenté,
« Que jamais jour n'en pora retourner. »

Ens en la canbre est maintenant entré;
.VII^{xx}. haubers a là dedens trovés.
Quant il les vit, prist soi à porpenser :
« Hé! las, dist il, caitis, maléurés!
« Con plus fait on de grandes malvaistés,
« Tant convient plus rendre vers Damedé.
« Cis maus traïstres a moult le sens dervé;
« C'est fiex son frere qu'il veut là jus tuer.
« Sewins ses peres me fist ja grant bonté
« A un tornoi là où je fui alés;
« Se il ne fust, j'éusse esté tués.
« Puisqe li peres me fist tele amisté,
« Je le doi bien à son enfant mostrer :
« Diex me confonde se par moi i a mel!
« Ains le ferai à Oedon comperer. »
Dont s'en torna, vers le cartre est alés.
Or orrés ja comme il s'est porpensés.

Va s'ent Joifrois que bien se porpensa;
Vint ens le cartre, [^{b}.VII^{xx}.] François trova.
« Segnor, dist il, vers moi entendés çà :
« Hui en cest jour Jhesus vous aidera;
« Se cuer avés, tous vous deliverra. »
Et chil respondent : « Par Dieu qui tout forma,
« Vo volenté cascuns de nous fera;
« Desc' à le mort nus ne vous en faura,
« Se de çaiens poiemes issir ja. »
Joifrois l'oï, grant joie demena :
« Tot mon pensé, segnor, orrés vous ja :
« En cel palais .I. franc damoisel a
« Qui est de France, le païs natural,
« Droit de Bourdele, et Sewins l'engerra;
« Oedes est ses oncles, si dist qu'il l'ocira.
« Mais, se Dieu plaist, li leres i faurra,

« Et benois soit qui de cuer m'aidera;
« Vengiés vous bien des maus que fait vous a.
« Or verrai jou liqués mix le fera. »
Et chil respondent : « Ne vous esmaiés ja,
« Car tous li pires hui cest jor bons sera,
« Et sour paiens hardiement ferra. »
A icest mot, trestous les delivra,
De le prison maintenant les jeta,
Et ens le canbre avec lui les mena.
.VII^{xx}. haubers en .I. mont i trova.
Il les apiele, se les araisonna :
« Segnor, fait il, or tost, n'arestés ja!
« Que benois soit qui tost s'adoubera. »
Cascuns d'aus s'arme, que nus n'i demora :
Vestent haubers, cascuns l'elme laça
Et à costés les brans d'achier çaint a;
Ens el palais Joifrois les amena.

Li baron furent fervestu et armé;
Joifrois les a ens el palais mené.
Et Huelins a son oncle apielé :
« Sire, fait il, pour Dieu de maïsté,
« Quant ferés vous vo barnage mander?
— Vasal, dist Oedes, laisiés tot çou ester;
« Par Mahomet! vous ne m'apartenés,
« Et bien sachiés quant vous m'escaperés,
« De vos biax iex plus bel jor ne verrés.
« Avois! escrie, mi chevalier, ferés;
« S'il vous escape, à mort serés livré. »
Hues l'entent, si est en piés levés;
S'espée sache qu'il avoit au costé.
Es vous Joifroi, aveuc lui son barné.
« Monjoie! escrie à se vois haut et cler,
« Ferés baron, que Dix vous puist sauver,

« Sour cele gent que je ne puis amer. »
Et il si fisent que n'ont soing d'arester;
Ces Sarrasin detrencent les costés,
Testes et bras leur ont fait decoper.
Et quant voit Oedes que ne sont pas Escler,
Saciés de voir ne li vint pas en gré;
En fuies torne que n'i ose arester.
Hues le sieut, tout nu le branc letré;
Mais li traïtres lor est bien escapé :
Par les fenestres est salis es fosés.
Mal soit de l'eure le col n'a desnoé !
Et Joifrois est el palais demorés.
Les Sarrasins ont trestous decopés,
Que il n'en est .i. tous seus demorés;
Plus de .viixx. en getent es fosés.
Quant le voit Ouedes, à poi n'est foursenés.
Et no François sont el palais listé;
Les huis fremerent, si ont le pont levé,
Et puis se sont connut et ravisé.
Adont se sont baisiet et acolé,
Grant joie mainne là dedens li barné;
Mais cele joie torna à povreté,
Car li traïtres a fait .i. cor sonner.
On n'éust mie demie lieue alé
Quant il en ot .iiiicc. asanblé,
Qui li demandent : « Gentis sires, c'avés ?
— Segnor, dist Oedes, certes, vous le sarés :
« En mon palais sont François desfaé,
« Tolu le m'ont par lor grant poosté;
« Faites moi tost mes engiens amener. »
Et chil si fisent, que ne l'osent véer.
Les engiens ont en contremont levés,
Et le palais asalent de tous lés;
Puis i ont tant et feru et jeté

C'une des tours font à tere verser.
Quant le voit Hues, li sans li est mué :
« Hé! Dix, fait il, qui en crois fus pené,
« Serons nous donc çaiens si atravé?
« Bien nous poons et prisier et vanter
« Que, se nous sommes tenu ne atrapé,
« Nous serons tous pendu et traïné. »
Et dist Geriaumes : « Hues, qe ne cornés?
« De tout en tout nous as tu mal mené. »
A ices mos que je vous ai conté,
Hes vous ù vient li boins provos Hondré.
Vient à Oedon, et si l'a apielé :
« Sire, fait il, çou est grans foletés,
« Quant vo palais ensement abatés.
« C'est fix vo frere que laiens asalés.
« Faites le bien, s'il est vo volentés :
« Alés à lui et si li prametés,
« Et si li dites, en fine loiauté,
« Que, s'il vous rent vo grant palais listé,
« Vous l'en lairés aler à sauveté. »
Et respont Oedes : « Provos, car i alés. »
Dist Hondrés : « Sire, tout à vo volenté. »
Atant s'en torne li traïtres provés,
Et dist en bas, qe ne fu escoutés :
« Par le Seigneur qui fait croistre le blé,
« Çou est Mahons, cui je doi aourer,
« Se jou les tiens, il seront traïné! »
Et li provos ne s'est mie oubliés;
Vint au palais tot droit sor les fosés,
A haute vois conmencha à crier :
« Hé! Hues sire, lasiés me à vous parler.
— Dieus! dist li enfes, qui nous vient revider?
— Che sui jou, sire, dist li provos Hondré.
— Ostes, dist Hues, por Diu, que me dirés? »

Et chil respont : « Sire, vous le sarés :
« Je vous proi, sire, pour Dieu de maïsté,
« Que le palais à vo pooir gardés ;
« Car je vous di, se me puist Dix salver,
« Se li traïtres vous i puet atraper,
« Il vous fera tos les membres coper.
— Ostes, dist Hues, por Diu de maïsté,
« Je vous proi, sire, par sainte carité,
« De moi vous prenge et manaie et pité,
« Car je sui mors, se vous chi me falés.
« .I. cor d'ivoire vous oi jou commandé ;
« Se jou l'avoie, j'aroie tout trouvé.
« Vous verriés ja tant de gent aroter
« Tote empliroit ceste bonne cités.
« Hé! gentis sires, et car me le rendés,
« U se chou non, à me fin sui alés.
— Vés le chi, sire », dist li provos Hondrés.
Il prent le cor de blanc yvoire cler,
Qu'en s'aumosniere avoit envolepé ;
Par son sergant li fist errant porter.
Hues le prent, s'a grant joie mené,
Met le à se bouce, errant l'éust corné,
Quant li preudom Geriaumes a crié :
« Hues, biau sire, c'avés vous en pensé ?
« Sí m'aït Diex, le roi de maïsté,
« Vostre coraige folement descouvrés ;
« Car bien savés, se vous n'estes dervés,
« Se cis provos pensast à mauvaisté,
« Quant de ton cors li desis le bonté,
« S'il fust traïtres et plains de fauseté,
« Oedon l'éust maintenant presenté,
« Si en fussons honni et vergondé.
« Por Diu, biau sire, vo coraige tenés,
« Car on ne set ù on se puist fier.

« Hues, biau sire, dist Geriaumes li ber,
« Por Dieu vous proi, le roi de maïsté,
« Ne sonnés mie cel cor d'ivoire cler;
« Je ne vous voi ne plaiié ne navré. »
Hues l'entent, moult s'en est aïrés :
« Q'esse? dist il, ore i soient maufé!
« Atendrai tant qe je serai tués?
« Je cornerai, qui k'en doie peser. »
Il prent le cor de blanc yvoire cler,
Mist le à se bouce, s'a tenti et sonné
Par tel vertu et par si grant fierté
Que de le bouche en est li sains volés.
Cil qui asalent au grant palais listé
Au son del cor commencent à canter,
Cil du palais commencent à baler.
Et Hues corne, tant ne quant n'a cessé.
Auberons l'ot à Monmur, sa chité :
« Dix! dist li rois, j'oi mon ami corner,
« Le plus loial qui de mere soit né;
« Par Jhesu Crist cui je doi aourer,
« Je l'aimme tant, por se grant loiauté,
« Qu'envers tous hommes le vaurai ge tenser.
« Or me souhaide ù li cors a sonné,
« En me compaigne .c^{m}. hommes armé;
« Se mestiers est, plus en veul demander. »
Tantost i fu comme il l'ot devisé;
Par faerie, par le Dieu volenté,
A Tormont vint, la mirable cité.
Toutes les rues emplisent de tos lés;
Most s'esmervelent Sarrasin et Escler
D'ont tant de gent estoient asanlé.
Et Auberons est el palais montés;
Hues le voit, sel courut acholer.
« Sire, dist il, vous soiés bien trouvés!

« De Diu vous renc .v^{cc}. mercis et grés
« Qu'en si lonc regne m'estes venus tenser. »
Dist Auberons : « C'est pour vostre amisté ;
« Ne vous faurai tant que puisse durer,
« Se vous gardés ensi vo loiauté.
— Sire, dist Hues, Dix vous en sace gré. »
Et no baron vont parmi le cité ;
Paiens detrencent les flans et les costés.
Mais Auberons a fait .I. ban crier,
Qui Dieu veut croire qu'il n'i ara nul mel.
Quant li paien ont le ban escouté,
Plus de .v^{c}. s'en sont en fons levé.
Prendent Oedon, le mauvais traïtel,
Sus u palais l'ont li baron mené
Devant Huon, se li ont presenté,
Et se li rendent, voiant tout le barné.
« Biax niés, dist Oedes, aiés de moi pité.
— Par foi, dist Hues, Dix me puist craventer,
« Quant jamais homme après moi traïrés. »
Il trait l'espée qui li pent au costé,
Le branc entoise par moult grande fierté,
Le cief li a tot maintenant copé,
Puis le pendi au mur de le chité ;
Ore en a bien le païs aquité.
Et Auberons a Huon apelé.
« Amis, fait il, envers moi entendés :
« Ore avés vous faite vo volenté,
« Je m'en revois ; à Jhesu demourés.
« Mais je vous di, ne le veul pas celer,
« Ne vous verrai jamais en mon aé,
« S'aras éu tant grande povreté
« Qu'il n'est corps d'omme qui le péust conter,
« Si t'avenra par te grant foleté. »
Quant Hues l'ot, si en fu esfraés.

« Sire, dist il, en non Diu, tort avés;
« Dites, biau sire, çou qui vous vient à gré,
« Et je ferai toute vo volenté. »
Dist Auberons : « Ore as tu bien parlé.
« Hues, biau frere, por Diu, or m'esgardés,
« Or met à ouevre çou que m'oras conter,
« Si feras bien et t'en sarai boin gré.
— Sire, dist Hues, pensés du devisser;
« Pres sui de faire toute vo volenté. »
Dist Auberons : « Or le te veul conter :
« Je te deffenc, sour les iex à crever,
« Que vers Dunostre ne soies ja torné.
« C'est une tors qui siet devers la mer,
« Et si vous di, ja mar le mesquerrés,
« Jules Cesar, ki me nouri soué,
« Si m'aït Dix, le fist faire et fremer;
« En .XL. ans ne fut pas manouvrés.
« Onques si bele ne vit nus hom carnés :
« .III^{cc}. fenestres peut on laiens trover,
« .XXV. cambres a ou palais listé;
« Ains de plus rice n'oï nus hom parler.
« Et s'a .II. hommes à l'entrer de l'ostel;
« Tout sont de keuvre et fait et compasé,
« Si tient cascuns .I. flaiel acouplé,
« Tout sont de fer, moult font à redouter.
« Tout adès batent et yver et esté,
« Et si vous di, par fine verité,
« Une aloete, que bien tost set voler,
« Ne poroit mie ens el palais voler
« Que ne fust morte; ne poroit escaper.
« Et laiens maint .I. grans gaians dervés;
« Orgilleus est par droit nom apelés.
« Il me toli et la tour et l'ostel,
« Et aveuc çou .I. bon hauberc safré,

« Qui est plus blans que ne soit flors de pré.
« Ne poise pas .I. blanc pain buleté ;
« Qui l'averoit dedens son dos jeté
« Jamais par homme ne seroit entamés ;
« S'il ciet en eve, il ne puet affondrer,
« Et si n'est fus qui le puist enbraser.
« Hues, biaus frere, dist Auberons li ber,
« Jou te deffenc, sour les membres coper,
« Et si très chier con tu as m'amisté,
« Que cele part ne soies ja tournés;
« Que se t'i vas, à mort seras livrés :
« Je te di bien n'en poras escaper.
« Pour chou te veul et deffendre et véer
« Que tu n'i voises; tu seroies outrés.
— Sire, dist Hues, por noient em parlés,
« Car, par le foi que je doi Damedé,
« Jou ne lairoie por vo grant disnité
« Que jou ne voise le gaiant visiter;
« Car por çou vin ge de France le rené,
« Por aventures et enquerre et trover.
« Une m'en dites que je veul esprover,
« Et par cel Dieu cui je veul aourer,
« Je vous di bien, ja ne le quier celer,
« G'irai conquerre le blanc hauberc safré.
« S'il est si fais con vous le me loés,
« Mestier m'ara, jel sai de verité.
« Se j'ai besoing, je sarai bien corner,
« Et je sai bien que vous me secourés. »
Dist Auberons : « Non ferai, en non Dé.
« Hues, biau frere, ja ne vous i fiés ;
« Car, par celui ki en crois fu penés,
« Tu pues asés et tentir et sonner,
« Mais par moi n'eres secourus ne tensés.
— Sire, dist Hues, vo ferés tout vo gré,

« Et je ferai çou que j'ai em pensé. »
Atant se sont anbedoi desevré,
Et Hues est ens la chité remés.

Rois Auberons de Huon departi,
Si s'en rala arriere en son païs.
Ens la chité est remés Huelins;
Les Sarrasins a fait tous convertir.
Toute le terre que Oedes dut tenir,
Donna son oste et Joifroi à tenir,
Et se les fist tous segnours du païs.
Puis fait son oirre aprester li mescins;
Or et argent ont à grant plenté pris,
Il en torserent desc'à .xv. roncins.
Et dont monterent, se sont au cemin mis;
Le congiet prisent as barons du païs,
Puis les commandent à Dieu de paradis.

Or s'en va Hues qui le cors ot vaillant.
Ainc n'aresta l'enfes ne tant ne quant;
Toute jour oirre entre lui et sa gant
Parmi le bos et les valées grans.
[b Beste sauvaige et diversiteit tant]
Troverent moult et derriere et devant.
Tant vont li prince qui Jhesus soit edant
Que l'avesprée les ala encauçant.
Emmi .I. pré, là se sont arestant.
Droit en cel pré, ù il sont demorant,
De sauvecine estoit venue tant,
Et cers et bises, qui le pré vont paisant.
No chevalier, qui Jhesus soit edant,
Trestoute nuit i furent coi taisant,
Et li ceval vont de l'erbe paisant.
Et quant ce vint à l'aube aparissant,

Errant monterent, ne se vont atargant;
Droit vers la mer se vont aceminant.
Tant ont alé que il vont aproçant
Une lieuée le grant tor au gaiant,
Que li boins rois, Auberons li vaillant,
Li deffendi sor les membres perdant.
Li solaus lieve, li jors vait esclairant;
N'alerent mie de tere longemant,
Quant Hues vait devant lui esgardant,
Le grant tour vit et le palais luisant.
U voit ses hommes, se les vait apelant :
« Segnor, dist il, par Dieu onipotant,
« Moult par éumes .i. très povre ensient
« Quant nous géumes en ce pré verdoiant;
« Car je voi là une tor haute et grant
« U nous fusons moult bien venu atans. »
Le vieus Geriaumes va le tour esgardant;
Tel paour a à poi qu'il n'ist du sans.
A lui méisme se va moult dementant :
« Hé! Diex, fait il, biax pere raemant,
« Hui en cest jor serons mis à tormant;
« Je voi la tour c'Auberons li vaillant
« Nous deffendi si très escortremant. »
U voit Huon, se li dist simplemant :
« Hé! Hues sire, dist Geriaumes li frans,
« Je vous di bien, et le sevent auquant,
« Faus est li hom qui croit consel d'enfant;
« Souvent i est, à le fie, perdant.
« Hé! biax dous sire, que ferons nous avant?
« Si m'aït Dix, or nous va malemant,
« Car je vous di, si me soit Dix edant,
« Çou est Dunostre que vous alés véant;
« Là dedens maint, par mon cief, li gaiant.
« Se trestout chil qui ore sont vivant,

« Et tout li mort fussent resusitant,
« Tout chil qui sont desous la tere entrant,
« Et chil ki sont par deseure en estant,
« Fussent ichi orendroit en presant,
« Et li cuivers éust ses garnemens,
« Nes douteroit le monte d'un besant.
« Hé! gentis hom, n'estes vous sovenant,
« Quant vous partites d'Auberon li vaillant,
« Le bon preudomme qui vous parainme tant?
« Moult est vaillans et de bon ensiant;
« Deffendi vous, sor les membres perdant,
« Que vers Dunostre n'alissiés ja tournant,
« Por nule cose en cest siecle vivant.
— Sire Geriaumes, dist Huelins li frans,
« Por l'amor Dieu, c'alés vous dementant?
« Très puis cele eure de France fui tornant,
« Si m'aït Dix, n'aloie el querant
« Fors aventures, ce saciés vraiemant.
« Ne vous alés, biau sire, dementant,
« Que, par chelui qui espandi son sanc,
« G'irai là sus en cel palais luisant,
« Et, se je truis dedens le grant gaiant,
« Combatrai m'i à l'espée trençant.
« S'il n'est plus durs que piere d'aïmant,
« Jel porfendrai de mon acerin branc.
« Vous remanrés en ce pré verdoiant,
« Et se m'irés chi endroit atendant. »
Et dist Geriaumes : « Tout à vostre commant. »
Dont s'aparelle li damoisiax vaillant,
Le hauberc vest, lace l'elme luisant,
Et çainst l'espée à son senestre flanc.
Le cor d'ivoire va à son col pendant;
Ne porta pas le bon hanap vaillant.
Au departir va ses hommes baisant,

Puis les commande à Dieu le roi poisant;
Au departir va tenrement plorant.
Hues s'en torne, qui moult ot hardemant;
Droit vers Dunostre se va aceminant.
Or le conduie Jhesus li raemant,
Que, bien saciés, li mestiers en est grant!

Droit vers Dunostre l'enfes Hues s'en va;
Le cor d'ivoire aveuques lui porta.
Trestout à pié li enfes s'en ala.
Tant a erré et tant esploitié a
Droit à l'entrée les .ii. hommes trova,
Si c'Auberons le dist et devisa.
Et ens lor mains cascuns .i. flaiel a;
Tout sont de fer, Hues les redouta.
Yver n'esté nus d'aus ne s'aresta;
Ainc Damedix oisellon n'estora,
Tant volast bien, qui el palais entrast,
Qui ne fust mors, ja ne leur escapast.
Li enfes Hues assés les esgarda,
De Damedieu souvent les conjura;
Mais il ne cessent ne nus d'aus n'aresta.
Quant le voit Hues, Damediu reclama,
Et la pucele en cui il s'aonbra.
Moult durement l'enfes s'esmervila
Con faitement el palais enterra.
Par devers destre Huelins regarda,
.I. bacin d'or à .i. piler trouva;
Cil qui l'i mist moult bien li ataka.
Hues le voit, cele part en ala.
Ore escoutés de coi se porpensa :
Il traist l'epée dont Seuvins l'adoba;
Sour le bachin l'enfes .iii. cos frapa,
Et li palais tenti et resonna.

Li fieus Sewins, de Bordiax la cité,
Sour le bacin qui fu d'or esmeré
A fru .III. cos par moult grande fierté.
Une pucele ot u palais listé,
Sebile ot non, moult par ot de biauté;
Si tost comme ot le bacin d'or sonner,
A le fenestre s'en est venue ester,
Et voit Huon qui veut laiens entrer.
Nel connut mie, neporquant a ploré;
Arrier retorne, s'a grant duel demené.
« Hé! Dix, dist ele, vrais rois de maïsté,
« Qui est cis hom que çaiens veut entrer?
« Lase! fait ele, se cis gaians le set,
« Il le vorra destruire et estranler.
« Se il estoient tel mil, tot aüné,
« Ses aroit il ochis et decopés.
« Hé las! fait ele, je n'en sai la vreté,
[b S'il est de France estrais ne engendrez];
« Encor l'irai .I. petit esgarder. »
Ele s'en va vers le grant huis ester;
D'une fenestre a hors son cief bouté,
Les armes voit dont il est adoubés:
Une crois d'or de grant nobilité;
.III. en i ot, ce saciés par vreté,
Dedens ses armes, moult ricement ouvré.
Si tost qel voit, la pucele au vis cler
Sot bien qu'il ert de France le rené.
« Hé las! dist ele, voirement est il nés,
« De la tere [est que mes cuers doit] amer;
« Or sui honnie se li gaians le set. »
Ele s'en torne, que n'i vaut plus ester,
Droit à le canbre ù li Orgileus ert,
[bOù] se dormoit, ja n'en puist il lever.
Quant la [pucele] voit dormir le malfé,

[bArrier retorne], s'a forment sospiré;
[bErramment à le guicet] desfremé.

LA [bdamoiselle] le puestic desfrema;
Uns vens en ist qui l'engien jus jeta.
Li hom qui batent furent fait à conpas;
[Si tost c'on l'ouvre, si lour falent li brac.]
Et l'enfes Hues el palais en entra;
Après la dame moult durement s'en va.
Ele s'enfuit, que forment se hasta,
En une cambre tout maintenant entra.
Quant Hues vit c'à li ne parlera,
Sachiés de voir moult forment l'en pesa.

QUANT or vit Hues c'à li ne pot parler,
Le cuer en ot dolant et abosmé;
Esbahis fu qu'il ne sot ù tourner.
Tant i ot canbres et soliers et degré
Que l'enfes Hues ne sot en quel torner.
Par le palais commença à waucrer,
De l'une part commence à regarder,
Voit .xiiii. hommes qui ont les ciés copés,
U se gisoient par delés .i. piler.
Quant l'enfes Hues les a bien avisés,
Tout .i. à .i. les ala remuer;
Mal de celui qui puist à lui parler.
« Par foi, dist Hues, chi fait mal arester.
« Li vif déable m'ont fait çaiens entrer;
« Or m'en irai, n'i veul plus arester. »
Vint au guicet, si cuida ens entrer;
Mais li engien sont amont relevé.
« Par foi, dist Hues, or sui jou atrapés;
« Mien ensient, si me puist Dix salver,
« Mais ne porai de cest lieu escaper. »

Arriere torne, el palais est entrés.
L'enfes escoute, s'ot la dame plorer;
Cele part vint ù il l'ot dementer,
Ens en la canbre ù la damoiselle ert.
Hues le voit, si le va saluer :
« Dame, fait il, Dix vous puist honorer!
« Sariiez vous mon langage parler?
« Ma douce amie, por Diu, et vous c'avés?
— Sire, fait ele, j'ai de vous grant pité;
« Se cil s'evelle qui garde cest ostel,
« Si m'aïst Diex, à mort estes livrés.
— Comment! dist Hues, por Diu de maïsté,
« Savés vous donqes, dame, françois parler?
— Sire, dist elle oïl, si m'aït Dés.
« En France fu, certes, li miens cors nés,
« Et por çou ai ge de vo cors grant pité
« Que j'ai véu le crois que vous portés;
« Por vostre amor ai moult le cuer iré.
— Dame, dist Hues, por Diu, ne me celés
« En quele tere ne en con fait rené
« Fu vos gens cors conçus et engerés.
— Certes, dist ele, sire, vous le sarés :
« Je fui voir née del borc de Saint Omer,
« Et si fui fille le conte Guinemer,
« Nieche Sewin, de Bordiax la cité. »
Quant l'entent Hues, si le qeurt acoler,
.III. fois le baise, par moult grant amisté,
Ens le maisele, puis li a escrié :
« Dame, fait il, se me puist Dix salver,
« Ma cousine estes, je ne vous quier celer;
« Car je vous di, sor ma crestiienté,
« Que je fui fiex Sewin o le vis cler.
« Mais or me dites, por Diu de maïsté,
« Qui vous a, dame, chà dedens amené.

— Sire, dist ele, certes, vous le sarés :
« Mes peres vint le Sepucre aorer ;
« Il m'amoit tant qu'il me mist en sa nef,
« O lui me vaut au Sepucre mener.
« Et quant nous fumes monté en haute mer,
« .I. grant tempiés si acoilli no nef ;
« Tant nous mena li vens et li orés,
« Sous ceste tour, là nous fist aancrer.
« Cis grans gaians qui garde cest ostel,
« Quant il nous vit là desous ariver,
« Il descendi moult ricement monté ;
« Mon pere ocist et sa gent autretel,
« Puis m'amena en ce palais listé.
« Plus de .VII. ans, certes, i ai esté ;
« Ainc puis n'oï une mese canter.
« Mais or me dites, por Diu, et que querés ?
— Dame, dist il, certes, vous le sarés :
« Je m'en vois, certes, outre la roge mer,
« Au roi Gaudise .I. mesage conter ;
« Se m'i envoie Karlemaines li ber.
« Mi homme sont là jus, emmi ce pré,
« Et je vinc çà por véoir cet ostel,
« Et por connoistre ce grant gaiant dervé.
— Biax niés, dist ele, c'avés vous enpensé !
« Se tel .V^{cc}. con estes, en non Dé
« Estoient chi venu et asanlé,
« Mais que il fust fervestus et armé,
« Nes doutroit il .I. blanc pain buleté.
« Ralés vous ent, se il vous vient en gré,
« Et jou irai les engiens avaler.
— Dame, dist Hues, por noient en parlés ;
« Foi que doi l'ame à mon pere porter,
« Le boin Sewin de Bourdiax la cité,
« Jou le verrai ains k'isse de l'ostel. »

Dist la pucele : « Biaus dous niés, non ferés,
« Car moi et vous en seriens vergondé.
— Certes, dist Hues, por noient en parlés;
« Car ne lairoie, por les menbres coper,
« Que jou ne voise le gaiant esgarder.
— Voir, dist la bele, je sai par verité
« Que nous serons moi et vous vergondé;
« Et nonporquant, se véoir le volés,
« Je vous dirai ù vous le troverés.
« Ens cele canbre, biaus dous niés, enterés :
« Ens le premiere troverés le vin cler;
« Ens l'autre après vair et gris a asés,
« Et ens le tierce les .IIII. Dix verrés,
« Et ens le quarte l'Orgileus troverés,
« Là où se dort li grans gaians dervés,
« Qui ne fu onkes de cors d'onme engerrés.
« Gentieus hom sire, se dormant le trouvés,
« Tot en dormant le teste li copés;
« Car, s'il s'esvelle, à mort estes livrés.
« Il revint ore de ce bos, de berser;
« Ces .XIIII. hommes li vi gou aporter.
« Quant il a fain, et il se veut disner,
« Trois en menguë entre main et soper.
— Par foi, dist Hues, por noient em parlés;
« En haute court ne m'ert ja reprové
« Que jou le fiere se l'arai desfié. »
Atant s'en torne Hues li bacelers.
L'escu au col, tient le branc entesé;
Ens le canbre entre, ains n'i vot arester,
Et puis ens l'autre, ens la tierce est entré;
Iluec trova les .IIII. Dix dervé.
Li enfes Hues les esgarda asés;
Cascuns des Dix ala .I. cop donner,
Et ens le quarte a l'Orgileus trové.

Là se dormoit li grans gaians dervés
Deseure .I. lit qui bien ert acesmés.
La keute fu d'un paile d'otre mer,
Et li lincuel de soie bien ouvré.
Li orilliers qu'il ot au cief posé
Valoit .C. livres de deniers monaé;
La plume fu d'orioel d'outre mer,
Plus soué flaire que baumes destenpré.
Li kaalis faisoit moult à loer;
Li pecoul furent de fin or esmeré,
Et les espondes d'ivoire tresjeté.
As .IIII. bors du caalit doré
A .IIII. oisiaus qui moult font à loer,
Qui adès cantent et yver et esté;
Le jor li traient [bquant il doit ajorner].
Harpe ne gigle n'est tele à escouter;
Par ingremant i furent compassé.
Là se dormoit li grans gaians dervés.
Plaist vous oïr con fais fu li maufés ?
.XVII. piés avoit bien mesurés,
Les bras ot gros et les puins bien quarrés,
La teste ot gros et les iex enfosés;
Plus furent rouge que carbon enbrasé.
Demi piet ot entre l'uel et le nés;
Si lais sergans ne fu onqes trovés.
Tost mengeroit trois gastelés fourés.
[bQuant le voit Hues, si l'a moult regardé,]
Puis dist après li vasaus bacelers :
« Hé! sire Diex, dist Hues li menbrés,
« Car fust or chi Karlemaines li ber,
« Nus et descaus et s'espée à son lés,
« Si verroit ja ù je doi asanler!
« Se c'estoit voirs, je sai par verité
« Encore encui seroie racordés.

« Sainte Marie! conment porrai ouvrer?
« Se il s'esvelle, je sui à mort livré;
« Ne sai que faire, se me puist Dix salver. »

SEGNOR preudomme, certes, bien le véés,
Près est de vespre, et je sui moult lassé :
Or vous proi tous, si cier con vous m'avés,
Ni Auberon, ne Huon le membré,
Vous revenés demain, après disner,
Et s'alons boire, car je l'ai desiré.
Je ne puis, certes, mon coraige celer
Que jou ne die çou que j'ai en pensé :
Moult sui joians quant je voi avesprer,
Car je desire que je m'en puise aler;
Si revenés demain, après disner.
Et si vous proi cascuns m'ait aporté
U pan de sa chemise une maille noué;
Car en ces poitevines a poi de largeté :
Avers fu et escars qui les fit estorer,
Ne qui ains les donna à cortois menestrel.

OR vous redoi de Huelin parler,
Qui fu au lit le gaiant d'outre mer.
En son cuer pense conment pora ouvrer;
Ja nel ferra en jour de son aé,
S'ert esvilliés; ce seroit malvaisté.
« En haute cort me seroit reprové
« Se jou ne l'ai par devant desfié.
« Diex le set bien, li rois de maïsté;
« Mais devant Dieu ne doit on mal penser,
« Et Damedix me puist hui craventer
« Se jou le fier, si l'arai desfié. »
A icest mot conmença à crier :
« Fiex à putain, villiés u vous dormés? »

Quant li gaians oï Huon parler,
Si durement s'estendi li maufés
Le caalit a fait tot jus verser.
Il sailli sus, durement esfraés :
« Vasal, dist il, ki t'a chi amené?
« Petit m'ama ki t'i laissa entrer.
— Par foi ! dist Hues, puisque françois savés,
« Je vous dirai ki m'i a amené :
« Mes grans outrages et ma grans foletés. »
Dist li gaians : « Tu as dit verité;
« Car, se je fusse fervestus et armés,
« De tés .v^{c}. ne donnaisse .II. dés;
« Mais je sui nus, et tu es bien armés. »
Hues l'entent, si en est vergondés,
Car il li sanble che seroit grand vieutés;
Ançois li a fierement escrié :
« Grans pautoniers, Dix te puist craventer!
« Or fai dont tost, si te va aprester;
« Car, par celui qui en crois fu penés,
« En haute cour ne m'ert ja reprové
« Que jou te fiere, si te seras armés. »
Dist Orgileus : « Tu as moult bien parlé. »
Il sailli sus aussi con forsenés,
Si se courut erroment aprester.
.I. hauberc vest qui fu et grans et lés,
.XIIII. piés avoit bien mesurés;
Ens la largece pueent .III. homme entrer.
Une grant fauc a en ses puins conbré.
Et Hues fu el palais retourné.
Atant es vous le grant gaiant dervé;
A haute vois commença à crier :
« Vés me chi, frere, or sui ge bien armés.
« Mais or me di, desour ta loiauté,
Et sour le loi qe tu as à garder,

« Que tu me dies qués hom t'a engerré;
« Il fu preudom, jel sai de verité.
« Et si me di de quel tere t'es nés,
« Et qe tu quiers, et ù tu dois aler.
« Quant jou t'arai detrencié et tué,
« La teste ert mise sor ce pumel doré,
« De qui porrai à mes hommes vanter
« Qui me donnas congiet de moi armer?
« Tu ne fus onqes de malvais engerré. »
Dist Huelins : « Ore es tu fos prouvés :
« Encor sui jou, Dieu merci, en santé
« Et tous entiers; de ma mort vous vantés!
« Et neporquant je vous dirai vreté :
« Se tu m'ocis, bien te poras vanter
« Que tu as mort .I. las, maléuré,
« Que li rois Karles a fait desireter;
« Et si m'estuet aler outre la mer
« Au roi Gaudise .I. mesage conter.
« Droit à Bordele, certes, fu mes cors nés;
« Huelins sui par droit nom apelés.
« Or t'ai ge dit le fine verité.
« Mais or te veul sor ta loi conjurer;
« De quel tere es et de quel parenté?
« De qui porai à mes hommes vanter
« Qui j'arai mort, ocis et decopé? »
Dist li gaians : « Ore as tu bien parlé.
« Se tu m'ocis, bien te poras vanter
« Que tu aras l'Orgileus conquesté,
« Le grant gaiant qui maint deseur la mer.
« J'ai .XV. freres dont je sui li maisnés;
« Il n'a paiien, Sarrasin ne Escler,
« Desc' au sec arbre ne tant c'on puet aler,
« Qui ne me doive .IIII. deniers d'or cler.
« Jou encaçai Gaudise l'amiré,

« C'est l'amiraus là où tu dois aler,
« Se li toli tés .XIIII. chités
« Ens la plus povre ot .x^{m}. adobés.
« Il est mes hom tous liges racatés,
« Si me donna .I. bon anel d'or cler,
« En droit servaige, de son cief racaté.
« Et s'encaçai Auberon le faé;
« S'encanterie ne canque ses cors set
« Ne me pot onqes ne tant ne quant grever.
« Je li toli, par mon cief, cest ostel,
« Et aveuc çou .I. bon hauberc safré.
« Il n'est nus hom qui de mere soit né,
« Se il pooit ens le kavece entrer,
« Qui ja par armes péust estre matés;
« Mais il n'est mie à tous abandonnés:
« Ce dist la letre qui est ens el coler
« Que nus ne puet le hauberc endosser,
« S'il n'est preudons et sans pecié mortel,
« Et nés et purs con s'il fust noviax nés.
« Et se la mere qui l'averoit porté
« Avoit à homme en sa vie pensé,
« Fors c'à celui qui l'aroit espousé,
« Lors ne poroit ens el hauberc entrer.
« Et por che di ge li hons n'est mie nés
« Qui le péust, par mon cief, endosser.
« Li haubers est de si grant disnité
« Que cil qui l'a dedens son dos jeté,
« S'il ciet en eu, il ne puet esfondrer,
« S'il ciet ens fu, il ne puet enbraser.
« Car, par Mahom, je le n'ai esprové,
« Tu me donnas congié de moi armer,
« Et je te doins congié de l'esprouver. »
Il s'en courut là où li haubers ert;
Tantost l'a pris qu'il n'i a aresté:

« E l'amiral si feru sor le nés
« Que li clers sans fust à tere volés,
« Se tu li mostres cest bon anel doré,
« N'averas garde pour honme ki soit nés,
« Car il me crient; ne m'oseroit irer.
« Quant j'ai mestier de .M. honmes armés,
« U de .v^cc., u d'argent, u d'or cler,
« Jou pren l'anel que jou te veul donner,
« Se li envoie par .I. de mes privés.
« Se jou mandoie .c^m. hommes armés,
« Ne l'oseroit desdire ne vaer,
« Ains m'amerroit canqu'il poroit mander. »
Dist Huelins : « Laisiés vo deviser,
« Car, par celui qui en crois fu penés,
« Ja li haubers n'ert de mon dos ostés,
« Si t'arai mort, ochis et afolé;
« J'arai l'anel, vous en aiés maugré. »
Quant l'Orgilleus a ches mos eschoutés.
Et ke il voit Hues l'a ramprosné,
Tel duel en a à poi n'est forsenés;
Huon apele, se li a demandé :
« Vasal, dist il, dont nen feras tu el ?
— Non voir, dist Hues, pour nul honme carnel;
« Se tu es grans, je sui bien adoubés,
« Puisque jou ai le bon hauberc safré,
« Et en mon puing le bon branc aceré.
« Je ne te douc .I. denier monnaé,
« Ains te desfi de Dieu de maïsté. »
Dist li gaians : « Et je toi autretel;
« Ja n'averas vers mon cors poosté
« Ne te porfende desc' au neu del baudrier. »
Il tint le fauc, contremont l'a levé,
…rès Huon l'a fierement jeté.
…ers guencist, por çou qu'il l'a douté,

Si qu'il ne l'a touciet ne adesé.
Li cos pase outre, et consieut .i. piler;
Par tel aïr a l'Orgilleus rué,
Que el piler a .iiii. piés entré;
Cil le resace qui moult ot de fierté.
Et l'enfes Hues l'a durement hasté;
Ains qu'il péust son cop amont lever,
L'a si bien Hues du branc d'achier frapé
Desous les coutes li a les bras copés.
En tel maniere l'a tant bien asené
Que li doi puing sont à le fauc remés.
Quant le senti li gaians, li maufés,
.I. brait jeta orgileus et cruel.
Sebile l'ot, cele part a tourné;
A ses .ii. mains avoit pris .i. tinel.
Cele part vint ù ot oï crier,
L'Orgileus a en sa voie encontré,
Qui s'enfuioit por sa vie sauver;
Mais la pucele a le levier levé,
Entre les ganbes le bouta le malfé.
Li pautonniers est par mi acopés;
Ens el palais caï tous enversés.
Et Hues est sour se pance montés,
.XIIII. cos le feri du branc cler,
Et au quinsime li a le cief copé;
Dont en ot bien le païs delivré.
Quant il li ot le haterel copé,
Sa boine espée a el fuere boté,
Puis s'abaissa li vasaus bacelers,
Le teste a prise du grandisme malfé,
Pendre le vait al bon mur maçonné;
Mais il nel pot de la tere lever,
Tout coi le laisse, vers le cors est tornés,
Car il encore le cuidoit remuer;

Mais n'ot pooir qu'il le fesist tranler.
Moult s'esmervele, si a un ris jeté :
« Hé! Dix, dist il, vrais rois de maïsté,
« Par tel convent le m'avés fait tuer
« Que jou irai le Sepucre aourer.
« C'or fust il ore à Paris le chité,
« A Karlemaine qui est rois couronnés!
« Par tel maniere Karlemaines li ber
« Séust de voir je l'éusse tué. »
A ces paroles, est d'ilueqes torné;
Vint as fenestres du grant palais listé,
Ses hommes vit qui estoient es prés.
U k'il les vit, se les a escriés :
« Baron, dist il, or tost, amont venés.
« Bien i poés séurement entrer;
« J'ai le pasaige et la tour aquité,
« Car j'ai le maistre à m'espée tué
« Qui le gardoit et yver et esté.
« Or l'ai jou mort, si le doins al malfé. »
Quant chil l'entendent, s'ont grant joie mené;
Dont sont alé à l'entrer de l'ostel.
Et la pucele corut l'uis desfremer,
Et a l'engien maintenant jus jeté
U li doi homme estoient conpassé
Qui toudis batent de flaiaus acoplés.
Li baron sont là deseure monté,
Voient Huon, forment l'ont acolé,
Puis li demandent comment il a ouvré.
« Signor, dist Hues, moult bien, le merci Dé.
« Venés, por Dieu, véoir et esgarder
« Que jou trouvai qui gardoit la freté. »
Lors les emmaine là ù li gaians ert.
Quant il le voient, se l'ont moult esgardé,
s'esmervelent de Huon au vis cler,

Comment il pot tel homme conquester.
Geriaumes a Huelins apielé :
« Sire, dist il, pour Diu de maïsté,
« Qui est la dame qe chi avés trouvé ?
— Baron, dist Hues, pour Dieu, vous le sarés :
« Ele fu née el borc de Saint Omer,
« Et si fu fille au conte Guinemer.
« Ele et ses peres vinrent outre la mer
« Por le Sepucre véoir et esgarder.
« .I. grans tempés les acoilli en mer;
« Sous ceste tour les convint aancrer.
« Cis grans gaians que jou ai ci tué
« Ocist son pere et sa gent otretel,
« Puis amena la dame en cest ostel. »
Quant il l'entendent, se le vont acoler.
Cele nuit ont grant joie demené;
A mengier orent et à boire à plenté,
Car ens la tor en troverent asés.
Grant joie mainnent ensanble li barnés,
Mais cele joie torna en povreté.
A l'endemain, quant il fu ajourné,
Li enfes Hues s'est par matin levés;
Ses hommes a maintenant apelés.
« Baron, dist il, or m'en convient aler;
« Jou m'en irai, et vous chi remanrés,
« Se il vous plaist; et se m'i atendés
« Une quinsaine, por Diu, se tant m'amés.
« S'en .xv. jour çaiens ne me ravés,
« Alés en Franche, Karlon me salués,
« Et se li dites comment je sui menés. »
Et chil respondent : « Hues, ore entendés :
« Por le quinsaine qe vous nous demandés,
« .I. an tout plain serons en cest ostel;
« Atendrons vous et l'iver et l'esté.

— Baron, dist Hues, Dix vous en sache gré. »
Dont s'aparelle Hues li bacelers :
Le hauberc vest, lace l'elme jesmé,
Puis çainst l'espée au senestre costé;
A son col pent le cor d'ivoire cler,
Et ens son sain a le banap bouté.
Il prist l'anel du grant gaiant dervé;
Ens en son brac l'a maintenant boté.
Puis vait ses hommes .i. à .i. acholer;
Moult lor pria de la dame garder.
Au departir i a grant duel mené;
Hues les a à Jesu conmandé.
Du palais ist, s'avale les degrés;
Droit vers le mer a son cemin torné.
Dix! que la dame a grant duel demené!
Li viex Geriaumes aveuc l'autre barné
Ensanble sont as fenestres monté
Por Huelin véoir et esgarder.
Dix! comme il l'ont bonnement regreté!
Et Huelin est venus à la mer,
Qu'ele couroit asés près de l'ostel.
Es vous Huon sor le rive aresté;
Mais il n'i trove ne pasaige ne gué,
Plance ne pont, ne barge ne grant nef
Par ù li ber péust outre paser.
Par dedens l'eve a s'espée bouté,
Mais il n'i a fons ne rive trouvé.
« Par Dieu, dist Hues, ci a malvais ester,
« Et jou ne m'ose en cel hauberc fier;
« Car se g'i entre, je doute l'afondrer,
« Si noierai, jel sai par verité.
« Sainte Marie, et car me secourés! »
Adont s'asist Hues moult abosmés;
Desus la rive commença à plorer.

Entrues qu'il est ensement demenés,
Si a son cief devers destre torné;
Voit une beste venir devers la mer,
Qui plus tost noe que saumons ens la mer.
En guise estoit d'un luiton figurés;
Devant Huon se jete enmi le pré,
Et puis s'escoust, le pel a jus geté :
Li plus biax hom est iluec demorés
Que on péust véoir ne esgarder.
Li enfes Hues en fu tous esfraés.

Li enfes Hues esgarda le luiton,
Moult le vit bel et de gente façon;
Il l'apiela bielement, sans tençon :
« Amis, dist Hues, por Diu et por son non,
« De quel tere estes, et de quel region?
« Apartiens tu Pilate ne Noiron?
« Jou te vi ore venir à tel randon
« Parmi la mer, noant comme luiton,
« Et or te voi de si bele façon!
« Ne me fai mal, por Diu et por son non;
« Je quit tu es de la gent Auberon. »
Et chil respont une bele raison :
« Je sai moult bien c'on t'apiele Huon,
« Fieus fus Sewin à la clere façon;
« Ne tesmaiier, gentis fiex à baron,
« Ne te ferai, par mon cief, se bien non.
« A toi m'envoie .I. rois de grant renon;
« Foi que doi Dieu, c'est li rois Auberon.
— Comment! dist Hues, ne sai mie ton non.
— Si le saras, j'ai à non Malabron,
« De le maisnie sui au roi Auberon;
« Si m'aït Dix, je sui ses liges hon.
« Si me donna li miens sires tés don

« Que jou seroie .xxx. ans en mer luiton.

— AMIS, biax frere, dist Huelins li ber,
« Por l'amor Diu qui tout a à sauver,
« M'oserai jou en ton gent cors fier? »
Dist Malebruns : « Ne te convient doter;
« Porterai toi outre la rouge mer
« Bien loiaument et sans nul point fauser,
« En tel maniere, se me puist Dix salver,
« N'i moilleras ne cauce ne soller.
« Mais or fai tost et soies apresté,
« Car je m'en vois ens en ma pel entrer.
« Deseur ma crupe te convenra monter;
« Saine toi bien, ne poras mescaver
« Que li vrais Dieus nous maint à sauveté. »
Cil Malabruns est en sa pel entrés;
Deseur le crupe li est Hues montés,
Et Malebruns rest salis ens la mer.
Ne vous sai dire combien mist al paser,
Mais il n'a chi varlet ne baceler
Qui péust mie demie lieue aler,
Quant Malabruns ot pasée la mer.
De l'autre part a Huon aporté;
Il le mist jus devant lui ens u pré,
Et puis l'en a docement apelé.
Dist Malebruns : « Hues, or m'entendés :
« Si m'aït Dix, mar te vi onqes né,
« Car je te di, en fine loiauté,
« Qu'il n'est cors d'omme qui péust deviser,
« Orelle oïr ne nus cuers porpenser,
« Les grans dolors que t'as à trespaser.
« Et jou méismes serai por toi grevés,
« Qu'il m'estevra ma penance dobler :
« .XXXVIII. ans serai luitons en mer.

« Aveuc les trente que jou i doi ester;
« Por toi aidier souferai paine asés.
« Or te dirai comment tu dois ouvrer :
« Vés chi la vile là ù tu dois entrer.
« Tu sés moult bien que on t'a commandé ;
« Tien bien ton cuer et bien ta loiauté,
« Que ja si tost mençoigne ne dirés
« Que tu ne perges d'Auberon l'amisté.
« Or va à Dieu, je ne te puis dire el. »
Il joint ses piés, se resaut ens la mer,
Et l'enfes Hues est tous seus demorés.
A Damedieu a son cors commandé,
Dès or s'en va vers la bone chité.
A une feste saint Jehan, en esté,
Tenoit sa cort Gaudise l'amiré;
Il n'est nus hom qui puist la gent nombrer.
Hues s'en vait vers le palais listé;
.M. paiens trove qui viennent d'oiseler,
Et autres .M. qui i doivent aler.

Mil en trova qui ferent les cevaus,
Et autres .M. qui traient es travaus.
.M. en trova qui juent as escas,
Et autres .M. qui del ju furent mas.

.M. en trova, saciés à ensiant,
Qui as puceles juent à lor talant,
Et autres .M. qui del vin sont bevant.

.M. en trouva qui el palais s'en vont,
Et autres .M. qui repairié en sont.
Tout chil millier esgarderent Huon.

Par les paiens dont il vit tel plenté

A il l'anel en son brac oubl
Outre s'en pase que n'i voi
Emmi la voie avoit .I. pin
Qui fu asis sour .L. pilers
Qui tout estoient de fin oi
Là tint ses plais Gaudise
Li enfes Hues le regarda
Outre s'en pase, plus ne
Au premier pont s'en vir
Le portier huce : « Lai
Dist li portiers : « Voler
« Mais tu diras de que
« Se t'ies François, t'a
« Se tu ies Sarrasins e
« Tout par amors t'ie
Iluec fist Hues une gı
Ne li souvint d'Auber
Ains respondi, ne s'
« Voirement sui Sarı
Lues c'ot menti et A
Ore a perdue de lui
Nel verra mais, s'a
Par tel folie a le po
Entre .II. pons, s'
Dont li souvint d'
Lors a tel duel à
Il jure Dieu, qui
Ne mentira jamai
Ains en ara gran
A l'autre pont s'
A haute vois coı
« Fiex à putain
« Chil vous con
Et chil a dit : «



« Comment as tu cel autre pont pasé?
— Par foi, dist Hues, aparmain le sarés. »
Il prist l'anel q'en son brac ot bouté,
Dist au portier : « Or pues tu esgarder;
« Vois quele enseigne je te vorai mostrer. »
L'anel saisi, contremont l'a levé.
Cil voit l'anel, se l'a bien avisé,
Isnelement queurt le pont devaler,
Le porte ouvri, puis li a escrié :
« Vasal, dist il, tu soies bien trouvés.
« Que fait mesire l'Orgileus au vis cler? »
Hues se taist, qe n'ose mot sonner,
Car il redoute à dire fauseté.
Au tierc pont vint Hues li baceler,
Et li portiers li vint à l'encontrer.
Hues li mostre le bon anel d'or cler,
Et cil li cort le porte desfremer.

Lor s'en va Hues, ki moult se dementa,
Car il set bien que folie pensa
A icele eure qu'il menti et fausa.
« Hé! las, dist Hues, mes cors que devenra?
« Dolante mere, qui .VIIII. mois me porta,
« Jamais tes cors, certes, ne me verra,
« Car j'ai menti à ce pont par delà.
« Auberons, certes, je croi, me honnira;
« Mais or croi jou, par Diu l'esperital,
« Ja por tant poi garde ne s'en donra;
« Car quant menti, onques ne m'en membra,
« Et, par celui qui le mont estora,
« Aussi croi jou que ja mot n'en sara. »

Or faites pais, s'il vous plaist, escoutés,

Se vous dirai cançon, se vous volés;
Je vous dirai, par les sains que fist Dés :
Me cançon ai et dite et devisé,
Se ne m'avés gaires d'argent donné.
Mais saciés bien, se Dix me doinst santé,
Ma cançon tost vous ferai definer.
Tous chiaus escumenie, de par m'atorité,
Du pooir d'Auberon et de sa disnité,
Qui n'iront à lour bourses pour ma feme donner.

Li fieus Seuwin nul point ne s'aresta;
Isnelement le tierc pont trespasa.
Vers le quart pont Huelins s'en ala;
Quant il i vint, le portier apela :
« Oevre le porte, mal ait qui t'engerra! »
Quant chil l'oï qui le porte garda,
Isnelement en estant se leva.
Fols fu et fiers, et grant maltalent a;
Armé le vit, tous li sans li mua,
Mahomet jure les piés n'i portera
Tant c'armés soit, ains se desarmera.
U voit Huon, fierement l'apiela.
« Vasal, dist il, entendés à moi çà :
« Jou te demant comment tes cors pasa
« A ces .iii. pons que là devant trovas,
« Puisqu'ies de France ne nos Dix ne crois pas.
« Par Mahommet, qui tot fist et forma,
« Saces de voir que moult petit t'ama
« Qui ce vert elme en ton cief te laça;
« S'adont te vit, jamais ne te verra,
« Et s'il te voit, grans pités l'en prendra.
« Puis que la feste saint Jehan commença,
« Li amirés moult bien le commanda,



« Nus hom vivans, qui armes portera,
« Dedens me porte, par mon cief, n'entera.
« Li .III. portier qui gardent par delà,
« Quant t'i laissierent, chascuns le conperra.
« Quant t'ieres outre, caitis, que devenras?
« Bien sai de voir l'amirés t'ocira.
— Tais, glous, dist Hues, mal ait ki t'engerra!
« Vois quele enseigne je te mosterai ja. »
Il prist l'anel, contremont le leva.
Quant chil le vit, moult très bien connut l'a;
Isnelement le porte desfrema.
Hues i entre, li portiers l'acola;
Plus de .xx. fois le ganbe li baisa.
« Sire, dist il, bien ait qui vous porta.
« Je vous afi, ne vous esmaiiés ja,
« Que l'amirés nul mal ne vous fera;
« Se veus sa fille, pour voir le te donra.
« Que fait nos sire? quant venra il deçà?
— Vasal, dist Hues, jamais n'i pasera,
« Et s'il i vient, maufés l'aportera. »
Atant se teut et outre s'en ala.
A lui méismes l'enfes se dementa;
Après a dit : « Damediex m'aidera.
« Bien sai de voir diables m'encanta
« Quant je menti à ce pont par delà. »

Dès ore a Hues les .IIII. pons pasés.
Quant il fu outre et il fu aroutés,
Dont pert le voie du grant palais listé.
Ens ou vregiet l'amiral est entré;
Dix ne fist arbre qui péust fruit porter
Que il n'éust ens el vregiet planté.
Une fontaine i cort par son canel;
De paradis vient li ruis sans fauser.

Il n'est nus hom qui de mere soit nés,
Qui tant soit vieus ne quenus ne mellés,
Que se il puet el ruis ses mains laver,
Que lues ne soit meschins et bacelers.
Hues i vint, d'encoste est arestés;
Ses mains lava et but de l'aige asés.

S'EST la fontaine à l'amiral Gaudis;
Li ruisiaus vient del flun de paradis.
Dix ne fist feme, tant ait fait ses delis,
Que, s'ele boit de l'aige .I. seul petit,
Ne soit pucele comme au jour ke nasqui.
Hues i fu, li damoisiaus de pris;
Ses mains lava, deseure s'est asis.

SELE fontaine, .I. serpent le gardoit;
Ja nus mauvais n'i metera le doit
Qui soit traïtres ne qui fause sa loit,
Et s'il i vient, il est mors orendroit.
Hues i vint, li serpens l'enclinoit
Par le vertu del haubert qu'il portoit;
De l'aige but, ses blances mains lavoit;
Ore oublia chou que faire devoit.

HUES fu ens, el vregié est entrés.
A le fontaine Gaudise l'amiré
Li bers i fu asis por reposer;
Là se demente, tenrement a ploré:
« Hé! Dix, dist Hues, et car me secourés!
« Hé! Auberon, comment esploiterés?
« Faurés me vous, u vous me secorrés?
« Jou le sarai, par sainte carité. »
Il prist son cor, s'a tenti et sonné
Tant hautement et par si grant fierté

Li sans en saut et par bouce et par nés.
Auberons l'ot dedens le gaut ramé :
« Ha! Dix, dist il, j'oi .I. larron corner,
« Qui a menti au premier pont passer;
« Mais, par chelui ki en crois fu pené,
« Il puet asés et tentir et sonner,
« Ja n'ert par moi secourus ne tensés. »
Et l'enfes Hues ne cessa de corner.
Li amiraus ert asis au disner;
Chil ki servoient du vin et du claré,
Au son del cor commencent à canter,
Et l'amiraus commença à baler.
Ses hommes a erroment apielés :
« Baron, dist il, à moi en entendés :
« Cil qui là corne, en cel vregier ramé,
« Il est venus pour nous tous encanter;
« Je vous commant, sor les membres coper,
« Tantost que chil a laissié le corner,
« Que vous ailliés fervestir et armer :
« S'il vous escape, tot sommes engané. »
Quant or voit Hues nus nel vient viseter,
Le cor mist jus, se laissa le corner;
De ses biaus iex commença à plorer.

Quant or voit Hues c'Auberons ne verra,
Saciés de voir moult grant duel demena :
« Hé! las, dist Hues, cis caitis que fera?
« Ma douce mere jamais ne me verra!
« Cis las dolans, vrais Dix, que devenra?
« Ahi! rois Karles, cil Dix qui tot forma,
« Il te perdoinst les maus que tu fais m'a.
« Hé! Auberons, tes gens cors que fera?
« Moult ies malvais, se de moi pité n'as,
« Car, par celui qui tout fist et forma,

« Quant je menti à ce pont par delà,
« Ne me souvint de çou que me carças;
« Se t'ies preudom, tout le me pardonras. »
Puis dist après : « Dehait plus plouera!
« Se il me faut, la Dame m'aidera
« Qui le cors Diu en ses dous flans porta;
« Qu'ens li se fie desconfis ne sera.
« Et par chelui qui le mont estora,
« J'irai là sus, ne sai q'en avenra,
« Et se dirai chou qe on me carça. »
Dont s'aparelle, qe plus n'i aresta,
L'espée ot çainte, son elme deslaça;
Vers le palais l'enfes Hues s'en va.

Vers le palais s'en va Hues li ber;
Tant atendi el palais à entrer
Que l'amirés fu asis au disner.
Dont i vint Hues et monta les degré,
L'auberc vestu, laciet l'elme jesmé,
L'espée el puign qui jetoit grant clarté;
Et Hues est ens ou palais entrés.
Emmi la sale fu Mahons aporté;
Il estoit mis sour .II. pailes roé,
Par devant lui ot .IIII. candelers,
Et sor cascun ont .I. cierge alumé.
Là ne pasoit Sarrasins ne Escler
Ne l'enclinast, voiant tot le barné;
Hues pase outre, nel degna regarder.
Li Sarrasin l'ont forment regardé;
Djent qu'il est mesaigiers d'outre mer,
Espoir qu'il vient à l'amiral parler.
Bien les entent Huelins li menbrés;
Tous cois se teut, si est outre pasés.
Devant le roi s'en vint uns amirés;



Por Esclarmonde se fist moult esgarder,
Que il devoit à moillier espouser:
Riches hom fu et de grant parenté.
« Hé Dix! dist Hues, cestui doi jou tuer,
« Se ne me veul vers Karlon parjurer.
« Mais, par chelui ki en crois fu pené,
« Je nel lairai por homme qui soit né
« Que jou ne fache chou qui m'est commandé;
« Or face Dieus de moi sa volenté. »
Vint à le table par devant l'amiré,
L'espée nue dont li brans fu dorés,
Fiert le paien, tel cop li a donné
Le teste en fist sour le table voler,
Que l'amirés en fu ensanglentés.
« Diex! boine estrine! dist Hues li menbrés,
« Ce m'est avis j'ai le paiien tué;
« De cestui sui ge vers Karlon aquités. »
Et l'amirés commença à crier :
« Baron, dist il, che glouton me prendés;
« S'il vous escape, tout sommes vergondé. »
Et Sarrasin asalent de tous lés;
Chil se desfent cui li mestiers en ert.
Vers l'amiral est Hues reculés;
Il prist l'anel qu'il ot el brac bouté,
Desour la table l'a maintenant jeté.
« Amirés sire, dist Hues, esgardés :
« A ces enseignes ne me faites nul mel. »
Li amirés a l'anel esgardé;
Lues qu'il le vit, si l'a bien avisé,
A haute vois commença à crier :
« Paien, dist il, en sus de lui alés,
« Car, par Mahom, qui je dois aorer,
« Il n'a çaiens Sarrasins ne Escler,
« Tant soit haus hom, se il li faisoit mel,

« Que il ne soit pendus et traînés. »
Adont le laisent paien tout coi ester,
Car il redoutent le commant l'amiré.
Et Hues est tous cois iluec remés;
L'amirés l'a maintenant apielé :
« Sire, dist Hues, faites ma volenté. »
Dist l'amirés : « Vasal, tu pues aler
« Parmi ma sale et de lonc et de lé;
« Se tu m'avoies .v^{c}. hommes tué,
« N'aras tu garde par homme qui soit né. »
Et Huelins s'en est avant pasé,
Vint à le fille Gaudise l'amiré,
.III. fois le baise, por sa foi aquiter;
Cele se pasme quant sent le baceler.
Dist l'amirés : « A vous fait issi mel?
— Sire, dist ele, bien porai respaser. »
Une pucele vint devant li ester;
Ele l'apiele con ja oïr porrés :
« Sés tu, dist ele, por coi m'estuet pasmer?
— Naie, dist ele, par Mahomet mon Dé. »
Dist Esclarmonde : « Certes, vous le sarés :
« Sa douce alaine m'a si le cuer emblé
« Se jou ne l'ai anuit à mon costé,
« G'istrai dou sens ains qu'il soit ajorné. »
Et Hues est arriere retournés;
U voit Gaudise, se l'en a apielé.

« Amirés sire, ce dist Hues li frans,
« Je ne sui mie en vostre Dieu créans;
« Ne pris Mahon le monte d'un besans,
« Ains croi celui qui espandi son sanc
« Et qu'en la crois pendirent li tirant.
« Nés sui de France, de le tere vaillant,
« Et sui hom liges Karlemaine le franc.



« Li empereres a moult le cuer dolant,
« Car ne set prince dessi en Oriant
« Dessi qu'en Acre ne desqu'en Bocidant,
« Tant que mers voist ne ciex acovetant,
« Que il ne soient desous lui aclinant,
« Fors vostre cors que chi voi en presant.
« Li rois vous mande, o le fier hardemant,
« Que, puis cele eure que Jhesus fist Adant,
« Et k'il perdi Olivier et Rollant
« En Rainscevax, ù ot domage grant,
« N'ala li rois tant de gent asanlant
« Que il fera à cest esté avant.
« Mer pasera à nef et à calant,
« Et si verra deseur vous cevauçant.
« Se il vous tient, par Dieu le raemant,
« Il vous pendra, ja n'en arés garant;
« S'ançois nen estes en Damediu créant,
« A grant dolor morrés vous et vo gent.
« Et se volés eskiever ce torment,
« Dont vous faciés batisier erroment,
« Si recevés le bautesme avenant. »
Dist l'amirés : « Je n'en ferai noiant;
« Ne pris vo Dieu .I. denier valissant.

— Dans amirés, dist Hues, entendés :
« Encor vous mande rois Karlemaines el,
« Car il vous mande .M. espreviers mué,
« Et .M. ostoirs, ja mar le meskerrés,
« .M. ours, .M. viautres, trestous encaïnés,
« Et .M. vallés, tous jouenes bacelers,
« Et .M. puceles, toutes de grant biautés.
« Si m'ait Diex, encor vous mande il el,
« Car il te mande tes blans grenons mellés,
« Et de te geule .IIII. dens maselers. »

Dist l'amirés : « Te sire est fos provés;
« Je ne le pris vaillant .I. ail pelé.
« S'il me donnoit trestoute s'ireté,
« Ne laiseroie me blance barbe ester
« Ni en après .IIII. dens maseler.
« .XV. mesaiges a fait çaiens entrer;
« Il n'en vit onques .I. tot seul retorner :
« Tous les ai fait escorcier et saler,
« Et, par Mahom, li sesimes serés;
« Mais, por l'anel, ne t'osons adeser.
« Or te veul jou sor ton Dieu conjurer
« Et sour la loi que tu as à garder,
« Puisque tu dis qe t'es de France nés,
« Quel vif diable t'orent l'anel donné? »
Or ne puet Hues en avant reculer,
Car trop redoute Auberon le faé.
« Dans amirés, dist Hues au vis cler,
« Si m'aït Dix, je dirai verité :
« Par saint Denis, que vauroit li celer?
« J'ai ton segnor ochis et decopé. »
L'amirés l'ot, si commence à crier :
« Baron, dist il, lairés l'en vous aler?
« S'il vous escape, tot sommes vergondé. »
Paien l'entendent, vers Huon sont alé;
Dont l'asalirent et en coste et en lés.
Cil se desfent cui li mestiers en ert.
.I. arc volu a Hues regardé,
Cele part vint et s'i est acostés;
Derrier n'a garde li gentis baceler.
Il tint el puing le bon branc aceré;
Cui il consieut à le fin est alé :
Mar querroit mire, que tost l'a meciné.
Mal de chelui qui ost vers lui aler;
.XIIII. en a ochis et afinés.

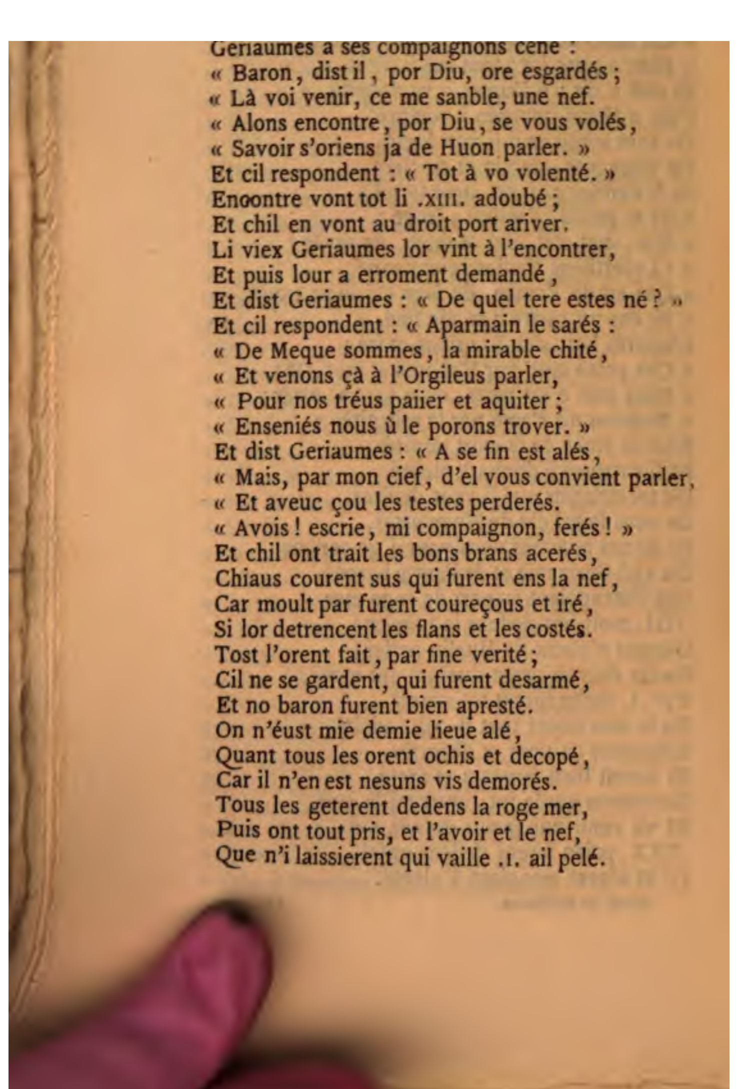


Mais là li vint une grant povretés :
Du puing li vole li brans d'achier letré ;
.I. Sarrasin l'a maintenant conbré,
Errant s'en torne et si l'en a porté,
Puis l'a maint jor en .I. escrin gardé.
Droit à Huon sont à .I. fais alé;
Vausist u non, l'ont à tere versé.
.I. Sarrasins s'en est avant passé,
Du col li oste le cor d'ivoire cler
Dont il soloit Auberon apeler;
.I. autre Turs a le hanap osté.
Li autre l'ont maintenant desarmé,
Du dos li oste[n]t le bon hauberc safré.
Ens el bliaut est Hues demorés,
Puis l'ont conduit droit devant l'amiré.
Hues fu biaus et de moult jouene aé,
Clere ot le face, le vis traitic asés;
Mais il l'avoit .I. petit camousé
Por le hauberc ke ill avoit porté.
Li Sarrasin l'ont asés regardé ;
Dist l'uns à l'autre : « Voiés bel baceler;
« Il ne fu fais fors que pour esgarder.
« Biele gent sont en France le regné ;
« C'ert grant damages quant l'estevra finer. »
Et l'amirés a se gent apielé :
« Baron, dist il, or çà avant venés;
« De quele mort ert cis caitis tués ? »
Dient paien : « Sire, car le pendés. »
Iluec avoit .I. Sarrasin Escler;
Amirés ert .VII^{xx}. ans ot passés,
Consilliers ert Gaudise, par vretés,
De moult bien dire estoit acoustumés.
U voit Gaudise, se l'en a apielés :
« Amirés sire, dist il, or m'entendés :

« Je vous dirai comment devés errer.
« Il est hui feste saint Jehan en esté ;
« Tu ne dois faire justice, par mon Dé,
« Se tu ne veus contre ta loi aler.
« Cis ne doit estre si faitement tués,
« Ains le devés en vo cartre jeter,
« Et à mangier li fai asés donner ;
« .I. an tout plain le t'estevra garder.
« Quant che venra enmi le tans d'esté,
« A saint Jehan qe devons celebrer,
« Dont ferés vous cestui chi delivrer.
« Si le devés .I. campion trouver,
« A cui se puist combatre en camp malé.
« Et se cis puet ton campion mater,
« Laissier l'en dois tout par amors aler,
« Et bon conduit li dois faire livrer
« Que il s'en puist aler à sauveté.
« Et se li tiens puet cestui conquester,
« Cis doit bien estre pendus et traïnés. »
Dist l'amirés : « Bien vous ai escoutés ;
« Se mes ancestres l'a ensement usé,
« Je ne quier ja contre ma loy aler. »
Dist li paien : « Oïl, par verité. »
Adont fu Hues tot maintenant combré,
Dedens le cartre fu errant devalé ;
Li amirés l'a ensi commandé,
Et si a dit que on li doinst asés.
« Hé ! las, dist Hues, con ci a mal ostel ! »
Or vous dirai de la dame al vis cler,
Qui estoit fille Gaudise l'amiré.
Ens son lit jut et ne pot reposer ;
Amors le poinst qui ne le laist durer.
Elle se lieve, que n'i pot demorer,
.I. cierge prent qu'ele ot fait embraser,

Vint à le cartre, s'a le cartrier trové
U se dormoit, par delés .i. piler,
Tot belement li a les clés enblé,
L'uis de le cartre a errant desfremé.
« Hé! Dix, dist Hues, qui me vient viseter?
« Sainte Marie, est il ore ajorné? »
Dist la pucele : « Mar vous esmaierés;
« Hues, biau frere, ensi t'oi jou nommer,
« Je sui le fille Gaudise l'amiré
« Que vous baisastes hui matin au disner.
« Vo douce alaine m'a si le cuer enblé,
« Je vous aim tant que je ne puis durer;
« Se vous volés faire ma volenté,
« Consel metrai qe serés delivrés.
— Dame, dist Hues, laisiés tot çou ester;
« Sarrasine estes, je ne vous puis amer.
« Je vous baisai, çou est la verités,
« Mais je le fis por ma foi aquiter,
« Car ensi l'oi à Karlon créanté.
« Se devoie estre tos jors emprisonés
« En ceste cartre tant con porai durer,
« Ne quier jou ja à vo car adeser.
— Amis, dist ele, dont n'en ferés vous el?
— Naie voir, dame, par sainte carité.
— Par foi, dist ele, et vous le comperré! »
Le cartrier a erroment apelé :
« Amis, dist ele, envers moi entendés :
« Je te desfenc, sour les iex à crever,
« Que ce François ne doinses qe disner
« Desc'à .iii. jours, ce te veul commander. »
Et cil a dit : « Dame, à vo volenté. »
.III. jours tos plains, tant le laissa juner.
Au quart jour est Huelins desperés :
« Hé! las, dist Hues, il n'est ne pains ne blés;

« Or
« Hé
« Cil
« P(
« V(
« N
« Q
« S
« I
« (
T(
Li
V'
«
«
(
(


Geriaumes a ses compaignons cené :
« Baron, dist il, por Diu, ore esgardés ;
« Là voi venir, ce me sanble, une nef.
« Alons encontre, por Diu, se vous volés,
« Savoir s'oriens ja de Huon parler. »
Et cil respondent : « Tot à vo volenté. »
Encontre vont tot li .XIII. adoubé ;
Et chil en vont au droit port ariver.
Li viex Geriaumes lor vint à l'encontrer,
Et puis lour a erroment demandé,
Et dist Geriaumes : « De quel tere estes né ? »
Et cil respondent : « Aparmain le sarés :
« De Meque sommes, la mirable chité,
« Et venons çà à l'Orgileus parler,
« Pour nos tréus paiier et aquiter ;
« Enseniés nous ù le porons trover. »
Et dist Geriaumes : « A se fin est alés,
« Mais, par mon cief, d'el vous convient parler,
« Et aveuc çou les testes perderés.
« Avois ! escrie, mi compaignon, ferés ! »
Et chil ont trait les bons brans acerés,
Chiaus courent sus qui furent ens la nef,
Car moult par furent coureçous et iré,
Si lor detrencent les flans et les costés.
Tost l'orent fait, par fine verité ;
Cil ne se gardent, qui furent desarmé,
Et no baron furent bien aplesté.
On n'éust mie demie lieue alé,
Quant tous les orent ochis et decopé,
Car il n'en est nesuns vis demorés.
Tous les geterent dedens la roge mer,
Puis ont tout pris, et l'avoir et le nef,
Que n'i laissierent qui vaille .I. ail pelé.

Diex les conduie par son disne commant!

Par haute mer s'en vont no chevalier;
Diex les conduie qui tout a à baillier!
Les a Geriaumes menés et convoiés;
Bon oré orent, Dix en soit graciiés!
Tant ont ensanle par haute mer nagié
Et tant erré, et tant ont esploitié,
De lour jornées ne vous sai acointier;
Mais d'autre part arivent el gravier,
De lor nef issent, et sont aparellié.
Tot maintenant montent sor les destriers,
D'or et d'argent carcent .IIII. somier,
La dame ont fait monter sans atargier,
Vers le chité s'en vont sans delaiier;
Or les conduie chil qui tout doit jugier!

Si comme il durent ens en la vile entrer,
Li viex Geriaumes les prist à apeler.
« Baron, dist il, envers moi entendés :
« Nous irons ja ens el palais listé
« Savoir s'orrons ja de Huon parler.
« Quant nous venrons par devant l'amiré,
« Je parlerai et vous m'escouterés;
« A ma parole trestout vous acordés. »
Et chil respondent : « Çou est moult bien nos grés. »
Adont entrerent ens la boune chité.
« Dix, dist Geriaumes, par vo sainte bonté,
« Lai nous oïr de Huon le menbré
« Teles noveles qe nous soient à gré! »
Dont s'adrecierent vers la boune cité;
Les .IIII. pons ont trestous trespasés
Par le raison ke chil Geriaumes set,
Devant la sale dessendent au degré,



Sus el palais sont tot .XIII. monté,
La damoisele ont aveuc aus mené.
Geriaumes a tos premerains parlé
Sarrasinois, c'or il en set asés :
« Cil Mahommés qui tout a à sauver,
« Et qui nous donne et le pain et le blé,
« Il saut et gart Gaudise l'amiré,
« De paradis le puist adès garder
« Que il n'i soit véus ne esgardés ! »
Dist l'amirés : « Je te dis autretel.
« Or me di, frere, de quel tere es tu nés ? »
Et dist Geriaumes : « Aparmain le sarés ;
« Droit à Monbranc, par mon cief, fu ge nés,
« Et si sui fiex Yvorin l'aduré. »
Gaudise l'ot, si est haut escriés :
« Li fiex mon frere, tu soies bien trovés !
« Et qe fait il ? garde ne me celer.
— Sire, moult bien, dist Geriaumes li ber ;
« Par moi vous mande salus et amisté,
« Et vous envoie tel don ke vous véés,
« .XII. François que chi ai amené ;
« L'autrier les prist, par Mahommet mon Dé,
« Là où venoient du sepucre aourer.
« Par moi vous mande qe les emprisoné
« Desc'à le feste saint Jehan en esté,
« Qu'il seront mis là jus emmi ce pré ;
« Adont seront tot vo arcier mandé,
« A aus trairont, voiant tot le barné ;
« Qui miex traira, si ert le mieus loués.
« Et ceste dame que vous ici véés,
« Aveuc vo fille, sire, le meterés ;
« Aprendra li bel françois à parler. »
Dist l'amiré : « Sire, à vo volenté ;
« Mais or me di comment es apielés.

Et dist Geriaumes : « Tyacr
— [[b]Tyacres, frere, ce dist
« Je vous dirai comment es
« De ma grant cartre vous
« D'ore en avant mes camb
« Et ces François tos les e
« Car jou sai bien que peti
« Mais donnés lor à meng
« Gardés ne muirent de f
« Si com fist Hues, .I. j
« Gaires n'i fu quant il f
« Sel m'envoia Karles li
Geriaumes l'ct, le sens
Li sans du piet li est el
Garde à ses piés, .I. b
Por .I. petit ne feri l'a
Dont ot tel duel conse
Le baston hauce, cont
Cascun François en a
Que li clers sans en e
Mais il n'en osent .I.
Car trop redoutent G
Sovent maudient Ge
Et l'amiral a Geriau
« Amis, dist il, laid
— Sire, dist il, par
« Si faitement les a
« Ja par moi n'ere
« Car jes hac tant
« [[b]Que je nes pui
Droit à le cartre l
Dame Esclarmon
U voit Geriaume
« Frans hons, d

« Mes cousins estes, moult nous devons amer;
« Se jou m'osoie en vostre cors fier,
« Je vous diroie mon cuer et mon pensé.
— Dame, dist il, dites vo volenté.
— Sire, dist ele, volentiers et de gré :
« Ens cele cartre .i. François troverés,
« Si faic à croire mon pere l'amiré
« Que il est mors et à se fin alés;
« Et je vous di, en fine loiauté,
« C'onqes mes pere n'ot de mes au disner
« Que li François n'en ait éu asés.
« Or vous requier que ne m'en acusés. »
Geriaumes cuide que ce soit fausetés;
Outre s'en pase, mot ne l'i a sonné,
Que il cuidoit q'ele li ait conté
Pour lui deçoivre; ne s'i ose fier.
Ens en la cartre furent Franc devalé,
Mais n'i est pas adont Geriaumes entré;
Arrier retorne, moult dolans et iré.
Et li bers Hues s'est en haut escrié,
Qui le cuer ot dolant et abosmé :
« Dix! dist li enfes, qui me vient viseter?
« Quel vif diable sont çà dedens entré? »
Et chil se sont moult forment dementé.
« Hé! Dix, [font] il mar fumes onqes né
« Quant si vieument sommes ci demené.
« Hé! Hues sire, frans hon de grant bonté,
« Por vostre amour sonmes enprisonné;
« Jhesu Cris ait de vostre ame pité! »
Li enfes Hues les oï dementer,
Vers eus s'en vint, se lour a demandé :
« Segnor, dist il, de quel tere estes né? »
Et chil respondent : « Dirons vous verité :
« De France sommes, .i. païs renommé.

— Et en quel tere, por Dieu, fustes vous né? »
Et chil respondent : « A Bordiaus la cité,
« Et fumes homme .I. jouene baceler;
« Hues ot non, Diex li face pité!
« Karles li rois le fist desireter,
« Et l'envoia çà outre, en cest rené,
« Au roi Gaudise .I. mesaige conter;
« O lui nous ot tos ensanble amené.
« .I. nos compains nos a trop mal mené,
« Car par lui sommes ens la prison jeté. »
Hues les ot, grant joie en a mené.
« Baron, dist il, pour Dieu, avant venés,
« Si me baisiés errant et acolés,
« Car je sui Hues que tant soliés amer.
« Par vos ensegnes vous ai bien avisés;
« Nous n'avons ore lumiere ne clarté,
« Mais ains le vespre en arons à plenté. »
Quant chil l'entendent, grant joie ont demené,
Au miex qu'il porent ont Huon atasté;
N'i a celui ne l'ait moult acholé.
« Sire, font il, estes vous en santé?
— Oïl, dist il, la merci Damedé;
« La fille au roi m'a tant fort enamé
« Qu'ele me donne canque veul demander;
« Ja nous verra véoir et viseter.
— Sire, font il, gardés vo loiauté.
— Taisiés, dist Hues, ja mar en doterés;
« Mais une cose vous veul je demander :
« U est Geriaumes? gardés ne me celés.
— Li viellars a relenqui Damedé,
« Et il méismes nos a çaiens jeté,
« Quant l'amirés l'en ot congié donné;
« Tant nous bati, près ne nous a tué.
« Pour çou qu'il set Sarrasinois parler,



« Renoiiet a sainte crestiienté.
« Or fait à croire Gaudise l'amiré
« Qu'il est ses niés et de son parenté;
« Tyacres est el palais apelés. »
Quant Hues l'ot, s'en a .I. ris jeté.
« Hé! Dix, dist Hues, comme est bien apensés!
« Tout chou fait il por nos cors delivrer. »
Or vous dirai de Geriaume le ber :
Ses prisonniers n'a mie entroublié;
Pain et car prent et vïande à plenté
Dont on péust .x. hommes conraer,
Droit vers la cartre maintenant est torné.
La damoisele li vint à l'encontrer :
« Biax niés, dist ele, estes vous pourpensé
« Que vausissiés faire ma volenté? »
Et dist Geriaume : « Dites que vous volés.
— Volontiers, niés, aparmain le sarés :
« Se vous volés Mahomet adoser,
« Nous en iriens en France le rené,
« Car li François que là jus troverés,
« Le m'a ensi plevi et créanté. »
Quant ot Geriaumes q'ele a ensi parlé,
Dedens son cuer en a joie mené;
Mais par defors ne l'a pas demostré,
Ains li respont, com ja oïr porés,
Moult cruelment et par moult grant fierté :
« Garce, dist il, créés vous dont lor Dé?
« Par Mahomet! mar l'osastes penser.
« Jou le dirai vo pere l'amiré,
« Si vous fera ardoir et enbraser,
« Et li François seront tout encrué. »
La dame l'ot, s'a grant duel demené :
« Sire, dist ele, por Mahomet mon Dé,
« Au mains me faites .I. petit de bonté,

« K'aveuques vous, s'il vous plaist, me menés,
« Si prenderai congiet au baceler.
— Dame, dist il, ce ne puis je véer.»
Ens e[n] la cartre sont anbedoi entré.
Si tost con Hues voit Geriaume le ber,
Reconnut l'a, si le court acholer,
Et chil le baise par moult grant amisté.
Quant vit la dame que tel joie ont mené,
Li acordance li vint moult [[b]bien] à gré.
« Hues, dist ele, gardés ne me celés,
« Sont che vostre homme c'avés ci ravisé?
— Dame, dist Hues, oïl, par le fil Dé,
« Che sont mes gens quanque vous en véés;
« Hardiement vous i poés fier.
— Sire, dist ele, tant les veul plus amer.
— Baron, dist Hues, por Diu, laisiés me ester;
« Mais cele dame que vous iluec véés,
« Celi devés joïr et acholer,
« Car par li sui ge de le mort respités :
« Bien m'a gardé et donné à plenté,
« C'onkes ses peres n'ot de mes au disner
« Que jou n'en aie ançois éu asés.
— Sire, font il, Jhesus l'en sace gré. »
Et dist la dame : « Segnor, or m'entendés :
« Je vous dirai comment esploiterés.
« Aidier vous veul que soiiés delivré,
« Et le mien pere ne puis ge plus amer,
« Car il ne croit fors Mahon le dervé;
« Pour çou le ha ge, si me puist Dix salver.
« Mais, s'il vausist Damedieu aourer,
« Ja ne fesisse envers lui fauseté.
« Or vous dirai comment esploiterés :
« Tant atendrai qe il ert avespré,
« Que li miens pere ert endormis soué;



« Cascun de vous donrai bon hauberc cler
« Et boinne espée, et boin elme jesmé.
« Quant vous serés fervestu et armé,
« Au lit mon pere vous vaurai droit mener,
« Et, par chelui qui Dix est apielés,
« Jou li vorrai le premier cop donner;
« Bien le porés ocire et decoper,
« Ne ja, par Diu, ne m'en quier confesser,
« Et en après, vuiderons le regné.
— Dame, dist Hues, tot çou laisiés ester;
« Ja Dix ne place, qui en crois fu penés,
« Que vostre pere facieme ja nul mel;
« Li jors venra que serons delivré. »
A icest mot, ont tot lasié ester;
De le cartre ist Geriaumes li barbés
Et la pucele; chil i sont demoré.
Ens ens la sale est Geriaumes rentrés;
Tous sires fu de la gent l'amiré:
Chou qu'il commande ne li osent véer.
Ses prisonniers a sovent visetés;
Il et la dame les ont bien revidés.
Or vous lairai chi des François ester;
Quant tans sera, bien sarai retorner,
Si vous dirai d'Agrapart le dervé:
Ichil fu frere le gaiant desfaé
Que Hues ot ochis et decopé.
Quant oï dire que ses frere ert tué,
Il fist se gent venir et asanler;
.X^{m}. en ot quant furent aünés.
Sus les cevax sont erroment monté,
Vers Babilone se sont aceminé.
De lor jornées ne vous sai deviser;
Mais il ont tant esploitié et erré
Sous Babilone dessendent en .I. pré.

Agrapars a ses hommes apelés :
« Baron, dist il, orendroit m'atendés,
« Et jou irai à l'amiral parler.
— Sire, font il, tout à vo volenté. »
Li gaians s'arme, que Dix puist mal doner.
.XVII. piés ot de grant li maufés,
Les ex ot rouges con carbons embrasés,
Demi piet ot entre l'uel et le nés,
Entre sorciex, .I. grant pié mesuré.
.I. hauberc vest plus blanc que flor de pré;
.XIIII. piés ot de lonc par vreté;
Ens le largece pueent .III. homme entrer.
Et une fauc a en ses puins conbré;
Comme ses freres ensement l'a porté;
Trestout à piet en vait ensi armés.
Il est entrés ens la bonne chité,
Vers le palais s'en est aceminé.
Les .IIII. pons a outre trespasé;
N'i ot portier qui li osast véer.
Et chil ne cesse desc'au palais listé;
Il a monté les marberins degré.
Li amirés fu asis au disner;
Devant lui sert Geriaumes li barbé.
Es Agrapart ù il vient tous armé;
Si roidement s'en est outre pasés
Que sour le table est li vins reversés.
En haut parole que bien fu escoutés;
N'i ot haut homme qui osast mot sonner.
« Mahons, dist il, qui tout a à garder,
« Et ki nous donne et le pain et le blé,
« Ichil confonde Gaudise l'amiré
« [[b]Con] malvais sers et traïtres provés ! »
Dist l'amirés : « Agrapart, tort avés
« Qui si vieument ens ma cort m'aparlés;



« Mais or me dites, et que me demandés? »
Dist li gaians : « Aparmain le sarés :
« Je vous mec sus mon frere avés tué,
« Car je sai bien, si c'on m'a devisé,
« Que chil qui l'ot ochis et decopé
« Qu'il vint çà outre par dedens vostre ostel,
« Si le fesistes en vo prison geter.
« Nel déussiés avoir emprisoné,
« Ains l'éussiés pendu et traïné,
« Et par Mahom, cui je doi aourer,
« Se ne me fust por mon cors avieuter,
« Je vous ferroie de mon puing sor le nés
« Si que le sanc en feroie voler.
« Traïtres! leres! tu soies vergondés!
« De vo caïre maintenant vous levés;
« Ne devés pas séoir comme amirés. »
Puis pase avant, à lui l'a si tiré
Que de son cief fait le capel voler,
C'à poi ne fist l'amiral jus verser.
Li amirés fu forment abosmés.
Dist Agrapars : « Glous, vous me servirés;
« Mes freres est mors, dont sui au cuer irés,
« Or veul avoir toutes ses iretés :
« D'ore en avant serés mes sers clamés,
« U vous serés à martire livrés.
« Et non pourquant je veul à droit ouvrer :
« Faites errant .I. de vos Turs armer;
« Se doi i vienent, ne les quier refuser;
« A aus vaurai combatre en camp malé.
« Se li doi vostre pueent mon cors mater,
« Je vous lairai en pais vos iretés;
« N'en quier avoir .I. denier monéé.
« Et se je puis le vostre conquester,
« Vous me rendrés .IIII. denier d'or cler,
« Et à tous jors mes liges hon serés. »

Dist l'amirés : « Bien veul çou créanter ;
« Encor vait bien s'ensi puis escaper.
« Avois ! escrie, ù sont mi homme alé ?
« Ai ge nul homme tant hardi ne osé ?
« Se il pooit ce gaiant conquester,
« Jou li donroie Esclarmonde al vis cler,
« Et le moitié aroit de mon regné. »
Mal de chelui ki .I. mot ait sonné,
Tant redoutoient Agrapart le dervé !
Voi le Gaudise, s'a tenrement plouré.
Dist Agrapars : « N'i vaut riens dementers ;
« Il vous convient .IIII. deniers donner :
« Vous nen serés par nul honme tensés. »
Dame Esclarmonde voit son pere plorer,
Moult bielement le prist à apieler.
« Peres, dist ele, envers moi entendés :
« Se vous, biau sire, ne m'en saviés mal gré,
« Je vous diroie mon cuer et mon pensé. »
Dist l'amirés : Naïe, par verité,
« Se vous en jur, par Mahommet mon Dé,
« Bien poés dire toute vo volenté,
« Que ja par moi n'en averés nul mel.
— Sire, dist ele, par Mahommet mon Dé,
« J'ai le François encore emprisonné ;
« [[b]Qui le messaige ot çaiens aporté ;
« Encor est il en vie et en santé :]
« S'il vous plaisoit, je l'irai amener.
« S'il voloit faire le bataille campel,
« Vous l'en lairiés tout par amors aler. »
[[b]Dist l'amirals : « Alés, si l'amenés.
« Se il voloit por moi en camp entrer,
« Jou li feroie et amour et bonté. »
Cele s'en torne, n'i a plus demoré.
Li viex Geriaumes est aveuc ele alés ;]
Anbedoi sont dedens le cartre entré,



« Çou arés vous conquis en mon ostel.
« J'aim mix en France estre sers racatés
« Q'en cest païs .IIII. deniers donner;
« Et se tu veus aveuc mi demourer,
« Ma fille aras à moiller et à per,
« Et le moitiet arés de mon regné.
— Sire, dist Hues, bien vous ai escouté;
« Bien le ferai par convenent itel,
« Mais que faciés mon hanap raporter,
« Mon bon hauberc, mon cor d'ivoire cler. »
Dist l'amirés : « Et tout chou raverés. »
Dont commanda c'on li voist raporter.
Et chil i vont cui il fu commandé ;
Dont raporterent son bon hauberc safré,
Le cor d'ivoire et le hanap d'or cler.
Hues les vit, grant joie en a mené.
Dist Agrapars : « Je m'en puis bien raler
« A mes barons qui m'atendent es prés,
« Car je voi bien campion averés ;
« Mais or le faites hastievement armer,
« Car je ne quit jamais armes oster
« Si l'arai mort, ochis et decopé. »
Atant s'en torne, s'avale les degrés.
Et Huelins a son hanap conbré,
Son cor d'ivoire, Geriaume l'a livré :
« Amis, dist il, ces joiaus me gardés ;
« En vous m'en fie, saciés de verité. »
Puis prist l'auberc, d'une part est tornés,
De ses peciés s'est à Dieu confesés,
Sa coupe bat, et a Dieu reclamé.
Le hauberc prent, se l'a moult regardé;
Forment redoute Auberon le faé,
Que il maudist en le cartre mortel :
« Ha ! Dix, dist il, porai i jou entrer ?



« He! Auberons, gentis hon, que ferés?
« Or sui ge mors se ne me secorés. »
Le hauberc prent qui fu legiers asés,
Le pan deriere contremont a levé,
Chelui devant lassa aval coler;
Ens le caveche li est Hues entrés,
Que ne li fu ne trop lons ne trop lés.
« Diex, ce dist Hues, tant soiés aourés!
« Or voi ge bien que je suis racordés
« Vers Auberon, le gentil roi faé;
« Moult est preudom quant le m'a pardonné,
« Car j'ai menti et maudit l'ai asés.
« Dix, ce dist Hues, com je vous doi amer,
« Quant ens ou bos le me laisas trover!
« Or ne douc pas le grant gaiant dervé. »
Li Sarrasins ne s'est mie oublié
Qui prist s'espée ens en l'estor mortel,
Quant il fu pris et em prison getés;
Il li corut erroment aporter :
« Tenés, fait il, cesti me porterés;
« Longement l'ai en mon escrin gardé. »
Hues le prent, se l'en a merchié,
Puis lace l'elme ù l'escarboucle pert.
Et l'amirés fait Bauçant enseler,
C'est .I. cevax ferrans et pumelé,
N'ot si courant en trestout le rené.
Li amirés l'a Huelin livré;
L'enfes i monte c'à estrier n'en sot gré.
Li cevaus fu ricement enselé :
Li sele fu d'os de poison de mer,
Li frains du cief valt .c. marcs d'or pesé.
Quant Hues fait le ceval galoper,
Trente escaletes s'i acordent si cler
Harpe ne gigle n'est tele à escoter.

De la vile ist Hues li baceler,
Le cheval point, si l'a laissié aler,
Un eslais fait tout contreval le pré,
En plain arpent le fait .x. fois torner,
Au tour François revint li baceler.
Et l'amirés fu as crestiaus montés,
Bien a l'enfant véu et esgardé;
Dist à ses hommes : « Voiiés et esgardé[s]
« Le plus bel homme qui onques mais fust né.
« Com li avient cis escus à porter!
« Che fust damaiges se l'éusse tué. »
.M. Sarrasin a fait le camp garder,
Qui furent tout fervestu et armé,
C'on n'i péust traïsson pourparler.
Et Hues est devers le camp alés.
L'amirés l'a à Mahom commandé :
« Vat ent, dist il, Mahons te puist salver!
« Et se li Dieus ke tu dois aourer
« Vaut miex que chil que j'ai devant nommé,
« Li plus vrais Dix te puist hui ramener. »

Droit vers le parc va Hues au cors gent,
Et Agrapars enmi le pré l'atent.
Il li escrie à se vois hautement :
« Vasal, dist il, d'ont es tu ? de quel gent ?
« Apartiens tu Gaudise l'amirant?
— Naie, dist Hues, li cors Dieu le cravant!
« Ains sui de France, nel celerai noiant;
« J'ochis ton frere ù moult ot hardemant. »
Dist li paien : « Tant sui ge plus dolant;
« Par Mahomet, tu es de boinne gent!
« Car lai ton Dieu et à me loi te prent,
« Et si t'en vien o moi en Orient;
« Je te donrai et tere et casement,

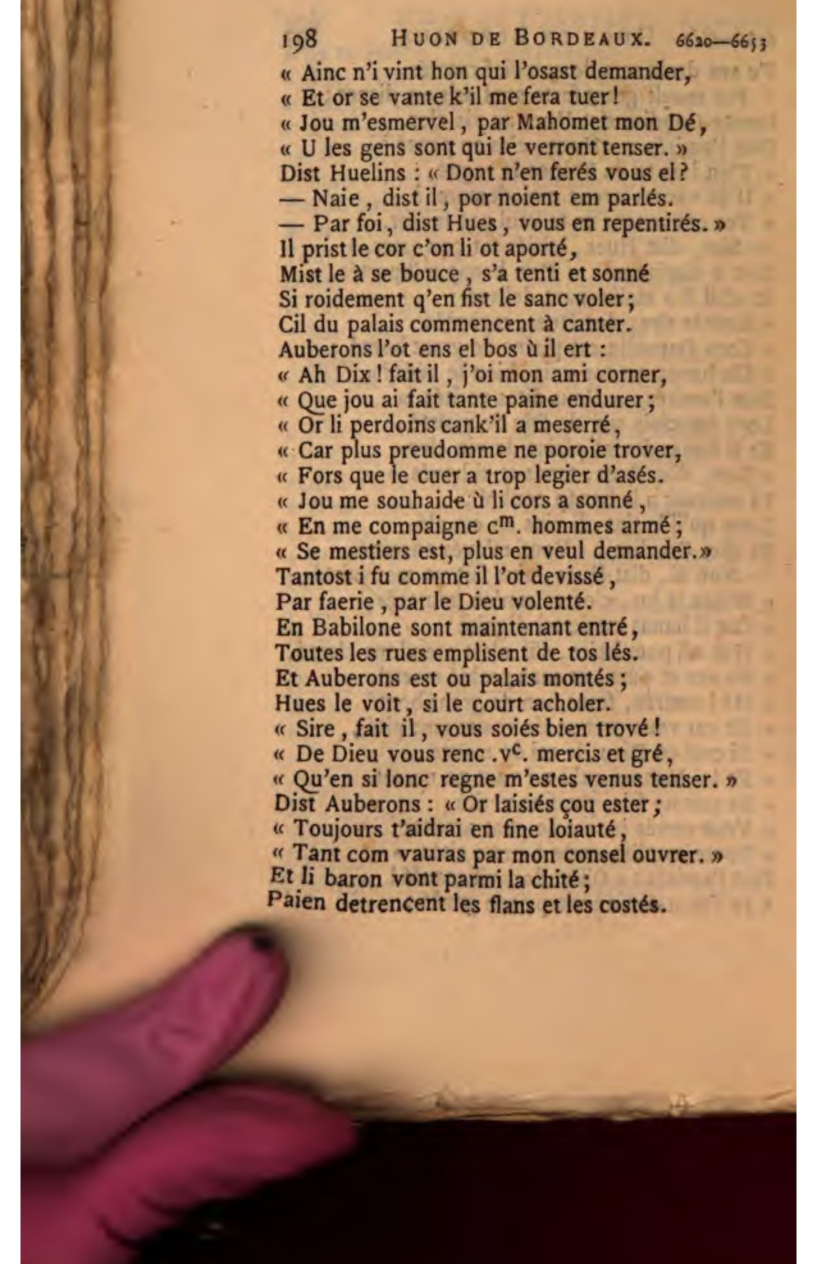


« Tenras le marche par devers Bocident,
« Si te donrai .I. moult rice present :
« Ma suer germainne, noire est com arement ;
« Graindre est de moi, si a .I. piet de dent.
— Par foi, dist Hues, à cent diables le rent ;
« Jou n'i vinc mie pour tel mariement.
« Garde toi bien et vers moi te desfent ;
« Jou te desfi de Dieu onipotent. »
Dist li paien : « Et je toi ensement ;
« De par Mahom, ma tere te calent. »
Adont s'eslongent anbedui .I. arpent.

ANBEDUI sont maintenant desfié,
Puis, s'entreslongent par moult grande fierté.
Sour les escus grans cos se sont donné,
Desour les boucles les ont frais et troé,
Mais les haubers n'ont il point entamés.
Andoi s'abatent à le terre, ens ou pré ;
Isnelement est cascuns relevé.
Li paiens prent le fauc d'acier tempré,
Après Huon l'a fierement geté.
L'enfes guencist, qui legiers fu asés ;
Li faus pase outre, ne l'a pas asené.
Et Hues trait le branc d'achier letré,
Le paien a moult ruiste cop donné
Amont sor l'elme, qui fu à or gesmé,
Le cercle fent, ne vaut .I. oef paré ;
Le blance coife li a petit duré,
Toutes ses armes ne li valent .II. dés ;
Dessi au tiés li a les caviaus rés.
Par devers destre est li brans devalés,
Le destre orelle li a tout jus copé.
Dist Agrapars : « Tu m'as bien asené ;
« Par Mahommet, or m'as tu mal mené.

« Se tu refiers, tost m'averas tué;
« Il me vient mix .IIII. deniers donner
« Que jou me laisse ochire ne tuer :
« A toi me renc ; ne me fai plus nul mel.
— Par foi, dist Hues, ja mar en douterés;
« Vous n'arés garde par homme qui soit nés. »
Par le hauberc l'a Huelins conbré,
Et si l'enmaine, voiant tot le barné ;
Tout à pié entrent ens la bone cité.
Quant voit Geriaumes Hues l'a conquesté,
U voit Gaudise, se l'en a apielé.
« Sire, dist il, envers moi entendés :
« Quant jou entrai l'autrier en vostre ostel,
« Fis jou à croire, voiant tot le barné,
« Que jou estoie de vo grant parenté,
« Fieus vostre frere, mais n'est pas verité.
« Foi que doi vous, vous ne m'apartenés,
« Ains sui hons liges Huon le baceler ;
« N'en seuc comment noveles demander,
« Por çou me fis vostre cousin clamer,
« Et tout cist Franc sont si homme otretel. »
Dist l'amirés : « C'est fine verités
« Que de François ne se puet nus garder. »
A che mot sont contre Huon alé,
Si l'encontrerent droit au pié du degré,
U il devoit ens ou palais entrer.
Hues a pris Agrapart le dervé,
Vint à Gaudise et se li a livré.
« Sire amirés, ce dist Hues, tenés :
« Cestui vous renc, or en faites vo sés. »
Et li gaians li est au piet alés,
Voiant paien, li a merchi crié,
Dist que ses hom sera tout son aé ;
Chil qui se sires soloit estre clamés,

Fu ses drois sers de son cief racatés.
Par moult grant feste sont asis au disner;
Jouste Gaudise sist Hues au vis cler.
Dist l'amirés : « Hues, c'as en pensé?
« T'en iras tu en France le regné,
« U tu vauras aveuc moi demorer?
« Tes convenans ne te veul pas fauser.
— Sire, dist Hues, laisiés tot çou ester. »
Dist à Geriaume : « Mon hanap m'aportés. »
Et chil li a maintenant delivré :
« Amirés sire, dist Hues, esgardés
« Com Damedix est plains de grant bonté :
« Cis hanas est tos vuis, bien le véés? »
Dist l'amirés : « Vous dites verités. »
Lors fist crois sus de Diu de maïsté,
Et li hanas devint plains de vin cler.
« Sire, dist Hues, tenés et si bevés. »
Li amiraus a le hanap conbré;
Lues qu'il le tint, li vins en est alé.
Et dist Gaudise : « Vous m'avés encanté.
— Non ai, dist Hues, ains fait vo mauvaisté;
« Metés le jus, c'or vous n'en gouterés,
« Car li hanas est de tel dignité
« Nus n'i puet boire, s'il n'est preudons clamé,
« Et nes et purs, et sans pechié mortel.
« Hé! amirés, frans hon de grant bonté,
« Et car vous prenge de vostre ame pité,
« Si croi en Dieu, le roi de maïsté,
« Et lai Mahom qu'il ne vaut ne ne set.
« Se çou ne fais, par fine verité,
« Vous verrés ja tant de gent arouter
« Toute emplira ceste boinne cités. »
Dist l'amirés : « Oiiés dou vif maufé!
« Je l'ai .I. an en ma prison gardé;



« Ainc n'i vint hon qui l'osast demander,
« Et or se vante k'il me fera tuer !
« Jou m'esmervel, par Mahomet mon Dé,
« U les gens sont qui le verront tenser. »
Dist Huelins : « Dont n'en ferés vous el ?
— Naie, dist il, por noient em parlés.
— Par foi, dist Hues, vous en repentirés. »
Il prist le cor c'on li ot aporté,
Mist le à se bouce, s'a tenti et sonné
Si roidement q'en fist le sanc voler ;
Cil du palais commencent à canter.
Auberons l'ot ens el bos ù il ert :
« Ah Dix ! fait il, j'oi mon ami corner,
« Que jou ai fait tante paine endurer ;
« Or li perdoins cank'il a meserré,
« Car plus preudomme ne poroie trover,
« Fors que le cuer a trop legier d'asés.
« Jou me souhaide ù li cors a sonné,
« En me compaigne c^{m}. hommes armé ;
« Se mestiers est, plus en veul demander. »
Tantost i fu comme il l'ot devissé,
Par faerie, par le Dieu volenté.
En Babilone sont maintenant entré,
Toutes les rues emplisent de tos lés.
Et Auberons est ou palais montés ;
Hues le voit, si le court acholer.
« Sire, fait il, vous soiés bien trové !
« De Dieu vous renc .v^{c}. mercis et gré,
« Qu'en si lonc regne m'estes venus tenser. »
Dist Auberons : « Or laisiés çou ester ;
« Toujours t'aidrai en fine loiauté,
« Tant com vauras par mon consel ouvrer. »
Et li baron vont parmi la chité ;
Paien detrencent les flans et les costés.

Et Auberons fait l'amiral combrer,
Et si le rent Huon le baceler.
Hues le prent, s'a grant joie mené.
Rois Auberons a fait le ban crier,
Qui Diu velt croire qu'il n'avera nul mel;
Plus de .IIm. en font en fons lever.
Et Hues a l'amiral apielé :
« Sire, fait il, estes vous porpensés?
« Car créés Dieu, le roi de maïsté,
« U se chou non, tout maintenant morrés. »
Dist l'amirés : « Ains me lairai tuer
« Que jou guerpise Mahommet, le mien Dé. »
Et Auberons commença à crier :
« Hues, dist il, con iés desmesurés!
« Car pren le teste de cel cuivert malfé;
« Envers Karlon t'en poras aquiter. »
Hues a trait le bon branc aceré,
Tout maintenant li a le cief copé;
Le barbe prent qui pendoit sor le nés,
Puis li osta .IIII. dens maiselers.
Dist Auberons : « Hues, or m'entendés :
« Tu as le barbe et les dens autretel;
« Gardes les bien, por Diu de maïsté,
« Car c'est ta mors et si est ta santés.
— Sire, dist Hues, merci, por l'amor Dé;
« De legier cuer ai tout adès esté;
« En tel lieu, sire, s'il vous plaist, les meté,
« Que jou nes perde, se il vous vient en gré. »
Dist Auberons : « Tu as moult bien parlé.
« Jou les souhaide Geriaume ens ou costé;
« Deseur le hance les ait enséelés,
« En tel maniere que ne li facent mel. »
Tantost i furent comme il l'ot devisé,
Par faerie, par le Dieu volenté.

Dist Auberons : « Hues, or m'entendés :
« Il me convient droit à Monmur aler;
« Biax dous amis, de bien faire pensé.
« Vous enmerrés la fille l'amiré,
« C'est Esclarmonde qui tant a de biauté.
« Jou te desfenc, sor les menbres coper,
« Et si très chier con tu as m'amisté,
« Que tu n'i gises ne n'aies abité
« Desc'à cele eure que l'aras espousé,
« Tout droit à Romme, la mirable cité.
« Et se t'i gis, si me puist Dix salver,
« Tu te venras en si grant povreté
« Qu'il n'est cors d'omme qui le péust conter.
— Sire, dist Hues, je m'en quit bien garder. »
Dist Auberons : « Dont ferés vous que ber. »
Adont li fait .I. calant aprester;
Tant est divers nus nel poroit conter.

La nés fu grande et de biele façon
Et tant divers que nel dirait nus hom :
La mers i fu portraite et li poison,
Et tout li oir de France le roion,
De Cloevis, qui tant estoit preudom.
Canbres i ot à moult grande fuison;
Dedens ont mis les auferrans gascons,
Et pain et car, vin claré à fuison,
Et de bescuit tant comme il lor fu bon,
Et vair et gris i misent li baron.
Congiet a pris li petis Auberon,
Au departir ala baisier Huon.

Rois Auberons a congiet demandé,
Et Huelins si l'a baissié asés.
Quant l'ot baisié, si commence à plorer.



Hues le voit, se li a demandé :
« Sire, fait il, por Diu, et vous ç'avés ? »
Dist Auberons : « J'ai de toi grant pité ;
« Ne te verrai jamais en ton aé,
« S'aras éu tant grande povreté
« Qu'il n'est cors d'omme qui le péust penser. »
Atant s'en torne qu'il n'i a plus parlé,
Et Hues est encore sejournés.
La damoisele, que Hues ot trové
Ens en la tour o le gaiant dervé,
Fist .I. haut homme du païs esposer ;
Amiraus fu, si fu crestiienés.
Toute la tere lor donna à garder
Que tint Gaudise, qe Hues ot tué.
Et puis s'atorne li enfes de l'aler.
.I. batel fisent moult ricement ferer,
Que il menront aveuc lor grande nef ;
S'en isteront as bours et as cités.
Adont est Hues dedens la nef entrés ;
Il et si homme n'i ont plus aresté,
Drecent lor voile, si s'espaignent en mer.
Ainc ne finerent tote jor de sigler
Desc'à cele eure miedis fu sonnés ;
Adont s'asisent là dedens au disner.
A mengier orent et à boire à plenté,
Car li hanas lor rendi vin asés.
« Dix, ç'a dit Hues, com m'avés viseté !
« J'ai .I. hanap qui vaut une cité,
« Et .I. hauberc qui moult fait à loer.
« Si ai .I. cor de blanc ivoire cler ;
« Quant je le sonne et je le veul corner,
« J'ai tant de gent com je veul demander ;
« Et s'ai le fille Gaudise l'amiré,
« Dame Esclarmonde, qui tant a de biauté.



« Je l'aime tant, si me puist dix salver,
« Que de son cors ne me puis consirer.
« Cis nains boçus me cuide vergonder,
« Qui me desfent à le dame à juer;
« Mais ja por lui nel lairai, en non Dé,
« Que jou ne fache de li ma volenté. »
Et dist Geriaumes : « Vous estes faus provés ;
« Vous savés bien qu'il vous dist verité,
« Et si volés son commant trespaser :
« *Se tu i gis, se me puist Dix salver,*
« *Tu en seras honnis et vergondés.* »
Et respont Hues : « Laissiés tout çou ester,
« Car je ferai çou que j'ai en pensé.
« Sire Geriaumes, se vous péur avés,
« En ce batel tot maintenant entrés,
« Et de vitaille i metés à plenté. »
Et dist Geriaumes : « Si ferai ge, en non Dé.
« Segnor, dist il, alons i tost entrer,
« Car il est faus et trop desmesurés,
« Et ses peciés nous poroit bien grever. »
Et il si fissent, n'i sont plus aresté ;
Tout .XIII. entrerent ens el batel feré.
Et Hues qeurt .I. bel lit aprester;
Qui dont véist la dame duel mener,
Ses poins detordre, et ses caviax tirer,
Il n'est nus hom qui n'en presist pité.
« Sire, dist ele, merchi, por l'amor Dé !
« Atandés tant que m'arés espousé.
— Dame, dist il, non ferai, en non Dé ! »
Adont le prist, et si l'a acholé ;
U lit se coucent sans point de l'arester :
De le pucele a fait se volenté.
Onqes si tost n'ot son deduit pasé,
Une tempeste commence par le mer.



La nés Huon, ù la damoisele ert,
Commence à croistre et trestote à froer;
Ens .v^{c}. pieces est li calans volés.
Sour une plance est Hues demorés,
Entre ses bras Esclarmonde al vis cler,
Et si baron vont flotant par le mer.
Diex les conduie, qui tot a à sauver!
Plus de .c. lieues sont arrier reculé;
Le plance flote sor coi Huelins ert.
Par le voloir de Dieu de maïsté,
Est l'enfes Hues en une ille arivés,
Il et s'amie qui moult ot de biauté,
Tout aussi nu comme au jor qu'il fu nés.
Moult par sont liet quant il sont escapé;
Par dedens l'erbe se sont envolepé,
Et la pucele a tenrement ploré.
« Hé! las, dist ele, com sons en grant vielté!
— Dame, dist Hues, or laisiés çou ester;
« Foi que doi vous, n'i valt riens dementers;
« Acolons nous, se morrons plus soef.
« Tristrans morut por bele Iseut amer,
« Si ferons nous, moi et vous, en non Dé. »
Adont se sont andoi entracolé.
Entrues qu'il sont ensement dementé,
Atant es vous .xx. galios de mer;
En .I. batel vienent tot abrievé:
Ens en cele ille soloient reposer,
Et il i sont maintenant aresté.
Vitaille avoient aveuc aus aporté;
Lonc de Huon sont asis au disner.
Hues escoute, se les oï parler;
Dist à s'amie: « Me dame, ore escoutés:
« Jou oi çà gens, si me puist Dix salver. »
Son cief dreça, si les a esgardés.

O le la dame si commence à crier :
« Sire, fait ele, ce n'est pas verités ;
« Por Mahomet, aiiés de moi pité,
« Car je fui fille Gaudise l'amiré !
« Mes pere est mors et à se fin alé
« Par .I. varlet de Franche le rené,
« Et cist me veulent à mon oncle mener.
« Se il me tient, je sai par verité
« Qu'il me fera en un fu enbraser. »
Et dist Galafres : « Aveuc moi remanrés. »
Puis dist à chiaus : « La dame me livrés. »
Et chil respondent : « Non ferons, en non Dé. »
Galafres l'ot, s'en fu moult aïrés ;
Dist à ses hommes : « Ces gloutons me prendés. »
Li baron salent qui les cuident combrer,
Mais chil se sont à desfense torné.
Mais lor desfense lor a petit duré ;
Trestous les ont ochis et decopés,
Fors .I. tout seul, chil lor est escapé ;
N'i content gaires, ains le laisent aler.
Prisent le dame, il ne demandent el ;
Il l'enmenerent sus el palais listé.
Li roi Galafres ne se vot arester ;
Erroment l'a à moillier espousé.
Adont le prist la dame à apieler :
« Sire, dist ele, merchi, por amor Dé !
« Jou ai .I. veu à Mahommet voué :
« Desc'à .II. ans ne puis en lit entrer
« Là où nus hom gise, par verité.
« Or m'en repenc por la vostre amisté,
« Car moult sui lie que m'avés esposé ;
« Mais se je pase çou que jou ai voué,
« Mahons, nos sire, nous en sara mal gré :
« Si vous proi, sire, que vous me deportés.



— Dame, dist il, par Mahonmet mon Dé,
« Jou ne quier ja par moi vo veu paser;
« Mais, par celui qui je doi aourer,
« Ains vous gardroie .xx. ans trestous pasés
« Que de vos cors n'aie les amistés. »
Puis dist la dame coiement, à chelé :
« Par Jhesu Crist qui je veul aourer,
« Je garderai Huon ma loiauté,
« Et souferrai paine et dolour asés
« Ains que nus hom ait de moi l'amisté. »
Or vous lairai chi de la dame ester;
Du galiot vous vaurai deviser
Qui lour estoit de la nef escapé,
Desc'à Monbranc ne se vot arester,
Yvorin trove en son palais listé,
Adont li conte toute la verité :
Que li siens freres estoit à fin alés
Par .I. garçon qui fu de France nés,
Puis enmena Esclarmonde au vis cler.
« Nous .x. estiemes en une grande nef,
« Si le trovames en une ille de mer;
« La damoisele eu ge tost ravisé.
« Nous le deviemes çà dedens amener,
« Quant .I. oraiges qui acuelli no nef
« Sus Aufalerne nous a fait ariver.
« Li roi Galafres nous vint à l'encontrer,
« Mes compaignons fist trestous decoper;
« Mahons m'aida que je fui escapés.
« Galafres a vo cousine espousé. »
Yvorins l'ot, li sans li est mués.
« Hé! las, fait il, est mes freres tués,
« Et s'a ma niece Galafres l'amiré!
« Il est mes hom, de moi tient son rené;
« Moi le rendra, se il li vient à gré. »

.I. mesagier fait erroment monter,
Et se li fait boinnes letres donner
Que il li fache sa nieche ramener.
Cil s'en torna, et a tant cheminé
Qu'en Aufalerne est .i. matin entré.
L'amiré trove o son rice barné;
Cil l'en apiele con ja oïr porés:
« Galafres sire, fait il, or m'entendés:
« Rois Yvorins, qui tant fait à loer,
« Par moi vous mande sa niece li rendés;
« Se chou ne faites, sachiés en verité,
« Il vous fera tout vo païs gaster. »
Et dist Galafres: « Amis, or m'entendés:
« Rois Yvorins fera sa volenté,
« Mais por nul homme qui de mere soit né,
« Jou ne rendroie la pucele al vis cler. »
Dist li mesaiges: « Dont n'en ferés vous el? »
Dist l'amirés: « Non, par Mahom mon Dé! »
Li mesagiers est arriere tornés;
Tant a coitiet le destrier sejorné
Qu'il est venus à Monbranc la cité.
Yvorin a les nouveles conté,
Que rois Galafres li a moult bien mandé
Que la pucele, qui tant a de biauté,
Ne rendera pour homme qui soit né.
Yvorins l'ot, s'a se barbe juré
Qu'il li torra sa tere et son regné.
Or vous lairai de ceste guerre ester;
Quant tans en ert, bien en sarai parler,
Si vous dirai de Huon le menbré,
Qui gist ens l'ille, en grande povreté,
Les poins loiiés et les .II. iex bendés.
Et d'Auberon vous veul .I. poi conter,
Qui fu ou bos aveuqes son barné.



De Huelin li prist à ramenbrer;
De ses biax iex commença à plorer.
Dient si homme : « Gentis sires, c'avés? »
Dist Auberons : « Par foi, vous le sarés;
« Il me souvient du las, maléuré,
« C'est Huelin qui j'ai m'amor donné.
« Jou li aidai son mesaige à conter,
« Et l'amiral li aidai à tuer.
« Sa fille en ot aveuqes lui mené;
« Desfendi lui, sor les menbres coper.
« K'à le pucele n'éust ja nul pensé
« Desc'à cele eure qu'il l'aroit espousé.
« Ore a li leres men commant trespasé,
« Et s'est li las en si grant povreté
« Qu'il a perdu canke li oi donné,
« Le cor d'ivoire et le hanap d'or cler,
« Si gist li las en une ille de mer,
« Les poins loiiés et les .II. iex bendés.
« Diex le gonfonde, car il m'a vergondé,
« Quant mon commant a trestout trespasé! »
Dist Glorians, un chevaliers faés :
« Sire Auberons, e[n] non Dieu tort avés.
« Dix fist Adan, du limon l'ot fourmé,
« Evain se feme, qui moult ot de biauté;
« Tout paradis lour fist abandoner,
« Fors seul .I. fruis, chil lour fu devéés.
« Eve en manga, che fu par le maufé,
« Et puis en fist Adan le col passer.
« Sainte Marie, ke ne vous porpensés
« Que cis Adans, qe Dieus avoit formé,
« Qu'i trespasa le coumant Damedé,
« Et puis li ot Dix trestout pardonné? »
Atant es vous Malebrun le sené;
Devant le roi s'est à genous jetés.

« Sire, dist il, laisiés vo cruauté
« Et si aidiés l'enfant à delivrer. »
Dist Auberons : « Non ferai, en non Dé! »
[[b]Dist Malabruns : « G'irai, se vous volés. »
Dist Auberons : « Tu i pues bien aler];
« Mais, par celui qui en crois fu penés,
« Se tu i vas, je te doins .I. don tel :
« .XXVIII. ans seras luiton en mer,
« Aveuc les .xxx. que tu i dois ester,
« Et si t'estuet mon hauberc raporter,
« Mon cor d'ivoire et mon hanap doré.
« Se tu tant l'ainmes, tant le pues acater,
« Et si te di, en fine loiauté,
« Tu ne li pues ne tolir ne donner;
« Mais aussi nu con vous le troverés,
« Le porterés sor le rive de mer.

— SIRE Auberons, dist Malabruns li frans,
« U troverai Huelin le vaillant? »
Dist Auberons : « Ens l'ille Moysant;
« A .III. lieuetes est infers le puant :
« Là troverés le caitis, las, dolant. »
Dist Malabruns : « A Jhesu vous commant,
« Ne finerai jamais en mon vivant,
« Si troverai le damoisel vaillant. »
Atant s'en va vers le mer ceminant;
Ainc ne fina ne n'ala arestant,
Si est venus droit à le mer bruiant.
Il joint ses piés, si saut ens l'aige errant;
Plus tost s'en va c'oisiax ne va volant.
Or saciés bien que il aloit flotant;
Ne s'i tenist .I. grans oisiax volant.
Tant esploita et tant ala noant
Qu'il est venus à Huelin l'enfant,



U se gisoit, ens l'ille Moysant.
Les iex bendés, le cuer avoit dolant;
Sovent maudist Auberon le vaillant.
Atant es vous Malebrun acourant.

Chil Malabruns est dedens l'ille entrés;
Huelin trove ù gist moult abosmés.
Il le salue de Dieu de maïsté :
« Hues, fait il, velliés u vous dormés?
— Hé Dix! dist Hues, cui o ge là parler? »
Dist Malebruns : « Aparmain le sarés :
« Je sui .I. hom qui moult vous a amé;
« Autant vous aim, se Dix me puist sauver,
« Con fait la mere l'enfant qu'ele a porté.
« Malabruns sui par droit non apielé,
« Li luitons sui, saces de verité,
« Qui te porta outre le rouge mer,
« Quant tu déus en Babilone entrer.
— Malabruns frere, dist Huelins li ber,
« Car vien avant, por Diu de maïsté,
« Les ix du cief et si me desbendés. »
Dist Malebruns : « Tot à vo volenté. »
Il pase avant, le bendel a osté,
Et puis li a les .II. poins desnoués.
Quant Hues voit que il est delivrés,
Ne fust si liés pour .XIIII. cités :
« Malebrun frere, je vous veul demander,
« Biau dous amis, qui t'a chi amené? »
Dist Malebrons : « Auberons li faé
« M'i envoia par convenent itel
« Que jou seroie luitons en haute mer
« .XXVIII. ans, tant m'i convient ester,
« Avec les .XXX. que g'i doi converser.
« Por toi m'estuet ma poinne à doubler,
« Et si m'estuet le haubert rapourter,

« Le cor d'ivoire et le hanap doré,
« Car ansi l'ai ge Auberon créanté.
— A foi, dist Hues, [bDix le puist craventer]!

— Tu dis trop mal, ceu a dit Malabrons;
« Quanque tu dis sait bien li petiz hons.
— Certes, dit Hues, je nou doute .i. bouton,
« Car trop m'a fait de mal et de dolour.

« Malebruns freres, dist Huelins li ber,
« Lairés me vous où vous m'an pourterez? »
Dit Malebrons : « Hues, or m'antendés :
« Je vous metrai lai outre à sauveté,
« Mais ne vous puis ne sai ne lai mener;
« Faites errant, sur ma crupe montés.
— Sire, dit Hues, tout à vo volonté. »
Dedens sa pel est Malabrons entrez,
Et Hues est sour sa crupe montés;
Janbes croisies, s'est asis tout soué,
Tout ensi nuz com lou jour qu'il fuit nez
Et Malabrons est saillis en la mer,
Et si a tant esploitié et erré
Que d'autre part a Huon arivé.
Il le [bgita] sour la rive de mer.
« Hues, dit il, à Jhesu demourés,
« Je ne vous puis ne tolir ne donner :
« Il me convient por le haubert aler,
« Et por le cor, pour le hanap doré.
« Demeure à Dieu; ne te puis conforter. »
Atant s'en torne, s'est salis ens la mer,
Et Hues est iluec tous seus remés.
Ore a tel duel, le sens cuide derver.
« Hé! las, fait il, quel part porai aler?
« Sainte Marie, et car me secourés!
« Se dras éusse por couvrir mes costés,



« Ce m'est avis que n'éusse nul mel.
« Cis nains boçus m'a honni et tué ;
« Mais, par celui qui en crois fu penez,
« Puisqu'il me laise en si grant povreté,
« Se mestiers est, je mentirai asés ;
« Jamais por lui ne sera trestorné.
« A .v^c. diables soit ses cors commandés ! »
Dont sailli sus, que n'i est arestés.
Or s'en va Hues corant parmi les prés,
Tout aussi nu comme au jor que fu nés.
Or escoutés du jouene baceler,
Quele aventure Dix li a destiné ;
Qui veut aidier ja n'ert desbaretez.
Desous .I. arbre a .I. homme trové
Qui fu si fais que vous dire m'orrés :
Il ot se harpe dont il savoit harper
Et sa vïele dont il sot vïeler ;
En paienie n'ot si boin menestrel.
Devant lui ot une nape geté ;
Desus avoit .IIII. pains buleté,
Et plain boucel de vin et de claré :
Il ot .c. ans de son age pasé,
Verse ou hanap, mais il n'en pot goster ;
Des iex du cief a tenrement ploré.
Atant es vous Huon le baceler,
Tous aussi nus comme au jor que fu nés.
Quant [[b]cil] le vit, moult en fu esfraés,
Por çou qu'il vint tos nus parmi le pré ;
A haute vois commença à crier :
« Sauvages hom, ne me faites nul mel.
— Par foi, dist Hues, sauvages sui asés ;
« [[b]Je ne vous quier toucher ne adeser,
« Mais je vous pri de vo pain me donnés. »
Dist li jougleres : « Tu en auras asés,

« Mais ains dirés en quel Dieu vous créés.
— Par foi, dist Hues, ou quel que vous vorrés.»
Dist li jougleres : « J'ai de toi grant pité :
« Pren en me malle] .I. hermin engoulé
« Et .I. mantel d'escrelate fouré;
« Cuevre ta car, boin mestier en avés,
« Puis vien séoir et si boif cest vin cler,
« Et si menguë, que je n'en puis gouster,
« Et compaignie, s'il vous plaist, me tenés,
« Par tel convent que vous dire m'orrés,
« Que jamais homme plus dolant ne verrés.
— Par foi, dist Hues, compaignon ai trové;
« S'estes dolans, je sui courciés asés.
« Che sace Dix, li rois de maïsté,
« Que j'ai éu de povreté asés;
« Or serai rices se j'ai mangiet asés.
« Sire, dist Hues, moult preudom me sanlés;
« Diex le vous mire che que vous dit m'avés. »
Dont pase avant, s'a le torsel combré,
L'ermine prent et si l'a endossé,
Et par deseure le mantel endossé;
Braies, cemises i trova il asés,
Si en a pris tout à sa volenté.
Revestus est et moult bien atorné,
Puis est asis à le table au disner,
Du pain menga, si but du vin asés.
Et li jougleres le prent à regarder,
Cortoisement le prent à apieler :
« Amis, dist il, de quel tere es tu nés ? »
Hues l'entent, si commence à penser.
« Dix, dist li enfes, biaus rois de maïsté,
« Mentirai jou, u je dirai vreté ?
« Je sai moult bien, si me puist Dix salver,
« Se je di voir, je n'en puis escaper.



« Auberon sire, ç'a dit Hues li ber,
« Tu m'as failli, je ne te puis amer;
« Por poi de cose m'as or coilli en hé,
« Quant por m'amie m'as fait tel cruauté.
« Mais, par celui qui en crois fu pené,
« En vo despit mentirai jou asés;
« Se m'as fait mal, je te ferai vieuté. »
Adont a Hues le jougleur apelé :
« Sire, fait il, que m'avés demandé?
« Si m'aït Dix, je m'estoie oubliés.
— Amis, dist il, de quel tere es tu nés?
— Sire, dist Hues, aparmain le sarés :
« Je sui d'Aufrique, ja mar le mesquerrés,
« O marcéans devoie passer mer,
« .I. grans tempiés ot acoilli no nef,
« Mi compaignon sont noiet ens la mer;
« Mahons m'aida que je fui escapés.
[bMais or me dites, qui si vous dementés],
« Por Mahommet, qui vous a si iré? »
Dist li jougleres : « Frere, vous le sarés :
« Estrumens sui par droit non apielés;
« En paienie n'a nul tel menestrel.
« Vés ci me harpe, dont je sai bien harper,
« Et ma viele dont je sai vieler,
« Et si sai bien et timbrer et baler.
« J'oi .I. segnor qui moult fist à loer,
« Che fu Gaudise, li cortois amiré;
« Si fu l'autrier soupris en son ostel
« Par .I. garçon qui de France fu nés,
« Huelins fu par droit non apelés.
« Hé! Mahom sire, tu le puisses tuer!
« Par lui sui jou kéus en povreté. »
[bHues l'entent, s'a le cief encliné];
Li menestreus le prent à apieler.

DIST li jougleres : « Comment as tu à non?
— Sire, dist Hues, Garinet m'apele on.
— Garinet frere, por le cors de Mahon,
« Ne t'esmaier, jentis fieus à baron.
« Orains fus povres, mais or n'as se bon non,
« Car or as tu boin hermin peliçon,
« Et, par deseure, mantel de siglaton,
« Cemise et braies as tu à grant fuison;
« Or te conforte, si feras qe preudon.
« Tu es biax enfes et si es jouenes hon,
« Encore aras du bien à grant fuison;
« Mais je sui vieus, s'ai flouri le grenon,
« Et s'ai perdu .I. moult gentil baron,
« Che fu Gaudise à le clere façon;
« Mahons li face de ses pechiés pardon!
« Si fu l'autrier soupris en se maison,
« Par .I. garçon de Franche le roion,
« Ce m'est avis que Hues avoit non;
« Hé! Mahommet, honnissiés cel Huon! »
Quant Hues l'ot ne dist ne o ne non,
Tous cois se teut, si baissa le menton.

« GARINET frere, ç'a dit li menestrés,
« Me sire est mors, Mahons en ait pité!
« Or m'en vois droit à Monbranc la cité,
« A Yvorin, le frere l'amiré,
« Se li vaurai ces noveles conter.
« Se tu voloies aveuc moi demorer,
« Et si vausisses ce fardelet porter,
« Jou te vauroie sur ma foi afier
« Ja .I. denier ne porai conquester
« Que le moitié n'en aies à ton gré.
« Tu n'iras gaires à piet par le rené,
« Car je te di, en fine loiauté,

« Je ne verrai en bourc ne en cité,
« Se jou i veul de mon mestier ouvrer,
« Tu me verras itant mantel donner
« K'à males paines les poras enporter.
— Par foi, dist Hues, sergant avés trové. »
Le toursel prent, à son col l'a gieté,
Et par deseure a le harpe toursé,
Et la vïele dont cil sot vïeler;
Droit vers Monbranc se sont aceminé.
Or s'en va Hues aveuc le menestrel;
Li enfes Hues commença à plourer,
A lui méisme se prent à dementer,
Si haut si bas dist Hues li menbré :
« Or n'ai ge mie mon bon hauberc safré,
« Mon cor d'ivoire, ne mon hanap doré.
« L'autrier avoie m'amie à mon costé,
« Et mes .XIII. hommes, et de l'avoir asés,
« Et or serc chi .I. povre menestrel! »
Quant li jougleres l'oï si dementer,
Courtoisement le prist à apeler.
« Garinet frere, dist il, et vous c'avés?
« S'ore estes povres, ains demain l'avesprer,
« Serés vous rices, se prendre le volés;
« Laisiés le duel, foi que vous me devés.
— Maistres, dist Hues, tot à vo volenté. »
A icest mot, ont sor destre gardé,
Voient venir .v^{c}. hommes armé.
Premiers les vit Hues li bacelers;
Son maistre apiele et se li a mostré :
« Maistres, fait il, par Mahom esgardés;
« Chi voi grant gent qui vienent tot armé. »
Dist li jougleres : « Alons à l'encontrer. »
As premiers vienent, se lor ont demandé :
« Par Mahommet, ù devés vous aler? »

Et chil respondent : « A Monbranc la cité,
« Si venons droit d'Aufalerne sor mer.
« Li rois Galafres, qui tant a de fierté,
« A le cousine Yvorin l'amiré,
« C'est Esclarmonde, qui tant a de biauté,
« Fille Gaudise, qui l'autrier fu tué;
« Ravoir le veut Yvorins l'amiré,
« Mais rois Galafres ne li veut delivrer.
« Or en est guerre et grans estors mortés;
« Droit d'Aufalerne venommes de reuber. »
Quant Hues ot d'Esclarmonde parler,
Li sans du piet li est u vis montés;
Dist à son maistre : « Là feroit boin aler. »
Dist li jougleres : « Laisiés tot çou ester;
« U il a guerre ne quier jou ja tourner. »
Adont se sont moult durement hasté,
A Monbranc vinrent si c'on devoit disner.
Desc' ou palais ne se sont aresté;
Il sont monté les marberins degré,
Yvorin trovent et o lui son barné.
Li menestreus l'a premiers salué :
— Sire, fait il, Mahons te puist salver!
« Dures noveles te vien ore conter :
« Vos freres est ochis et decopés.
— Bien le savoie, ç'a dit li amirés,
« Mais de ma niece ai plus le cuer iré,
« Que tient Galafres, qui mes hom est fievé;
« Nel me veut rendre, tant li sace mander.
« Mais, par Mahom cui je doi aourer,
« Se jou le tieng, jel ferai traïner,
« Et Esclarmonde vaurai jou enbraser. »
Diex! com li cuers à Huon souslevé,
Quant de s'amie ot si souvent parler!
Il jure Dieu coiement, à celé,



S'il se devoit tous faire decoper,
Se l'ira il, ains .i. mois, revisder.
Le jougleur a Yvorins apelé.
« Amis, dist il, envers moi entendés :
« Pren te viele, toi convient vieler;
« Après tous deus convient joie mener.
— Sire, fait il, tout à vo volenté. »
Qui li véist se viele atemprer,
A .xxx. cordes fait se harpe sonner;
Tous li palais commence à retinter.
« Hé Dix! dist Hues, com chi fait boin ester!
« Rote ne gigle n'est tele à escouter. »
Dient paien : « Vés chi boin menestrel;
« Il le convient moult ricement lieuer. »
Qui dont véist ces mantiax desfubler;
De toutes pars li prendent à ruer;
Et Huelins les vait tos asanler,
Car il devoit partir au menestrel.
Li amirés le prist à regarder,
Dist à ses hommes : « Voiiés bel baceler;
« C'est grans damaiges que il sert menestrel. »
Et li jougleres a maintenant parlé :
« Sire amirés, fait il, or m'entendés :
« Quant li miens sires fu mors et decopés,
« Jou m'en venoie à Monbranc la cité,
« A votre court les noveles conter;
« Quant fui pasés outre la rouge mer,
« Desous .i. arbre m'asis por reposer,
« Car moult estoie travilliés et pené.
« Par deseur l'erbe oi ma nape geté;
« Du pain avoie et du vin à plenté,
« Ne tant ne quant n'en pooie gouster,
« Quant vi venir ce jouene baceler,
« Tout aussi nu comme au jor qu'il fu né,

« Il me proia du pain par amisté ;
« Jou l'en donnai volentiers et de gré,
« Et se li fis .I. hermin endosser,
« Et par deseure .I. mantel afuler ;
« Braies, cemise ot à sa volenté.
« Tant fis à lui c'aveuc moi est remés ;
« Si boin sergant ne poroit nus trover :
« Mon fardel porte et me harpe otretel,
« Mes estrumens, canque li veul livrer ;
« Et quant ce vient al malvais pas paser,
« Deseur son col m'a erroment geté,
« Outre m'emporte com cevax abrievés.
— Hé! caitis hom, ç'a dit li amirés,
« Il atent tant, par Mahommet mon Dé,
« Que tu aras grant avoir amassé,
« Puis t'ocira à un mal pas paser ;
« Fai le moi tost par devant moi mander. »
Et il si fist qe ne l'osa vaer ;
Ore a Huon maintenant amené
Ens el palais, par devant l'amiré.
Rois Yvorins le prist à apieler :
« Vasal, dist il, de quel tere es tu nés ?
« C'est grans damagés que tu sers menestrel;
« Miex aferroies à .I. castel garder
« Que ne feroies à servir menestrel.
« C'est par faintise qe ci es arestés ;
« Dolans, caitis, et c'as tu en pensé ?
« Por coi sers tu ichi ce menestrel
« Qui se garist cascun jor de rover ?
« Si ne saroies de nul mestier ouvrer
« Par coi tu fusses à plus grant honnesté ?
— Sire, dist Hues, les mestiers escoutés :
« Je sai mestiers à moult grande plenté,
« Ses nommerai se il vous vient à gré. »



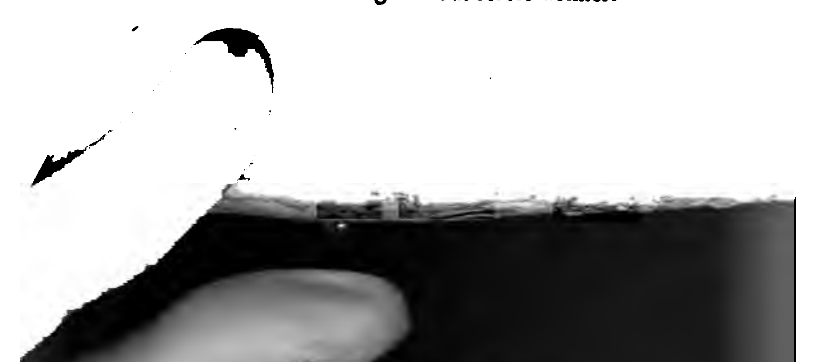
Dist l'amirés : « Près sui de l'escouter;
« Mais bien te garde de rien ne te vanter
« Que tu ne saces et bien faire et ouvrer,
« Car de cascun te vorrai esprover.
— Sire, dist Hues, les mestiers escoutés :
« Je sai mestiers à moult grande plenté.
« Je sai moult bien .I. esprivier muer,
« Si sai cacier le cerf et le sangler;
« Quant jou l'ai pris, le prise sai corner,
« Et la droiture en sai as ciens donner.
« Si sai moult bien servir à .I. disner;
« Si sai des tables et des eskiés asés
« Qu'il n'est nus hom qui m'en péust paser. »
Dist l'amirés : « Chi t'estuet arester;
« Au ju d'eskés te vaurai esprover.
— Sire, dist Hues, laisiés moi parconter,
« Puis m'asaiés de canqe vous volés. »
Dist Yvorins : « Tu as moult bien parlé;
« Or nous devise les mestiers que tu sés.
— Sire, dist Hues, aparmain les sarés :
« Je sai moult bien .I. hauberc endosser,
« L'escu au col et me lance porter,
« Et .I. cheval et courre et galoper;
« Si sai moult bien en grant estor entrer,
« Et quant ce vient as ruistes cos donner,
« Pires de moi i poroit bien aler.
« Si sai moult bien ens es canbres entrer,
« Et les plus beles baisier et acoler. »
Dist l'amirés : « Ce sont mestiers asés;
« Mais as eskiés te vorrai esprover.
« J'ai une fille qui moult a de biauté;
« Des eskiés set à moult grande plenté;
« Ainc ne le vi de nul homme mater :
« A li t'estuet, par Mahommet, juer

« Par tel convent, s'ele te puet mater,
« Trestout errant aras le cief copé.
« L'autre partie te convient escouter,
« Que se tu pues me fille au ju mater,
« Dedens ma cambre ferai .I. lit parer,
« Aveuc ma fille tote nuit vous girés,
« De li ferés toutes vos volentés,
« Et le matin, quant il ert ajornés,
« De mon avoir .c. libres averés
« Dont porés faire totes vos volentés.
— Sire, dist Hues, si ert con vous vorrés;
« Ceste aatine poroit bien demorer. »
Dist Yvorins : « Par Mahommet mon Dé,
« Autrement n'ert com je l'ai devisé. »
.I. mes s'en torne, ens la cambre est entré,
Vint à le dame et se li a conté.
« Dame, fait il, par Mahom, ne savés?
« Il a là fors venu un menestrel;
« .I. damoisel a o lui amené,
« En paienie n'a si bel baceler.
« A vous l'estuet, par mon cief, à juer
« Au ju d'eskiés, vos peres l'a juré,
« Par tel convent, se le poés mater,
« Trestout errant ara le cief copé,
« Et s'il vous puet, dame, du ju torner,
« Entre ses bras tout une nuit girés,
« Et si fera de vous ses volentés. »
Dist le pucele : « Mes pere est fos provés;
« Que, par chelui qui je doi aourer,
« Ja si biaus hom n'ert par mon cors tué,
« Ains me lairai à lui mate clamer. »
Et l'amirés fait se fille mander,
Et cele i vint ki ne l'osa véer;
Doi roi l'adestrent par an .II. les costé.



Dist l'amirés : « Ma fille, or m'entendés :
« Il vous convient à che vallet juer;
« Se le poés au ju d'eskiés mater,
« Trestot errant ara le cief copé,
« Et, s'il vous puet faire du ju torner,
« De vous doit faire tote sa volenté.
— Sire, dist ele, puisqe vous le volés,
« Moi le convient, u veule u non, gréer. »
Puis dist en bas, coiement, à celé :
« Par Mahommet, il le fait boin amer
« Por son gent cors et sa grande biauté;
« Vauroie ja ke li gus fust finé,
« Si me tenist de jouste son costé,
« Et puis fesist toute sa volenté. »
Adont ont fait .I. samit aporter,
Emmi le sale le font errant geter;
Hues s'asist et la dame delés,
Et li baron s'asisent de tos lés.
Et Huelins apiela l'amiré :
« Sire, fait il, envers moi entendés :
« Or vous requier, sire, que nen parlés,
« Vous ne vostre homme, cortoisie ferés;
« Li jus est grans, nus ne s'en doit meller. »
Dist l'amirés : « Ja mar en douterés. »
Adont a fait errant le ban crier
Tout coi se taisent, sor les membres coper.
Adont ont fait l'eskekier aporter,
Qui estoit dor et d'argent painturé;
Li eskiec furent de fin or esmeré.
« Dame, dist Hues, quel ju volés juer?
« Volés as trais, u vous volés as dés?
— Or soit as trais,» dist la dame al vis cler.
Adont commencent à lor ju à penser.
Li paien ont moult Huon regardé;

Mais à son ju entent li bacelers.
De se maisnie perdi l'enfes asés;
Adont commençe grant colour à muer.
La damoiselle le prent à regarder :
« Vasal, dist ele, dites, à coi pensés?
« Près ne s'en faut que vous n'estes matés;
« Ja maintenant arés le cief copé.
— Dame, dist Hues, or laisiés chou ester;
« Encor n'est mie trestout li jus outrés,
« Ains ert grans hontes et moult très grans vieutés
« Quant en mes bras toute nue gerrés,
« Qui sui sergans du povre menestrel. »
Li baron l'oent, si en ont ris asés.
Et la pucele a Huon regardé;
Amors le point qui si l'a alumé,
Tant pense à lui, pour se grande biauté
Qu'ele perdi son ju à mesgarder.
Hues le voit, grant joie en a mené,
L'amiral a maintenant apelé :
— Amirés sire, ç'a dit Hues li ber,
« Or poés [[b]voir] comment je sai juer;
« Se jou voloie .I. petitet penser,
« La vostre fille puis bien mate clamer. »
Dist l'amirés : « Ma fille, sus levés;
« Mal soit de l'eure que vous oi engerré,
« Quant tant haut homme avés de ju torné,
« Et .I. garçons vous a ichi maté.
— Sire, dist Hues, car ne vous aïrés;
« Ceste aatine que m'avés devisé,
« Se il vous plaist, pora bien demorer :
« Voiss'ent vo file es canbres reposer,
« Et jou irai servir mon menestrel. »
Dist Yvorins : « Se çou faire volés,
« .C. mars d'argent vous feroie donner.



— Sire, dist Hues, oïl, si m'aït Dés. »
Et la pucele s'en va à cuer iré.
« A foi, dist ele, Mahom te puist grever!
« Se je séusse [b que ne déust] faire el,
« Par Mahommet, je l'éusse maté! »
Et Hues fu à son maistre ralés;
En cele nuit l'ont tout laissié ester.
Et l'endemain, quant il fu ajourné,
Li amirés a fait son ban crier
Que tout se voisent fervestir et armer.
De toutes pars se keurent adouber,
Vestent haubers, lacent elmes gesmés,
Es cevaus montent corans et abrievés.
Et quant voit Hues ne s'a de coi armer,
Du cuer du ventre commence à sospirer;
Moult volentiers alast aveuc capler,
Se il éust ceval por sus monter.
L'amiral voit, se le va apieler.
« Amirés sire, dist Hues, entendés:
« Et car me faites unes armes prester,
« Et .I. ceval sour cui puisse monter;
« Ens le bataille aveuc vous me menés,
« Si saverés comment saĩ behorder. »
Dist l'amirés: « Tu as moult bien parlé. »
Adont li fait boinnes armes prester.
.I. Sarrasins cuida Huon gaber;
A son escrin est maintenant alés,
Si en trait fors .I. branc d'achier letré,
Vint à Huon, et se li a donné:
« Vasal, dist il, cestui me porterés;
« Je l'ai maint jor en mon escrin gardé. »
Hues le prent, du fuerre l'a geté,
De l'une part se traist lés .I. piler.
Ce dist le letre qui fu el branc letré

Qu'ele fu suer Durendal au puing cler;
Galans les fist, .II. ans mist à l'ouvrer,
.X. fois les fist en fin achier couler.
« Par foi, dist Hues, boin don m'avés donné;
« Mais se je puis, il ert guerredonné. »
Son senescal a li rois apelé;
« Va, si me fai .I. cheval enseler,
« Le plus corant que tu poras trover,
« Et si le donne ce jouene baceler. »
.I. Sarrasin s'en est avant alés,
De mal à dire s'estoit acoustumés :
« Sire, fait il, c'avés vous en pensé?
« Cis a servi ce povre menestrel
« Et en mains lieus a venu et alé;
« Il set du mal et de le honte asés,
« Il n'atent fors, par Mahommet mon Dé,
« Que de vous puist et partir et sevrer.
« Se vous li faites ceval corant prester,
« Il s'enfuira, quant il sera montés. »
Dist l'amirés : « Quel consel me donrés? »
Et chil respont : « Aparmain le sarés;
« Vous li faciés povre ceval donner. »
Dist l'amirés : « Tout à vo volenté. »
On li a fait .I. cheval amener;
Lonc ot le col, et maigre le costé,
Recréans fu : .VII. ans avoit pasé
Qu'il n'ot mengié d'avaine ne de blé.
D'un piet cloçoit, si ot .I. oiel crevé,
Plus de .VII. ans ot son age passé;
Celui ont fait Huelin amener,
L'enfes i monte, qui moult ot de fierté,
Des esperons a le cheval hurté;
Mal soit du pas dont il l'ait remué.
« Hé! las, dist Hues, com je sui mal monté!



Et paiien issent de la boune cité;
Vers Aufalerne se sont aceminé.
Tant ont coitié les cevax sejorné
La proie acoillent par devant la cité.
Et Yvorins va as portes hurter;
A haute vois commença à crier :
« Galafres rois, çà defors isterés ?
« [b Se je vous tien, vous serés traînés,
« Se ma cousine errant ne me rendés. »
Galafres l'ot, tot en fu esfraés];
Voit Esclarmonde, se l'en a apielé :
« Dame, fait il, or poés escouter;
« Par vous es[t] çou c'on destruit mon rené.
— Sire, dist ele, j'en ai mon cuer iré;
« Se il vous plaist, sire, se me rendés,
« Si raverés em pais vos iretés. »
Et dist Galafres : « Por noient en parlés;
« Ainc n'averai piet de tere à garder
« Que jou vous rende à nul homme carné :
« S'on devoit pendre Yvorin le barbé,
« Si ferai jou de vous ma volenté.
— Voire, biau sire, quant vous verra à gré,
« Quant li doi an que vous avés voué
« Seront trestot aconpli et pasé. »
Laiens avoit .I. jouene baceler,
Sorbrins estoit par droit nom apelés;
Ses oncles fu Galafres l'amiré.
Quant voit son oncle qui si est dementé,
Il l'en apiele con ja oïr porés :
« Oncles, fait il, or lasiés chou ester;
« Je vous dirai comment je veul ouvrer.
« De mes adous me vorai aprester,
« Et si vaurai sor mon ceval monter,
« S'irai là fors bataille demander

« A Yvorin, qu'il m'envoit à jouster
« .I. Sarrasin du miex de son ostel.
« Se il me puet conquerre ne mater,
« Vous li rendrés Esclarmonde au vis cler;
« Et se je puis le Sarrasin tuer,
« Laist vous vo tere et vo païs ester,
« Et Esclarmonde qui tant fait à loer.
« Mix vient le guerre par nous .II. afiner
« Que tant de gent i soient decopé. »
Et dist Galafres : « Ore as tu bien parlé. »
Sorbrins s'arma, qui tant ot de fierté,
Le hauberc vest, lace l'elme jesmé,
Et çainst l'espée à son senestre lés.
Blancardin fist ens la sale amener,
Plus blans estoit que ne soit flor de pré.
Li cevaus fu ricement enselés:
Li sele fu d'os de poison de mer,
Li frains du cief vaut .M. mars d'or pesé.
Et li poitrax ne fist mie à blasmer:
.XXX. escaletes i ot fait aouvrer;
Quant Sorbrins est sor le ceval monté,
Les escaletes sonnent itant soué
Harpe ne gigle n'est tele à escouter.
De le vile ist ensement atornés.
Si comme il fu venus sor les fosés,
Voit Yvorin, si commenche à crier :
« Amiraus sire, faites pais, s'entendés :
« A vous m'envoie Galafres l'amirés;
« En vostre route .I. Sarrasin prendés;
« Se doi i vienent, ne m'en quier ja torner.
« Se jou les puis conquerre ne mater,
« Laisiés mon oncle en pais ses iretés;
« Et se li vostre pueent moi conquester,
« Vous raverés Esclarmonde au vis cler. »



L'amirés l'ot, prent soi à regarder,
N'i voit paien qui se voist presenter.
Li uns à l'autre prendent à rimeter
Que c'est Sorbrins, qui tant a de fierté;
Qui l'atendra, tout a son tans usé.
Quant or voit Hues que nus n'i veut aler,
Hors de la route est partis et sevrés,
Son ceval point par an .II. les costés;
Mal soit du pas qu'il le puist remuer.
Dient paien : « Cestui portent maufé. »
Et li jougleres s'est en haut escriés :
« Hé! Yvorin, Mahom te puist grever,
« Quant tu li as si fait ceval donné. »
Et Huelins ne se vot arester,
Vint à Sorbrin, se li a escrié :
« Sarrasin frere, ce dist Hues li ber,
« Parole à moi, se t'ame ait ja pité. »
Et dist Sorbrins : « Amis, que demandés?
— Par foi, dist Hues, aparmain le sarés :
« Je vous requier à moi venés joster.
— Es tu paiens, Sarrasins ne Escler?
— Naie, dist Hues, Dix les puist craventer!
« Ains croi celui qui en crois fu penés.
« Se je suis povre, ne m'aies en vieutés;
« Chevaliers sui et de grant parenté,
« Si te requier, desour ta loiauté,
« Que sans bataille ne m'en laies aler. »
Dist li paiens : « Onqes mais n'oï tel.
« C'est de ta mort que tu m'as aparlé;
« A .I. seul cop t'averai ja tué. »
Et respont Hues : « Por noient en parlés,
« Car j'aime mix que vous chi m'ociés
« Que jou retorne, s'arai à vous jousté. »
A ices mos ont laissiet le parler,



Si s'entreslongent .I. arpent mesuré.
Li enfes Hues a le cheval hurté;
Mais tant ne set ne coitier ne fraper
Que il le puist hors de son pas oster.
« Par foi, dist Hues, je sui mal asenés.
« Sainte Marie, et car me secorés,
« Et que je puisse ce ceval conquester ! »
Plaist vous oïr comment il a ouvré ?
En travers torne le ceval esclopé,
Vers le paiien a mis l'escu bouclé.
Et Sorbrins vint par moult grande fierté.
Li cevax bruit comme effondres de mer,
Li paiens baisse l'espiel au fer quarré,
Et fiert Huon sour son escu bendé;
Desour la boucle li a frait et troé,
Mais le hauberc n'a il point enpiré :
Se lance brise, plus n'i a conquesté,
Ne tant ne quant n'a l'enfant remué
Nient plus q'éust à une tour hurté.
Paien le voient, qui sont enmi le pré;
Dist l'uns à l'autre : « Ci fait malvais aler;
« C'est grant mervele comment il a duré. »
Dist l'amirés : « Il est plains de fierté;
« Car pléust ore à Mahommet, mon Dé,
« Que il fust ore sor mon ceval monté. »
Et Hues tint le bon branc d'achier cler,
Et s'a le lance jétée enmi le pré.
De l'escremie savoit l'enfes asés;
Le paiien fiert quant dut outre paser,
Amont sor l'elme li a grant cop donné,
Tout li fendi; ne vaut .I. gant paré,
La blance coiffe, .I. denier monnaé.
Il le porfent desc'au neu du baudré,
Estort son cop, se l'a jus mort jeté.

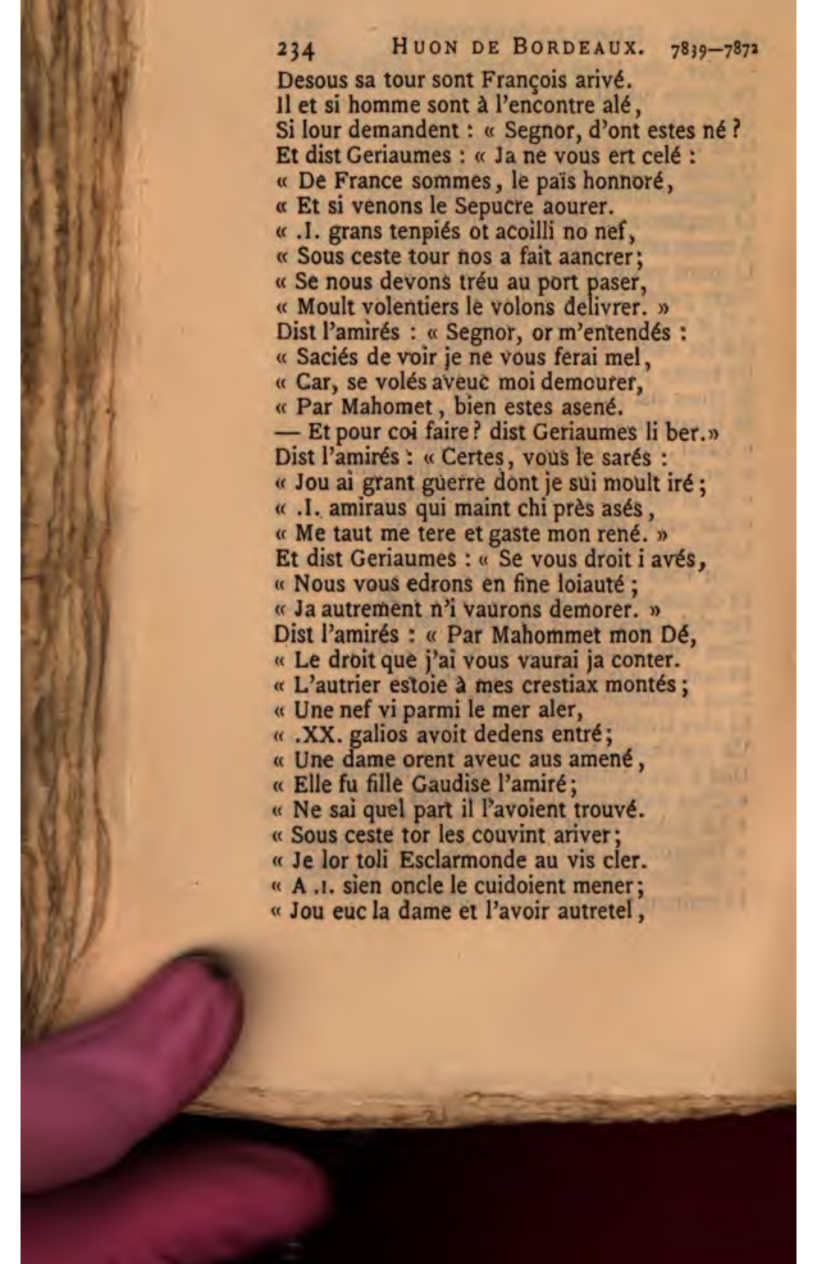


Par le canfrain a le ceval conbré;
Il dessendi du sien enmi le pré,
Sor Blancardin est li enfes montés,
Le recréant laisse estraier aler,
Celui emmaine que il ot conquesté,
En plain arpent le fait .xx. fois torner,
Au tor françois en vient vers l'amiré.
Et Yvorins est contre lui alés,
An .ii. ses bras li a au col jeté.
Et paien issent de la bone chité;
Tout devant vint Galafres l'amiré,
Son neveu trueve et mort et decopé,
Deseur le cors s'est .iiii. fois pasmé,
Puis laist son duel, ens l'estor est entré.
Il et si homme sont ens l'estor mellé,
Maint cop i a et feru et donné;
Yvorin ont et se gent reculé.
Mais Huelins a le ceval hurté,
Fiert .i. paiien que il a encontré
Si que le teste li fait du bu sevrer,
Puis fiert .i. autre, fendu l'a et copé,
Et autre cop a l'autre mort jeté;
Ains qu'il areste, en a .xii. tué.
Turc et paiien le fuient de tos lés;
Le gent Galafre sont si fort esfréé
Por les grans cos que Hues a donné,
Les dos lor livrent, fuiant s'en sont torné;
A grant dolor en ont Sorbrin porté.
Hues esgarde, li gentis bacelers,
Voit le paiien par devant lui ester,
Qui li donna le branc d'acier letré.
Quant il le voit, s'a le ceval hurté,
Après paiiens s'en vait sans arester;
Tost les rataint li destriers sejorné.

Il en fiert .I., tel cop li a donné
Le teste en fait à tout l'elme voler,
Prent le ceval, ariere est retorné,
Vient au paiien et se li a donné :
« Tenés, dist Hues, cest ceval sejorné;
« Je le vous doins por le branc d'achier cler
« Que me donnastes hui matin al monter. »
Dist li paiiens : « .V^c^. merchis et grés. »
En Aufalerne est Galafres entrés;
Il et si homme ont grant duel demené,
Sorbrin ont fait ricement enterer
As piés Mahom, devant le maistre otel.
Et Yvorins est arrier retornés;
Hues cevauce à son destre costé.
Tant esploitierent à Monbranc sont entré;
Sus el palais sont ensanle monté.
Iluec se sont maintenant desarmé,
Et ont osté les vers elmes jesmés.
Hues desvest le bon hauberc safré;
Quant ot ses armes et mis jus et osté,
Si s'en reva delés son maistre ester.
Mais Yvorins l'a par le main combré;
Dist l'amirés : « Amis, sus vous levés;
« De jouste moi à me table serrés.
« Car bien m'avés servi et honnoré,
« Abandoins vous les biens de mon ostel;
« Le vair, le gris, les hermins engolé,
« L'or et l'argent à vo plaisir prendés.
« Alés es canbres as puceles juer,
« Et des plus beles faites vo volenté.
« Quant jou cevauce, aussi cevauceré;
« Se jou boif vin, si beverés claré,
« Ne ruis mengier se ne le commandé;
« Tous mes païs vous est abandonés.

— Sire, dist Hues, .v^{c}. mercis et grés. »
De jouste lui est asis au disner.
Ore a Hues auques ses volentés;
Il ne veut chose faire ne conmander
Que nus li osse desfendre ne véer.
Quant ont mengié, les napes font oster.
Li jouglere a sa viele atempré,
A trente cordes fait se harpe sonner;
Li grans palais retentist de tous lés.
Dient paiien : « Vés chi boin menestrel;
« Il le convient moult ricement louer. »
Qui lor véist les mantiaus desfuler;
De toutes pars li prendent à ruer.
Et Hues sist par delés l'amirés,
Et li jougleres le prent à apeler :
« Vasal, dist il, bien estes amontés;
« Ier fui vos maistres, or sui vos menestrés.
« Ce m'est avis c'à moi petit contés;
« Car venés ore ces mantiax asanler. »
Li Sarrasin en rient de tous lés.
Or vous lairai chi de Huon ester,
Et de ses hommes vous vaurai deviser,
Du viel Geriaume et de l'autre barné.
Tant vont waucrant parmi le haute mer,
Et tant les a li grans tempiés mené,
Sous Aufalerne, là se sont arivé.
Li viex Geriaumes se prent à regarder,
Vit Aufalerne, se l'a bien avissé;
Dist à ses hommes : « Nous sons mal arivé;
« C'est Aufalerne qui devant nous apert.
« Là dedens maint Galafres l'amiré,
« Ne croit en Dieu, plains est de grant fierté;
« Se Diex n'en pense, nous sommes tout alé. »
Li amiraus fu as crestiaus montés;





Desous sa tour sont François arivé.
Il et si homme sont à l'encontre alé,
Si lour demandent : « Segnor, d'ont estes né ?
Et dist Geriaumes : « Ja ne vous ert celé :
« De France sommes, le païs honnoré,
« Et si venons le Sepucre aourer.
« .I. grans tenpiés ot acoilli no nef,
« Sous ceste tour nos a fait aancrer;
« Se nous devons tréu au port paser,
« Moult volentiers le volons delivrer. »
Dist l'amirés : « Segnor, or m'entendés :
« Saciés de voir je ne vous ferai mel,
« Car, se volés aveuc moi demourer,
« Par Mahomet, bien estes asené.
— Et pour coi faire ? dist Geriaumes li ber. »
Dist l'amirés : « Certes, vous le sarés :
« Jou ai grant guerre dont je sui moult iré;
« .I. amiraus qui maint chi près asés,
« Me taut me tere et gaste mon rené. »
Et dist Geriaumes : « Se vous droit i avés,
« Nous vous edrons en fine loiauté;
« Ja autrement n'i vaurons demorer. »
Dist l'amirés : « Par Mahommet mon Dé,
« Le droit que j'ai vous vaurai ja conter.
« L'autrier estoie à mes crestiax montés;
« Une nef vi parmi le mer aler,
« .XX. galios avoit dedens entré;
« Une dame orent aveuc aus amené,
« Elle fu fille Gaudise l'amiré;
« Ne sai quel part il l'avoient trouvé.
« Sous ceste tor les couvint ariver;
« Je lor toli Esclarmonde au vis cler.
« A .I. sien oncle le cuidoient mener;
« Jou euc la dame et l'avoir autretel,

« Et si les fis ocire et decoper.
« Or ai la dame à moillier esposé;
« Por ce m'asaut Yvorins l'amiré,
« Çou est ses oncles, Mahons li envoit mel!
« Car cascun jor m'essile mon regné.
« Il vinrent ier et lancier et geter;
« La proie prisent par devant ma cité,
« Rois Yvorins l'en fist tote mener.
« Aveuc lui a .I. vallet aresté,
« Ne sai d'ont est, ne de con fait regné;
« .I. mien cousin m'ocist ier au joster,
« Sorbrins ot nom, fiex de ma seror ert,
« De la soie ame ait Mahommés pité!
« Son bon ceval en a o lui mené;
« N'a tel ceval en .LX. renés.
« Retenrai vous par convenent itel:
« Se cil revient, à lui irés jouster,
« Et le ceval arrier me ramerrés. »
Et dist Geriaumes: « Voire, voir, sans doter.
« Se il revient, et vous le me mostrés,
« Et le cheval et le segnor rarés. »
Et dist Galafres: « Se le me pues livrer,
« Tous mes païs vous ert abandonés. »
A ces paroles, issent fors de lor nés.
Ens la vile entre Geriaumes li barbés;
Il et si homme n'i ont plus aresté,
Tout lour avoir ont aveuc aus porté.
El palais entrent, là desus sont monté;
Ains l'amirés nes laissa osteler
Ens e[n] la vile, ne traire à nul ostel:
O lui les fist el palais demorer.
Li viex Geriaumes a Galafre apielé:
« Sire, fait il, s'il vous venoit à gré
« La damoisele me fesissiés mostrer,

« Por coi vous faites si grant guerre mener. »
Dist l'amirés : « Je nel vous quier véer ;
« Mais, se fussiés mescins ne baceler,
« Por nule riens, par Mahommet mon Dé,
« Ne vous laisaise à le dame parler ;
« Mais viex hom estes et de moult grant aé :
« Jamais pucele ne vous vaura amer. »
Aveuques lui a Geriaume mené,
En une cambre sont anbedoi entré,
Ens l'autre après, ont le dame trové.
Lues qu'ele voit Geriaume li barbés,
Bien le connut, li sans li est mués,
A tere ciet, si a un cri jeté.
Voit le Galafres, si a lors demandé :
« Dame, dist il, por Mahommet, c'avés ?
— Sire, dist ele, j'ai goute en mon costé,
« Qui ne me laist ne nuit ne jor durer ;
« Jou sai moult bien cis est de France nés
« Que vous avés aveuc vous amené ;
« A lui vauroie privéement parler,
« Car jou li veul enquerre et demander
« S'il me saroit de mon mal conforter. »
Dist l'amirés : « Tout à vo volenté. »
Li viex Geriaumes s'est vers li acoutés ;
Andoi se traient par delés .I. piler :
« Geriaume sire, dist la dame au vis cler,
« Pour l'amor Dieu, ki t'a chi amené ? »
Et dist Geriaumes ; « Li tempeste de mer.
« Dame, dist il, de Huon qe dirés ?
— Par foi, dist ele, à se fin est alés.
« Quant li miens cors fu de lui desevrés,
« Jou le laissai en une ille de mer,
« Les poins loiiés et les .II. iex bendés,
« Tout aussi nu comme au jour que fu nés.



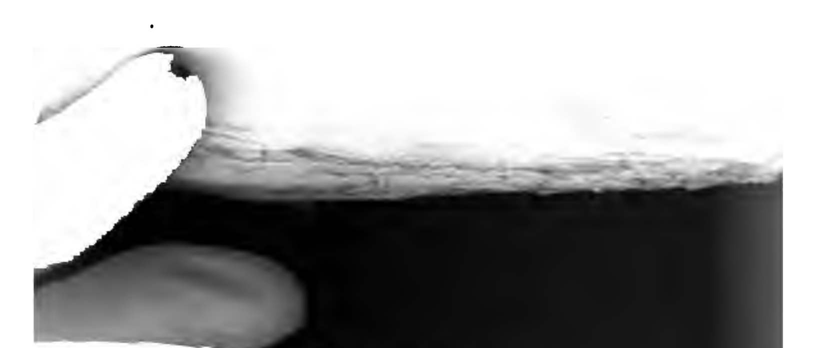
« Bien sai de voir mors est et trespasé ;
« De la soie ame ait Damedix pité!
« Or m'a Galafres à moiller espousé,
« Se li faic croire ke j'aì Mahon voué
« Devant .II. ans acomplis et pasé
« Ne puet nus hom ens en mon lit entrer.
« Or cuide bien je die verité ;
« Ensi me garde por Huon le menbré,
« Et, par Jhesu ki Dieus est aourés,
« A tous jors mais me cuide bien garder
« De tous les hommes qui de mere sont nés.
« Frans hom, por Diu, se vous poés errer
« Que jou péusse de çaiens escaper,
« Je vous requier aveuc vous me menés;
« Si serai nonne dedens .I. povre ostel,
« Et proierai por l'ame au baceler. »
Et dist Geriaumes : « Mar vous esmaierés,
« Car se g'escape, mie ne remanrés. »
A ices mos a Galafres crié :
« Vasal, dist il, trop avés demoré ;
« Venés avant, car trop i sejornés. »
Adont se sont maintenant retorné.
Li jours defaut, asis sont au souper;
Après mengier, sont alé reposer,
Et l'endemain, sont par matin levé.
Or vous dirai de Huon au vis cler.
Yvorin a maintenant apielé:
« Sire, dist il, faites vos gens armer,
« Et si alons Galafre revider;
« Hons qui a guerre ne doit pas sejorner.
« Par Mahommet! bien vous tient en vieuté,
« Quant tient vo niece trestot outre vo gré,
« Si doit tenir de vous ses iretés. »
Dist Yvorins : « Vous dites verité. »

Adont a fait errant son ban crier,
Que tout se voisent fervestir et armer.
Li enfes Hues ne s'est mie arestés;
Le hauberc vest, lace l'elme jesmé,
Et çainst l'espée à son senestre lés.
Blancardins fu de l'estable jetés;
Cil li amaine qui il l'ot commandé;
Hues i monte c'à estrer n'en sot gré.
A son col pent .I. fort escu listé,
Et en son puingn .I. fort espiel quarré.
Emmi le vile s'asanble li barné.
Droit as fenestres du grant palais listé
Ert apoïe la fille l'amiré,
Et des puceles ot aveuc li asés.
Devant la sale ert Hues arestés;
Les damoiseles l'ont asés regardé.
Dist l'une à l'autre : « Voiés bel baceler!
« Con li avient ses armes à porter,
« Con buer fu née qui il vaura amer!
« Moult par est preus et hardis bacelers;
« Sorbrin ocist l'autrier au behorder,
« Et si conquist le ceval sejourné.
— Voir, dist la fille Yvorin le barbé,
« Par Mahommet, je li sai moult mal gré
« De chou qu'il fist quant à moi ot jué.
« S'il fust courtois, il m'éust acolé;
« A tous le mains m'éust baisie asés,
« Et, par Mahom qui je doi aourer,
« A tous jors mais l'en séusse bon gré;
« Et s'il vausist d'autre cose parler,
« Tous mes gens cors li fust abandonés,
« S'en éust fait toute sa volenté,
« Mais que mes peres l'éust .C. fois juré. »
Dont sont paiien issu de la chité.



Rois Yvorins et Hues li menbrés
De l'une part cevaucent lés à lés ;
Vers Aufalerne se sont aceminé.
Tant esploitierent qu'il vinrent as fosés.
Li enfes Hues a le cheval hurté,
As portes [[b]fiert du] branc d'achier letré,
[[b]A haute vois commença à crier] :
« Galafres rois, venés à mi parler ;
« J'ai voirement votre neveu tué :
« De vous ferai, par mon cief, otretel,
« Se je vous puis en bataille encontrer.
« Vous renderés Esclarmonde al vis cler,
« U, se çou non, vous serés traïnés. »
Galafres l'ot, li sans li est mués ;
Dist à Geriaume : « Vasal, quel le ferés ?
« Vés la celui qui si m'a atorné. »
Et dist Geriaumes : « Or ne vous en doutés,
« Car le signor et le ceval rarés. »
Adont s'arma sans point de l'arester,
Et çainst l'espée au senestre costé.
Li rois Galafres fait Bauçant enseler,
Son bon ceval sor coi soloit monter,
Et se le fait Geriaume presenter.
Li viex i monte qu'à estrer n'en sot gré,
Le lance el puing, s'a l'escu acolé.
Par tel vertu s'estent li viex barbé
Que le ceval fait ploier s'esquinel,
Le fer fait croistre du bon estrier doré ;
Li cuirs alonge .IIII. dois mesuré.
Dient paiien : « Cis est plains de fierté. »
Li rois Galafres a fait se gent armer,
Et il méismes est moult bien acesmés.
Là véissiés tant destrier sejorné,
Et tante lance, et tant escu bouclé,

Les portes ouevrent, s'isent de la cité.
Premiers s'en ist Geriaumes li barbé,
Si compaignon le sievent de tos lés;
Sor les cevaus cascuns fu aprestés.
Li vieus Geriaumes a le cheval hurté
Devant les autres, sen point de l'arester,
Mien ensient, un arpent mesuré,
Le lance el puing, l'escu avant torné.
Le barbe ot longe desc'au neu del baudré,
Qui li pendoit desous l'elme jesmé;
Sous le ventaille du hauberc l'ot jeté.
Et quant voit Hues qu'il vient par tel fierté,
Le Blancardin a tost esperonné.
Andoi s'en vienent par moult grande fierté;
Onqes nul mot n'i ont dit ne parlé,
Lances baisies, se sont entrecontré,
Sor les escus se sont grans cos donné:
Desour les boucles les ont frais et troés,
Mais les haubers n'ont il point entamés.
Par tel aïr se sont entrehurté,
De pis, de cors des destriers sejorné,
K'anbedoi sont à le tere volé,
Puis si ont trais les bons brancs acerés.
Geriaumes prist l'espée qui luist cler,
Vint à Huon, grant cop li a donné
Amont sor l'elme qu'il ot à or jesmé;
Pieres et flours en a jus devalé,
L'iaume li fent dessi au cercleler.
Le coife blance li a petit duré;
Ne li valut .II. deniers monnaé.
Dessi au tiés li a les caviaus rés
Que li cler sans est à tere colés.
Hues guenchi, si a le cop douté;
Se chou ne fust, tot l'éust decopé,



Et la vertus de Dieu de maïsté.
Et quant voit Hues que il fu si navrés:
« Par foi, dist il, ore ai jou tout outré,
« Car cis paiens est de grande fierté;
« Ainc mais par homme ne fui si asenés.
« Sainte Marie, et car me secourés!
« E! Esclarmonde, dame de grant biauté,
« Or voi ge bien jamais ne me verrés,
« Car je voi bien c'à me fin sui alés!
« Sire Geriaumes, jamais ne me verrés! »
O le Geriaumes, li sans li est mués;
A ses paroles a Huon ravisé.
Il tint s'espée, à tere l'a jeté;
Il a tel duel ne pot .I. mot parler.
Quant le voit l'enfes, se li a demandé,
Dist Huelins : « Sarrasins, que pensés?
« Ferés vous pais, u vous vous combatrés? »
Li viex Geriaume li respondi soué :
« Hé! Hues sire, dist Geriaumes li ber,
« Venés avant, por Dieu de maïsté,
« Tenés m'espée, le teste me copés;
« Deservi l'ai quant vous ai si navré:
« Ne vous connuc, s'en sui au cuer iré. »
Quant Hues l'ot, s'a grant joie mené;
Andoi deslacent les vers elmes jesmé,
Et si se sont maintenant acolé.
Moult s'esmervelent Sarrasin et Escler
Qui les esgardent environ de tos lés,
Que il avoient anbedoi en pensé.
Et dist Geriaumes : « Hues, or m'entendés :
« Nous n'avons pas loisir de sejorner,
« Car paien sont entor nous de tos lés;
« Je vous dirai comment esploiterés.
« Sor vo ceval maintenant monterés,

« Et jou aussi sor le mien, en non Dé;
« Menrai vous ent aussi contre vo gré.
« En Aufalerne maintenant en verrés;
« Là, troverés Esclarmonde au vis cler.
« Por vostre amour garde sa loiauté
« Envers Galafre qui ele a espousé;
« Encor n'ot onques de li sa volenté.
« Or en alons; que bien soïés trové,
« Car de la dame estes moult desiré.
— Sire, dist Hues, tout à vo volenté. »
Sor les cevax sont maintenant monté.
Geriaumes prent Huon le baceler,
Par le hauberc l'a maintenant combré;
Vers Aufalerne se sont aceminé.
Li compaignon Geriaume le barbé
Après lui sont maintenant aroté,
Et Yvorins commença à crier:
« Que faites vous, Sarrasin et Escler?
« Lairés ent vous ce baceler mener?
« Se le perdons, au cuer en sui iré. »
Et Sarrasin s'eslaisent de tos lés;
Après Huon ont les cevax hurté.
De l'autre part vint Galafres li ber.
Li bers Geriaumes li vint à l'encontrer,
Moult hautement li prist à escrier:
« Sire, fait il, pensés d'esperoner;
« Si m'aït Dieus, vés chi le baceler
« Qui vous ochist vo neveu au jouster,
« En Aufalerne l'enmaine emprisoner.
« Alés avant et si vous deffendés;
« Tot maintenant en l'estor me rarés. »
Et dist Galafres: « Tout à vo volenté. »
Ens l'estour est maintenant retornés.
Li viex Geriaumes ne s'est mie arestés,

Huon amaine ens la boune chité,
Et tout si homme sont aveuc lui entré.
Trestout .xiiii. entrent ens la cité;
Lues qu'il sont ens, le porte font fremer,
A haute vois ont Monjoie crié.
Les Sarrasins ki furent demoré
Ont là dedens ochis et decopés.
Grant martire ont la dedens demené;
Nes .i. tot seul n'en laisent escaper.
Puis sont monté el palais principel,
La dame [btrovent] qui moult ot de biauté,
Qui por Huon ot tenrement ploré.
Quant le voit Hues, si a son elme osté,
Isnelement le corut acoler.
Or ont grant joie ensanle demené,
Tout pour Huon qe il ont retrové.
La vile cerqent environ de tos lés;
Ainc n'i laissierent Sarrasin ne Escler
Que ne les aient tos mors et decopé,
Et si les ont trestos as cans jeté.
Or ont conquise la mirable cité;
Ens el palais sont arriere torné;
Trestout .xiiii. sont iluec desarmé,
Puis ont ensanle grant joie demené.
Dame Esclarmonde a Huon acolé:
« Sire, dist ele, bien soiés vous trové;
« Mais ne cuidoie à vo gent cors parler.
— Dame, dist Hues, je vous doi moult amer;
« Moult sui joians quant vous ai retrové,
« Et si vous sai à merveles bon gré
« De le grant foi que vous m'avés porté. »
A ces paroles ont le vin aporté,
Et de vitaille ont trové à plenté;
Les tables metent, asis sont au disner.

Et Sarrasin sont là fors enfremé,
Si se combatent de bons brans acerés.
La véissiés .I. fort estor mortel,
Tante anste fraindre et tant escu troer,
Tant pié, tant poing, tante teste coper,
L'un mort sor l'autre trebucher et verser;
Que d'une part que d'autre, sans douter,
En sont .IIm. ochis et decopé.
De chou que caut se il sont mort jeté?
Sarrasin erent; Dix lès puist craventer!
Et .II. mesaige sont à Galafre alé:
« Sire, font il, por Mahom, ne savés?
« Tout li François qui à vous sont remés
« Sont là deseure en vo palais listé,
« Si ont conquise tote vo grant cité.
« N'i a paien ne Sarrasin remés
« Que il nes aient ochis et decopés,
« Et si les ont trestous as cans jetés.
« Les portes ont veroillié et fremé,
« Si ont les pons en contremont levé.
« Cieus qui ochist vo neveu au jouster,
« Qui fu conquis orains enmi ce pré,
« C'est lour drois sires, et si l'ont ravisé,
« Qui a Gaudise en son palais tué;
« Car bien l'avons hui et ier ravisé:
« En Babilone le véismes asés,
« Quant il conquist Agrapart le dervé.
« A vous, biau sire, le deviemes conter,
« Mais nous n'osiemes à vo gent cors parler
« Dessi à tant que l'estors fust remés.
« Mais ce nous sanle qu'il vous est escapés,
« Car laiens sont enclos et enfermé,
« Et moult i ont de vostre gent tué;
« La vile ont prise, essillie et gasté:



« Perdu l'avés sans point de demorer. »
Galafres l'ot, le sens cuide derver;
Dist à ses hommes : « Quel consel me donrés ? »
Et chil respondent : « Par foi, vous le sarés :
« A Yvorin vous en convient aler,
« Se li proiiés qu'il ait de vous pité ;
« Autre consel ne vous savons donner. »
Et dist Galafres : « Tot à vo volenté. »
Adonqes a le Blancardin hurté,
Tant que il a roi Yvorin trové.
Lues qu'il le voit, si dessent ens el pré;
A genillons li a merchi crié :
« Merchi, frans rois, de la teste à coper,
« Car envers vous ai fait desloiauté !
« Tenés m'espée, la teste me copés,
« Et de moi faites toute vo volenté,
« Et, s'il vous plaist, ma tere me rendés.
« Se j'ai mesfait, je le veul amender
« Au jugement vos barons et vos pers,
« Mais que m'aidiés les larrons à tuer
« Qui m'ont tolue ma feme et ma cité.
« Li damoisiax c'aviés tant enamé,
« Qui vint l'autrier aveuc vo menestrel,
« C'est li François, par Mahommet mon Dé,
« Qui roi Gaudise ocist en son ostel,
« Qui tant estoit et cremus et dotés,
« Li vostre frere, qui tant avoit bonté.
« Ensi le m'ont doi mesaige conté,
« Qui ens vo court l'avoient ravisé.
« .XIII. François avoit o moi remés;
« Si homme estoient et si l'ont ravisé.
« Or sont là sus en mon palais listé,
« Si m'ont tolue ma mirable cité. »
Yvorins l'ot, le sens cuide derver.

« Hé! las, fait il, com sui maléurés,
« Quant nel pendi ains qu'il fust escapés! »
Dist à Galafre : « .I. petit vous sofrés;
« Consel prendrai de çou que me querés. »
Ses barons a d'une part apielés :
« Signor, dist il, quel consel me donrés? »
Dient si homme : « Volentiers le sarés;
« Puisqu'il vous proie et manaie et pité,
« Et quant vers vous est en humelité,
« S'il a mesfait, qu'il le veule amender,
« Rendés li, sire, toutes ses iretés,
« Et en aprés les Frans si asalés;
« Se les pues prendre, si soient traîné. »
Dist Yvorins : « Je le doi bien loer. »
Galafre apiele : « Biau sire, çà venés;
« Toute vo tere vous renc et vo regné,
« Si vous perdoins rancunne et malvaisté,
« Et les François vous aidrai à tuer. »
Et dist Galafres : « .V^{c}. mercis et gré. »
Il s'abaisa, au piet li est alé;
Mais Yvorins l'en a sus relevé.
Iluec se sont li doi roi acordé.
Le siege jurent à le bonne cité;
N'en partiront por vent ne por oré
Desc'à cele eure que seront afamé;
Se les pue[n]t prendre par vive poosté,
Pendu seront et au vent encroé.
Et no François sont du mangier levé;
As crestiax sont tot maintenant monté
Por le barnaige véoir et esgarder.
Et l'amirés ne se vot arester;
Errant a fait unes forques lever
Devant le porte, par desus le fossé.
Iluec seront no baron encrué

S'il pueent estre ne pris ne atrapé;
Diex les en gart qui en crois fu pené!
Le jougleur a Yvorins apelé :
« Vasal, dist il, or çà avant venés;
« Vous m'amenastes le traïtour prouvé
« Qui a mon frere ochis et decopé;
« Mais mar l'osastes, par Mahommet, penser :
« Vous en serés à fourqes traïnés. »
Dist li jougleres : « Frans rois de grant bonté,
« Pour Mahommet, aiiés de moi pité,
« Car je vous jur, desour ma loiauté,
« Que jou ne seuc de quel tere fu nés. »
Dist l'amirés : « Traïtres, vous mentés!
« Ains qu'il soit vespres, certes, pendus serés. »
.XXX. paiens a fait errant armer,
Et si fait pendre le caitif menestrel.
La boine harpe li fait au col torser,
Si le commande à fourqes amener;
Et chil si fisent qui ne l'osent véer.
Et li jougleres prent grant duel à mener.
.I. grant loien li ont ou col noé,
A fourqes vienent, sans point de l'arester,
Le jougléour font l'eskiele monter.
Il se regarde vers la boune cité
Et voit Huon, se li a escrié :
« Hé! Hues, sire, lairés me vous tuer?
« Car vous soviegne de la grande bonté
« Que je vous fis desus la rouge mer,
« Quant vous estiés en si grant povreté,
« Que trestous nus venis parmi le pré.
« Quant je vous vi, moult en oi grant pité;
« Dont vous donnai bon ermin engoulé
« Et bon mantel d'escrelate fouré.
« Hues, biau sire, ç'a dit li menestrés,

« Se ne m'aidiés, à me fin sui alés;
« Por vostre amor serai ja traïnés. »
Hues l'entent, si l'a bien ravisé;
Dist à ses hommes : « Alés vous adouber;
« Çou est mes maistres que j'ai oï crier.
« Si m'aït Dix, ja me fist grant bonté;
« Miex veul morir que le laisse tuer.
Adont se sont trestout .XIIII. armé,
Sor les cevax sont vistement monté.
Dame Esclarmonde la porte a desfremé,
Et li baron issent de la chité.
Huelins laisse le Blancardin aler,
Vient à celui qui tient le menestrel,
Qui le devoit sus à fourqes lever,
Le lance baisse, grand cop li a donné;
Ses arméures li ont petit duré;
Plaine se lance l'a jus mort soviné.
Li viex Geriaumes en a .II. asené;
Si souef a par les cuers asené
C'à tere cient, .I. seul mot n'ont parlé.
Et tout li autre i ont si bien jousté
N'i a celui n'aït le sien reversé;
Veulent u non Sarrasin et Escler,
Ont il rescous le gentil menestrel.
Hues le prent, s'a le loiien copé
C'on li avoit entour le col noé.
Li viex Geriaumes a le ceval hurté,
Et tient l'espée qui gete grant clarté;
Fiert .I. paiien que il a encontré,
Tel cop li donne sour son elme gesmé
Qu'il le porfent enfressi c'ou baudré.
Le ceval prent, arriere est retorné,
Le jougléor l'a maintenant donné;
Et chil le prent, es arçons est montés,



Et puis s'enfuit vers le bone chité,
Vint à le porte, si est laiens entrés.
Et li baron sont ens l'estour remés;
Les .xxx. Turs ont mors et decopés,
Ciaus qui devoient pendre le menestrel.
Se chil n'en pense qui en crois fu penés,
Ne renteront jamais ens la chité,
Car Yvorins a fait .i. cor sonner,
Qui bien les ot véus et esgardés.
De toutes pars se sont paiien armé;
Es cevax montent qu'il ont fait enseler,
Après François se sont aceminé.
Hues les voit, s'a se gent apielé :
« Segnor, fait il, ensanble vous tenés;
« Pour Dieu vous proi, point ne vous desrompés,
« Trestout ensanle ralons ens la cité. »
Et chil si font, arrier sont retorné;
Vers Aufalerne s'en reva li barné.
Et paiien vienent qui les ont escriés :
« Fil à putain, par Mahom, n'en irés! »
Hues les ot, vers aus est retornés,
Fiert le premier que il a encontré;
Amont sor l'elme li a tel cop donné
Qu'il le porfent desq'es dens maseler,
Puis refiert l'autre, le teste en fait voler,
Et puis le tierc et le quart a tué;
Bien s'i esprove li jouenes baceler.
Paiien le sievent environ de tos lés;
N'i a si cointe qui ost vers lui aler.
Si compaignon i ont moult bien jousté;
N'i a celui n'ait le sien reversé.
Mais l'amirés a fait son cors armer;
Il et Galafre sont es cevax monté,
A l'estor vinrent à xxx^{m}. armés;



Et quant voit Hues que n'i pora durer,
Ses hommes a maintenant apelé :
« Segnour, dist il, ralons ens la cité,
« Car je voi bien que n'i porons durer,
« Car trop sont ja de Sarrasin dervé. »
Et cil si font, arriere sont torné.

L'ESTOR fu grans, mais mal estoit partis,
Car paiien furent .xxx^{m}. fervesti,
Et que .XIIII. ne furent li marcis.
Ne porent plus le caple maintenir ;
Les dos lor tornent, vers le cité sont mis.
Dame Esclarmonde le porte lour ouvri,
Et chil i entrent, quant les voient venir.
Male oubliée l'enfes Hues i fist,
Car fors remest de Saint Omer Garins.
De toutes pars l'asalent Sarrasin,
Et desous lui ont son ceval ocis.
Cil saut en piés, s'a l'escu avant mis ;
Dieu reclama, le roi de paradis,
Qu'il ait de s'ame et manaide et merchi,
Car il voit bien que li cors est fenis.
Ainc li frans hom ne se vot rendre vif,
Ain[s] se desfent comme hom mautalentis ;
Mais ses pooirs fu ilueqes petis :
Tout le detrencent paiien et Sarrasin ;
Ore ait Dix l'ame en son saint paradis !
Quant s'aperçoit li enfes Huelins
Que il n'a mie le franc homme Garin,
Tenrement pleure des biax iex de son vis.
Sus as crestiaus est montés li marcis,
Et voit le presse des cuivers Sarrasins ;
Vit à le tere le jentil homme ochis,
Vint à le porte, volentiers s'en isist,



Quant li baron li crient à haus cris :
« Biau sire Hues, avés le sens mari ?
« Nul recouvrier n'i a, puisq'est ochis.
— Garin, dist Hues, por vous sui esmaris ;
« Por moi laisastes vo tere et vo païs,
« Et vo moillier, vos filles et vos fis :
« Cil Damedix, qui ens la crois fu mis,
« Ait de vostre ame et pité et merchi ! »
Es vous Geriaumes qui par l'auberc l'a pris,
Et si baron qui l'ont à raison mis.
« Sire, font il, por Dieu de paradis,
« Laisiés le duel dont vous dementés si.
— Baron, dist Hues, j'ai moult le cuer mari,
« Quant cis frans hom est ensement ocis. »
Et dist Geriaumes : « N'i poés revenir. »
Adont l'emmainent sus el palais votis ;
Là se desarment ensanble li marcis,
Les tables metent, al mengier sont asis.
Sachiés de voir moult furent bien servi ;
A plenté orent et claré et viel vin.
Quant ont mengié du tout à lor devis,
Le menestrel apela Huelins :
« Pren te viele, por Diu, biaus dos amis ;
« Après tous deus se convient resjoïr ;
« Resbaudis nos, par amor je t'en pri,
« Car por toi sommes malement estormi. »

Li menestreus ne se vot arester ;
Erraument a sa viele atempré,
A trente cordes fait se harpe soner,
Et li palais en tentist de tous lés.
Ens cele nuit sont alé reposer,
Car il n'ont garde por homme qui soit né,
Que li murs est par derrier de tous lés,

Et par devant sont li mur maçonné :
Par tel maniere sont li quarel saudé
Asaut ne criement .II. deniers monaé.
Et Sarrasin ont fait tendre lor trés.
Et l'endemain, quant il fu ajorné,
Par matin sont nostre baron levé.
« Segnor, dist Hues, comment porons esrer ?
« Çaiens [*b*nous] sommes enclos et enseré;
« Mien ensiant, ne porons escaper. »
Et dist Geriaumes : « Vous dites verité,
« Se Damedix ne nous veut conforter. »
Et respont Hues : « N'i vaut riens dementer,
« Mais atendons le voloir Damedé. »
A icest mot, s'asient au disner;
A mengier orent et à boire à plenté,
Car ens la vile avoit vitaille asés.
Quant ont mengié et béu à plenté,
Les napes ostent, du mengier sont levé,
Et puis s'en vont sour la rive de mer
Esbanoier por lor cors deporter.
Segnour, oiiés, por Diu de maïsté,
Quele aventure Dix lor a amené :
Pardevers destre s'est Hues regardés,
Et voit venir une moult grande nef;
Une crois dor avoit sor le canel.
Geriaume l'a tot maintenant mostré :
« Sire, por Diu, fait il, ore esgardé :
« Une nef voi venir parmi la mer;
« François i sont, jel sai par verité. »
Et dist Geriaumes : « Bien les ai avisés;
« Je vois le crois sor le bort de la nef.
« Dix nous secort, li rois de maïsté ! »
Et chil ont tant et nagié et siglé
Desous la tor se sont droit arivé.



Li maronnier ont amont regardé,
Dieu commencierent moult fort à reclamer.
Dist l'uns à l'autre : « Mal sommes arivé,
« Car laiens mainnent Sarrasin et Escler,
« Si en est sires Galafres l'amirés ;
« Si m'aït Dix, nous serons ja tué. »
Quant cil l'entendent qui sont dedens la né,
Grand duel demainent, s'ont tenrement ploré.
Li enfes Hues les oï dementer ;
Il vint au port, et il et ses barnés.
Geriaumes a tout premerains parlé :
« Segnour, fait il, de quel tere estes nés ? »
Et chil respondent : « Puisque françois savés,
« Nous le dirons, se nous aséurés. »
Et dist Geriaumes : « Mar vous esmaierés,
« Car François sommes et tot de France né ;
« Hardiement dites vo volenté.
— Sire, font il, vous avez bien parlé ;
« De France sommes, si m'aït Damedés :
« Il en i a du bourc de Saint Omer,
« Et s'en i a de Paris la chité,
« Et d'autre tere que jou ne sai nommer.
— Amis, dist Hues, se te puist Dix salver,
« En i a nul de Bordele sor mer ? »
Et il respont : « Oïl, si m'aït Dés ;
« .I. en i a, qui est viex et barbés,
« Bien a. c. ans d'éage trespasé,
« En son droit nom est apelés Guirrés.
« Por l'amor Diu le deviemes paser,
« Mais à droit port ne sons pas arivé.
— Amis, dist Hues, et car me le mostrés. »
Et cil respont : « Maintenant le verrés. »
Li maronniers commença à crier :
« U est li vieus de Bordiax la cité ?

— Vés me chi, sire, dist li provos Guiré. »
Isnelement est sor ses piés levés,
Et est venus au coron de la nef.
Hues l'esgarde, si l'a bien avissé,
Puis li demande : « Amis, d'ont es tu nés ? »
Et cil respont : « De Bordiax la cité.
— Comment as non, dist Hues li membré ?
— Sire, fait il, on m'apele Guirré.
— Amis, dist Hues, si te puist Dix sauver,
« Et c'or me di ki t'a chi amené
« Et d'ont viens tu et ù dois tu aler.
— Sire, dist il, aparmain le sarés ;
« Je vous dirai le fine verité.
« J'oi .I. segnour qui fu desiretés :
« Hues ot non, Diex li fache pité !
« Si l'envoia Karlemaines le ber
« En Babilone, outre la rouge mer,
« Por çou qu'il ot Karlot, son fil, tué ;
« Là l'envoia .I. mesaige conter.
« Gerars, ses freres, remest ens l'ireté ;
« Lor mere est morte bien a .II. ans pasé,
« Et Gerars tient trestoute l'ireté.
« Et s'est li glous, par mon cief, mariés,
« S'a pris le fille Gibouart de Viesmés ;
« Le povre gent fait à dolor mener
« Et les barons de par tout le rené ;
« Les orfenins fait tous desireter :
« Tant fait de mal nus nel poroit conter.
« Et moi méisme a il desireté,
« Car por l'enfant duc le tere garder ;
« Mais or m'en a de trestot hors bouté.
« A .I. jour furent li baron asanlé,
« Et si me fisent après l'enfant aler.
« Bien a .II. ans que jou pasai le mer ;



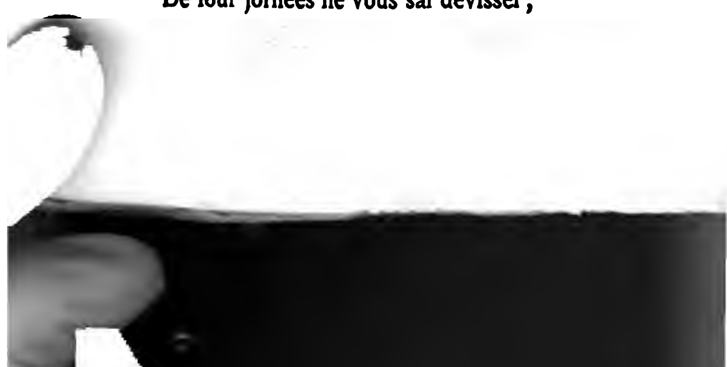
« Il n'a païs ne marce ne rené
« Desc'au sec arbre, ne tant c'on puist aler,
« Que jou nen aie après l'enfant esté;
« Onqes n'oï du damoisel parler.
« Or m'en revois dolans, à cuer iré;
« N'en sarai riens ne dire ne conter,
« S'ai mon avoir, certes, tout aloué.
« Cist marcéant me misent ens lor nef;
« Por l'amor Dieu me devoient paser,
« Mais ne sont mie à droit port arivé. »
Quant l'oï Hues si faitement parler,
A haute vois commença à crier:
« Sire Geriaumes, or çà avant venés;
« Or poés vous vostre frere acoler. »
Geriaumes l'ot, courant i est alés,
Vint à son frere et si l'a acholé:
« Frere, dist il, vous soiiés bien trovés! »
Et dist Guirrés: « Vous soiiés honnorés. »
Et Huelins l'a asés acholé.
« Guirrés, dist Hues, m'avés vous ravisé?
— Sire, dist il, oïl, si m'aït Dés;
« Bien sai vous estes Huelins li membré.
— Par foi, dist Hues, vous dites verité.
— Hues, biau sire, ce li a dit Guirré,
« En douce France estes moult desiré;
« Venrés vous i, u vous chi remanrés?
— Par foi, dist Hues, je desir moult l'aler. »
Et Guirrés a Geriaume rapelé:
« Frere, dist il, por Dieu, et d'ont venés?
« Ne vous vi mais moult a lonc tans pasé;
« .LX. ans a, car jou les ai contés,
« Que vous partistes de France le regné. »
Adont li a tout Geriaumes conté,
Con faitement il ot Huon trové;

Mais tous lor dis ne vous veul raconter.
Les maronniers a Hues apielé:
« Segnour, dist il, por Diu, or m'entendés,
« Et, si vous proi, tot belement parlés,
« Car là defors sont paiien et Escler.
« Asis nous ont, certes, doi amiré,
« Nous ne poons de çaiens escaper;
« S'il vous perçoivent, à mort estes livré.
« Or vous dirai comment esploiterés:
« Je vous requier, por Diu de maïsté,
« .XIIII. sommes en ceste grant chité,
« Et une dame, qui moult a de biauté;
« Dedens vo nef, s'il vous plaist, nous metés.
« Tant vous donrai et argent et or cler,
« Cendaus et pailes et hermins engoulés
« A tous jours mais, certes, rique serés.
« Et por le viel c'avés chi amené,
« Qui est tot droit de Bordiax la cité,
« Vous donrai tant que serés bien loué. »
Et chil respondent: « Por noient em parlés;
« N'en prenderions .I. denier monaé,
« Se .II. mars d'or nous en deviés donner:
« Nous le ferons ens l'onor Damedé.
« Mais, par chelui qui en crois fu penés,
« A vo vouloir est trestoute la nés;
« Si metés ens trestout çou que volés.
— Signour, dist Hues, Dix vous en sace gré. »
Ains tote nuit ne finent de porter
D'or et d'argent, de pailes, de cendé;
Trestout .XIIII entrerent ens la nef.
Asés i metent et pain et vin et blé;
Vitaille prendent desc'à .I. an passé.
Le damoiselle ont aveuc aus mené,
Et si emmainent le jentil menestré.



Drecent lour ancre, si s'espainent en mer.
Et Damedix lor dona bon oré;
Ainc qu'il fust jors, ont .c. lieues alé.
Et l'endemain, quant il fu ajorné,
Paiien asalent as murs de le cité;
Mais asés pueent asalir et jeter,
Car laiens n'a homme de mere né.
Et quant il voient que nus ne s'i apert,
L'asalir laissent, arriere sont torné,
A l'amiré le vont errant conter :
« Sire, font il, par Mahom ne savés?
« Il n'a laiens [[b]nullui] ens la cité. »
L'amirés l'ot, le sens cuide derver.
.XXX. paiiens a fait li rois armer,
En .I. batel les fait trestos entrer;
A le posterne qui est devers la mer,
Les a il fait tot erroment aler.
Ens le mer entrent, si prennent à sigler,
A le posterne vienent sans arester.
Homme ne feme n'ont là dedens trové;
Ens le vile entrent sans point de l'arester.
Les portes oevrent de la bone chité;
Paiien i entrent environ de tos lés.
Andoi li roi sont el palais monté;
Moult ont grant duel ensanle demené.
Rois Yvorins est à Monbranc alés,
Et rois Galafres ens la cité remest;
Ainsi se sont Sarrasin desevré.
Or vous vaurai de nos barons conter :
Tant ont nagié parmi le haute mer
De lour journées ne vous sai deviser,
Mais à Brandis sont au port arivé.
Adont issirent fors de le grande nef;
Ens en la vile sont alé osteler,

Ens le maison Garin de Saint Omer.
Hues a dit à le dame au vis cler :
« Dame, proiiés pour Garin le membré,
« Car en cest siecle jamais ne le verrés !
— Sainte Marie ! sire, que me dirés ?
« Est dont me sires de ce siecle finé ?
— Oïl voir, dame, j'en ai le cuer iré. »
O le la dame, .IIII. fois est pasmé ;
Hues l'en lieve, s'a tenrement ploré.
« Dame, fait il, or ne vous dementés ;
« Puisqu'il est mors, riens ne vaut li plorer.
« Diex, par sa grase, ait de s'ame pité ! »
Li viex Geriaumes ne se vot arester ;
Erroment a le mengier atorné,
Puis sont asis, quant il orent lavé.
Trestoute jor sont nos Franc sejorné,
Cevaus acatent et palefrois asés,
Reubes font faire de paile et de cendés ;
Moult gentiment se sont fait atorner.
.VIII. jors tous plains sont iluec sejorné
Aveuc le feme Garin de Saint Omer.
Soumiers et mules font no baron torser ;
Dessi à .XXX. en ont fait aprester.
Hues a bien les maronniers lieués,
D'or et d'argent lor donna à plenté ;
Congiet ont pris sans point de l'arester.
Adonqes est Hues aceminés,
Il et Geriaumes et li provos Guirés,
Et li baron et li frans menestrés,
Et la pucele, qui tant a de biauté.
Tout droit vers Romme ont lor cemin torné ;
Puille, Calabre, ont outre trespasé.
Forment s'esploitent li baron naturel.
De lour jornées ne vous sai devisser ;



Mais il ont tant esploitié et erré
Qu'il sont venu à Romme la cité.
Par .I. matin sont ens la vile entré,
Vers le mostier Saint Piere en sont alé.
Huelins a .I. sergant encontré,
I[l] l'en apiele : « Biax amis, çà venés;
« U est l'apostoles? gardés ne me celés. »
Et chil respont : « En son palais listé. »
Adont a Hues le bon ceval hurté;
Dusc' au palais ne se sont aresté.
Tout si baron sont après lui alé,
Sus el palais en sont là sus monté;
Dame Esclarmonde adestrent de tous lés.
Li apostoles a Huon regardé;
Lues qu'il le vit, si l'a bien ravisé,
Encontre lui s'est maintenant levés :
« Hues, dist il, vous soiiés bien trouvés!
— Sire, dist Hues, Dix vous puist honnorer! »
Dist l'apostoles : « Biax niés, ne me celés,
« Comment vous est? estes vous en santé?
— Sire, dist Hues, j'ai éu mal asés;
« Jou ai éu moult gran[de] povretés,
« Et nonporquant jou ai moult bien ouvré,
« Car j'ai le barbe Gaudise l'amiré
« Et aveuc çou .IIII. dens maselers,
« Et s'ai se fille qe moult a de biauté;
« Se vous requier bautesme li donnés,
« Et après çou, le vaurai espouser. »
Dist l'apostoles : « Tot à vo volenté;
« Mais anuit mais aveuc moi remanrés.
— Sire, dist Hues, je ferai tot vo gré. »
Et l'endemain est Hues aprestés;
Le damoisele ont au mostier mené,
Là le bautisent ens l'onor Damedé.

Mais de son nom n'ont mie remué;
Tosjours l'a on Esclarmonde apelé.
Li apostoles ne s'i vaut arester,
Ses cors méismes va le messe canter;
Mais ains qu'il soit en[s] u service entrés,
Est l'enfes Hues à lui bien confessés:
Tous li gehist ses peciés creminés.
Ce saciés vous qu'il en ot fait asés,
De moult crueus, ce saciés sans doter,
Puis qu'il ala outre le rouge mer.
Ainc n'i laissa nule riens à conter
Dont lui péust tant ne quant ramembrer;
Et l'apostoles li a tout pardonné.
Après, li a la pucele espousé;
Messe fu dite, et, li mestiers finé,
Arriere vienent ens u palais listé.
Cel jour i ot moult grant feste mené;
Grans sont les noces, ja mar le mesquerrés:
Cil menestrel i furent bien loué.
Li jours defaut, solaus fu esconsés,
Li baron vont coucier et reposer.
Delés s'amie se jut Hues li ber;
Ore en puet faire tote se volenté:
Ja Auberons ne l'en sara mau gré,
Si comme il fist ens en la roge mer.
Et l'endemain, quant il fu ajourné,
Li enfes Hues s'est par matin levés,
Et fait son oirre maintenant aprester,
Car moult desire qu'en France puist aler.
Il fait le dame sor .i. mulet monter.
Hues s'en va le congié demander
A l'apostole qui fu gentis et ber.
« Sire, dist Hues, à Jhesu demorés;
« Diex le vos renge les biens que fait m'avés! »

Dist l'apostoles : « Hues, à Dieu alés !
« Forment me poise que plus ne demorés. »
Atant s'en torne Hues li bacelers ;
Il et s'amie issent de le chité.
Ne nuit ne jor ne finerent d'errer,
Ainc n'aresterent por vent ne por oré.
De lour journées ne vous sai deviser ;
Mais il ont tant esploitié et erré
De Bourdiaus virent les murs et les fretés.
Quant les voit Hues, s'a grant joie mené ;
Sa feme l'a tout maintenant mostré.
« Dame, dist il, vés là vos iretés !
« Vés là vo vile, dont je vous doi douer,
« Et de la tere moult rice don donner.
« Si m'aït Dieus, c'est ore ducéés ;
« Mais, se je puis de France retorner,
« Çou ert roiaumes, se Dix me puist salver. »
Et dist Geriaumes : « Ne vous caut de vanter,
« Vous ne savés comment esploiterés ;
« Mais cevauciés, n'aiés soing d'arester,
« Tant que vignés à Saint Morisse es prés,
« Une abéie qui siet près chi delés.
« Laiens poés hardiement entrer,
« Car Karlemaines en est drois avoués ;
« De lui le tient li convens et l'abés.
— Sire, dist Hues, tout à vo volenté. »
.I. mesagier a pris Hues li ber
Et si l'a fait à l'abéie aler.
« Amis, dist Hues, savés que vos ferés ?
« L'abbé demande tant que l'aies trové,
« Et si li dites salus et amistés,
« De par Huon de Bourdiaus la chité,
« Qui chi revient d'outre le rouge mer ;
« A miedi vaurra laiens disner,

« Et que il fache contre moi atorner,
« Vitaille querre asés à grant plenté,
« Et si n'ait doute ; ne li veul riens couster,
« Car j'ai d'avoir .xxx. somiers torsés. »
Et chil respont : « Bien li sarai conter. »
El ceval monte, si est aceminés ;
Onqes n'i vaut tant ne quant arester,
Si est venus à Saint Morisse es prés.
Vint à le porte, si est laiens entrés,
L'abbé demande ; on li a amené.
Dist li sergans : « Biau sire, or entendés :
« Par moi vous mande salus et amistés
« Li enfes Hues de Bourdiaus la cité ;
« Il vient ichi, et il et son barné.
« Contre lui faites vistement atorner,
« Car aveuc vous vaura, ce dist, disner. »
O le li abes, grant joie en a mené ;
Il en apiele le convent ordené :
« Alés errant et si vous revestés. »
Et il si fisent, puis qu'il l'ot commandé.
Il se revestent, s'ont lor livres combrés,
Crois, filatieres ont contre lui porté,
De l'abéie s'en issent abrievé,
Trestout cantant sont contre lui alé.
Et quant les voit venir li baceler,
A pié dessent du destrier sejorné.
Tuit li baron refisent autretel ;
Dame Esclarmonde descent emmi le pré.
Vers le convent sont tot à pié alé ;
Grant joie i ot quant vint à l'asanler.
Li abes va Huelin acholer.
Puis achola le franc prouvost Guiré,
Mais de Geriaume n'a mie ravisé.
Li convens est arriere retornés ;



A moult grant joie sont ens la porte entré;
On les mena droit al plus maistre ostel.
Moult les fait bien li abes honnorer,
Ens l'abéie fait pors et bues tuer;
Grant joie font por Huon demener.
Desour .I. banc s'est Hues acoutés;
Lés lui s'asist li abes au vis cler.
« Hues, dist il, pour Dieu, ne me celés,
« Comment vous estes desc'à chi demenés?
« Comment avés esploitié et erré?
— Sire, dist Hues, moult bien, si m'aït Dés,
« Car j'ai le barbe et les dens maiselers,
« Et s'ai le fille Gaudise l'amiré;
« Tout droit à Romme, là l'ai jou esposé.
« En France irai demain à l'ajorné.
— Sire, dist l'abes, s'il vous venoit à gré,
« Gerart vo frere vous feroie mander.
— Oïl, dist Hues, volentiers et de gré. »
Son esquier a l'abes apelé :
« Amis, dist il, à Bordiax m'en irés,
« Le duc Gerart dites sans arester
« Qu'il viegne tost à Saint Morisse es prés;
« Ens l'abéie puet son frere trover,
« L'enfant Huon, qui revient d'outre mer. »
Et chil respont : « Bien li sarai conter. »
Sor .I. ceval est maintenant montés,
Desc'à Bordiax ne vaut rene tirer,
Ens la vile entre, le frain abandonné.
Gerart trouva aveuques son barné;
De l'une part l'a à consel tourné :
« Sire, fait il, envers moi entendés
« Que vaurai dire, or tost, se l'escoutés :
« De Saint Morisse vous demande l'abés;
« Ens l'abéie maintenant en venés,

« Là porés vous vostre frere trover,
« Huon l'enfant, qui revient d'outre mer. »
Quant Gerars l'ot, li sans li est mués;
Dist au sergant : « Amis, ore en alés;
« Dites mon frere je l'irai visiter.
— Sire, dist il, bien li sarai conter;
« Jou m'en revois, de l'esploitier pensés.
— Amis va t'ent; je m'en vois atorner. »
Et cil s'en torne, sans plus de l'arester;
Desc'à l'abie n'est ses renes tirés.
Vint à Huon, et se li a conté
Tout ensement con li avoit mandé.
Et Gerars a son segnour apelé,
.I. traïtor, Gibouars fu nommés;
Sa fille avoit à moillier esposé.
« Sire, fait il, por Diu, avant venés
« Et se me dites quel consel me donrés.
« En ont dïable mon frere raporté,
« Car il est ja à Saint Morisse es prés.
« Tot maintenant m'a li abes mandé
« Que jou i voise à mon frere parler.
« En France ira demain à l'ajorné,
« Si ravera sa tere et son regné,
« Et jou serai du tout desiretés;
« N'aurai de tere .I. seul piet à garder.
« Mais or me dites : quel consel me donrés? »
Dist Gibouars : « Mar vous esmaierés,
« Car bien vous sai gentil consel donner. »

Dist Gibouars : « Gerars, or vous taisiés;
« Consel arés, sel volés otriier :
« Je vous dirai con porés esploitier.
« Entour l'abie a .I. bruellet foillié,
« A une lieue près du maistre mostier;



« Je prenderai .LX. chevaliers,
« Ens el bruelet m'en irai enbussier.
« Et vous irés vo frere festoiier;
« Vous ne menrés o vous c'un escuier,
« Et le matin, ains qu'il soit esclairié,
« Ferés Huon lever sans atargier.
« Il montera, il et si chevalier;
« Quant deverés le bosket aprocher,
« Le vostre frere prendés à araisnier.
« S'il vous dist cose qui vous doie anoier,
« Hors du bruellet isterons sans targier,
« Si ocirons trestous ses chevaliers;
« Huon ferons en cartre trebuchier,
« Et puis l'irés Karlemaine nonchier. »
Et dist Gerars : « A vostre plaisir iert. »

Dist Gibouars : « Gerars fieus, entendés :
« A l'abéie à vostre frere irés;
« C'un escuier aveuc vous ne menrés.
« Demandés lui comment il a ouvré,
« S'il a le barbe et les dens maseler;
« Et s'il les a, après li demandés
« Et en quel lieu, comment les a gardés.
« Se vous poés, si le faites lever;
« Ains qu'il soit jors, de laiens les jetés.
« Et nous serons el bruèllet tot armé;
« Quant vous devrés le bosket trespaser,
« D'aucune cose à vo frere parlés,
« Par coi vers vous se prenne à aïrer.
« Quant jou l'orrai envers vous estriver,
« Jou saurai fors et trestos mes barnés;
« Ses pelerins vaurai tos decoper.
« Puis prenderés Huon le baceler,
« En vostre cartre le ferés avaler,

« Et puis le barbe et les dens li taurés,
« Et puis irés au roi Karlon parler,
« Se li dirés à .I. consel privé
« Que vous avés vo frere emprisonné,
« L'enfant Huon, qui ala outre mer.
« Ore est ariere à vo cort retornés
« Et si n'a pas le barbe raporté,
« Les .IIII. dens Gaudise l'amiré.
« Et jou sai bien Karlemaines le het;
« Se il le prent à Bourdiaus la cité,
« Bien le pora et pendre et traïner
« Sans jugement de nul homme carnel;
« Car boins ostages en vi Huon donner,
« Quant fu caciés de France le regné,
« Se il pooit repairier d'otre mer,
« Il n'enteroit jamais en s'ireté
« Qu'il nen éust anchois au roi parlé;
« Il le pooit et pendre et traïner. »
Adont s'en torne Gibouars de Viesmés,
Mais tant atent qe il fu avespré.
Et Gerars est à l'abéie alés;
Aveuc lui a .I. escuier mené.
Tant esploita et tant a ceminé
A l'abéie en vint sans arester.
Laiens entra, son frere a demandé;
On li ensegne, cele part est alés.
Vint ens la sale ù Hues ses frere ert;
Hues le voit, s'est encontre levés,
Si le courut maintenant acoler.
Et chil le baise en autel loiauté
Que fist Judas qui traï Damedé.
« Frere, dist Hues, bien soiés vous trovés!
« Sainte Marie, comme avés demoré!
« Com peu de gent vous avés amené! »



Dist Gerars : « Sire, çou ai ge fait de gré;
« On ne doit mie tel beubance mener :
« Vous ne savés comment esploiterés,
« Ne comment, frere, vo tere raverés.
« Se Dix ce donne que soiés racordés
« A Karlemaine, qe tant est redoutés,
« Adont vaurai les haus barons mander,
« Et si ferai grande feste mener.
« Isnelement à Paris en irés.
— Frere, dist Hues, vous avés bien parlé. ».
Adont s'asisent anbedoi lés à lés.
Dist Gerars : « Sire, por Diu de maïsté,
« Moult sui joians quant estes retornés.
« Por l'amor Dieu, estes vous en santé ?
« Comment avés esploitié et erré ?
« Avés çou fait c'on vous ot commandé ?
— Frere, dist Hues, par sainte carité,
« Jou ai le barbe Gaudise l'amiré,
« Et de sa geule .IIII. dens maseler.
« Si ai sa fille aveuc moi amené,
« C'est Esclarmonde, qui tant a de biauté;
« Jou l'espousai à Ronme la cité,
« A l'apostole qui tant fait à loer.
« Si ai d'avoir .XXX. somiers torsés.
« Gerars, biau frere, mar vous esmaierés;
« Se jou voloie aventures conter,
« Jou en poroie dire moult grant plenté ;
« Moult ai éu de grande povreté.
— Jou le croi bien, dist Gerars, en non Dé;
« Mais or me dites, se il vous vient à gré,
« Vous aida nus au mesaige conter ?
— Oïl, dist Hues, .I. hom de grant bonté,
« Auberons est par droit non apelés,
« Et si vous di, biaus frere, il est faés.

« Ichil m'aida l'amiral à tuer,
« Si le me fist devant mes piés ruer ;
« J'en pris la teste à mon branc aceré,
« Dont li ostai .IIII. dens maselers,
« Et, en après, les blans grenons mellés. »
Dist Gerars : « Sire, et comment les gardés ?
— Jel vous dirai, dist Hues, en non Dé.
« Vés là Geriaume qui les a u costé;
« Deseur le hance les a enséelés,
« Car là les mist Auberons li faés,
« Par faerie, par le Diu volonté.
— Li qués est ce ? » dit Girars li desvés.
Et respont Hues : « Cis viex que là véés,
« Qui a la barbe [b blance com flors es prés].
— Dix! dist Girars, mervoilles me contés.
— Frere, dist Hues, il ne li funt nul mel. »
Et dist Girars : « De quel tere est il nés?
— Frere, dist Hues, c'est vostre amis charnés,
« Ceu est li freres le franc provost Guirré,
« Geriaumes est par droit non apelés ;
« Plus loial homme ne convient demander.
« Je le trovai dedens .I. gaut ramé,
« U il avoit bien .XL. ans esté ;
« Se il ne fust, jeu fusse vergondés,
« Car por moi a grans paines enduré.
« Et vous, biau frere, comment vous maintenés ?
« J'ai oï dire vous estes mariés.
— Voire, par foi, ce respont li dervés.
— Frere, dist Hues, gardés ne me celés,
« Quele est vo feme et de quel parenté ? »
Et dist Gerars : « Frere, vous le sarés :
« Cou est la fille Gibouart de Viesmés,
« .I. gentil homme, s'a grant tere à garder,
« Toute Sesile, qui est grant ducéé.

— Bien le connois, dist Hues, en non Dé!
« Si m'aït Dix, mal estes mariés;
« Cil est traïtres quel fille vous avés. »
Et dist Gerars : « Sire, grant tort avés
« Que mon segnour à traïtour tenés. »
A icest mot, atant es vous l'abé;
Vint à Huon, se li a demandé :
« Sire, dist il, quant vosrés vous souper? »
Et respont Hues : « Quant il ert atorné. »
Et dist li abes : « Il est tout aprestés;
« Levés vous sus et si vous en venés. »
Gerars et Hues sont main à main alés;
Isnelement l'aigue lor ont livré
A grans bacins d'argent moult bien dorés.
Hues lava et ses freres delés,
Li viex Geriaumes et li provost Guirré,
Et li baron Huon lou bacheler;
A une table sont assis au souper.
Dix! com Gerars a Guirré regardé!
Por Huelin l'a moult coilli en hé,
Por çou qu'il fu après l'enfant alé.
Il jure Dieu, qui en crois fu pené,
Se il le puet de l'abéie oster,
C'ert li premiers qui le doit comperer.
Qui qui mengast, il n'a gaires soupé,
Adès pensoit à sa grant malvaisté.
Et li baron orent mes à plenté;
Bien sont servi, de çou n'estuet parler.
Quant ont mengié et béu à plenté,
Les napes ostent sergant et baceler;
Les lis font faire pour aler reposer.
Et Hues a apelé dant abbé;
De l'une part l'a à consel tourné :
« Sire, fait il, por Diu, or m'entendés :

« J'ai grant avoir çà dedens amené;
« Se il vous plaist, vous le me garderés
« Desc'à cele eure que serai retournés.
« Si nel bailliés nul homme qui soit nés
« Fors c'à mon cors qui le vous ai livré;
« Se jou repaire, grant preu en averés. »
Et dist li abes : « Il sera bien gardés. »
Adont s'en vont coucier et reposer.
De l'une part se gist Hues li ber
En une canbre qui moult a de biauté,
Et Esclarmonde jüt en .i. lit paré,
Car Hues eut trop legier cuer d'asés;
S'aveuc géust, il nel laisast ester,
S'en éust faite toute sa volenté:
Ne vaurent pas l'abie violer.
Hues se couce et Gerars par delés;
Il l'en apiele con ja oïr porés.
Dist Gerars : « Sire, s'il vous venoit en gré,
« Je vous saroie bien à point apeler,
« Car au matin fait moult boin ceminer. »
Et respont Hues : « Tout à vo volenté. »
Adont se teurent, si se sont reposé.
Hues se dort et li autres barnés;
Ains ne dormi Gerars li traïtel,
Car en soing fu de se grant malvaisté.
Quant il oi le premier cot canter,
Huelin a maintenant apielé :
« Frere, fait il, or sus! se vous hastés;
« Il a grant piece que li kos a canté. »
Hues saut sus, s'a se gent apelé :
« Or sus! segnor, il est tans de lever.
— Dix! dist Geriaumes, est il ja ajorné?
« Encor n'a gaires que il fu avespré;
« Laisiés nous, sire, encore reposer. »

Et dist Gerars : « Geriaumes, tort avés ;
« Li hom qui veut se besoigne haster
« Ne deveroit jour ne nuit reposer.
— Par foi, dist Hues, il a dit verité ;
« Or sus ! pour Dieu, car moult doi desirer
« Que jou péusse au roi Karlon parler. »
Adont se sont tot maintenant levé,
Et si se sont garni et apresté.
Li sergant vont les somiers atorner,
Si les amainnent quant les ont enselés ;
Li baron montent sans point de l'arester.
Et Esclarmonde a son cors atorné,
Et puis l'ont fait tot maintenant monter.
Hues a pris congiet à dant abbé.
L'abes les a à Jhesu commandé ;
Moult fu dolans que si main sont levé.
Le porte font ouvrir et desfremer,
Au camp se metent, se sont aceminé.

Hues s'en vait, se part de l'abéie,
Et aveuc lui sa courtoise maisnie ;
.XIIII. furent, la dame fu quinsime.
Gerars li fel trestous devant les guie ;
Il s'arouterent tote la grant caucie.
Dame Esclarmonde, qui Jhesus benéie,
Sist sor la mule qui vint droit de Surie ;
Ele cevauce par moult grant segnorie,
Mais tout adès tint la ciere baissie.
U voit Huon se li commence à dire :
« Sire, dist ele, je sui moult asoplie ;
« Li cors me tranle sous l'ermine deugie.
— Dame, dist Hues, ne vous esmaiés mie. »
A icest mot est la mule abussie,
Des piés devant est jus agenoillie ;

La dame ciet enmi le grant caucie.
Quant le voit Hues, tos li sans li formie;
Il le remonte sor le mul de Surie,
Puis li demande souef, à vois serie :
« Avés vous mal, bele suer, doce amie ?
— Sire, dist ele, je sui .I. poi blecie.
— Ce poise moi », dist Hues li nobiles.
Et dist Geriaumes : « Nous faisons grant folie,
« Qui cevauçons se fust l'aube esclarcie. »
Et dist Gerars : « Par Dieu le fil Marie,
« Mais ne vi gent, par le cors saint Morise,
« Qui de si poi fust si espéurie. »
Et dist Geriaumes : « Par me barbe florie,
« Se ma parole ne me vois fust oïe,
« Nous en ririemes arriere ens l'abéie. »
Et dist Gerars : « Laisiés ester, biau sire,
« Car li ralers ce seroit grant folie.
« Por une mule que ci est abusie,
« Vous maintenés à loi de gent marie.
« Laisiés ester, faites ciere hardie,
« Si cevauciés el non sainte Marie. »
Et il si fisent, ne se targierent mie,
Atant cevaucent parmi le grant caucie.
A une lieue furent de l'abéie;
.IIII. cemin ilueqes se devisent.
Hues apiele toute la compaingnie :
« Tenés tout coi, dist Hues, ma maisnie;
« Vés chi le bosne monsegnor saint Morisse.
« Cis cemins va à Bordele la rice;
« Si m'aït Diex, cestui n'irai ge mie.
« Se g'i tornoie, ma fois seroit mentie
« Envers Karlon qui France a em baillie;
« Jou ne veul pas faire si grant folie,
« Si ne veul pas perdre ma segnorie.



« Cis ù je sui vient devers Rommenie,
« Et cis si vient de France le garnie;
« Cestui irai, par Dieu, le fil Marie. »
El cemin entre, et il et sa maisnie;
Aveuc lui vait Gerars, le fel traïtes.
N'ot pas alé, je croi, une huchie,
Quant sont venu à le selve foillie
U Gibouars estoit et sa maisnie.
Dont a Gerars se raison commencie :
« Hues, biaus frere, dist Gerars li traïtres,
« Vous en alés en France le garnie,
« Et por ravoir le vostre segnorie;
« Bien sai de voir tote l'arés delivre.
« Jou ai éue vostre tere en baillie;
« Mais, par celui cui tos li mondes prie,
« N'i a[i] conquis valissant une alie,
« Ains l'ai gardé longement sans boidie.
« Mariés sui, et si ai feme prise,
« Çou est le fille Giboart de Sesile.
« Moult est haus hom et de grant senorie;
« Moult me fait mal qel tenés à traïtre.
« S'il le savoit, torneroit à folie;
« Car bien cuidames, par Diu le fil Marie,
« Ne déussiés revenir mais en vie.
« Or n'ai de tere qui soit ens ma baillie
« Qui vaille, certes, une pume porie;
« Si vous requier que me faites aïe,
« Car savoir veul ù sera ma partie,
« Quant vous venrés de France le garnie,
« Que jou i puisse retraire à me partie.
— Frere, dist Hues, que çou est que vous dites?
« J'ai grant avoir laissié ens l'abéie,
« Que .xx. mulet ne le menroient mie;
« Qanqes jou ai prenés en vo baillie :

« Jou n'arai ja un denier en baillie
« Que le moitiet n'en aiés, biaus dos sire. »
Et dist Gerars : « A tot çou ne tient mie;
« Je veul avoir d'une part ma partie,
« Que jou i puise mener ma segnorie. »
Hues l'entent, tos li sans li formie,
Car il voit bien qu'il vait à felonnie.
Et dist Geriaumes : « Otroiés lui, biau sire.
— Moult volentiers, dist Hues, par saint Gille.
« Sire Gerars, dist Hues li nobiles,
« Que vous plaist mix, Bordiax u Gironvile ?
« Le quel que soit me lairés vous, biau sire ? »
Quant voit Gerars, li cuivers, li traïtres,
Vers lui ne vaut tencher n'est [r]iver mie
Et tout adès envers lui s'umelie,
Lors a tel duel à poi qu'il ne marvie.
Vint à Guirré se li commence à dire,
Et dist Gerars : « Guirré, malvais traïtre,
« Par vous perdrai toute ma segnorie ;
« Mais, par le foi que doi sainte Marie,
« Vous en arés cele teste trencie. »
A ices mos, s'ensegne haut escrie.
Gibouars l'ot, cui li cors Diu maldie,
Le ceval broce, des esperons l'aigrie,
Du bruelet ist et sa chevalerie,
Huon asalent, lui et sa compaignie.

Hors du bruelet est Gibouars issus ;
En se compaigne ot bien .LX. escus.
Quant les voit Hues, li sans li est méus ;
Diu reclama et la soie vertu.
Moult volentiers fust arriere venus
Vers l'abéie, mais chil sont acoru ;
Seure li keurent li cuivert malostru.



Hues a trait le branc d'achier molu,
Fiert le premier qu'il a aconséu.
Haubers ne elmes ne li vaut .i. festu;
Desqes es dens l'a trestout porfendu.
Mais sa desfense ne li a rien valu,
Car cil estoient .lx., voire plus;
La gent Huon ont mort et confondu,
Les .xii. en ont ochis et abatu.
Quant le voit Hues, Dex! si dolans en fu,
Car il voit bien ses freres l'ot vendu.
Li fel Gerars ne s'est arestéus :
Les premiers prendent qu'il ont mors et vencus,
A la Geronde vienent, n'atendent plus,
Une riviere qui court de grant vertu,
Dedens les jetent ù ele plus grans fu;
Jamais par chiaus n'ert Hues secourus.
Et Gibouars est à Huon venus,
De son ceval l'a à tere abatu.
Cele part sont si baron acouru,
Les ex li bendent qu'il n'a goute véu,
Et puis li loient les puins, li mescréu.
Et Gerars est à Geriaume venu,
Tout en travers l'a à tere abatu
Et le costé li a errant fendu;
Les dens li a et le barbe tolu
Qui fu Gaudise, qui tant ot de vertu.

Gerars li fel, cui Dix puist craventer,
Ot abatu Geriaume le barbé;
Ouvert li ont le flanc et le costé,
Les dens en ostent Gaudise l'amiré.
Le blance barbe ne vot pas oblier;
Rois Auberons li fist enséeler
Au jour que Hues ot l'amiral tué.

Geriaume pleure, si a un cri jeté,
Et quant l'oï Hues li bacelers,
Gerart son frere commença à crier :
« Sire, fait il, por Dieu de maïsté,
« Je vous requier que vos pas nel tués. »
Et dist Gerars : « Plus ne li ferai mel. »
Adont li a Gerars les poins noés,
Et en après li a les ex bendés.
Dix ! qu'Esclarmonde a grant duel demené !
Et Hues proie Gerart par amisté
Ke il ne fache à se feme nul mel.
Dist li traïtres : « Or nous laisiés ester. »
Adont a pris le dame o le vis cler,
Les ieus li bende, les poins li a noés,
Et puis les font sor .III. cevaus monter.
Leur voie acoillent que n'i sont aresté,
Droit vers Bourdiax se sont aceminé ;
A grant dolor en ont Huon mené,
Lui, et Geriaume, et la dame au vis cler.
Diex ! con la dame a Huon regreté !
« Sire, dist ele, com mar fu vos barnés !
« Vous me disiés quant ere en no regné,
« Que quant verriés à Bourdiaus, vo cité,
« Vous me feriés couronne d'or porter ;
« Or sommes chi à moult grant povreté.
« Com mauvais frere vous i avés trové !
« Malvaise gent sont François, en non Dé !
« En Sarrasins a plus de loiauté.
— Dame, dist il, si me puist Dix salver,
« Mes freres m'a honni et vergondé,
« Et Dix li rende ceste grant cruauté !
« De vous me poise plus que de moi asés. »
Entrues qu'il ont ensement devisé,
Ens Bourdiax entrent, ains qu'il soit ajorné.

Onques ne sorent quel part furent alé.
Quant en Bordiaus sont li baron entré,
Gerars les fait tot belement aler
Tant que il sont ens u castel entré.
Diex ! qe ne sevent le grande cruauté
Li franc bourjois de le boune chité,
Com faitement on a Huon pené ;
S'il le séussent, par fine verité,
Ains se fesissent ocire et decoper
Qu'il le laisaisent mener à tel vieuté.
Mais li traïtres a si par sens ouvré
C'onqes nel sot nus hom de mere nés,
Fors chil qu'il ot aveuqes lui mené.
Tant ont ensanle esploitié et erré
El castel entrent li traïtor prové.
Adont dessendent, si se sont desarmé,
Et prendent Huon et Geriaume le ber,
Et Esclarmonde qui tant ot de bonté ;
Tous .III. les ont ens la cartre avalé,
Mais ains lor ont tos les puins desnoés,
Et si lor ont les biax iex desbendés.
Or sont laiens en la cartre mortel,
U il ne voient ne soleil ne clarté.
Et Gibouars, qui Dix puist craventer,
.I. sien cousin fait le cartre garder,
Se li commande, sor les menbres coper,
Qu'il ne lor doinst, le jor, à lor disner
Que .III. pains d'orge entre main et soper,
Et .II. los d'eve, tant lor face donner.
Cil jure bien, k'il ne soit traïnés,
Plus n'en aront, puisqu'il l'a commandé.
Et l'endemain, quant il fu ajorné,
Gerars monta, li traïtres provés,
Il et ses [b sires], Giboars li dervés ;
De lor barons mainent à grant plenté,

A esperons issent de la cité,
Vers l'abéie se sont acheminé,
Tant ont ensanle esploitié et erré
Qu'il sont venu à l'abie au disner.
Là dedens entrent, si ont trové l'abé;
Gerars le voit, se l'en a apelé :
« Sire, fait il, envers moi entendés :
« Hues nous fait arriere retorner
« Pour cel avoir qu'il vous a commandé ;
« Il a consel que il l'en veut mener,
« Quant il venra à Paris la chité,
« Que largement puist entor lui donner
« Et as barons departir de l'ostel.
— Gerars, dist l'abes, tout çou lasiés ester,
« Car, par nos botes et par nos viés sollers,
« Ja de çaiens denier n'enporterés ;
« Car vostre frere le m'ot bien commandé
« Que nes carcaisse homme de mere né. »
Et dist Gerars : « Cuivers, vous i mentés !
« Or les cuidiés avoir bien enborsés ;
« Jou les aurai, vous en aiés mal gré,
« Et aveuc çou, certes, les comperrés. »
Par les caveus le commence à tirer,
Et Gibouars i est courant alés ;
Entr'aus .II. l'ont à le tere versé,
Et puis li ont tant de durs cos donnés
Le cuer li ont e[n]s u ventre crevé.
Iluec l'ont mort, puis le laisent ester.
Tos li convens est en fuies tornés ;
Gerars les cace, qui fu fel et enflés,
Et Gibouars, tous nus les brans letrés.
Quant chil le voient, si se sont escriés :
« Merchi, Gerars, pour Dieu de maïsté !
« Tous nos tresors vous ert abandonés. »
Et dist Gerars : « Or vous o je parler ;

« Faites dont tost, erroment m'i menés. »
Et chil respondent : « Tout à vo volenté. »
Errant les mainent là ù li tresors ert.
Gerars le fait tout erroment torser ;
Ainc n'i laissa qui vaille .i. gant paré,
Ne filatiere ne encensier doré.
Tous les calisses en a il fait porter,
Chapes de cuer, casules, dras d'autel ;
Bien en avoit .xv. somers torsés.
Laiens avoit le fil d'un traïtel ;
Rendre le fist Gibouars de Viesmés :
Chelui ont fait tot maintenant abé.
Puis s'en tornerent, se sont aceminé,
Le novel abe ont aveuc aus mené ;
Droit vers Bourdiaus sont mis u retorner.
Ainc ne finerent de corre ne d'errer
Dessi qu'il sont ens en la vile entré.
Li franc borjois les ont moult regardés
U il avoit si grant avoir toursé.
Et chil ont tant esploitié et erré
Qu'il sont venu u grant palais listé ;
Il dessendurent des cevaus sejornés.
Le grant avoir fait Gerars destorser ;
.V. des sommiers fait d'une part torner
Ens une canbre, par delés .i. pilé,
Et les .x. fait errant aceminer
Droit vers Paris, tout le cemin feré.
Les .v. somiers c'ot d'une part torné
A fait errant en son tresor jeter.
Il sont asis à le table au disner ;
Moult s'est li ber à cel mangier hasté.
Quant ont mengié, erroment sont levé ;
Li ceval sont erroment enselé.
Gerars monta, que Dix puist craventer,

Et Gibouars est aveuc aus alés.
.II. escuiers et .I. moine ont mené,
[bEt] entr'eus .VI. se sont aceminé.
De lour jornées ne vous sai deviser;
Mais il ont tant esploitié et erré
K'à Paris vinrent .I. soir, à l'avesprer.
Cele nuit sont à .I. ostel alé,
Et l'endemain, quant il fu ajorné,
Sont ricement vestu et conraé.
A la court vinrent, si ont le roi trové.
Gerars a fait les somiers amener,
Et si les fait ens el palais porter;
.II. en a fait la roïne donner,
Et Karlemaine en fait .III. presenter.
Et les barons qui sont aval l'ostel,
N'i a celui n'ait bel joiel donné,
U coupe d'or, u bon hanap doré,
U drap de soie, u paile d'outre mer.
Et les serjans a boins mantiax donnés,
Et les garçons, boins hermins engoulés :
Tant lor depart que trestot l'ont loé.
Mais ainc dus Nales n'en vaut niant combrer,
Car bien pensoit de mal ert asanlés;
Mais Karlemaine en fait asés porter :
Onqes n'en volt .I. cofre desfremer
Desc' à cele eure c'à Gerart ait parlé.
De jouste lui le fist Karles aler,
Et si l'asiet de jouste son costé;
Et Gibouars est aveuc dant abé,
Et le dant moine a Karles apielé,
Car cil qui donnent sont adès honneré.
« Gerars, dist Karles, dites moi que querés?
Dist Gerars : « Sire, certes, vous le sarés :
« Or saciés bien, si me puist Diex salver,

« Qui tant vous fait envoier et donner,
« Que jou ai fait, et vous et vo barné,
« Qu'il a mestier à vostre cors parler.
« J'ai tel besoigne, onqes mais n'oc itel;
« Je le vous di dolans, à cuer iré,
« Car mix amaise que je fuse outre mer ;
« Moi le m'estuet en vo palais conter.
« Mal est à dire et pire est à celer;
« Envis le di, par sainte carité,
« Car je sai bien que j'en serai blasmé;
« Mais j'aime mix m'onor à regarder
« Que de tous ciaus qui de mere sont né,
— Vous avés droit, dist Karles, en non Dé. »

DIST Gerars : « Sire, entendés ma raison :
« Vous m'adoubastes, que de fi le set on,
« Et me cauçastes mon doré esperon.
« Que vous diroie ? je sui vos liges hon,
« Et si ne cache envers vous se bien non;
« Jou sai moult bien, si ait m'ame pardon,
« Je vous dirai une tele raison
« Dont dolant erent li per de vo maison,
« Et jou méismes en ai au cuer friçon.
— Gerars, dist Nales, trop faites lonc sermon,
« Dites errant, acorciés vo raison ;
« A çou que j'oi ne pensés se mal non.
— Ore entendés, dist Gerars, ma raison :
« L'autrier estoie à Bordiaus me maison;
« Jou n'ere mie à guise de bricon :
« Encore avoie .c. chevaliers baron,
« Ma porte estoit toute overte à bandon.
« Jou regardai aval devers men pont,
« Si vi venir le mien frere Huon,
« Eskierpe au col et ou puing .i. bordon,

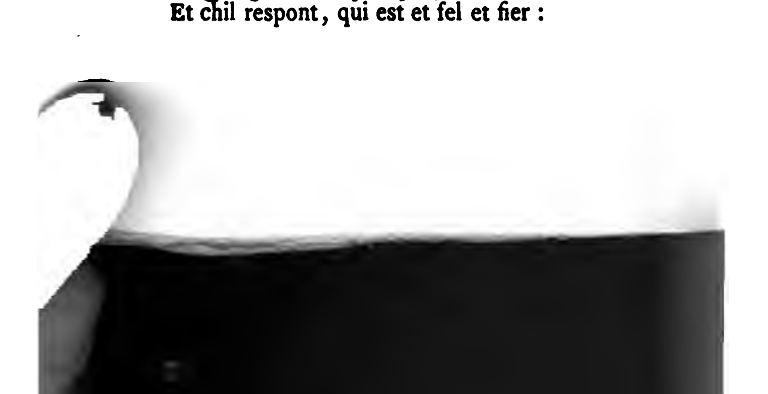
« Et une dame qui ot clere façon ;
« Et si venoit aveuc aus .I. viex hom ,
« Ce m'est avis, Geriaumes avoit non. »
Nales l'entent, si fronci le grenon :
« Dix ! dist li dus, d'ont revient li preudon ?
« Jou le vi ja au tornoi à Kalon ,
« U il ocist le conte Salemon ;
« Et moi et lui fumes ja compaignon. »
Dist Gerars : « Sire, paroiiés me raison :
« Abaubis fui , certes , quant vi Huon ,
« Et nonporquant, si ait m'ame pardon ,
« Jou me levai encontre le baron ,
« Se li donai à mengier à fuison.
« Quant ot mengié , se le mis à raison,
« Demandai lui du temple Salemon ;
« Ainc ne m'en sot dire ne o ne non.
« Demandai lui , emperere frans hon ,
« S'il avoit fait vostre mesaige u non
« Au roi Gaudise , qui tant par est felon ;
« Ainc de tot çou ne sot rendre raison.
« Quant je vi çou , au cuer en oi friçon ;
« Ne soc que faire , car j'estoie vos hon ,
« Si me doutai de malvaisse ocoison.
« Foi que vous doi , emperere frans hon ,
« Jou ne voc estre retés de traïsson ;
« J'ai le mien frere jeté en ma prison ,
« Lui et se feme et le sien compaignon :
« Je le vous di , si nous en descouvron ,
« Si en faciés vo talent et vo bon. »
Et quant l'entendent li nobile baron ,
N'i a chelui ne pleure pour Huon ;
Trestout maudient Gerardet le felon.
Li uns à l'autre le dist , son compaignon ,
« Tout chou a fait Gerars par traïson. »

En piés se drece l'emperere Karlon,
En haut parla, si a dit se raison;
En se main tint d'olivier .I. baston.
« Entendés moi, François et Borginon :
« Je semonc hui les pleges pour Huon
« Que il me tienent le traïtor felon,
« U, par le foi que je doi saint Simon,
« Jou les pendrai, ja n'aront raençon. »
Dont se rasist, quant ot dit se raison.
Il en apiele le vaillant duc Nalon :
« Nales, dist Karles, que dirés de Huon?
— Sire, dist Nales, par Dieu et par son non,
« Ce m'est avis, (que vous celeroit on?),
« Gerars en oeuvre par mortel traïson. »
Dist Gerars : « Sire, vous dites vo raison;
« Mais, par saint Piere c'on quiert en pré Noiron,
« De quan c'ai dit averai boin tesmoing :
« Le mien segnor, Gibouart le baron,
« Et cest abé, qui moult par est preudon,
« Le moine aveuc, qui est son compaignon. »
Et cil respondent : « Il n'a dit se voir non.
— Par foi, dist Nales, vous estes tuit larron!

— NALES, dist Karles, quel consel me donrés
« De ces .II. freres que vous ici véés?
— Sire, dist Nales, onqes mais n'oï tel :
« Cis a son frere en sa prison jeté,
« Puis le vous vient li traïtres conter!
« Par le Segnor qui en crois fu penés,
« Se jou éusse .I. mien frere carnel
« Qui fust essi fors de France jetés,
« Puis revenist .I. jour à mon ostel,
« Moult fusse, certes, plains de grant malvaisté,
« Se jou l'éusse en ma prison geté,



De Bordiax virent les murs et les terriers.
Si com il durent la cité aproismier,
Gerars apele Karlemaine au vis fier :
« Sire, fait il, c'or me donnés congiet
« Que me laissiés par devant cevauchier ;
« Encontre vous ferai aparellier.
— Gerars, dist Nales, certes, nient vous n'irés. »
Karles l'entent, s'en est joians et liés ;
Dist Karlemaines : « Se me puist Diex edier,
« Or respondistes à loi de bon guerrier ;
« Bien ait li cuers qui vous a consilliés. »
A ices mos, ont les cevaus coitiés.
Tant ont ensanle erré et cevaucié
Qu'il sont entré en Bordiaus sans targier.
Desc'au palais n'i ot regne saciet ;
Là descendirent as degrés entailliés.
Les franc borjois sont moult esmervilié
Que Karlemaines li empereres quiert.
Karles monta ens el palais plenier ;
Il est asis u faudestuef d'ormier ;
Entor s'asisent li baron chevalier.
Et Gerars fait tost haster le mengier ;
Tantost a fait le gran table drechier.
[[b]L'eve aporterent à grans bassins d'ormier,]
Li rois lava, s'est asis au mengier ;
Lés lui s'asist Nales o le vis fier ;
As autres tables sisent li chevalier.
Aval les rues qeurent li boutillier ;
Li uns veut pain, et li autres, vin viés.
Hues les ot çà deseure noisier ;
Isnelement apela le cartrier :
« Amis, dist il, se Dix te puist edier,
« Qués gens sont çou que jou o là noisier ? »
Et chil respont, qui est et fel et fier :



« Se tost nel faites, se me puist Dix salver,
« Je vous ferai et pendre et traïner.
— Sire, font il, merci, por l'amor Dé!
« [b Par jugement, si vous plaist, nous menés.
— Moult volentiers, dist Karles, en nom Dé.
« Nales, dist il, quel consel me donnés?
— Sire, dist Nales, aparmain le sarés],
« Je vous dirai comment esploiterés:
« Vos prenderés de vo rice barné,
« De vos barons à grandime plenté;
« Desc'à Bourdiax, s'il vous plaist, en irés,
« Huon ferés de le cartre jeter,
« Et puis porrés se raison escouter.
« S'il vous dist cose ù il ait verité,
« Por l'amor Diu, s'aiés de lui pité.
— Certes, dist Karles, vous avés bien parlé;
« Je le ferai, puisqe le me loés. »
Adont fait Karles ses barons aprester;
Desc'à .VII^XX. en fait li rois monter,
Et si enmaine trestous les .XI. pers,
Et li dousimes fu Hues li menbrés.

Li rois a fait son oirre aparellier;
Il fait monter bien .VII^XX. chevaliers,
Les .XI. pers n'i vot pas obliier.
Puis a fait prendre les .XII. chevaliers
Qui en ostage sont pour Huon le fier;
Ens la prison le[s] vot li rois lancier,
Mais li dus Nales les ala replegier:
Aveuc le roi les a fait cevauchier.
Dont s'arouterent sus le cemin plenier.
Or puist Huon bien Damedix edier,
Car, s'il n'en pense, il ert à mort jugiés.
Li rois a tant erré et cevaucié

« Avois! escrie, ces napes nous ostés. »
Les tables ostent sergant et baceler.
Li rois commande Huon à amener,
Et chil i vont cui il l'ot commandé.
Hors de le cartre ont Huelin jeté,
Ens u palais l'ont errant amené,
Lui, et se feme, et Geriaume le ber;
Boins aniaus orent cascuns es piés fremé.
Quant Hues voit Karlemaine le ber,
Li sans du piet li est u vis monté.
Li .x. baron se sont en piés levé
Qui replegié orent Huon le ber;
Vers Karlemaine, le fort roi coronné,
En vont li plege Huon le baceler.
Lues qu'il le voient, s'ont le roi apelé.
« Sire, font il, envers nous entendés :
« Vés là Huon, le jouene baceler;
« Sommes nous bien envers vous aquité?
— Oïl, dist Karles, par sainte carité,
« Puisqe le voi, cuite en soiés clamé,
« Car je croi bien ne me puet escaper. »
Et Hues est envers le roi pasés;
Par devant lui, est à tere enclinés.
« Sire, dist Nales, por Diu, ore entendés
« Et si oiés çou qu'il vous velt conter.
— Par foi, dist Karles, ne le kier ja véer. »
Adont a Hues le roi merci crié.
« Sire, dist il, por Diu, or m'escoutés :
« A Dieu me plaing et à vous autretel,
« Et as barons que chi voi asanblé,
« Du traïtour que je voi là ester,
« Çou est Gerars, que Dix puist craventer.
« Mes freres est, s'il éust loiauté,
« Mais il est faus et de grant cruauté;

« Car, puis cele eure que Damedix fu nés,
« Et que Kaïns, qui tant fu foursenés,
« Ocist Abel, son cher frere carnel,
« N'oï on mais de tel frere parler,
« De si mauvais, ne de si traïtel. »
Li baron l'oent, si pleurent de pité;
De toutes pars ont Huon regardé,
Li uns à l'autre [bl'a] belement rimé :
« Cis ne vient mie de dames acoler;
« Bien a son tans cangiet et remué.
« Nous le véimes issi bel baceler,
« Ore est si maigres et si descolorés!
« Q'est devenue sa très grande biauté? »
Mais de Geriaume n'ont mie ravisé.
Et Huelins a le roi rapelé :
« Sire, fait il, s'il vous plaist, escoutés;
« Si m'aït Dieus, je dirai verité.
« Certes, je fui outre le rouge mer,
« Au roi Gaudise, là où je dui aler,
« Et vo mesaige li dis, si m'aït Dés;
« De cief en cief n'i laissai que conter.
« Ne vous prisa .II. deniers monnaés;
« Moult se fist fiers, se me puist Dix salver,
« Quant demandai ses blans grenons mellés
« Et de se bouce .IIII. dens maiselers.
« Dedens se cartre fui en prison jetés,
« Si m'en geta Auberons li faés,
« .I. petis rois qui de [bMommur] fu nés.
« Ichil m'aida l'amirant à tuer;
« Jou li ostai .IIII. dens maselers,
« Et li copai ses blans grenons mellés,
« Et Auberons aveuc moi adont ert.
« Quant j'oi se barbe et ses dens maseler,
« Ne[s] seuc ù metre, si me puist Dix salver;

« Car ainc ne vaurent de mon cors desevrer.
« Dessi à .XIII., si me puist Dix sauver,
« Tant en avoie aveuc moi ramené.
« Jou ne voloie nuit ne jor sejorner,
« Tant desiroie à vo cors aparler;
« Car ne voc mie en ceste vile entrer,
« A l'abéie m'en alai osteler.
« Li gentis abes fist mon frere mander,
« Car il cuida moi déust honnorer;
« Et il i vint, li traïtres provés!
« Qu'un escuier n'ot o lui amené;
« Là peuc ge bien véir sa fauseté.
— Par foi, dist Nales, vous dites verité,
« Très dont vous ot moult peu d'amour porté;
« Grant gent déust o lui avoir mené.
— Sire, dist Hues, vous dites verité;
« Si m'aït Dieus, li rois de maïsté,
« Gerars m'a fait trop grande cruauté.
« Très bien m'encuist comment j'avoie ouvré,
« Demanda moi comment par amisté,
« Se jou avoie a Gaudise parlé,
« Ne vo mesaige par devant lui conté,
« Ne se g'avoie .IIII. dens maselers,
« Le blance barbe Gaudise l'amiré;
« Et jou li dis que l'avoie aporté.
« Dont demanda li traïtres provés
« U les avoie et mis et enserés,
« Com faitement les avoie gardés.
« Tout li contai, ainc ne li voc celer,
« Car ne me peuc encontre lui garder;
« Ne me gardoie de se grant malvaisté.
« Tant m'enorta et tant m'ot engané
« Que il me fist ains mienuit lever;
« Et quant je fui outre la crois pasés,

« U li cemin devoient deviser,
« Si com je duc devers France torner,
« Dont commença à moi à estriver.
« Ens el bruelet qui estoit par delés
« Estoit muciés Giboars de Viesmés;
« .LX. estoient sor les cevax monté.
« Il m'asalirent environ de tos lés,
« .XII. paumiers m'o[n]t mors et decopés;
« Ens la Gironde, de là les vi geter.
« Et puis me fis[en]t de mon ceval verser,
« Et si me fisent an .II. mes ex bender,
« Et mes .II. poins derrier mon dos noer,
« [ᵇEt ma moillier refisent autretel.
« Gerars saisist Geriaume le barbé,
« Au branc d'achier li fendi les costés,
« U fu le barbe et les dens maseler
« Que Auberons i ot enséelés;
« Le grande plaie, certes, encor i pert. »
Adont se drece Geriaumes li barbés,
Si a le plaie, voiant François, mostré.
Dist Hues : « Sire, si me puist Dix salver,
« Adont nous fist sor .III. cevaus monter,
« Les poins loiier et les .II. iex bender,
« Nous enmena dedens ceste cité,
« Et si nous fist en se prison geter;
« Tout me tolist quanque j'oi amené.
« Venus i sui, certes, outre mon gré,
« Et si vuelt dire que jou di fauseté,
« Très bien le faites fervestir et armer,
« Et aveuc lui Gibouart de Viesmés;
« Encontre eus .II. vorrai en camp entrer.
« Se ne les puis ambedeus conquester,
« Et ne lor fais gehir ains l'avesprer,
« J'otroi que soie pendus et encroés.

« Se jes conquier, me tere me rendés
« Si me laissiés en pais mes iretés.
— Par foi, dist Nales, Hues en dit asés. »
Dist Gerars : « Sire, il dit se volenté,
« Mais ains ne fis si grande malvaisté,
« Et, par le foi que jou doi Dieu porter,
« Jou ne quier ja vers mon frere estriver ;
« Li rois en fasse tote se volenté.
— Hé Dix ! dist Nales, oiiés del traïtel
« Com il set bien covrir sa malvaistié !
— Hues, dist Karles, lessiés tot çou ester :
« Jou ne sai, certes, comment avés ovré ;
« Jou vous demanc .IIII. dens maselers,
« Le blance barbe Gaudise l'amiré.
— Sire, dist Hues, merci, por l'amor Dé !
« On m'a trestout et tolut et robé. »
Et respont Karles : « Encor vous demanc el :
« Quant vous partistes de France le regné,
« Desfendi vous, sor les membres coper,
« Se reveniés d'outre le roge mer,
« Qu'en vostre tere ne fuissiés retornés
« Si éussiés à me bouce parlé,
« Et boins ostages m'en éustes livré ;
« Mais envers moi en sont bien acuité,
« Car jou vous tien, ne poés escaper.
« Jou vous puis bien et pendre et traïner,
« Sans jugement de nul home carné,
« Car, au movoir je vous l'oi devisé ;
« Et, foi que doi à Damedé porter,
« Ains qu'il soit vespres, vous serés traïnés,
« Car jou vous pren, certes, en vostre ostel.
— Sire, dist Hues, merci, por l'amor Dé !
« Jou n'i vinc mie ; on m'i ot amené
« Tot maugré moi, envis i sui entrés.

« Menés m'à droit, por Diu de maïsté;
« Par jugement, si vous plaist, me menés.
— Par foi, dist Nales, vous mar le requerrés.»
Li dus apele Karlemaine le ber :
« Sire, dist Nales, por Diu de maïsté,
« Et c'or vous prenge de Huelin pité.
« Ne faites mie dou pis que vous poés,
« Ne grevés mie le povre baceler;
« Pecié feriés et grande malvaisté.
— Nales, dist Karles, ne le quier ja grever.
« Se jou voloie aler à cruauté,
« Vous savés bien qu'il seroit traïnés;
« Mais por l'amor qu'il est .i. de vos pers,
« Le vorrai jou par jugement mener. »
Grant joie menent tuit li per de l'ostel,
Quant il oïrent le roi ensi parler.
Adont s'est Hues asis lés .i. piler,
U fu se feme et Geriaumes li ber.
Et li rois ot apelé tos les pers.
« Signor, dist Karles, or çà avant venés,
« Et si jugiés cest plait maléuré.
« Jou vous conjur, desor vo loiauté,
« Et sor le foi que me devés porter,
« Que vous, signor, parmi droiture alés,
« Ne por mon cors ne por mes amistés
« Vous pri ge bien que Huon ne grevés,
« Ne pour Huon aidier à delivrer,
« Ne dites mie envers moi fauseté.
« Jou m'en descarce issi et devant Dé,
« Si vos en carce, voiant tot le barné. »
Quant li per oient Karlon ensi parler,
Que si les ot loiaument conjuré,
En une cambre entrent tuit abosmé;
Dessus les bans s'asient de tos lés.

Li uns a l'autre moult sovent regardé ;
N'i ot celui qui ait .I. mot parlé.
« Signor, dist Nales, envers moi entendés :
« Li rois nos a loiaument conjuré,
« Or gardons bien ne disons fauseté ;
« Sor nous seroit, se disons malvaisté. »
Adonques est .I. chevaliers levés ;
Moult fu biaus hon, Gautiers est apelés.
Parens estoit Ganelon et Hardré,
Et nepourquant si estoit .I. des pers,
Car il en tient les propes erités.
Çou fu ses drois, devant devoit parler.
« Signor, dist il, faites pais si m'oés :
« Jou sui qui dis, en fine loiauté,
« Que doit estre [Hues] pendus et traïnés.
« Car en Bourdiaus le prent li rois provė,
« Bien le puet fere et sans pecié mortel ;
« Si di ge bien, se vous i acordés,
« Et Gerars ait totes les iretés,
« Car jou vuel bien que soit .I. de nos pers. »
Après parla Henris de Saint Omer ;
Dist à Gautier : « Alés, se vous séés ;
« Vostre parole ne doit avant aler. »

CE dist Henris : « Nobile chevalier,
« Si m'aït Dex qui tot a à jugier,
« Jou sui qui dis loiaument, sans trichier,
« Que Hues rait son païs et son fief,
« Car se besoigne a moult bien esploitié,
« Et boin tesmoing en a li frans guerriers
« En l'apostoile, qui tant fait à proisier ;
« Mais Gerars l'a traït et engignié,
« Por son païs que il a convoitié.
« Jou jugeroie, se me puist Dix aidier,



« Se le voulés vous trestuit acorder,
« Que Hues rait son païs et son fief,
« Et Gerars soit traïnés à destriers,
« Car son frere a traït par malvaisté. »
Adont se tait, sor le banc se rasiet.
Li quens de Flandre s'est après lui dreciet,
Si a parlé à loi de boin guerrier.

En piés se drece de Flandre Baudouins,
Dist à Henri : « Or vous alés séir;
« Rien ne ferons de tot çou qu'avés dit.
« Jou vous dirai, se me soit Dix amis,
« Que boin seroit, certes, ce m'est avis.
« Signor, por Diu le roi de paradis,
« Véés, cis siecles ne valt .II. parisis,
« Ains n'i est mais, certes, loiaus amis :
« A ces .II. freres le poons bien véir,
« Et s'est d'eus .II., certes, lais li estris.
« Faisons le bien, por Diu de paradis :
« Alons ensanle au roi de saint Denis,
« Se li proions, por Dieu de paradis,
« Que des .II. freres ait manaide et mercis,
« Rende Huon se tere et son païs,
« Et Gerart doint autre tere à tenir,
« Si soient frere et boin carnel ami;
« Çou seroit boin qui là poroit venir. »
Dont se rasiet li frans quens Baudouins.

Après parla li viés quens de Challon;
Il dist au conte : « Vous estes moult preudon,
« Si avés dit une bele raison;
« Mais jou sai bien, si ait m'ame pardon,
« Trestuit nos dit ne valent .I. boton.
« Mais si vous sanle, signor, que çou soit bon,

« Tous nos conseus getons sor duc Nalon;
« A se parole trestuit nos acordon. »
Et cil respondent : « A Deu bénéiçon. »
Ensi s'acordent ensanle li baron.
Le duc apielent belement, sans tenson :
« Hé! gentis dus, escourciés no raison. »
Nales l'entent, ne dit ne o ne non.

A un consel sont tuit li .xi. per,
Et Hues siet là fors lés .i. piler.
Dix! com François ont l'enfant regardé!
Dame Esclarmonde a tenrement ploré.
« Hues, dist ele, ci a grans povretés
« Quant en vo vile estes à tel vieuté,
« Si n'estes, sire, tant ne quant escoutés.
« Ne vous velt croire Karlemaines li ber
« Que vos aiés en Babiloine esté;
« S'i fuistes, sire, si me puist Dix salver,
« Et si vous vi le mien pere tuer,
« Les .IIII. dens de se bouce oster,
« Et si vous vi ses blans grenons coper.
« Moult iert grans duels, sire, s'ensi morés,
« Qu'en vous a tant et foi et loiauté ;
« Mais ci ne voi homme de mere né
« Qui soit preudon, à çou qu'ai escoté :
« Mesme li rois qui les a à garder,
« A çou que voi, est plains de fauseté,
« Car envers vous cace desloiauté.
« Mais, se Dix vuelt si grant tort endurer
« Que vous soiiés pendus et traïnés,
« Dont di ge, certes, Mahons vaut miex asés.
« Saciés de voir que, se vous i morés,
« Jamais ne quier vostre Diu apeler,
« Ains renoierai sainte crestienté. »

François l'entendent si plorent de pité.
« Dame, dist Hues, or ne vous dementés;
« Vous ne savés que Dix ait en pensé. »
Or vous dirai de Nalon le barbé.
Ses compaignons a ensanle apelés;
« Signor, dist il, envers moi entendés :
« J'ai si grant duel, si me puist Dix salver,
« De ces .II. freres, quant j'en sui porpensés,
« Que jou n'en sai con fait conseil trover;
« Qu'en dites vous, por Diu de maisté ?
« Et c'or me dites que m'en conseillerés. »
Et cil respondent : « Frans dus de grant bonté,
« Se n'en savés par vous conseil trover,
« Ja par nos cors consilliés n'en serés.
— Signor, dist Nales, que vauroit li celers ?
« Tout le conseil maintenant en orrés :
« Par jugement ert Hues traînés. »
Li baron l'oent s'ont grant duel demené.
« Signor, dist Nales, que vauroit li celers ?
« Jou sarai bien telle barre jeter
« Par moi n'ert hui jugiés en cest ostel;
« A me parole trestuit vous acordés.
— Sire, font il, Jhesu vous puist sauver ! »

Li .XI. per furent de grant renon;
Trestuit se metent sor le voloir Nalon.
Fors de le canbre issirent li baron,
Tot coi se taisent escuier et garçon,
N'i a haus hon qui die o ne non;
Trestuit proiioient por le caitif Huon.
Et l'enfes plore des biax iex de son front.
Dame Esclarmonde à la clere façon,
Ele et Geriaumes, grant duel demené ont;
Sovent redotent l'emperéor Kallon.



Hé Dix! com Hues a regardé Nalon,
Car il set bien qu'en lui gist le raison;
Le jugement redote li frans hon.
« Voir Dix, dist il, qui soufris pasion,
« Et tramesis saint Pierre es prés Noiron,
« Et convertis saint Pol, son compaignon,
« Si vraiement con tu fus Dix et hon,
« Si me secor hui à cest grant besoing;
« Si voirement que coupe n'i avon,
« Si me getés hui cest jor de prison. »
Et li dus Nales en apela Kallon:
« Frans rois, dist il, vuels oïr no raison?
— Oïl! dist Kalles, par le cors saint Simon.
— Drois empereres, çou li a dit Nalon,
« Porpensés vous, por Diu et por son nom,
« En quele tere ne en quel region
« Devons jugier .I. per de vo meson.
— Nales, dist Kalles, vous estes moult preudon:
« Tot çou fu dit por delivrer Huon;
« Mais, par celui qui sofri pasion,
« Cou ne li valt la monte d'un boton.

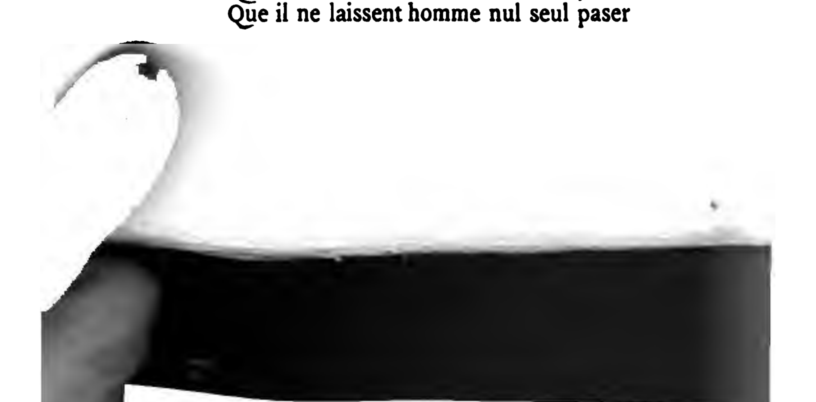
— Sire, dist Nales, en nom Dïu, tort avés.
« Or esgardés, por Diu de maïsté,
« En con fait lieu nous devés conjurer
« Por jugier homme qui soit .I. de vos pers.
« Jel vous dirai, ne sai si le savés:
« Li uns en est al borc de saint Omer,
« Li autres est à Orliens la cité,
« Et li tiers est à Paris, par verté.
« S'il est ensi, empereres, frans bers,
« Par jugement volés Huon mener,
« En un des .III. le faites, rois, mener,
« Car n'iert jugiés çaiens en cest ostel,



« Par homme nul qui de mere soit né. »
Li rois l'entent, moult en fu aïrés.
« Nales, dist il, ci a grans loiautés!
« C'avés vous dit por Huon delivrer.
« Jou le cuidai par jugement mener,
« Si que n'en fuisse de nul homme blasmé;
« Mais n'en volés dire la verité :
« Jamais, par Diu, jugieres n'en serés,
« Que par ma barbe qui me pent sous le nés,
« Ne mengerai jamais c'un seul disner
« S'arai Huon pendut et traïné.
« Avois! escrie, le table me metés! »
Gerars l'entent, li traïtres provés;
Dedens son cuer en a joie mené,
Mais por François ne l'ose demostrer.
Hé Dix! com Hues a grant duel demené!
Et Esclarmonde a tenrement ploré.
« Sire, dist ele, bien voi que vous morrés;
« Se jou tenoie un coutel aceré,
« Jou m'en ferroie el cuer, si m'aït Dés. »
Li baron l'oent, s'ont de pité ploré;
Tout pour le dame en sont maint endolé.
Li viex Geriaumes s'est forment dementé :
« Hé! las, dist il, com mar fui onques nés!
« A grant dolour ai ma jovente usé,
« Et en la fin morrai en tel vieuté! »
Adonques ont tuit .III. grand duel mené,
Car bien cuidoient estre à lour fin alé
Por çou que Kalles en avoit tant juré.
Mais il en iert au derrain parjurés,
Si con porés oïr ains l'avesprer,
Se Dix garist Auberon le faé,
Qui fu el bos aveuques son barné.
Li gentis rois se séoit au disner;

De ses biax iex commença à plorer.
Dient si homme : « Gentis sire, c'avés? »
Dist Auberons : « Signor, vous le sarés :
« Il me sovient d'un las, maléuré,
« C'est de Huon que tant soloie amer.
« Moult a éu de grande povreté.
« Repairiés est del regne d'outre mer,
« Si a se feme loiaument esposé
« Tot droit à Romme, la mirable cité;
« A l'apostole s'est moult bien confessé,
« Revenus est en France le rené.
« Or l'a ses freres traït par malvaisté,
« Si est li las en si grant povreté
« Onques ne fu en peril si mortel.
« Droit à Bordiax, ens el palais listé,
« En ses piés a un grant anel fermé.
« Et Kallemaines est assis au disner,
« Si a li rois sor sa barbe juré
« Ne mengera jamais c'un seul disner,
« Puis que il ert de sen mengier levés,
« Hues sera pendus et traïnés;
« Mais, par celui qui en crois fu penés,
« Si blanc grenon en seront parjuré :
« Jou secorrai le jouene baceler.
« Jou i souhaide me table en son ostel,
« Delés celi ù Kalles doit disner,
« Si soit plus haute .II. grans piés mesurés.
« Et sor le table soit mes hanas dorés,
« Mes cors d'yvoire et mes haubers safrés.
« Et s'i souhaide .c^{m}. hommes armés;
« Se mestiers est, plus en vuel demander. »
Tantost i furent com il l'ot commandé.
Le table fu ens el palais listé,
Lés le Kallon, ù il sist au disner;

Plus haute fu .II. grans piés mesurés
Que ne fu cele ù Kallemaines ert.
Li cors i fu et li haubers safrés,
Et li hanas de fin or esmeré.
Kalles le voit, à Nalon l'a mostré.
« Nales, dist il, véés, por l'amor Dé!
« Mien ensiant, nous sommes encanté. »
Moult s'esmervellent li baron de l'ostel
De cele table, forment l'ont regardé.
Geriaumes a son cief amont levé,
Voit le hauberc et le hanap doré,
Le cor d'yvoire; trestout a ravisé.
Dist à Huon : « Mar vous esmaierés,
« Car jou voi là vo bon haubert safré,
« Vo cor d'yvoire et vo hanap doré;
« Bien sai de voir que secorus serés. »
Hues l'entent, s'a grant joie mené.
« Hé! Dix, fait il, tant soiés aorés!
« Mes gentis sires ne m'a mie oblié.] »
Atant es vous Auberon le faés;
Ens la vile entre, et il et ses barné.
Ses barons a maintenant apelé.
« Segnor, fait il, envers moi entendés :
« Je vous commant les portes bien gardés,
« Que ne s'en isse nus hom de mere né. »
Et cil respondent : « Tout à vo volenté. »
Onques n'ot porte ens la bone cité
U il n'éust .x^{m}. hommes armés.
Les grandes rues emplisent de tos lés.
Vers le palais est Auberons alés,
.X^{m}. en laisse à l'entrer de l'ostel,
Si lour commande, sor les membres coper,
Que se il sonne le cor d'ivoire cler,
Que il ne laissent homme nul seul paser



Que tout ne soient detrenciet et copé.
Et chil respondent : « Tout à vo volenté. »
Adont s'en tourne Auberons li faés,
Puis est là sus ens u palais entrés.
De ses barons mainne aveuc lui asés;
Il fu vestus d'un paile gironné,
A noiaus d'or ot laciés les costés,
Et si biaus fu com solaus en esté.
Delés le roi pasa par tel fierté,
Que il l'a si de l'espaulle hurté
Que de son cief fait le capel voler
« Dix! ce dist Karles, qui est cis nains bocerés
« Qui si m'a ore de s'espaule hurté?
« Près ne m'a fait sur me table verser,
« Et de mon cief fist mon capel voler;
« Et s'est si fiers k'il ne digne parler.
« Et nepourquant je le lairai aler,
« Car jou ne sai ke il a em pensé.
« Sainte Marie, com il a grant biauté! »
Et Auberons s'en est outre passés;
Vin[t] à Huon, et si le fist lever,
Puis souhaida li fer fuissent osté
Lui et sa femme et Gerame le ber;
Tous .III. les a errant desprisonés,
Puis les asist dalés lui au disner.
Auberons prent sen bon hanap d'or cler,
Si fait crois sus de Diu de maïsté,
Et li hanas devint plains de vin cler.
Li rois le prent, le dame l'a livré.
Et ele but, à Huon l'a livré,
Et il le rent Geramme le barbé.
Et Auberons a Huon apelé :
« Or tost, fait il, amis, sus vous levés,
« Et si portés ce bon hanap d'or cler

« A Karlemaine, le fort roi coroné ;
« En non de pais à boire li donés.
« S'il ne le prent, si m'aït Damedés,
« Jou li ferai cierement comperer. »
Karles l'entent, ki ne sot ke penser ;
Tous cois se taist, k'il n'i ose parler
Pour les mervelles ke il ot demener.
« Sire, dist Hues, je ferai tout vo gré. »
Si se dreç[a], s'a le hanap combré,
Vint à Karlon, et si li a donné.
Li rois le prent, k'il ne l'ose véer ;
Lues qu'il le tint, li vins en est alés.
« Vasal, dist Karles, vous m'avés encanté. »
Dist Auberons : « Ains fait vo mauvaisté ;
« Car li hanas est de tel disnité
« Nus n'i puet boire s'il n'est preudom clamé,
« Et nes et purs et sans pecié mortel.
« Drois emperere, se me puist Dix sauver,
« Jou en sai .I. ki moult est crimineus,
« Que vous fesistes moult a lonc tans passé,
« Ne ainc n'en fustes à prestre confessés ;
« S'il ne m'estoit por vo cors avieuter,
« Ja le diroie sans point de demorer »
Li rois l'entent, moult est espoentés ;
Durement crient c'Auberons li faés
Ne li féist hontaige et cuvauté.
Hues reprent le bon hanap doré,
Et si le porte duc Nalon le barbé ;
Li dus le prent, si a but du vin cler.
Ainc n'ot baron plus en trestot l'ostel
Qui au hanap péust puis adeser
Que tous li vins n'en fust tantost alés.
Lés Auberon est Hues retornés.
Et Auberons a fait Nalon lever,



Lés lui l'asist, voiant tout le barné.
Dist Auberons : « Nal[es], chi vous séés,
« Que par mon cief, qui petis est asés,
« Je vous en sai à merveles bon gré. »
Li petis rois a Karlon apelé :
« Drois emperere, dist Auberons li bers,
« Or faites pais, por Diu, si m'escoutés :
« Vés chi Huon c'avés desireté;
« A moult grant tort li tolés son rené,
« Car preudom est et plains de loiauté.
« Rois, je vous di en fine verité,
« Que il fist certes vo mesaige outre mer.
« Au roi Gaudise le féistes aler;
« Jou li aidai l'amiral à tuer.
« Il li osta .IIII. dens maselers,
« Le blance barbe li vi certes coper,
« Et puis les mis Geriaume ens u costé;
« Par le pooir que Jhesus m'a donné
« Les souhaidai ensi que vous véés.
« Ne vous veul pas tot ore raconter,
« Mais je vous jur, desur ma loiauté,
« Kanq'il vous a et dit et devisé,
« Bien li tesmoing que çou est verités.
« Vés là Gerart, le mauvais traïtel,
« Qui son frere a traï par malvaisté;
« Tout maintenant li ferai recorder. »
Dist Auberons : « Gerars, avant venés! »
E chil i vint, qui ne l'osa véer;
Tot ensement commença à trambler
Com fait la fuele quant il vente en esté.
Dist Auberons : « Gerars, or m'entendés :
« Je vous conjur de Diu de maïsté,
« N'ai point de doute que vos ja i mentés. »
Gerars l'entent, li sans li est mués;

Or ne puet il mentir ne reculer.
Dist Gerars : « Sire, que vauroit li celer?
« A l'abéie de Saint Morisse es prés,
« Alai mon frere véoir et visiter,
« Et li miens sires, Gibouars de Viesmés,
« Ala ou bos, le hauberc endossé.
« O lui mena de son grant parenté,
« Tout por gaitier Huon le baceler. »
Dist Auberons : « Et vous, comment parlés?
« Dites plus haut, se serés escoutés.
— Voir, dist Gerars, je ne sai qe parler ;
« Ce m'est avis, malement ai ouvré.
« Que vous diroie, se me puist Dix salver?
« Je fis men frere de l'abéie aler,
« Ains mienuit le fis certes lever.
« Quant nous venimes dessi au bos ramé,
« Je commençai à lui à estriver.
« Quant li miens sire m'oï à lui parler,
« Il issi fors à .LX. adoubés ;
« Les gens Huon orent tost decopé.
« .XII. en fesimes en Gironde geter,
« Et puis presimes Huon le baceler,
« Lui et se feme et Geriaume le ber,
« Les puins loiiés, les ex du cief bendés,
« Les amenames laiens ens la cité.
« [[b]Jou fendi, certes, Geriaume le costé];
« Le barbe en trais et les dens maselers.
« Jou irai pruec, certes, se vous volés. »
Dist Auberons : « Vous ne m'escaperés.
— Je fis mon frere en ma prison jeter,
« Puis m'en ralai à Saint Morisse es prés.
« Le grant avoir dont Hues ot asés
« Demandai jou le couvent et l'abé :
« Et, pour que l'abes ne le vaut delivrer,

« Jou et me sires l'ocesimes, par Dé,
« Et puis fesimes ce moine là abbé.
« Trestout l'avoir qui dedens l'abie ert
« En fis errant çà dedens amener.
« Quant j'oi çou fait, .x. somiers fis torser,
« Et puis l'alai à le court acuser.
« L'avoir donnai, s'en fis grant largeté,
« Car bien cuidai, par dieu de maïsté,
« Qu'il déust estre pendus et traïnés,
« S'éusse éue toutes ses iretés.
« Le traïson et le grant malvaisté
« Me fist tot faire Gibouars de Viesmés;
« Se il ne fust, ne l'éusse pensé. »
Dist Auberons : « Se me puist Dix sauver,
« Et vous et il, certes, en penderés.
« Rois Karlemaines, dist Auberons li bers,
« Or avés bien oï et escouté
« Con Gibouars et Gerars li dervés
« Ont loiaument envers Huon ovré !
« Mais, par chelui qui m'a fait et formé,
« [Il en seront pendu et traïné],
« Mismes li abes et cis moines de lés,
« Pour le tesmoing que il en ont porté.
— Certes, dist Karles, n'en pueent escaper.
— Sire, dist Nales, or poés escouter
« Se c'est peciés de preudomme grever. »
Li grans barnages se sena de tos lés
Comment il pot faire tel malvaisté.
Dist Auberons : « Gerars, or m'entendés :
« U est li barbe et li dent maseler? »
Dist Gerars : « Sire, il sont bien enfremé;
« Se il vous plaist et il vous vient à gré,
« Jes irai pruec et si les averés. »
Dist Auberons : « Se me puist Dix salver,

« Ja par barat de chi n'escaperés.
« Jou les souhaide, et, de par Damedé,
« Sor ceste table soient chi raporté. »
Tantost i furent com il l'ot devisé.
A grant mervele l'ont François esgardé.
Et Hues a Auberon apielé :
« Sire, dist il, s'il vous venoit en gré
« Pardonnissiés Gerart se mauvaisté,
« Et moi et lui seriemes acordé,
« D'ore en avant seriens ami carnel.
« Le traïson et le grant cruauté
« Li fist tot faire Gibouars li dervés.
« Sire, por Dieu, prenge vous ent pité,
« Et de ma tere le moitié li donnés. »
François l'entendent, si pleurent de pité.
Dist Auberons : « Se me puist Dix salver,
« Tos l'ors du mont nes poroit respiter,
« Ains les souhaide là sus emmi les prés,
« Que il i soient tous .IIII. traïné,
« Par faerie et par ma disnité.
« A unes fourqes soit Gerars encrués,
« Il et se sires, Gibouars de Viesmés,
« Et aveuc aus souhaide jou l'abbé,
« Et l'autre moine que il ot amené,
« Por çou qu'il vinrent tesmoignaige porter.
« Les fourques veul ensement demander,
« Plus hautes soient c'uns ars ne puist jeter. »
Tantost i furent com il l'ot devisé;
Tout .IIII. furent pendu et traïné;
Lour loier ont de lor grant malvaisté.
Karles le voit, moult en est esfraés,
Puis s'escria, voiant tot le barné :
« Par foi, dist Karles, cis hom est Damedé;
« Se il voloit, nous seriens tout tué. »

Auberons l'ot, se li a escrié :
« Drois emperere, se me puist Dix salver,
« Ne sui pas Dix, ains sui .I. hon carné.
« Auberons sui par droit non apelés,
« Droit à Monmur, certes, là fui ge nés.
« Jules Cesar me nori bien souef,
« Qui les cemins fist faire et compasser;
« Morge la fée, qui tant ot de biauté,
« Ce fu ma mere, se me puist Dix sauver;
« .IX. mois tos plains me porta en ses lés.
« A ma naisence ot grant joie mené;
« Tous les haus hommes manderent du rené.
« Jules, mes peres, fist grant feste crier;
« Grans fu la cors des barons naturés.
« Fées i vinrent ma mere revider;
« Une en i ot qui n'ot mie son gré,
« Si me donna tel don que vous véés,
« Que je seroie petis nains bocerés;
« Et jou si sui, s'en sui au cuer irés :
« Je ne cruc pas puis [j'oi] .III. ans pasés.
« Quant ele vit qu'ensi fui atournés,
« A se parole vaut auqes amender,
« Si me donna tel don qe vous véés,
« Que jou seroie li plus biaus hon carnés
« Qui onqes fust en après Damedé,
« Et jou si sui, si qe bien le véés;
« Aussi biaus sui com solaus en esté.
« Et l'autre fée me donna mix asés,
« Mais ne veul pas tot ore raconter
« Çou que les fées m'orent dit et donné.
« Drois emperere, dist Auberons li ber,
« Si m'aït Dix, li rois de maïsté,
« Moult aimme droit et foi et loiauté;
« Pour chou aim jou Huon le baceler,

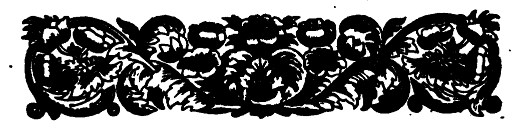
« Car preudon est, et bien l'ai esprové. »
A icest mot, a Huon apielé.
« Amis, dist il, or tost, sus vous levés :
« Prendés le barbe et les dens maselers,
« Si les portés Karlemaine le ber;
« Rendera vous vo tere et vo regné.
— Sire, dist Hues, volentiers, en non Dé;
« Je le doi faire, ce saciés vous par Dé. »
L'enfes se lieve, si est au roi alés :
« Sire, fait il, le barbe recevés,
« Les .IIII. dens Gaudise l'amiré. »
Karles le[s] prent, s'a Huon apelé :
« Hues, dist il, bien estes aquités;
« Je vous renc chi vo tere et vo regné,
« Se vous pardoins rancune et malvaisté.
— Sire, dist Hues, Dix vous en sache gré. »
Li rois se dreche, s'a Huon acolé
[Et si le] baise, voiant tout le barné;
L'acorde est faite, Dieus en soit aourés !
Ensi reut Huon toutes ses iretés.
Moult en fu liés tous li rices barnés,
En seur que tous dus Nales li barbés.
La cours depart, n'i sont plus aresté;
Rois Auberons a Huon apielé.
« Hues, dist il, envers moi entendés :
« Je vous commant, si kier que vous m'avés,
« .III. ans pasés, à Monmur en venrés,
« Si averés toute ma roiauté,
« Et aveuc chou arés ma disnité.
« Saciés de voir bien le vos puis donner,
« Car je vous di en fine verité,
« Qu'ensi me fu au naistre devisé
« Que bien le puis qui qe je veul donner;
« Et je vous ainme en bone loiauté,

« Si vous donrai toute ma disnité.
« Couronne d'or en vo cief porterés,
« Et à Geriaume donrés vos iretés,
« Car bien les a deservi, en non Dé :
« Servi vous a de cuer et sans fauser,
« Et s'a pour vous maint travail enduré.
« Moult est preudom et de grant loiauté;
« Mix l'en doit estre, se me puist Dix salver.
— Sire, dist Hues, moult avés bien parlé;
« Je li donrai quant vous le commandés. »
Dist Auberons : « Amis, or m'entendés :
« Je ne veul plus au siecle demorer,
« Là sus m'en veul em paradis aler,
« Car nostre Sires le m'a certes mandé,
« Et je ferai la soie volenté.
« Mes sieges est à son destre costé;
« En faerie ne veul plus arester.
« Chou que te di ne met en oublier,
« Si te desfen, sur les menbres coper,
« Et sur le foi que tu me dois porter,
« Que vers le roi n'aies mais estrivé ;
« Te sires est, se li dois foi porter.
— Sire, dist Hues, g'en ferai tot vo gré. »
Rois Auberons a congiet demandé;
Il acola Karlemaine le ber,
De Huelin li proie au desevrer,
Huon baisa et puis s'en est tornés.
Il s'en reva à Monmur sa chité,
O lui enmaine tot son rice barné.
Et li rois Karles est à Paris ralés,
Et Hues est à Bourdele remés.
Ensi fu l'enfes à Karlon acordés,
Et Gerars fu à fourqes traïnés,
Et Gibouars, et aveuc, dans abés,

Et l'autres moines qu'il avoit amené.
Huelins est à l'abéie alés;
Toute le perte lor a fait restorer,
Et aveuc çou lor donna à garder
Moult rice terre, qui près de l'abie ert.
Puis ont laiens .I. preudomme esgardé,
[[b]Et] se le fisent tout maintenant abbé.
Li bourjois ont moult grant joie mené,
Et li baron de par tout le rené,
Tout pour Huon qui ra ses iretés.
Dame Esclarmonde, qui tant ot de belté,
Ele et Geriame, ont grant joie mené.
 De Huelin ne vous sai plus conter,
Ne d'Auberon, le petit roi faé,
Ains nous convient nostre cançon finer.
Si proiiés Dieu, le roi de maïsté,
Vous ki m'avés de vos deniers donné,
Que Diex vous laist tés oeuvres demener
Qu'en paradis vous meche reposer,
Et moi aveuc, ki le vous ai conté.

EXPLICIT DE HUON DE BOURDELE.





NOTES ET VARIANTES

a désigne le manuscrit de Tours.
b désigne le manuscrit de Paris, Bibl. Imp , Sorbonne, 450.

(Nous n'avons pas emprunté de variantes au manuscrit de Turin ni au manuscrit de Paris, B. Imp. F. Fr. 1451.)

P. 2, v. 12 et 13 :

Che fu à Pentecouste, le haut jor enforcié,
C'à Paris tint sa cort Karles o le vis fier.

Ces deux vers, on le voit, sont alexandrins. Il s'en trouve un certain nombre de la même mesure dans le manuscrit de Tours. Le manuscrit *b* de Paris nous a aidé à les rétablir presque tous dans le mètre de dix syllabes; mais ici, au début du poëme, il ne nous offrait qu'une version remaniée en vers alexandrins. Par une singulière coïncidence, le manuscrit de Turin, qui ne paraît pas cependant une copie de celui de Tours, reproduit aussi les deux alexandrins, quoique la tirade dont ils font partie soit en vers de dix syllabes. On pourrait lire ainsi ces deux vers en les restituant :

A Pentecouste, le haut jor enforcié,
Tint sa cort Karles à Paris la cité.

P. 3, v. 32 : [[b]cui esliriés]. *a : c'or l'eslisiés*, leçon que le sens de la phrase rend inacceptable.

P. 5, v. 18 : *en* Portemalle. Var. de *b : en* ***Portemair***. V. le poëme d'Ogier.

P. 6, v. 5 :

Je n'oi ainc puis si hardi chevalier.

Ce vers ne paraît pas offrir un sens complet. Les deux vers qui le suivent, quoiqu'ils se comprennent à la rigueur, semblent aussi demander un complément. Il est probable que le copiste du manuscrit de Tours aura omis les deux vers ci-après, qu'on lit dans *b*, et que nous avons regretté trop tard de n'avoir pas empruntés à ce manuscrit :

Qu'encontre lui osast puis chevalchier.
Adont me disent mi maistre consellier
Se ne faisoie, etc.

P. 6, v. 17 : *Tant* [[b]me] *proierent. a : li* proierent.

P. 6, v. 19 : *El mont d'Araine*. Var. de *b : El mont de Renne.*

P. 6, v. 26 : *Mais* le *couruc*. Le manuscrit *a* donne *ele*, faute manifeste que nous avons corrigée.

P. 7, v. 7 : *Que*[l] *faciés roi*. Var. de *b*, qui justifie notre restitution : *faites* en *roy*.

P. 7, v. 17 : *paradis le* [[b]regne] *droiturier*. On lit dans *a :* paradis le *glore*. Il faut corriger évidemment comme *b* l'indique, ou lire *paradis* de *glore*, expression qui revient souvent dans les chansons de geste ; mais la correction de *b* est meilleure.

P. 7, v. 27 : *et* [[b]amor] *au clergié*. *a :* et *amés* au clergié, leçon fautive. V. ce vers répété p. 13, ligne 23.

P. 7, v. 31 : *que vous* [[b]m'oiés] *nonchier*. *a : m'orrés*, faute évidente.

P. 8, v. 27 : *Ne tout* [^{b}ses] *boins. a : lor* boins, leçon qui demanderait *traïtors*, et non *traïtor*, au vers précédent.

P. 8, v. 32 : au lieu de *Dix* lor *face pitié!* il faudrait, ce semble, lire *lui.*

P. 11, v. 6 : *Desc' à Bordele.* Leçon fautive de *a : Adesc' à Bordele.*

P. 11, v. 17 : [^{b}font]. *a : fait.*

P. 13, v. 7 : [^{b}*cortoiier*]. *a : tornoier,* qui ne s'accommode point au sens aussi bien que *cortoiier*, expression qui revient plusieurs fois, et notamment huit vers plus bas.

P. 13, v. 28 :

Et à cascun .C. livres de deniers.

Après ce vers on lit dans *b* :

— Dame, dist Hues, de gré et volentiers. »
Ainsi a fait les mes aparillier :
Pour palefroi lor dona bon destrier,
Et pour lor capes bons mantiax entailliés,
Et à cascun .C. livres de deniers.
Cil s'en repairent, etc.

Ces vers ont-ils été omis par le copiste du manuscrit de Tours ? Le récit peut s'en passer ; mais il y a là une répétition qui est fort dans le goût du temps, et particulièrement dans les habitudes de notre poëte.

P. 15, v. 1 : *il vaura* [^{b}ja]. Mot omis dans *a.*

P. 16, v. 6 : il faudrait *li traïtor* au lieu de *li traïtre.*

P. 16, v. 25 :

Or vous lairai des traïtors laniers.

Après ce vers on lit dans *b* :

Diex les confonde, qui en crois fu dreciés!

Si vos dirai de Huon le guerrier.
L'enfes a fait, etc.

Sont-ce là encore des vers oubliés? Nous n'osons l'affirmer, et c'est pourquoi nous avons hésité à les insérer dans le texte du manuscrit de Tours.

P. 21, v. 29 :

Se vous avés ne tolu ne malmis.

Var. de *b* : *mespris*.

P. 22, v. 9 : *Savoir qu'il* [[b]vuelt]. Mot omis dans *a*.

P. 24, v. 31 :

M'ederés vous, [[b]sire abes de Cluigni]?

b : M'ederés vous *i*, *sire abes gentis*. Vers faux.

P. 28, v. 12 :

[[b]*De son bliaut .I. poc avoit saisi*].

a : .I. *pan de son bliaut a à moitié parti*.

Vers de douze syllabes.

P. 28, v. 17 : [[b]Si] *le leverent*. *a* : *doucement le leverent*. Ce vers a encore douze syllabes.

P. 29, v. 22 :

Par devant lui li meterai son fil.

Var. de *b* : *meterai jus son fil*.

P. 29, v. 34 : *Devant lui* [[b]lieve]. *a* : *lievent*, qui serait admissible; mais la leçon de *b* nous paraît meilleure.

P. 30, v. 22 :

Dolens venoit, *le* paset, *tot seri*.

Le paset, c'est-à dire *le petit pas*, selon nous; peut-être, cependant, pourrait-on lire *le pas et tot seri*, (au pas et tout doucement).

P. 31, v. 7 :

De l'autre part li frans abes [[b]le tint].

a : li frans abes *jentis*.

P. 31, v. 22 :

[[b]*En son conduit nos volt faire murdrir*].

Vers indispensable au sens et omis dans *a*.

P. 32, v. 13 :

[[b]Que] *jou ai, las! tel traïsson basti.*

a : *quant*, faute évidente, répétition du mot qui commence le second hémistiche du vers précédent.

P. 33, v. 24 : *ce dist* [[b]Hues] *li frans*. *a* : *Karles*, erreur manifeste.

P. 35, v. 15 : *S'aloit voir* cointoiant. Var. de *b* : *contenant*.

P. 35, v. 29 :

Car haubers orent et vers elmes luisant.

b : *Car haubert ot et vert elme lusant.*

P. 37, v. 22 :

Le cors aportent de Karlot [[b]mort gesant].

a : *duremant*.

P. 39, v. 23 : [[b]enfant]. *a* : *avant*, leçon inintelligible.

P. 40, v. 6 : omis dans *a*.

P. 40, v. 12 : *Les dens* eskigne. Var. de *b* : *rechigne*.

P. 40, v. 19 : [[b]lusant]. *a* : *plus grant*.

P. 45, v. 15 et 16 omis dans *a* et indispensables au sens.

P. 46, v. 20 : [[b]requis]. *a* : *naskis*, leçon inintelligible.

P. 47, v. 5 : *a* donne un vers alexandrin :

Puis fustes el sepucre, Sire, posés et mis.

P. 47, v. 7 et 8. Au lieu de ces deux vers on lit dans *a* un alexandrin :

En infer en alastes pour ravoir vos amis.

P. 47, v. 17 : *a* donne un vers faux :

Que je n'ai coupes el murdre c'on m'a sus mis.

P. 47, v. 19 et 20. On lit dans *a* ces deux vers de douze syllabes :

Le signe de le crois a fait desor son pis,
En estant se leva li damoisiaus gentis.

P. 47, v. 21, 22, 23 : *a* donne ici ces trois vers de douze syllabes.

Puis a baisiè l'autel et s'ofrande sus mist.
Et après se leva li cuivers Amauris;
Par de desus l'autel fu aportés li vins.

P. 47, v. 25 :

De l'autre part se *desjune Amauris.*

Nous corrigeons le manuscrit *a*, qui donne à tort *ses*. La leçon est différente dans *b*.

P. 48, v. 4 : Godefrois *et Henris*. *b* : *Raenfrois*. Les trois vers suivants ne sont pas dans *b*.

P. 48, v. 27 :

Que li parjures ne puist del jor *issir.*

Il faut sans doute entendre ce vers au même sens qu'un des vers précédents :

Que li parjures soit hui cest jor *honnis.*

Toutefois *b* donne cette leçon : *de lans* issir, sans doute pour *de leans*. *Del jor* est donc peut-être une mauvaise leçon pour *defors* ou *dehors*.

P. 48, v. 28 et 30 : *qui* juerra? — *Dont* juerrai *ge*. *b* : *jurera*, *jurerai*.

P. 51, v. 2 :

N'i ot celui tant *soit espéuris.*

b : *ne* soit espéuris.

P. 51, v. 5. Hainfrois *et Henris. b : Raenfroy.*

P. 54, v. 23 : *Li* quin *des elmes. b : li cung.*

P. 55, v. 19 :

Vers le ceval en est venus enflés.

C'est-à-dire, en colère. V. le vers 23 de la page 56.

P. 60, v. 33 : *rompi la toile.* Nous rétablissons ce vers d'après *b*. — *a* donne cet alexandrin :

Que la toile rompi, voiant tot le barné.

P. 61, v. 3 : *moult fu* bons *éurés. b : bien* éurés.

P. 61, v. 6 : *Mais que* [[b]fuissiés]. *a : Mais que* fust.

P. 61, v. 16 : *A* [[b]un] *haut jour. a :* à *vo* haut jour.

P. 62, v. 6 : *.LX. ans* [[b]a]. Mot omis dans le ms. de Tours.

P. 64, v. 19 : [[b]ens] *el larris. a : en* el larris.

P. 67, v. 15 : *encor* parrai *à ti.* Var. de *b : parlerai.*

P. 68, v. 27 : *n'oï* nus *homme;* il faudrait *nul.*

P. 68, v. 29 : *Ens* [[b]en] *sa cort. a : e* sa cort.

P. 68, v. 32 : [[b]Se l'uns de nous avoit ensi] *erré.*

a : Se vous saviés comment il a erré.

Leçon fort peu satisfaisante.

P. 71, v. 9 : *Mais s'il* [ne] *puet.* Le ms. *a* donne *me*, qui est inadmissible et formerait un contre-sens.

P. 71, v. 34 : *vous* [les me] *presteré.* Nous corrigeons le ms. *a*, qui donne : *le mes.*

P. 74, v. 34 : [[b]Droit]. *a : Droi.*

P. 78, v. 4 : [[b]serés]. Leçon évidemment fautive de *a : sera*.

P. 79, v. 31 : [[b]Chescuns]. *a : sachiés*. Leçon qui ne va pas au sens et répète le premier mot du vers précédent.

P. 80, v. 5 : [[b]dehait qui plus plorra]. *a : dehait plus* en fera; leçon acceptable, mais celle de *b* nous semble plus claire.

P. 81, v. 12 : [[b]mes cors nés]. *a : fui alés*, ce qui donne un vers faux et un sens inacceptable.

P. 82, v. 11 : *Et dist* [[b]Garins]. *a* donne, par erreur, *Ger.*, abréviation de *Gerars*.

P. 85, v. 14 : *Q'en XV* jors. Nous corrigeons ici le ms. *a*, qui donne *jorst*, forme insolite et mauvaise d'ailleurs.

P. 86, v. 9 : *Et* [[b]de] *le lance*. *de* omis dans *a*.

P. 87, v. 20. Cette description de la terre de Foi est répétée dans une continuation du poëme, celle que contient le manuscrit de Sorbonne 450, et voici ce qu'on y lit :

Si grant i est et foi et carité
En cendal cuisent les gastiaus buletés,
Ja li cendals n'en iert ars ne brulés.

Ce dernier vers, qui manque ici, nous paraît singulièrement éclaircir le passage, et si nous l'avions retrouvé plus tôt, nous n'aurions pas hésité à l'intercaler dans notre texte.

P. 88, v. 9 :

K'en .I. boscage ont .I. homme trové.

Après ce vers, *b* ajoute :

Qui fu si fais com vous dire m'orrés :
Viez fu et fraile, si ot .C. ans pasés.

P. 88, v. 12 : *une* haue. *b : howe* (houe).

P. 89, v. 16 : *Je* [l] *vous dirai. b :* si *lou* saurés, ce qui justifie notre correction.

P. 92, v. 32 : *puis* se *di.* (*Sic*) lisez : *ce* di.

P. 95, v. 12 : *esperés. b : espirés;* c'est-à-dire inspiré.

P. 95, v. 27 : [[b]en soi taire]. *a : à contraire*, leçon fort peu satisfaisante, tandis que celle de *b* s'accommode très bien au sens.

P. 95, v. 33 : *ne* [[b]sont plus aresté]. *a : ne vot plus arester,* qui ne s'accorde pas avec la proposition précédente.

P. 99, v. 1 : *quant ne vous cri*, (quant ne vous *crus*).

P. 102, v. 12 : *je ferai vostre* sés. On lit encore plus loin (p. 196, v. 30) : *or en faites vo* sés. *b* donne : vostre *grey* — vous *grief*.

P. 104, v. 15 : [[b]Que mes congiés]. Les mots qui répondent à ceux-ci dans *a* sont en partie effacés et ne semblent pas offrir une leçon aussi satisfaisante.

P. 110, v. 34 :

Que se tu gardes desour *ta loiauté.*

Sens louche. On lit dans *b* :

Que se tu garde aussi ta loialteit.

P. 113, v. 9 : [[b]et tuit li adoubé]. On lit dans *a* :

Hues le voit, se li a demandé,

qui n'offre pas un sens complet.

P. 115, v. 10 : [[b]qu'est]. Leçon de *a* : *quist.*

P. 117, le vers 12, omis dans *a*, est nécessaire au sens.

P. 118, v. 3 corrigé d'après *b*. On lit dans *a* :

U k'il voit Huon sel prent à apieler.

Vers d'une mesure douteuse, car Huon compte par-

tout pour deux syllabes. Cf. le vers 33 de la p. suivante.

P. 119, v. 5 : *Se* [bme] *voloie*. *a* : *se* m'i *voloie*. Leçon inadmissible, soit qu'on omette, soit qu'on rétablisse le vers suivant, qui ne se trouve pas dans *a* et que le sens réclame.

P. 120, v. 34 : *Nen* broiiés *ja*. Le même mot revient plus loin, p. 122, v. 12 : *Ainc n'i* broia. Variante de *b* : *Point n'i bargaigne*. *Broiier* signifie donc *marchander*.

P. 127, v. 4 : [bla fine verité]. Leçon de *a* : *sor vostre loiauté*, répétition du second hémistiche du vers précédent.

P. 128, v. 30 : [bfaites]. *a* : *maites*.

P. 129, v. 19 : on lit dans *a* :

Vint ens le cartre à les François trova.

Il faut se rappeler ici le vers 12 de la p. 119 pour savoir de quels Français il s'agit et de combien. *b* donne une leçon préférable, quoique fautive, en indiquant le nombre des prisonniers.

Vint à la chartre, .VII^{c}. *François trova*.

Pour rétablir la bonne leçon, il faut corriger le chiffre .VII^{c}. d'après l'indication du second vers de la même page, et lire : .VII^{xx}., autant de Français prisonniers que de hauberts dans la salle d'armes, ce qui permet à Geoffroi de leur donner à chacun une armure. V. d'ailleurs p. 119, et le vers 10 de la p. 130.

P. 138, v. 13 : *desc'* à .XV. *roncins*. Nous corrigeons d'après *b* la leçon de *a*, qui donne : desc' *as*.

P. 138, v. 21 : ce vers est omis dans *a*.

P. 139, v. 13 : .I. *très povre ensient*. Nous lisons ainsi, quoique le ms *a* porte *itres*. *b* donne *certes* au lieu de .I. *très*.

P. 140, v. 25 : Jel *porfendrai*. *a* oublie l'*e* de *jel* et donne seulement *il*; *b* porte *jel*.

P. 142, v. 18 : on lit dans *a* cet alexandrin :

De la tere de France me sanble par vreté.

P. 142, v. 29, alexandrin dans *a* :

De la tere de France que je doi moult amer.

P. 142, v. 33 : ce vers et les trois qui le suivent sont alexandrins dans *a* :

En .I. lit se dormoit, ja n'en puist il lever.
Et quant la damoisele voit dormir le malfé,
Arriere retorna, s'a forment sospiré;
Le guicet du maistre huis a errant desfremé.

En revanche, il manque une syllabe au premier vers de la tirade suivante :

La pucele le puëstic desfrema.

P. 143, v. 6 : restitué d'après *b*. On lit dans *a* ce vers alexandrin :

Car tantost c'on l'ouvroit lour faloient li brac.

P. 143, v. 18 : *commença à* waucrer. Var. de *b* : *aller*.

P. 147, v. 7 : *d'*orioel. Var. de *b* : de roussel.

P. 147, v. 10 : *li* pecoul. Var. de *b* : li *quepout*.

P. 147, v. 15 : [*b*quant il doit ajorner]. Mots illisibles dans *a*.

P. 147, v. 28, omis dans *a*, restitué d'après *b*.

P. 148, v. 4 à 19. Ce curieux passage ne se trouve que dans *a*; les quatre derniers vers sont alexandrins.

P. 149, v. 12 : *de* tés .v^c^. — de tels cinq cents, de cinq cents tels que toi.

P. 149, v. dernier : Mais or *me di*. — Mais or *te proi* serait une meilleure leçon, et qui expliquerait le *que* du 2e vers de la page 150.

P. 151, v. 28 : *S'il ciet en* eu. *Sic* pour *eve*, *eau*.

P. 153, v. 7 : *au doit* manet, c'est-à-dire, figuré-ment, au petit doigt.

P. 156, v. 32 : nous supprimons dans ce vers le mot *grans* qu'on lit dans *a* devant *géant* et qui fausse la mesure.

P. 158, v. 26 : *Par* dedens *l'eve*. Nous corrigeons le ms. *a*, qui porte : par *deuens*.

P. 159, v. 19 : *Et or te voi*, etc. Après ce vers on lit dans *a* :

Ne t'esmaier, gentis fiex à baron.

Ce vers, qui se retrouve plus bas dans la bouche de Malabron, était ici inadmissible : nous l'avons supprimé. Huon ne saurait dire au lutin de n'avoir pas peur, et ajouter : *ne me fais point de mal*. Il ne saurait davantage l'appeler *gentil fils de baron*, après lui avoir demandé s'il est de la race de Pilate ou de Néron. Au contraire, le vers est très bien placé dans la bouche du lutin.

P. 180, v. 4 :

Les a Geriaumes menés et convoiés.

Nous corrigeons le manuscrit *a* pour rétablir la mesure du vers, qui s'y lit ainsi : *Geriaumes les a menés*...

P. 181, v. 4 : c'or *il en set assés*. Var. de *b* : *car*.

P. 182, v. 2, omis dans *a*, restitué d'après *b*.

P. 182, v. 30 : [*b*Que je nes puis]... On lit dans *a* ce vers de douze syllabes :

A paine les puis jou vëoir ne esgarder.

P. 183, v. 25 : *He! Dix* [font] il... *a* : *dist* il; *b* : *fait* il. Nous corrigeons *font*, puisqu'il s'agit manifestement de plusieurs.

P. 186, v. 9 : [*b*bien] omis dans *a*, ce qui fausse le vers.

P. 187, v. 19 : *chou qu'il commande. a : commandent*, faute manifeste. *b : commande.*

P. 188, v. 9. On lit dans *a* ce vers de douze syllabes :

Et entre .II. *sorciex* .I. *grant piè mesurè.*

Nous retranchons *et* et .I., inutiles au sens, pour rétablir la mesure.

P. 188, v. 32 : [[b]con] *malvais sers*. On lit dans *a* : *que*, dont le sens s'accommode moins bien.

P. 190, v. 25 et 26, omis dans *a*, restitués d'après *b*.

P. 190, v. 30 à 34, omis dans *a*, restitués d'après *b*.

P. 191, v. 1 :

Huon en getent, le gentil baceler.

Après ce vers on lit dans *b* :

Et tous cez homme n'en y est nulz remez.
On les amoinent ens es palais listez.
Hue vint droit pardevant l'amirez;
Gros fu....

P. 191, v. 32 : [[b]il me fasse mander]. On lit dans *a* : *si me puist Mahons salver*, ce qui fausse le vers.

P. 195, v. 29 : *Dessi au* tiés. *b* : *test.*

P. 204, v. 14, omis dans *a*, restitué d'après *b*.

P. 210, v. 4 et 5, omis dans *a*, restitués d'après *b*.

P. 212, v. 3 : [[b]Dix le puist craventer]. *a* : *je lou quite autretel*, leçon qui nous paraît moins satisfaisante.

P. 212, v. 22 : [[b]gita]. *a* : *gite*, qui fausse le vers.

P. 213, v. 6 :

Jamais por lui ne sera trestorné.

Var. de *b* : *ne ferai loialteit.*

P. 213, v. 27 : [[b]cil]. *a* : *il*, leçon moins nette.

P. 213, v. 32 à 34, et p. 214, v. 1 à 3, omis dans *a*, restitués d'après *b*. Le vers 4 de la p. 214 se lit ainsi dans *a* :

Va prent en ce fardel .I. hermin engoulé.

La leçon de *b* lui rend sa juste mesure.

P. 215, v. 18, omis dans *a*, restitué d'après *b*.

P. 215, v. 33, *idem*.

P. 219, v. 6 : *après* tous deus (tous deuils). Var. de *b* : *cest duel*.

P. 224, v. 21 : [[b]voir]. *a* : *vir*.

P. 225, v. 4 : [[b]que ne déust]. *a* : *n'en déusses*, qui ne s'adapte pas bien au sens.

P. 227, v. 8 à 10, omis dans *a*, restitués d'après *b*.

P. 229, v. 3 : *rimeter*. Var. de *b* : *raiviser*.

P. 233, v. 4 :

Il ne veut chose faire ne conmander.

a : ne *faire ne conmander*. Nous supprimons le premier *ne*, qui fausse le vers. On lit dans *b* :

Il ne vuelt faire chose ne commander.

P. 239, v. 6 : [[b]fiert du] *branc*. *a* : *fierent des*.

P. 239, v. 7, omis dans *a*, restitué d'après *b*.

P. 240, v. 28 : *cercleler*. Var. de *b* : *cerveller*.

P. 242, v. 12 : Geriaumes *prent Huon*. Nous corrigeons le ms. *a*, où on lit *Gegriaumes*.

P. 243, v. 11 [[b]trovent]. *a* : *trove*.

P. 250, v. 8 : .XXX[m], *fervesti*. *a* ne donne que .XX[m]., mais voyez le v. 34 de la page précédente. *b* d'ailleurs porte .XXX[m]. De même, au vers 9, *a* donne .XIII. au lieu de .XIIII. qu'on lit dans *b*. Avec cette dernière leçon nous rétablissons la mesure du vers.

P. 250, v 23 : Ain[s] *se desfent*. On lit *ainc* dans le ms. *a*. Cette leçon, qui convient au vers précédent, est une faute dans celui-ci.

P. 252, v. 8 : [^{b}nous], mot omis dans *a*, ce qui fausse le vers.

P. 254, v. 3 : *au* coron *de la nef*. Var. de *b* : *quoron*.

P. 257, v. 12 : [^{b}nullui]. *a* : *nulieu*.

P. 259, v. 22 : *moult gran*[de] *povreté*. *a* porte *grant*, leçon qui fausse le vers. *Grant* est la forme la plus ancienne, on le sait; mais il y a plusieurs autres exemples de *grande* dans notre texte. V. d'ailleurs le même vers répété plus loin, p. 267, ligne 28.

P. 268, v. 14 : [^{b}blance com flors es prés]. *a* : *et les dens maissalé*. Mais il y a ici dans *a* deux pages récrites et mal récrites : le texte effacé, et qu'on a voulu faire revivre, portait sans doute *maselers*, qui se lit plus haut. En tout cas, cette leçon n'aurait ici qu'un sens très inférieur à celui de *b*. Il s'agit de désigner Jérôme par un signe apparent et qui lui soit particulier. Le vers de *b* est mieux en situation.

P. 271, v. 12 :

Et Esclarmonde a son cors atorné.

Nous corrigeons le ms. *a*, qui donne *atorner*.

P. 271, v. 32, et p. 272, v. 18 : *abussie*. Dans les deux passages *b* porte *abaissie*.

P. 272, v. 9 : *se fust l'aube esclarcie*. Cette leçon, qui ne nous paraît pas fort nette, est la même dans *b*.

P. 273, v. 16 : *n'i a*[i] *conquis*. *b* donne *ai*.

P. 277, v. 34 : *il et ses* [^{b}sires]. *a* : *freres*, faute manifeste.

P. 280, v. 3 : [^{b}et], omis dans *a*.

P. 285, v. 4 à 7, omis dans *a*, restitués d'après *b*.



P. 286, v. 1 : *les murs et les* terriers Var. de *b* : *clochiers*.

P. 286, v. 7 : *nient vous n'irés*. *a* : *vous n'irés nient*, faute dont la rime indique la correction.

P. 286, v. 24, omis dans *a*, restitué d'après *b*.

P. 289, v. 8 : [bl'a]. *a* : *moult*. — *rimé*, cf. *rimeter*, p. 229, v. 3.

P. 289, v. 28 : [bMommur]. *a* : *Namur*.

P. 290, v. 2 : les me *fesist bouter*. *a* : *le mes*, faute évidente, corrigée d'ailleurs par *b*.

P. 292, v. 8 : *m'o*[n]*t*. Correction fournie par *b*, ainsi que *fis*[en]*t* au vers 10.

P. 292, v. 13 :

[b*Et ma moillier refisent autretel*].

Ici s'ouvre dans *a* une lacune qui s'étend jusqu'au vers 19 de la page 302. Nous la comblons à l'aide du texte de *b* restitué.

P. 304, v. 9 : *si se dreç*[a]. *a* : *si se drec*. *b* fournit la correction.

P. 305, v. 2 : *Nal*[es], *chi vous siés*. *a* : *Nalon*, faute amenée par la terminaison du mot précédent : *Auberons*.

P. 306, v. 26 :

[b*Jou fendi*, *certes*, *Geriaume le costé*].

Vers omis dans *a* et nécessaire au sens.

P. 306, v. 28 : *Jou irai* pruec. Ce même mot se retrouve plus loin, p. 307, v. 33 : *jes irai* pruec. Le manuscrit *b* porte la première fois : jes irai *querre*; la seconde, jou irai *poc*.

P. 307, v. 21 :

[*Il en seront pendu et traïné*].

Nous suppléons ce vers pour remplir une lacune évi-

dente du ms. *a*. Ces paroles d'Oberon ne se retrouvent point dans le ms. *b*.

P. 309, v. 20. Ce vers est faux dans *a* et ne se retrouve point dans *b*. Nous le restituons d'après le vers 9 de la page 105, où se lit un passage dont celui-ci est la répétition presque littérale.

P. 312, v. 7 : [Et]. Ce mot ne peut se lire dans *a*, par suite de la détérioration du dernier feuillet du manuscrit.





DATE DUE			

